

*Rocheville*  
*1770*

*F. Lobstein*

*170* €  
*N° 18625*

MEMOIRES  
DE  
L'ACADÉMIE  
ROYALE  
DE  
CHIRURGIE.

MEMOIRE

DE  
MAGISTRAT  
ROYAL

CHILDE



Reduit et gravé par J. Robert

d'après C. N. Cochin fils

MÉMOIRES  
DE  
L'ACADÉMIE  
ROYALE  
DE  
CHIRURGIE.  
TOME I. PARTIE I.



A PARIS,  
Chez P. ALEX. LE PRIEUR, Imprimeur du  
Roi & de l'Académie Royale de Chirurgie,  
rue S. Jacques, à l'Olivier.

---

M. DCC. LXIV.  
AVEC PRIVILEGE DU ROI.

FILIPPO GIUNTA  
NEUROCHIRURGO



A U R O Y.



I R E,

*Je prends la liberté de porter aux  
piés du Trône de VOTRE MAJESTÉ  
les Mémoires de l'Académie de Chi-  
rurgie. Ces travaux sont le fruit de*  
a iij

vos bienfaits, qui ont excité le zèle & l'émulation des Chirurgiens. Les Rois, SIRE, ont toujours décidé du sort des Sciences. S. LOUIS, au milieu de la barbarie de son siècle, fit renaître notre Art en France & donna la première forme à notre Société; les Successeurs de ce grand Prince voulurent qu'elle ne fût composée que d'hommes lettrés; FRANÇOIS I. l'associa à l'Université, & tous les Rois qui l'ont suivi ont confirmé cette association. Une protection si constante ne fut pas infructueuse pour la Chirurgie; elle s'enrichit bien-tôt de nouvelles connoissances; de grands hommes qui sont encore nos maîtres la cultivèrent avec succès. Vers la fin du dernier siècle la nécessité des tems & les disputes obscurcirent cet Art;

mais nous espérons que les bontés de VOTRE MAJESTÉ lui rendront son ancien éclat. Nous devons déjà à ses libéralités l'établissement de cinq Démonstrateurs qui ont soutenu la réputation de nos Ecoles: c'est encore sous votre autorité Royale que vient de se former l'Académie de Chirurgie. Les Sciences, SIRE, ont toujours ajouté un nouveau lustre aux Regnes les plus glorieux; elles ont élevé les monumens les plus durables de la grandeur des Princes qui les ont favorisées. Les progrès que fera sous votre Regne une Science, qui a pour objet la conservation des hommes, deviendront un nouveau témoignage de votre amour pour vos peuples, & vous annonceront à la postérité comme le Bienfaiteur du genre humain. Témoin

viiij      E P I T R E.

*affidu des dispositions favorables de  
VOTRE MAJESTÉ pour l'avan-  
cement de notre Art, placé auprès  
de sa Personne Sacrée, & à la tête de  
la Chirurgie du Royaume, pénétré  
des graces dont Elle m'a comblé,  
je réunirai tous mes efforts à ceux  
des Chirurgiens, pour perfectionner  
un Art si nécessaire.*

*Je suis,*

DE VOTRE MAJESTÉ,

SIRE,

Le très humble, très-respectueux  
& très-fidèle Serviteur & Sujet,  
L A P E Y R O N I E.



P R É F A C E.



LES Sciences sont long-  
tems dans l'enfance ; leurs  
progrès sont l'ouvrage d'une  
longue suite de siècles ; les  
travaux même les plus longs & les  
plus éclairés, y laissent un vuide diffi-  
cile à remplir. La perfection semble  
s'éloigner à proportion qu'on fait des  
efforts pour en approcher.

La Chirurgie est une des Sciences  
qu'on a cultivées avec le plus de soin :  
la nécessité, le sçavoir, l'industrie, les  
travaux réunis de plusieurs siècles, y  
ont porté des lumières qui en ont hâté  
les progrès ; il n'y a cependant que des  
esprits superficiels qui puissent s'ima-  
giner que les bornes de nos connois-  
sances soient les bornes de l'Art ; la va-

riété & la multiplicité de nos maux; leurs causes qui sont si cachées, les ressources qui nous manquent, ne nous offrent qu'un champ trop vaste & trop inconnu, où nous sommes obligés sans cesse de nous frayer de nouvelles routes.

Mais quelle est la voie que doivent suivre les Chirurgiens pour perfectionner leur Art? Doivent-ils en attendre les progrès de cette expérience qui s'acquiert par la seule pratique, qui inspire si souvent tant de vanité, & qui séduit le vulgaire? Si les connoissances que donne une telle expérience, avoit pu conduire la Chirurgie à sa perfection, cet Art ne seroit-il pas parfait depuis plusieurs siècles?

Il y a d'autres connoissances aussi essentielles & plus difficiles à saisir, qui doivent concourir, pour perfectionner la Chirurgie, avec celles qu'on puise dans la pratique. Ces connoissances qui ne se présentent pas aux simples Praticiens, sont le fruit des expériences physiques. Il y a donc deux sources d'où découlent les vérités qui peuvent

enrichir notre Art; sçavoir l'observation, & la physique expérimentale. La nécessité de ces deux secours est facile à démontrer.

La nature ne se montre qu'obscurément à nos yeux; nous devons donc examiner scrupuleusement sa marche, la suivre dans tous ses détours, & observer ses effets. Mais dans l'observation l'esprit n'est que simple spectateur, il ne voit que les dehors des objets; il faut à l'aide des expériences physiques, chercher à pénétrer jusqu'aux principes sensibles de la nature, c'est-à-dire qu'il faut la prévenir, l'interroger, la forcer à se découvrir.

L'observation & les expériences physiques, qui sont la base de la Chirurgie, ont donc des objets différens: l'observation embrasse les qualités sensibles des corps, le cours des maladies, leurs phénomènes, les effets qui sont la suite des procédés de l'Art: les expériences physiques nous dévoilent la structure & les ressorts des parties, la composition des mixtes, les propriétés des fluides qui coulent dans les vais-



seaux, la nature des alimens, l'action des médicamens.

Mais ces secours si nécessaires, je veux dire les observations & les expériences physiques, ne conduisent pas séparément aux vérités cachées qui peuvent enrichir notre Art; les observations influent sur les expériences, & les expériences influent sur les observations; elles se prêtent un appui mutuel. S'il faut observer exactement les objets auxquels on applique les expériences physiques, il faut ensuite ramener ces mêmes expériences aux observations, & les consulter ensemble: l'observation & l'expérience sont donc comme des lumières qui doivent se réunir pour dissiper l'obscurité.

L'observation peut être imparfaite ou trompeuse, elle a été également la source de l'erreur & de la vérité; des opinions entièrement opposées ont eu souvent pour elles le témoignage d'un nombre égal d'observations. Avant qu'on eût cultivé la physique expérimentale, la Médecine & la Chirurgie n'étoient presque fondées que sur des

faits qu'on avoit remarqués dans la pratique; aussi ne pouvoient-elles réunir les esprits; les Praticiens étoient d'autant plus obstinés dans leurs dissensions, qu'ils croyoient que la nature s'expliquoit en leur faveur. Les observations ne sont donc pas plus décisives que ces oracles ambigus, ou ces loix équivoques, que l'intérêt & le préjugé ont interprétées à leur gré.

Les Anciens étoient persuadés que le choix de certaines saignées n'étoit pas indifférent. Suivant leurs idées, l'ouverture de quelques veines & de quelques artères, dans des parties peu éloignées les unes des autres, & ce qui est plus surprenant, dans les mêmes parties, avoient le privilège des remèdes spécifiques pour des maladies fort différentes. Cependant c'est sur des observations qu'étoient fondés de tels préjugés. Deux mille ans n'avoient pu défabuser de ces dogmes ridicules les Observateurs les plus exacts; les malades ont donc livré leur sang & leur vie aux caprices des Médecins & des Chirurgiens, sur la foi des observations les plus équivoques.

Ce sont de telles observations qui ont infecté la théorie de fausses opinions ; l'humeur noire qui découle ordinairement des tumeurs chancreuses, avoit persuadé aux Anciens qu'elles étoient causées par un suc atrabilaire ; mais des expériences physiques , anatomiques & chymiques , nous ont appris que ces tumeurs ne sont formées que par le séjour d'une humeur lymphatique ; & elles nous ont découvert en même tems que cette tumeur est susceptible en certains cas des dépravations les plus pernicieuses.

L'observation avoit introduit dans la Chirurgie des erreurs encore plus grossières. Les blessures attirent des engorgemens qui étoient des *fluxions*, selon tous les Observateurs ; la foiblesse du tissu des parties, étoit, disent-ils, la source de ces fluxions : dans cette idée, ils opposoient aux fluides qui s'arrêtoient autour d'une playe les remèdes astringens & ceux qui pouvoient fortifier les fibres affoiblies ; mais de tels remèdes donnoient de nouvelles forces aux causes qu'on prétendoit combattre ; des

étranglemens faciles à dissiper, devenoient par l'action de ces remèdes des étranglemens mortels. Ainsi les malades trouvoient dans les observations les plus reçues un surcroît de maux, qui n'étoit pas capable de corriger les esprits prévenus, & ces observations séduisantes l'emportoient toujours sur le mauvais succès même qui les condamnoit.

Les Livres sont remplis de semblables absurdités, que l'observation avoit consacrées comme des vérités avouées par la nature, & par le consentement des Praticiens ; ce n'est qu'après plusieurs siècles que les recherches anatomiques & les découvertes physiques ont dissipé ces erreurs : sans ces recherches & sans ces découvertes, de nouvelles observations auroient peut-être jetté les Praticiens dans de nouveaux égaremens ; du moins les esprits les plus éclairés n'auroient pu se dégager de la plûpart des préjugés qui avoient assujetti si long-tems les anciens Maîtres de l'Art : ce n'est donc que par les recherches physiques qu'on peut corriger l'observation,

Mais si les observations doivent être corrigées par les expériences physiques, ces expériences ont besoin à leur tour du secours des observations; leur témoignage réciproque & leur accord sont le sceau de la vérité. Les expériences peuvent nous égaler, de même que l'observation: nous pouvons appliquer les conséquences que nous en tirons à des objets qui les démentent: il faut donc ramener les expériences au témoignage de la nature, pour éviter les erreurs qu'elles peuvent occasionner.

Lorsque Harvée eut persuadé aux Médecins que la circulation étoit le principe de la vie, ils passèrent de la crédulité au mépris de toutes les opinions des Anciens. On ne voulut plus reconnoître de remèdes appropriés à certaines parties; le courant du sang porte ces remèdes par tout le corps, ils agissent donc également, disoit-on, sur toutes les parties; mais des observations exactes obligèrent enfin les esprits même les plus obstinés à revenir aux anciennes idées sur les effets de

ces remèdes. Les expériences physiques qui nous avoient découvert le cours du sang, avoient donc produit des opinions erronées, que l'observation seule pouvoit détruire.

Non-seulement l'observation rectifie les expériences physiques, elle en suggère encore de nouvelles, qu'on ne tenteroit point sans elle. L'observation avoit appris, par exemple, aux Chirurgiens que la ligature arrête le sang dans les veines, qu'il falloit ensuite la relâcher pour faciliter la sortie du sang par l'ouverture de la saignée. La cause de ce phénomène a été cachée long-tems. Enfin la curiosité s'est réveillée; les tentatives qu'elle a inspirées ont dévoilé le mystère de la circulation; cette découverte a porté la lumière dans l'observation même qui en est l'origine; c'est ainsi que l'observation conduit à l'expérience, & que l'expérience éclaire l'observation. Ceux qui cherchent la perfection de l'Art, doivent donc partir de l'observation, & y revenir pour confirmer les conséquences qu'ils tirent des expériences physiques.

Cette marche de l'esprit ne seroit pas difficile, s'il ne falloit que concilier quelques observations & quelques expériences. Mais dès les premiers pas qu'on fait, les difficultés se présentent de toutes parts; les vérités même les plus simples demandent une longue suite d'observations & d'expériences physiques: lorsqu'elles se sont multipliées entre nos mains, il faut découvrir leurs rapports & les conséquences qui en résultent. Malheureusement, après ces premiers travaux, on ne parvient encore qu'à des connoissances imparfaites. Lorsque la vérité s'est montrée plus clairement, nous n'en voyons presque jamais les bornes, ni les suites; il faut attendre que de nouveaux faits étendent plus loin nos connoissances, c'est-à-dire qu'après avoir fait quelques progrès, on rentre dans un nouveau cercle d'expériences, de faits & d'observations.

Nous trouvons dans le progrès de nos connoissances sur certaines maladies, des preuves qui nous montrent l'étendue des travaux que les nouvelles

découvertes coûtent à l'esprit. Les coups reçus à la tête ont souvent causé la mort; le premier pas que demandoit l'observation d'un tel accident, c'étoit d'en chercher les causes par l'inspection anatomique. Les ouvertures des Cadavres ont appris aux Chirurgiens que l'épanchement du sang faisoit périr les blessés. De cette découverte, on a conclu qu'il falloit ouvrir le crâne pour donner une issue à l'humeur épanchée; mais d'autres recherches nous ont fait voir que ce n'est pas aux seuls épanchemens que la mort doit être attribuée; on a découvert d'autres causes qui ne sont pas moins funestes, & contre lesquelles on ne trouveroit aucune ressource dans le trépan. D'ailleurs, des coups, même plus violens que ceux qui causent quelquefois des épanchemens, des coups qui ont produit des accidens redoutables, n'ont pas eu cependant des suites qui aient intéressé la vie. Lorsque dans de tels cas on a ouvert le crâne par le trépan, on a tenté une opération aussi inutile que douloureuse; mais on l'a négligée dans

d'autres qui ne paroissent pas si effrayans, & où elle étoit absolument nécessaire.

Telles sont les nouvelles difficultés qui naissent des connoissances à mesure qu'elles se multiplient : la violence du coup & des accidens n'a donc plus été dans tous ces cas un signe certain de l'épanchement, ni une indication qui marquât la nécessité du trépan ; il a fallu dans la multiplicité embarrassante des accidens chercher des signes moins équivoques ; or ce n'est qu'en rassemblant & en comparant toutes les observations & les expériences, qu'on a approché des indications plus précises & plus certaines. Peut-être que d'autres connoissances inspireront encore de nouveaux doutes, qu'il faudra éclaircir par de nouvelles recherches.

Il est donc certain que les lumières qui éclairent l'Art de guérir, ne sont que le fruit d'une infinité d'observations de pratique, d'expériences physiques & de tentatives qu'elles suggèrent. Mais ce n'est pas des observations & des expériences d'un seul hom-

me, qu'on peut attendre de telles lumières. Il faut nécessairement recueillir les observations qui sont dispersées dans les ouvrages de nos prédécesseurs & de nos contemporains. Sans ce travail, le plus grand génie ne sera qu'un Praticien peu éclairé & présomptueux ; car s'il entre dans l'exercice de l'Art, sans les connoissances qui sont renfermées dans ces Ecrits, l'édifice qui a été élevé par les travaux de tant de siècles, sera l'édifice qu'il entreprendra témérairement d'élever. Or l'esprit le plus vaste & le plus laborieux, osera-t'il se flatter de pouvoir rassembler lui seul tous les matériaux qui doivent former cet Ouvrage ? En ramassera-t'il même la millième partie dans la Pratique la plus étendue ? Les réflexions, les combinaisons, qui ont épuisé tant de grands génies, se présenteront-elles à un homme dont la vie est si courte, & qui est occupé d'une infinité d'objets différens ? On ne sçauroit disconvenir que l'Art de guérir ne soit imparfait ou plein d'erreurs, dans les Ouvrages mêmes des hommes les plus sçavans qui l'ont

cultivé : que fera-t'il donc entre les mains de ceux qui seront dénués des richesses que tant d'Ecrivains ont ramassées dans l'étude de la nature ? Une ébauche méprisable, que la vanité, le préjugé & l'intrigue pourront couvrir du nom d'habileté, d'expérience, de réputation, de talent ; noms qui sont toujours un piège pour le vulgaire, & qui cachent si souvent l'ignorance sous les apparences du sçavoir.

L'exercice de l'Art, & la manière dont se forme l'expérience qui en est la base, nous prouvent l'impuissance des efforts que peut faire l'esprit d'un Praticien livré à lui seul. Les objets qu'il faut saisir ne passent que successivement devant les yeux ; ce n'est qu'après une longue suite d'années, qu'on peut se flatter d'avoir vû une partie de ceux qui sont connus aux hommes, même médiocrement instruits par les Livres. Ces objets sont obscurcis les uns par les autres ; ils présentent des variations perpétuelles : ici la nature confirme nos idées, là elle les contredit ; dans d'autres cas ce qui paroît fort

vaste, est borné ; ce qui paroît resserré dans les bornes étroites, a une grande étendue : or si les hommes les plus éclairés n'ont pû démêler exactement la vérité parmi tant de difficultés, un Praticien pourra-t'il espérer de la saisir par ses seules observations ?

Mais, supposons que pour pénétrer dans les secrets de la nature, on eût épuisé tous les secours qu'on trouve dans les observations & dans les expériences connues ; ce travail joint à la pratique la plus étendue, seroit insuffisant ; il faudroit encore ne laisser échapper aucune des découvertes qui naissent tous les jours des travaux des Maîtres de l'Art : sans cette étude, le Praticien le plus consommé ignorera dans l'espace de vingt années des vérités qui seront familières à des novices : les travaux des autres sont donc une source de travaux pour lui ; & sans une nouvelle étude, son sçavoir même seroit flétri par son ignorance.

L'étude continuelle n'est pas moins nécessaire dans la pratique que dans l'Anatomie ; or si un Anatomiste negli-

geoit de s'instruire des nouvelles découvertes, son travail ne seroit qu'un travail servile, qu'une imitation, qu'une répétition des travaux de ses premiers Maîtres. En vain se flatteroit-il de répandre de nouvelles lumières sur la structure des parties; il pourroit faire par hazard quelque objet qui auroit échappé aux autres Anatomistes; mais parce qu'il ne seroit point guidé par les connoissances qui viennent à éclorre tous les jours, ses progrès seroient fort bornés, peut-être même ne verroit-il jamais que ce qu'il auroit vu dans ses premiers essais. Il y en a peut-être qui les travaux de trente ans n'ont été qu'un exercice des yeux & des mains; les richesses de leur Art se sont multipliées, tandis qu'ils sont restés dans une indigence honteuse.

Tels étoient des Praticiens célèbres contemporains d'Harvée. Contens des connoissances qu'ils avoient pu sées dans les Ecrits de leurs prédécesseurs, ils fermerent les yeux à la lumière que leur présentoit ce grand homme, ils parcoururent une longue carrière

carrière dans l'exercice de leur Art, sans connoître la circulation du sang, qui dévoile tant d'erreurs dans les Livres des Anciens, & tant de faux pas dans leur marche. Des novices éclairés par cete découverte, méprisoient avec raison ces Praticiens dédaigneux qui vieillissoient dans leurs erreurs.

Ces idées sont bien opposées à l'opinion de ces Praticiens vulgaires, auxquels leur expérience frivole inspire tant d'orgueil; ils croyent découvrir dans leurs courses continuelles, qui sont leurs seuls travaux, les vérités qui peuvent perfectionner l'Art de guérir: Un grand Homme craignoit de l'oublier, lorsqu'il étoit forcé d'abandonner l'étude, & de se livrer entièrement au Public; il se demandoit chaque année, non pas combien il avoit vu de malades, mais quels progrès il avoit fait dans la connoissance des maladies. Aussi le grand Boerhaave s'étoit-il fait une loi inviolable de partager son tems entre l'étude & la pratique.

Si la Chirurgie demande tant de travaux, ne seroit-ce pas en avoir une

idée peu juste, que de la réduire à l'Art d'opérer? Cet Art est sans doute essentiel, c'est principalement l'opération qui caractérise la Chirurgie. Mais l'Art d'opérer, considéré en lui-même, ne dépend que des connoissances anatomiques & de l'adresse des mains. L'usage donne cette adresse, & ne donne pas le génie & les lumières qui doivent la conduire.

Ceux donc qui apprécient la Chirurgie par l'opération seule, ceux qui croient que ce n'est qu'une longue habitude d'opérer qui forme le grand Chirurgien, sont dans une erreur bien grossière. Pour en mieux juger, examinons les opérations telles qu'elles sont en elles-mêmes; elles se réduisent, ou aux opérations décrites, ou à ces opérations qui varient suivant les parties sur lesquelles on les fait, & suivant la diversité des maladies.

La place des opérations décrites est toujours fixée, la route de la main est tracée, les démarches de l'Opérateur sont réglées; l'habitude qui conduira un Chirurgien dans une route, où tous

les pas qu'il doit faire sont marqués, & dont il ne scauroit s'écarter s'il a de la mémoire & des yeux, cette habitude sera-t'elle une preuve décisive de la capacité de ce Chirurgien?

Les Chirurgiens qui fondent uniquement leur mérite sur cette habitude, s'avilissent donc eux-mêmes, & flétrissent leur Art. Des novices qui n'ont que des talens médiocres, ne font-ils pas, après quelques tentatives sur des cadavres, ces opérations déterminées, avec la sûreté & le succès qu'on pourroit attendre des Opérateurs, auxquels une longue habitude les a rendues familières? Des hommes grossiers & ignorans ne pratiquent-ils pas tous les jours quelques-unes de ces opérations les plus délicates sur des animaux? Ne peuvent-ils pas vanter l'adresse de leurs mains, leur habileté, leurs succès?

C'est donc avec raison que les plus grands Opérateurs conviennent qu'un Praticien servilement assujetti au manuel réglé de ces opérations, n'est qu'un ouvrier livré à une misérable routine, souvent pernicieuse pour les malades,



& toujours préjudiciable au progrès de l'Art. C'est ce qui deviendra très-sensible dans quelques exemples.

Il y a des Chirugiens qui se sont consacrés à une seule opération; elle les a occupés pendant toute leur vie. Mais cette opération s'est-elle perfectionnée entre leurs mains? Ne l'ont-ils pas laissée en mourant dans l'état où elle étoit la première fois qu'ils l'ont tentée? Un Lithotomiste qui a adopté une seule méthode, ose-t'il la quitter pour avoir recours à d'autres, qui en certains cas seroient moins dangereuses? Ose-t'il même s'élever jusqu'aux perfections, que d'autres mains ont données à cette méthode à laquelle il s'est borné? Ce que produit donc l'habitude ou le long exercice, c'est une timidité ou un préjugé qui éloignent de toutes les autres voies, quelque sûres qu'elles puissent être.

Cette habitude si vantée, n'arrête-t'elle pas de même les progrès de toutes les autres opérations? Lorsqu'on ne connoissoit que la cruelle ressource du fer brûlant pour arrêter le sang dans les

amputations, *Paré*, inspiré par son heureux génie, nous apprend à lier les vaisseaux. Mais cette méthode fut-elle adoptée par les Chirugiens habitués à leur routine dangereuse ou inefficace? Cent ans après cette précieuse découverte, leurs Disciples serviles, qui ne craignoient pas de faire souffrir inutilement aux malades les plus affreuses douleurs, craignoient encore de lier les vaisseaux. Il fallut attendre que des hommes éclairés, sages & hardis, osassent s'exposer à la censure, & peut-être au mépris de leurs contemporains, pour ramener les esprits prévenus à une méthode si heureusement inventée.

Les anciens Chirugiens ont tenté hardiment & avec succès l'opération de la Fistule: cependant, à la honte de ces Praticiens ignorans que la routine a conduits, combien n'a-t'on pas hésité à la fin du dernier siècle à recourir à l'opération, qui étoit familière aux premiers Maîtres de l'Art, & que *Celse* a décrite avec tant de clarté? En vain *Aquapendente*, en suivant leurs traces, avoit-il donné des exemples persuasifs:

les Chirugiens modernes. aveuglément bornés à des procédés souvent inutiles ou dangereux, n'avoient pas reconnu que la Fistule ne pouvoit trouver un remède sûr que dans le tranchant du fer. Sans les alarmes que répandit dans la France le danger pressant qui menaçoit la vie d'un de nos plus grands Rois, peut-être serions-nous privés d'un secours qui a sauvé la vie à tant de malheureux.

Ainsi que ne doit-on pas craindre de cette habitude, ou plutôt de cette routine qui fixe un Chirurgien dans une même voie, & qui lui donne une marche uniforme dans les cas les plus variés? Ce qui est de certain, c'est que la plûpart des opérations dont le manuel paroît réglé dans les Livres qu'en traitent, n'ont pas cette simplicité si favorable à la routine. Le trépan par exemple, n'offre-t'il pas beaucoup de variétés? Les parties sur lesquelles on l'applique, les maladies qui l'exigent, ne sont-elles pas si différentes qu'elles demandent dans tous les cas un génie fertile en nouvelles ressource

ces? La multiplicité des trépan\* ne dépend-elle pas de la diversité des cas & des circonstances que le hazard rassemble? N'est-on pas forcé de sortir des règles prescrites, & d'en chercher d'autres dans la structure des parties & dans la nature des maladies? N'est-ce pas donc le jugement, la sagacité, le sçavoir, & non une habitude servile, qui doivent conduire la main?

Si l'habitude ne peut conduire la main dans ces opérations même qui sont sujettes à quelques règles, que doit-on en attendre dans les opérations, dont la variété est telle que la variété des blessures & des maladies? Faut-il ouvrir des abscess profonds, pénétrer dans le tissu des parties pour y chercher des corps étrangers, débri-der des étranglemens mortels, suivre des fistules dont le fond se dérobe d'abord aux doigts & aux instruments, extirper des tumeurs environnées de gros vaisseaux, se faire des routes à travers

\* Il y a eu des coups à la tête qui ont obligé d'appliquer jusqu'à vingt-sept trépan, comme nous l'apprenons des Observations de *Stalpart Wanderwiel*.

des parties délicates qu'il faut ménager, découvrir des caries qui exigent des opérations extraordinaires? Dans de tels cas, où les opérations n'ont aucune place fixée ni aucune étendue déterminée par les préceptes, & où les secours de la main ne doivent être réglés que par la nécessité des circonstances qui varient toujours, quelle ressource trouvera-t-on dans cette habitude, qui n'est formée que par la répétition de quelques opérations où l'on aura toujours suivi la même méthode? C'est donc dans ces opérations variées que consiste le fond le plus étendu de l'Art d'opérer, ainsi ces hommes, qui ne peuvent marcher que dans des chemins frayés par les autres, seront des hommes inutiles dans ces cas si difficiles, si fréquens & si dangereux.

Mais ces connoissances même si nécessaires dans de tels cas pour conduire la main, ne renferment pas, comme on l'a déjà dit, toutes celles qui forment le Chirurgien. L'opération dont elles font la règle, & qui frappe le plus le vulgaire, n'est qu'un point dans la

cure d'une maladie. La connoissance des cas qui l'exigent, les accidens qui la suivent, le traitement qui doit varier selon la nature & la différence de ces accidens, tous ces objets ne sont-ils pas les objets essentiels de la Chirurgie? Qu'il se présente, par exemple, une fracture accompagnée d'une plaie dangereuse, la réduction, quoique souvent très-difficile, n'est qu'une petite partie du traitement de cette maladie; les inflammations, les étranglemens, la gangrène, les dépôts, les suppurations, les fontes excessives, la fièvre, les convulsions, le délire, tous ces accidens qui surviennent si souvent, demandent des ressources beaucoup plus étendues, que celles qui sont nécessaires pour réduire les os à leur place naturelle. Un exercice borné, la connoissance de la situation des parties, l'industrie & l'adresse, suffisent pour replacer des os; mais des lumières profondes sur l'économie animale, sur l'état où sont les parties blessées, sur les changemens des liqueurs, sur la nature des remèdes, sont à peine des

secours suffisans pour remédier aux accidens qui suivent ces fractures.

Il s'ensuit de-là que l'exercice de la Chirurgie demande une théorie lumineuse & profonde; mais les idées du Public & des Praticiens mêmes, ont été si bizarres sur la théorie, qu'il est nécessaire de les apprécier. De simples spéculations & des connoissances puisées dans l'expérience, ont été confondues également sous le nom de théorie; j'appelle de simples spéculations ces fictions de l'imagination, ces idées qui ne sont point tirées du fond des choses, ces principes fondés sur des possibilités, & sur des vraisemblances, ces conséquences qu'on en déduit si légèrement & avec tant d'assurance. De telles spéculations ne peuvent pas former la théorie de l'Art de guérir; elles ne sçauroient produire que des opinions incertaines, que la nature dément presque toujours, & que le tems & la raison effacent bientôt de la mémoire des hommes. Il n'y a que l'imprudance, la précipitation, le défaut de jugement qui puissent les

ériger en règles. C'est de telles spéculations que sont sortis ces systêmes qui se sont détruits mutuellement, & qui ont amusé successivement les esprits. D'une simple vérité, ou d'une supposition, on a prétendu déduire l'Art de guérir. Un enchaînement de raisonnemens & de conséquences, qui avoit pour appui cette basse si chancelante, en a imposé souvent aux esprits les plus sages & les plus difficiles; des explications arbitraires & ingénieuses, où l'imagination trouve des réponses à toutes les difficultés, ont été adoptées comme des explications dictées par la nature même.

Telle est cette théorie qui n'est que trop commune, qui a infecté les Ecoles, & qu'on ne sçauroit assez mépriser; elle est fort séduisante à la vérité, parce qu'elle plaît à l'imagination, & parce que sa facilité dispense des travaux & des recherches qui peuvent nous dévoiler la nature. L'esprit aveuglé par la vanité, est flatté de trouver en lui-même les principes de toutes choses. C'est dans cette espèce de dé-

lire & sur des fondemens que l'imagination seule a jettés, que des Philosophes ont élevé avec complaisance toute la machine de l'Univers; que des Praticiens célèbres & ignorans ont reconnu pour principe de toutes les maladies, l'acide, l'alkali, la fermentation, l'épaississement du sang ou de la limphe; qu'ils ont borné l'Art de guérir à des indications vagues, faciles à imaginer, mais insuffisantes dans la plûpart des maladies. Ce sont de telles indications qui ont renfermé la pratique dans un cercle étroit de remèdes ordinaires. Quand on a placé au hazard beaucoup de saignées, de purgatifs, de délayans, de fondans, de topiques que la routine a consacrés, on croit avoir épuisé les ressources de l'Art.

C'est donc sans raison qu'on a confondu avec ces opinions imaginaires qui portent la stérilité, l'erreur & le danger dans la pratique, les connoissances qui en sont les fondemens. Ces connoissances puisées dans la Physique, déduites de la nature & de l'opé-

ration des remèdes, fondées sur les causes de nos maux, sur l'observation de leurs signes, sur les loix de l'œconomie animale, forment la véritable théorie, sans laquelle il n'y a ni art, ni méthode dans le traitement des maladies. Mais telle est la force des préjugés: ces Praticiens, que leurs occupations continuelles éloignent de l'étude, & d'ont l'ignorance réduit l'art de guérir à des ressources connues même du vulgaire; ces Praticiens, dis-je, qui se parent d'une simplicité séduisante, regardent avec dédain ceux qui partagent leur application entre l'étude & la pratique; ils inspirent du mépris pour la théorie, & en imposent au Public, qui n'en sçauroit connoître l'utilité. C'est ainsi que l'ignorance la plus grossière trouve dans la crédulité un moyen toujours trop sûr pour flétrir le sçavoir, qui peut seul assurer nos pas.

La théorie n'est donc que la pratique réduite en préceptes; mais malgré les travaux de tant de siècles, ces préceptes ont toujours des bornes étroites. Dans ces limites, où la certitude

nous abandonne, il ne nous reste pour guides que la *conjecture* & l'*analogie*. Ces deux guides sont utiles : cependant les connoissances, qui en doivent être la base, peuvent seules leur donner assez d'autorité pour captiver l'esprit ; si la conjecture & l'analogie n'ont pas un tel appui, elles ne feront que des guides trompeurs.

Dans les travaux de l'esprit, la conjecture & l'analogie sont des sources de lumière ; la vraisemblance, la comparaison des objets qui se ressemblent, conduisent à des recherches ; & de ces recherches naît quelquefois la connoissance de la vérité ; mais de la conjecture & de l'analogie passer à la pratique, comme d'un principe à sa conséquence, c'est une démarche délicate qui peut jeter dans des voies pleines d'erreurs & de périls. Elle doit donc être interdite à des esprits bornés ou peu éclairés ; à peine doit-elle être permise à des génies supérieurs qui ont les connoissances les plus étendues ; du moins n'est ce qu'avec une grande réserve qu'ils doivent s'y livrer, lorsqu'il

s'agit de la vie des hommes. Il est facile de tomber dans l'erreur, mais il est difficile d'en sortir, les observations qui pourroient nous désabuser, nous confirment souvent dans les opinions les plus absurdes. On trouve dans tous les siècles des exemples de cet égarement.

La sagesse des Anciens a trouvé un écueil dans les conjectures ; ils s'étoient trop pressés de remonter aux premières causes. Dans cet effort prématuré que l'obscurité de leur physique devoit leur rendre suspect, ils ont ramené la plûpart des maladies à des principes que la Philosophie de leur temps avoit adoptés. La vraisemblance qui les a séduits, & qui paroissoit les justifier, a multiplié leurs erreurs. Plusieurs Modernes dominés par l'esprit de système, & auxquels les nouvelles découvertes auroient dû cependant inspirer plus de retenue, se sont encore plus livrés à l'imagination ; la conjecture a été pour eux une source d'opinions grossières, l'Art qui décide de la vie des hommes n'a été dans leur es-

prit que l'art dangereux de conjecturer. L'analogie les a jettés dans des écarts qui sont encore plus honteux pour la raison. Le Quinquina que l'expérience avoit consacré aux fièvres intermittentes, ils l'ont appliqué avec autant d'opiniâtreté que de témérité aux fièvres continues, aux fièvres malignes, aux fièvres hectiques, aux fièvres causées par des suppurations, &c. Après avoir découvert l'heureuse efficacité du Mercure dans les maladies vénériennes, & dans quelque autre maladie, ils ne douterent pas que ce minéral ne fût un remède universel pour les maladies chroniques; au lieu de se borner à de simples essais conduits par la prudence, ils le prodiguèrent hardiment dans le traitement du cancer, des ulcères, du scorbut, &c. comme une ressource assurée contre ces maux. Ces erreurs meurtrieres, dont ils n'ont pû se désabuser, sont devenues contagieuses, en se perpétuant dans des ouvrages qui en imposent à l'ignorance & à la crédulité: mais malgré l'abus qu'on a fait de la conjecture

& de l'analogie, il faut avouer que si elles peuvent égarer des esprits trop faciles à se laisser séduire par l'apparence, elles peuvent inspirer d'heureuses tentatives à des Praticiens qui savent se conduire avec une circonspection éclairée.

Les connoissances profondes, qui sont la base de la Chirurgie, sont le mérite & la difficulté de cet Art: elles nous montrent en même-tems de quelles mains on peut en attendre les progrès. Les grands Chirurgiens sont aussi rares que le génie, le sçavoir, & les talens; le génie est la source des lumières, c'est l'instrument universel; mais il est, pour ainsi dire, tel que le corps, il s'engourdit quand il est dans l'inaction: l'esprit qui n'a pas été cultivé, est aussi incapable de distinguer les objets, d'en voir les liaisons, de suivre exactement le fil d'un raisonnement, que le corps est incapable d'agilité & de souplesse, lorsqu'il n'a pas été exercé. Il faut donc que l'esprit soit préparé pour entrer dans la Chirurgie, comme il doit l'être pour entrer dans les autres

Sciences ; c'est-à-dire qu'il faut porter dans l'étude de cet Art les connoissances qui nous dévoilent les opérations de la nature. Sans ces connoissances, on ne sçauroit pénétrer j'usqu'aux vérités qui forment les règles par lesquelles on doit se conduire dans la cure des maladies.

Les progrès de la Chirurgie ne sont dûs qu'à des hommes qui ont été conduits par ces connoissances : tels étoient les *Lanfranc*, les *Berangarius*, les *Vidus-Vidius*, les *Severin*, les *Fallope*, les *Vesale*, les *Aquapendente*, les *Paré*, les *Magatus*, les *Fabrice*, les *Guillemeau*, les *Pigray*, les *Demarque*, les *Thevenin*, les *Scultet*, les *Nuck* : \* Ces illustres Praticiens, dont l'esprit étoit préparé par l'étude des Langues sçavantes, cultivé par les Belles Lettres, enrichi des connoissances philosophiques, ont porté le flambeau dans tous les détours de notre Art. Ce n'est pas

\* Plusieurs de ces grands Hommes ont allié le titre de Médecin à celui de Chirurgien, parce que dans les Universités étrangères la Médecine n'a pas été séparée de la Chirurgie comme dans l'Université de Paris.

qu'il ne se soit élevé des hommes, qui étant conduits seulement par leur génie, ont laissé dans la Chirurgie des traces durables de leurs talens ; mais de tels hommes sont rares : l'Art seroit resserré dans des bornes fort étroites, si ses richesses n'avoient pû sortir que d'une source, que la nature ouvre si rarement.

Les travaux de ces Praticiens si éclairés ont hâté les progrès de la Chirurgie : mais si les Maîtres de l'Art avoient réuni leurs efforts, s'ils avoient formé des Sociétés consacrées à de nouvelles recherches, ces progrès n'eussent-ils pas été plus rapides ? Combien n'y a-t'il pas eu de Chirurgiens qui ont enseveli avec eux des connoissances précieuses ? Ces connoissances ne se seroient pas perdues, si quelque Compagnie sçavante en eût été dépositaire, & les eût répandues. Des hommes zélés qu'elles auroient instruits, en auroient ensuite enrichi leurs ouvrages & la postérité ; elles auroient même été plus épurées, puisqu'elles auroient été soumises en naissant à un examen éclairé



& rigoureux; enfin elles auroient inspiré de nouvelles lumières, en excitant la curiosité & l'émulation. L'Art trouve donc dans de telles Sociétés des ressources qu'il ne trouve jamais dans les travaux des particuliers: elles sont des espèces de Bureaux qui appellent de toutes parts les travaux des Sçavans, pour les consacrer à l'utilité publique & aux progrès des Sciences: elles établissent un commerce, où le public gagne plus que ceux même qui en font les frais; le fonds d'un tel commerce ne périt point; il fera d'âge en âge une source féconde de nouvelles richesses.

C'est pour rassembler ces richesses, & pour en cultiver le fonds, qui est déjà si étendu, qu'on a établi l'Académie; c'étoit-là le seul avantage que la Chirurgie pouvoit envier aux autres Sciences. Mais si l'établissement de cette Société a été si tardif, l'Art trouvera un dédommagement dans ce retardement même: les autres Sociétés sçavantes lui ont préparé des matériaux qui serviront à la perfectionner; tout

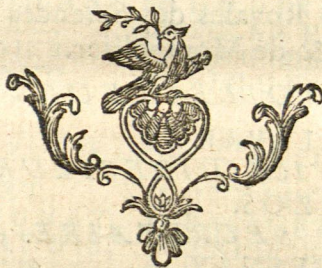
ce qui pouvoit contribuer à hâter ses progrès a été cultivé avec ardeur; la Physique s'est enrichie par des découvertes nombreuses; l'Anatomie nous a dévoilé la structure des organes; la Chimie a conduit notre curiosité dans l'intérieur, & dans la composition des mixtes. La Mécanique perfectionnée peut seconder le génie & l'industrie dans la construction des instrumens & des machines qui multiplient les forces. Il étoit tems de porter ces lumières dans la Chirurgie; les Anciens étoient privés de la plupart de ces ressources; ils n'étudioient que les dehors de la nature, ils n'en connoissoient que ce qu'elle présentoit d'elle-même à leur observation. Notre Art qui trouve tant de secours dans les travaux modernes, pourra donc faire des progrès qu'on n'auroit osé espérer autrefois.

Le plan que se propose l'Académie est d'élever la Chirurgie sur les observations, sur les recherches physiques & sur les expériences. Dans l'usage qu'on en fera, on suivra les règles que

nous avons déjà établies : mais les observations seront le fonds le plus riche de ses travaux ; elle ne refusera pas même celles qui sont les plus communes, parce qu'elles renferment toujours des circonstances différentes, souvent plus utiles que le principal objet qui a attiré l'attention de l'Observateur : en même-tems elle ne négligera pas d'autres observations, qui pourroient paroître suspectes par le merveilleux qu'elles renferment. Si ce merveilleux en a souvent imposé à des esprits crédules, il a été quelquefois rejeté sans raison par des esprits trop difficiles à persuader. Des observations rebutées, parce qu'elles présentoient des phénomènes qui paroissoient s'écarter des routes ordinaires de la nature, ont été justifiées par une suite de faits, dont l'autorité a fait évanouir tous les doutes \* : telles sont les observations qui nous assurent l'adhérence des pierres dans la vessie, des succès de l'opéra-

\* On prie ceux qui enverront de ces sortes d'Observations, de les appuyer de tous les témoignages nécessaires, pour qu'on puisse les donner au Public.

tion Césarienne & de la Bronchotomie, de la possibilité des hernies par le trou ovalaire, &c. C'est ainsi que la nature en se dévoilant quelquefois aux hommes, malgré eux-mêmes, leur ouvre des voies qu'une prévention opiniâtre leur avoit fermées, & qui conduisent à des connoissances essentielles dans l'Art de guérir.





# ACADÉMICIENS

NOMMÉS PAR LE ROY,

Pour composer le COMITÉ perpétuel.

*PRÉSIDENT.*

**M<sup>te</sup> D** DE LA PEYRONIE, Ecuyer,  
Conseiller, Premier Chirurgien du  
ROY, & Médecin Consultant de  
SA MAJESTÉ, Chef de la Chirurgie  
du Royaume, Membre des Acadé-  
mies Royales des Sciences de Pa-  
ris, & de Montpellier.

*DIRECTEUR.*

M. MALAVAL.

*VICE-DIRECTEUR.*

M. PUZOS.

*SECRETARE.*

M. QUESNAY.

*TRESORIER.*

M. BOURGEOIS, premier.

*SECRETARE pour les Correspondances.*

M. HEVIN.

*SECRETARE pour les Extraits.*

M. LEDRAN.

CONSEILLERS



# CONSEILLERS

*Du COMITÉ perpétuel.*

M. PETIT,	M. ARNAUD,
M. PERRON, 1 <sup>er</sup> .	M. GREGOIRE,
M. BENOMONT,	M. DEGARENGEOT,
M. HENRIQUES,	M. FOUBERT,
M. BOUDOU,	M. CHAUVIN,
M. DEMANTEVILLE,	M. CAUMONT,
M. GERARD,	M. BOUQUOT, 1 <sup>er</sup> .
M. GRANIER,	M. LA MARTINIÈRE,
M. SOUMAIN,	M. FAGET, 1 <sup>er</sup> .
M. TAILLARD, 1 <sup>er</sup> .	M. HOUSTET,
M. MARSOLAN,	M. DU VERNEY,
M. PYBRAC,	M. DE LA FAYE,
M. VERDIER,	M. BAGIEU,
M. MORAND,	M. SIMON.
M. GERVAIS,	

*ADJOINTS au COMITÉ.*

M. SIVERT,	M. RUFFEL, 2 <sup>e</sup> .
M. DE LAUNAY,	M. BASSUEL,
M. COURTOIS,	M. TRIPPIER, 1 <sup>er</sup> .
M. SOUCHAY,	M. GUERIN,
M. DELAHAYE, 1 <sup>er</sup> .	M. TRIPPIER, 2 <sup>e</sup> .
M. BAJET, 1 <sup>er</sup> .	M. LA CHAUD,
M. ENGERRAN,	M. COUTAVOZ,
M. DEGRAMOND,	M. BELLOQ,
M. TALIN,	M. SARRAU.

*ACADÉMICIENS.*

Tous les AUTRES CHIRURGIENS de S. Côme.



**ASSOCIÉS  
CORRESPONDANS,  
ÉTRANGERS ET REGNICOLES  
DE L'ACADÉMIE ROYALE  
DE CHIRURGIE.  
ASSOCIÉS ÉTRANGERS.**

ANNÉE 1732.

M. **CHESELDEN**, Premier Chirurgien de la Reine d'Angleterre, Chirurgien Major de l'Hôpital de S. Thomas, Membre de la Société Royale de Londres, & Correspondant de l'Académie Royale des Sciences de Paris.

M. **BELLAIR**, Chirurgien ordinaire de Son Altesse Sérénissime Monseigneur le Duc de Wirtemberg.

ANNÉE 1739.

M. **VERMALE**, ci-devant Chirurgien de la Nation Française, & de l'Hôpital Romain à Tripoly en Afrique, & présentement Premier Chirurgien de Son Altesse M. l'Électeur Palatin.

**LISTE DES ASSOCIÉS.** 1j

ANNÉE 1740.

M. **BEAUMONT**, Chirurgien de la personne du Roi d'Espagne, Démonstrateur Royal en Chirurgie, Membre de l'Académie Royale de Séville, & Examineur des Chirurgiens Phlébotomistes du Royaume d'Espagne.

ANNÉE 1741.

M. **MOLINELLI**, Docteur en Philosophie & en Médecine, Professeur public en Médecine & Chirurgie dans l'Université de Bologne, Premier Médecin - Chirurgien en survivance du Grand Hôpital de la Vie, & Associé de l'Académie de l'Institut des Sciences de Bologne.

**ASSOCIÉS CORRESPONDANS  
REGNICOLES.**

ANNÉE 1739.

M. **LE CAT**, Docteur en Médecine, Chirurgien Major de l'Hôtel-Dieu de Rouen, Démonstrateur en Anatomie & Chirurgie, Membre de la Société Royale de Londres, & Associé Correspondant de l'Académie Royale des Sciences de Paris & de celle de Madrid.

M. **MANNE**, Chirurgien à Avignon, Chirurgien de M. le Vice-Légat, Chirurgien Ma-

liij LISTE DES ASSOCIÉS.

jour de l'Hôtel-Dieu, & de l'Hôpital de S. Benezet, Chevalier de l'Ordre de Saint Jean de Latran.

M<sup>te</sup>. SOULIER, Ecuyer, Chirurgien à Montpellier, & Lieutenant de M. le Premier Chirurgien du Roi en cette Ville, Démonstrateur Royal en Chirurgie, Chirurgien Major de l'Hôpital Général & de l'Hôtel-Dieu de Saint Eloy, ancien Chirurgien des Camps & Armées du Roi, & Membre de l'Académie Royale des Sciences de Montpellier.

ANNÉE 1740.

M. DAVIEL, Maître ès Arts, Chirurgien à Marseille, Chirurgien entretenu sur les Galeres, de la Société des Sciences de Toulouse, Membre de l'Académie de l'Institut des Sciences de Bologne, Professeur & Démonstrateur Royal en Chirurgie à Marseille.

M. DE VOLPELIERES, Licencié en Médecine, Chirurgien à Beaucaire, Lithotomiste Pensionnaire de la même Ville, & Chirurgien Major du Régiment des Dragons de la Suze.

M. DESBARBALIERES, Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier, Médecin des Hôpitaux Royaux, & Président;

LISTE DES ASSOCIÉS. liij

Trésorier de France à la Rochelle.

M. NOEL, Chirurgien à Orléans, Chirurgien Major de l'Hôtel-Dieu de la même Ville, Lieutenant de M. le Premier Chirurgien du Roi, Démonstrateur en Chirurgie.

M. BOUCHER, Docteur en Médecine, Professeur & Démonstrateur Pensionnaire en Anatomie à Lille en Flandres.

M. CHARRAUT, Chirurgien Major des Hôpitaux Royaux à la Rochelle.

M. GOULEARD, Chirurgien à Montpellier, Membre de l'Académie Royale des Sciences de la même Ville.

ANNÉE 1741.

M. VACHER, Chirurgien Major des Hôpitaux Royaux à Besançon, Démonstrateur en Anatomie, Chirurgien Consultant des Camps & Armées du Roi, & Correspondant de l'Académie Royale des Sciences de Paris.

ANNÉE 1742.

M. COLLIN DE LA CROIX, ancien Chirurgien Major du Régiment des Dragons d'Orléans, Chirurgien Major de l'Hôpital Royal Militaire de Phalsbourg, & Médecin du même Hôpital.

M. SERRES, Chirurgien à Montpellier, Dé-

liv LISTE DES ASSOCIÉS.  
monstrateur Royal, Chirurgien Aide-  
Major de l'Hôpital Général & de l'Hôtel-  
Dieu de S. Eloy.

M. MEDALON, Docteur en Médecine, &  
Médecin des Camps & Armées du Roi.

M. ALARY, Maître ès Arts, Chirurgien à  
Versailles, Lieutenant de M. le Premier  
Chirurgien du Roi, Chirurgien Major de  
l'Infirmerie Royale, & de l'Hôpital de la  
Charité de Versailles.

M. LAMORIER, Maître ès Arts, Chirur-  
gien à Montpellier, Professeur & Démon-  
strateur Royal en Chirurgie, Chirurgien  
Major de l'Hôtel-Dieu de S. Eloy, &  
Membre de l'Académie Royale des Scien-  
ces de Montpellier.

CHARLES OSMONT, Imprimeur de  
L'ACADÉMIE ROYALE DE  
CHIRURGIE.



# TABLE

DES MÉMOIRES & OBSERVATIONS  
contenus dans ce premier Tome  
divisé en trois Parties.

1. **M**ÉMOIRE sur les vices des Humeurs ;  
dans lequel l'on établit les principes phy-  
siques qui doivent servir de fondement à la do-  
ctrine de la suppuration, de la gangrène des  
tumeurs, des playes, des ulcères, & d'autres  
sujets de Chirurgie ; par M. QUESNAY,  
Part. I. page 1
2. REMARQUES sur les tumeurs formées  
par la bile retenue dans la vésicule du fiel, &  
qu'on a souvent prises pour des abcès au foye ;  
par M. PETIT le Pere, Part. I. 255
3. PRÉCIS de diverses Observations sur le tré-  
pan dans des cas douteux, où l'on recherche  
les raisons qui peuvent en pareils cas détermi-  
ner à recourir au trépan, ou à éviter cette opé-  
ration, avec des Remarques sur l'usage des  
Observations en général ; par M. QUESNAY,  
Part. I. 311
4. ESSAI sur les épanchemens ; & en particulier  
sur les épanchemens de sang ; par M. PETIT  
c iv

3. PRÉCIS d'Observations, où l'on expose les différens cas dans lesquels il est nécessaire de multiplier l'opération du trépan, & où l'on montre par des exemples remarquables, que le crâne peut être ouvert avec succès dans une grande étendue, lorsque ces cas l'exigent; par M. QUESNAY, Part. II. 25
6. MÉMOIRE sur une tumeur énorme, dans lequel on recherche par diverses expériences à déterminer la nature des humeurs dont cette tumeur étoit formée, & les remèdes qui auroient pû la résoudre; par M. DU FOÛART, Part. II. 59
7. PRÉCIS d'Observations sur les exfoliations des os du crâne, avec des Remarques sur les moyens dont on se sert pour hâter l'exfoliation des os, ou pour l'éviter; par M. QUESNAY, Part. II. 96
8. DESCRIPTION d'un nouvel Elévatoire; avec des Réflexions sur ceux qui ont été en usage jusqu'ici; par M. PETIT le Pere, Part. II. 112
9. REMARQUES sur les playes du cerveau; où l'on prouve par beaucoup d'Observations que le cerveau est susceptible de plusieurs opérations, qui peuvent dans beaucoup de cas sauver la vie aux malades, & où l'on examine

- quels sont les remèdes qui conviennent le mieux pour la cure des playes de ce viscère; par M. QUESNAY, Part. II. 124
10. OBSERVATIONS, avec des Réflexions sur la cure des hernies avec gangrène; par M. DE LA PEYRONIE, Part. II. 169
11. DESCRIPTION d'une tumeur schirreuse très-compiquée, placée sur la trachée-artère près du sternum, avec des Remarques sur la nature & sur la cure de cette tumeur; par M. PETIT le Pere, Part. II. 185
12. MÉMOIRE sur les pertes de sang qui surviennent aux femmes grosses, sur le moyen de les arrêter sans en venir à l'accouchement, & sur la méthode de procéder à l'accouchement, dans les cas de nécessité, par une voye plus sûre que celle qu'on a coutume d'employer; par M. PUZOS, Part. II. 205
13. REMARQUES sur différens vices de conformation de l'anus que les enfans apportent en naissant; par M. PETIT le Pere, Part. II. 236
14. REMARQUES sur les abscess qui arrivent au fondement; par M. FAGET l'aîné, Part. II. 257
15. OBSERVATIONS sur les pierres enkystées, & adhérentes à la vessie; par M. HOUSTET, Part. II. 268

IVII] TABLE DES MÉMOIRES

16. MÉMOIRE sur quelques obstacles qui s'opposent à l'éjaculation naturelle de la semence; par M. DE LA PEYRONIE, Part II. page 318
17. MÉMOIRE sur le même sujet; par M. PETIT, Part. II. 338
18. OBSERVATION sur un œil éraillé; par M. LE DRAN, Part. II. 343
19. PRÉCIS d'Observations sur les corps étrangers arrêtés dans l'œsophage & dans la trachée-artère, avec des Remarques sur les moyens qu'on a employés, ou que l'on peut employer pour les enfoncer ou pour les retirer; par M. HEVIN, Part. II. 349 & Part. III. I
20. OBSERVATIONS sur les becs de lièvre venus de naissance, où l'on expose les moyens de corriger cette espèce de difformité; par M. DE LA FAYE, Part. III. 188
21. OBSERVATION sur un fistule au périnée; par M. PETIT le Pere, Part. III. 204
22. RECHERCHES sur l'opération Césarienne; par M. SIMON, Part. III. 210
23. NOUVELLE MÉTHODE de tirer la pierre de la vessie; par M. FOUBERT, Part. III. 258
24. MÉMOIRE sur une tumeur chancreuse à

ET OBSERVATIONS. lix  
la mammelle; par M. FAGET l'aîné, Part. III. page 307

25. OBSERVATION sur un étranglement de l'intestin, causé intérieurement par l'adhérence de l'épiploon au-dessus de l'anneau; par M. DE LA PEYRONIE, Part. III. 327
26. BANDAGE élastique pour les hernies, présenté à l'Académie; par M. DE LAUNAY, Part. III. 333
27. MÉMOIRE sur plusieurs hernies singulières; par M. DE GARENGEOT, Part. III. 336
28. OBSERVATION sur un abcès au poulmon; par M. FOUBERT, Part. III. 365







# AUTEURS

*Des MÉMOIRES & des OBSERVATIONS  
contenus dans ce premier Tome, divisé  
en trois Parties.*

## A

- M. **ALARY** Maître ès Arts, Chirurgien à Versailles, Lieutenant de M. le Premier Chirurgien du Roi, Chirurgien Major de l'Infirmerie Royale & de l'Hôpital de la Charité de Versailles.  
OBSERVATION sur une grande playe au larynx guérie par la suture, Part. III. page 138
- M. **AMYAND** Ecuyer, Chirurgien du Roi d'Angleterre, Membre de la Société Royale de Londres, & Associé étranger de l'Académie Royale de Chirurgie.  
OBSERVATION sur un kyste osseux formé dans la vessie, & qui se trouva rempli d'une substance pierreuse; Part. II. 275
- M. **ARNAUD** Chirurgien de S. Côme, Vice-Démonstrateur Royal, & Chirurgien Herniaire de l'Hôtel-Dieu de Paris.  
OBSERVATIONS sur plusieurs Hernies d'intestin par les trous ovalaires des os pubis, Part. III. 361

## AUTEURS DES MÉMOIRES: Ixj

M. **AVELLAN** Chirurgien à Gigniac en Languedoc, & Lieutenant de M. le Premier Chirurgien du Roi.

OBSERVATION sur un enfoncement du crâne; Part. I. page 312

## B

M. **BAGIEU** Chirurgien de S. Côme, & Chirurgien Major de la Compagnie des Gendarmes de la Garde du Roi.

OBSERVATION sur un coup d'arme à feu pénétrant dans la substance du cerveau, Part. II. 128

M. **BELLAIR** Chirurgien ordinaire de S. A. S. Monseigneur le Duc de Wirtemberg, & Associé étranger de l'Académie Royale de Chirurgie.

OBSERVATION sur une fracture du crâne avec plusieurs fragmens, grande contusion, & perte de substance au cerveau, Part. II. 126

OBSERVATION sur un abcès au cerveau à la suite d'une playe de tête, Part. II. 141

M. **BENOIST** Chirurgien Major de Dunkerque, & Lieutenant de M. le Premier Chirurgien du Roi en cette Ville.

OBSERVATION sur une fracture du crâne avec embarrure sur les sutures sagittale & lambdoïde, qui obligea d'appliquer trois couronnes de trépan, Part. II. 27

M. **BENOMONT** Chirurgien de S. Côme,

**Ixiij AUTEURS DES MÉMOIRES.**

ancien Chirurgien de S. A. S. Monseigneur  
le Duc de Berry.

**OBSERVATION** sur un gros morceau de plomb  
avalé & rendu facilement six jours après par  
la voye des selles, Part. II. page 360

**M. BOISMORTIER** Chirurgien à Marseille.

**OBSERVATION** sur un épi d'orge avalé, &  
trouvé dans une portion d'intestin gangrené,  
comprise dans un exomphale, Part. III. 177

**M. BOTENTUIT** Chirurgien de S. Côme,  
& Chirurgien des Camps & Armées du  
Roi.

**OBSERVATION** sur le mauvais succès du trépan  
perforatif, pour empêcher ou pour avancer  
l'exfoliation des os du crâne, Part. II. 98

**M. BOUDOU** Chirurgien de S. Côme, &  
Chirurgien en Chef de l'Hôtel Dieu de  
Paris.

**OBSERVATION** sur une fracture du crâne avec  
épanchement sur la dure-mère, suivi de  
suppuration au foye, & de la mort, Part. I.  
322

**OBSERVATION** sur un coup à la tête avec perte  
de connoissance qui a paru se dissiper au bout  
de huit jours, qui est revenue, & dont le  
blessé a cependant été guéri sans le trépan,  
Part. I. 329

**OBSERVATION** sur un kyste ou cellule, trouvée  
dans la vessie, Part. II. 279

**AUTEURS DES MÉMOIRES. Ixiij**

**OBSERVATION** sur une pierre chatonnée dans la  
vessie, Part. II. page 312

**OBSERVATION** sur le même sujet, Part. II.  
315

**M. BOUQUOT** Chirurgien de S. Côme, Chi-  
rurgien Major de l'Hôtel Royal des Inva-  
lides, ancien Chirurgien Major, & Con-  
sultant des Camps & Armées du Roi.

**OBSERVATION** sur une pierre chatonnée dans un  
kyste situé au haut de la vessie sous la voute  
des os pubis, Part. II. 273

**OBSERVATION** sur une grande playe au larynx  
& à la trachée-artère, guérie par la suture,  
Part. III. 138

**M. BOUQUOT** Chirurgien de S. Côme,  
Chirurgien Ayde-Major de l'Hôtel Royal  
des Invalides, & des Camps & Armées du  
Roi.

**OBSERVATION** sur une tumeur lymphati-  
que à la cuisse. Expériences faites pour décou-  
vrir la nature des humeurs qui la formoient;  
Part. I. 151

**M. BROU** Chirurgien à Beuville-le-Comte.

**OBSERVATION** sur une Opération Césarienne  
faite avec succès sur une femme vivante,  
Part. III. 243

**M. BROUILLARD** Chirurgien à Lilles,  
Comtat d'Avignon.

**OBSERVATION** sur une grosse épingle avalée &

Ixiv AUTEURS DES MÉMOIRES.

*retirée de l'œsophage avec un morceau d'éponge, Part. II.* page 414

C

M. CARTERAT ancien Chirurgien Major du Régiment d'Enguyen, & Chirurgien à Aouste en Dauphiné.

OBSERVATION sur une grande playe à l'estomach guérie par la suture du pelletier, Part. III. 163

M. CHAUVIN Chirurgien de S. Côme, & ancien Prevôt de la Compagnie.

OBSERVATION sur une contr'ouverture faite avec succès au crâne, Part. II. 40

M. COGHLAN ancien Chirurgien Major du Régiment de Bucklelei Irlandois, & Chirurgien Major de l'Hôpital du Roi à Belle-Isle.

OBSERVATION sur une tumeur carcinomateuse au cerveau, Part. II. 147

OBSERVATION sur un coup d'épée à l'estomach, suivi d'un vomissement de sang évalué à douze livres, Part. III. 158

D

M. DARGEAT Chirurgien de S. Côme, ancien Prevôt de la Compagnie, ancien Chirurgien Major des Régimens de Normandie & des Gardes Françaises.

OBSERVATION sur une tumeur schirreuse de la

AUTEURS DES MÉMOIRES. Ixv

*vésicule du fiel qui a abscedé, & a été suivie d'une fistule qui donnoit issue à la bile cystique, Part. I.* page 296

OBSERVATION sur une ouverture faite à la région hypogastrique, pour procurer une issue à du sang épanché dans le bas-ventre, Part. II. 2

M. DAVIEL Maître ès Arts, Chirurgien à Marseille, Chirurgien entretenu sur les Galeres, de la Société des Sciences de Toulouse, Associé Correspondant de l'Académie Royale de Chirurgie, Membre de l'Académie des Sciences de l'Institut de Bologne, Professeur & Démonstrateur Royal en Chirurgie à Marseille.

OBSERVATION sur une carie considérable au crâne pour laquelle on appliqua huit couronnes de trépan, Part. II. 44

M. DE LAUNAY Chirurgien de S. Côme.

BANDAGE élastique pour les Hernies, & sa description, Part. III. 333

M. DRU Chirurgien à Melun.

OBSERVATION sur une playe de tête où l'on prit la suture sagittale pour une fracture, & où il y a eu d'abord une perte de connoissance causée par commotion, & ensuite une autre causée par épanchement qui obligea de trépaner le blessé, Part. I. 333

M. DUBOIS (VIOLETTE) Chirurgien de

Ixvj AUTEURS DES MÉMOIRES.

S. Côme, & ancien Prevôt de sa Compagnie.

OBSERVATION sur un éclat d'un pot de grès avalé, & tiré d'un abcès gangréneux à la fesse, Part. III. page 128

M. DUFOUART Chirurgien de l'Hôpital de Bicêtre, & Chirurgien Aide-Major des Camps & Armées du Roi.

MÉMOIRE sur une tumeur énorme de la cuisse, dans lequel on recherche par diverses expériences à déterminer la nature des humeurs dont cette tumeur étoit formée, & les remèdes qui auroient pu la résoudre, Part. II. 59

M. DUHAMEL Chirurgien à Fougères en Bretagne.

OBSERVATION sur une pierre biliaire rendue par la voye des selles, Part. I. 309

M. DUPREY Chirurgien à Evreux, & Lieutenant de M. le Premier Chirurgien du Roi en cette Ville.

OBSERVATION sur une fracture du crâne avec enfoncement, & avec écartement de la suture coronale, Part. I. 312

M. DUVERNEY Chirurgien de S. Côme, Démonstrateur Royal en Anatomie & Chirurgie au Jardin du Roi.

OBSERVATION sur un fracture à la base du crâne qui ne se trouva point réunie trois mois après la blessure, Part. I. 315

AUTEURS DES MÉMOIRES. Ixvi

OBSERVATION sur des commencemens de kystes ou cellules trouvées dans la vessie, Part. II. page 280

OBSERVATION sur deux hernies intestinales par les trous ovalaires des os pubis dans le même sujet, Part III. 361

E

M. ENGERRAN Chirurgien de S. Côme. OBSERVATION sur un anus imperforé, ouvert par le moyen du trocart, Part. II. 253

OBSERVATION sur un noyau de pêche arrêté dans l'œsophage, & repoussé dans l'estomach avec le doigt, Part III. 9

F

M. FAGET Chirurgien de S. Côme, Chirurgien ordinaire de S. A. S. Madame la Duchesse, & Chirurgien Substitut de l'Hôpital de la Charité des hommes.

REMARQUES sur les abcès qui arrivent au fondement; OBSERVATION à ce sujet, Part. II. 257

OBSERVATION sur un os long de dix-sept lignes, & pointu par les deux bouts, retiré du fondement avec des pinces, Part. III. 72

MÉMOIRE sur une tumeur chancreuse à la mamelle, avec des expériences faites pour découvrir la nature des fucs qui la formoient, Part. III. 307

IXVIIJ AUTEURS DES MÉMOIRES.

M. FEBVRIER Chirurgien de S. Côme, & ancien Prevôt de sa Compagnie.

OBSERVATION sur un os de poulet long d'un pouce & demi, tiré d'un abcès fistuleux à la marge de l'anús, Part. III. page 126

M. FESTE Chirurgien à Toulon, & Chirurgien Major de l'Hôpital de la Marine.

OBSERVATION sur un contrecoup d'une partie du pariétal à l'autre partie du même os, guéri par le trépan, Part. I. 352

M. FOUBERT Chirurgien de S. Côme, Chirurgien du Roi, ordinaire en sa Cour de Parlement, & Chirurgien en chef de l'Hôpital de la Charité des hommes.

OBSERVATION sur un os retiré de l'œsophage par le moyen d'une bougie, Part. III. 45

NOUVELLE MÉTHODE de tirer la pierre de la vessie: Plusieurs Observations à ce sujet, Part. III. 255

OBSERVATION sur une tumeur abscondée au poulmon, qui faisoit bosse le long du bord des fausses côtes près le cartilage xiphoïde, & qui fut prise pour une hernie de l'estomach, Part. III. 365

M. FROUMANTIN Chirurgien à Angoulême, & Lieutenant de M. le Premier Chirurgien du Roi en cette Ville.

OBSERVATION sur une double fracture du crâne faite par un double coup, Part. I. 354

AUTEURS DES MÉMOIRES. IXIX

OBSERVATION sur une playe au cerveau, guérie malgré le mauvais régime de vivre du blessé, Part. II. page 125

OBSERVATION sur un coup d'épée au bas-ventre, avec lésion de l'intestin, Part. III. 175

G

M. GALLET Chirurgien à Mantes, & Chirurgien Major de l'Hôtel-Dieu de cette Ville.

OBSERVATION sur une fracture singulière du crâne, où l'écartement des pièces tint lieu du trépan, Part. I. 319

OBSERVATION sur un coup à la tête avec perte de connoissance de plusieurs jours, guéri sans trépan, Part. I. 327

M. GARÉ Chirurgien de S. Côme.

OBSERVATION sur une hernie intestinale par le trou ovalaire de l'os pubis, Part. III. 362

M. GARENGEOT (CROISSANT DE) Maître ès Arts, Chirurgien de S. Côme, Conseiller Chirurgien ordinaire du Roi en son Châtelet, Chirurgien Major du Régiment du Roi Infanterie, Démonstrateur Royal, Membre de la Société Académique des Arts, & de la Société Royale des Sciences de Londres, & ancien Secrétaire de l'Académie Royale de Chirurgie pour les Extraits.

**Ixx AUTEURS DES MÉMOIRES.**

**O**BSERVATION d'une contusion sur le muscle temporal faite par un coup de poing, & qui a été suivie d'épanchement & de la mort, Part. I. page 339

**O**BSERVATION sur une fracture avec enfoncement sur la suture sagittale, où il fut nécessaire de trépaner sur le sinus longitudinal, Part. II. 31

**O**BSERVATION sur l'extraction d'une pierre enkystée dans la vessie par l'appareil latéral, Part. II. 286

**O**BSERVATION sur une arrête de poisson avalée & trouvée dans un abcès à l'aîne, Part. III. 116

**O**BSERVATION sur une grande playe au larynx & à l'œsophage, Part. III. 153

**MÉMOIRE** sur plusieurs hernies singulieres, & plusieurs Observations sur ce sujet, Part. III. 336

**M. GERARD** Chirurgien de S. Côme, ancien Prevôt de la Compagnie, ancien Chirurgien en chef de l'Hôpital de la Charité des hommes, & Chirurgien Major des Camps & Armées du Roi.

**O**BSERVATION sur un bec de lièvre, avec écartement des os de la voute du palais, Part. III. 197

**M. GERVAIS** Maître ès Arts, Chirurgien de S. Côme, & Prevôt en charge de la Compagnie.

**AUTEURS DES MÉMOIRES. Ixxj**

**O**BSERVATION sur une ancienne douleur à la tête après un coup, guérie par exfoliation du crâne, Part. I. page 377

**O**BSERVATION sur une perte de sang très-considérable survenue à une Dame sur la fin de sa grossesse, & qui obligea de l'accoucher, Part. II. 227

**M. GUERIN**, le pere, Chirurgien de S. Côme, Comte du Palais de Latran, Premier Chirurgien de Jacques II. Roi d'Angleterre, ancien Chirurgien en chef de l'Hôpital de la Charité des hommes, ancien Chirurgien Major du Régiment des Gardes Françoises.

**O**BSERVATION sur des pierres de la vessie qui se sont trouvées embarrassées dans une substance fongueuse, & d'autres retenues dans des cellules, Part. II. 279

**H**

**M. HEVIN** Maître ès Arts, Chirurgien de S. Côme, Démonstrateur Royal, Secrétaire de l'Académie Royale de Chirurgie pour les Correspondances, & Chirurgien ordinaire de l'Hôpital de la Charité des hommes.

**PRÉCIS** d'Observations sur les corps étrangers avalés, & arrêtés dans l'œsophage & dans la trachée-artère, avec des remarques sur les moyens qu'on a employés, ou qu'on peut em-

**Ixxij AUTEURS DES MÉMOIRES.**

*p'oyer pour les enfoncer , ou pour les retirer ;*  
Part. II. page 349

**M. HONDE** Chirurgien à Cadenet près d'Aix en Provence.

**OBSERVATION** sur le fragment d'un fuseau entré de force dans les muscles du fond de la gorge , & retiré par une incision au col , Part. II. 391

**M. HOUSTET** Chirurgien de S. Côme , ancien Premier Chirurgien de S. M. le Roi de Pologne , Duc de Lorraine & de Bar , & ancien Chirurgien des Camps & Armées du Roi.

**OBSERVATIONS** sur les pierres enkistées & adhérentes à la vessie , avec des recherches sur ce sujet , Part. II. 268

**OBSERVATION** sur l'usage de l'instrument appelée balai de l'estomach , Part. III. 49

**L**

**M. LABATH** Chirurgien à Villeneuve en Agenois.

**OBSERVATION** , sur un épi de gramin avalé & tiré d'un abcès au-dessous du mammelon , Part. III. 96

**M. LABORDE** Chirurgien à la Ferté , & ancien Chirurgien des Camps & Armées du Roi.

**OBSERVATION** sur un os arrêté dans l'œsophage

**AUTEURS DES MÉMOIRES. Ixxij**  
*phage & retiré avec des pincettes ,* Part. II.  
page 399

**M. LA CHAUD** Chirurgien de S. Côme.  
**OBSERVATION** sur un bec de lièvre , avec écartement des os de la voute du palais , Part. III. 194

**M. LACOMBE** Chirurgien Major de la Marine du Roi d'Espagne à Cadix.  
**OBSERVATION** sur une playe de tête faite par un coup de fusil qui obligea de trépaner , Part. I. 364

**M. LA FAYE** Maître ès Arts , Chirurgien de S. Côme , Démonstrateur Royal , ancien Chirurgien Aide-Major des Camps & Armées du Roi.  
**OBSERVATION** sur les becs de lièvre venus de naissance & accompagnés d'écartement des os de la voute du palais , où l'on expose les moyens de corriger cette difformité , Part. III. 181

**OBSERVATION** sur une Opération Césarienne faite avec succès sur une femme vivante , Part. III. 243

**M. LA HAYE** Chirurgien de S. Côme , & ancien Prevôt de sa Compagnie.  
**OBSERVATION** sur une épingle tirée de l'œsophage avec un filet , dont l'anneau étoit garni de plusieurs lacqs de filasse , Part. II. 410

lxxiv AUTEURS DES MÉMOIRES.

M. LA HAYE Chirurgien Major de la Marine,  
& Démonstrateur Royal à Rochefort.

OBSERVATION sur une grosse épingle avalée,  
& trouvée dans un abcès à l'aîne, Part. III.  
page 111

M. LA MARTINIÈRE Chirurgien de S. Côme,  
Chirurgien Ordinaire du Roi par quar-  
tier, & Chirurgien Major des Camps &  
Armées de Sa Majesté.

OBSERVATION sur un coup de feu à la tête sans  
lésion au crâne, mais avec épanchement, sui-  
vi d'accidens consécutifs qui indiquoient le  
trépan que l'on fit trop tard, Part. I. 366

OBSERVATION sur une balle de mousquet qui est  
restée depuis plusieurs années dans le cerveau,  
Part. II. 132

M. LAMIRAL Chirurgien auprès de Marigny.

OBSERVATION sur deux opérations Césariennes  
faites avec succès sur la même femme vivante,  
Part. III. 241

M<sup>re</sup>. LA PEYRONIE, Ecuyer, Conseiller, Pre-  
mier Chirurgien & Médecin Consultant  
du Roi, Chef de la Chirurgie du Royau-  
me, PRÉSIDENT de l'Académie Royale de  
Chirurgie, Membre de l'Académie Roy-  
ale des Sciences de Paris, & de la Société  
Royale de Montpellier.

OBSERVATION sur une tumeur lymphati-  
que devenue chancreuse à la mammelle, Part.  
I. 154

AUTEURS DES MÉMOIRES. lxxv

OBSERVATION sur une tumeur de la vési-  
cule du fiel qui s'est ouverte extérieurement,  
& d'où sont sorties plusieurs pierres, Part. I.  
page 301

OBSERVATION sur une fracture du pariétal sui-  
vie d'une exfoliation de toute l'épaisseur de  
l'os, Part. I. 314

OBSERVATION sur un os coronal emporté  
presque tout entier, à cause d'une carie, Part.  
II. 48

OBSERVATION sur une dénudation du coro-  
nal, avec suppuration sans exfoliation, Part.  
II. 105

OBSERVATION sur une playe au muscle  
temporal avec fracture & lésion au cerveau,  
où on employa avec succès les injections, Part.  
II. 107

OBSERVATION sur un abcès dans le cerveau  
qui étoit à portée d'être ouvert à l'endroit de  
l'ouverture du trépan, Part. II. 140

OBSERVATION sur un gonflement du cer-  
veau avec une suppuration excessive à la suite  
d'une playe de tête avec fracture du crâne,  
Part. II. 163

EXPÉRIENCES sur la propriété des remèdes qu'on  
employe ordinairement dans les playes du cer-  
veau, Part. II. 164

OBSERVATION sur une suppuration prodigieuse  
du cerveau guérie par des injections, Part. II.  
165

OBSERVATION avec des réflexions sur la  
d ij



lxxvj AUTEURS DES MÉMOIRES.

- cure des hernies avec gangrène*, Part. II.  
page 169
- OBSERVATION *sur une pierre enkystée, & couverte d'une membrane dans la vessie*, Part. II.  
277
- OBSERVATION *sur plusieurs poches trouvées dans la vessie, & remplies de matieres purulentes*, Part. II.  
278
- OBSERVATION *sur une pierre enkystée & adhérente à la vessie*, Part. II. 307 & 308
- MÉMOIRE *sur quelques obstacles qui s'opposent à l'éjaculation naturelle de la semence*, Part. II.  
318
- OBSERVATION *sur une pièce d'os avalée, & trouvée dans un abcès gangréneux au fondement*, Part. II.  
124
- OBSERVATION *sur un bec de lièvre avec écartement des os de la voute du palais*, Part. III.  
201
- OBSERVATION *sur deux opérations Césariennes faites avec succès sur la même femme vivante*, Part. III.  
241
- OBSERVATION *sur un étranglement de l'intestin causé intérieurement par l'adhérence de l'épiploon au-dessus de l'anneau*, Part. III. 317
- M. LEAUTÉ ( feu ) Chirurgien de S. Côme, ancien Prevôt de sa Compagnie, ancien Chirurgien Major des Carabiniers, & d'une Compagnie des Gardes du Corps du Roi.

AUTEURS DES MÉMOIRES. lxxvij

- OBSERVATION *sur une tumeur de la vessicle du fiel causée par des pierres, & par la bile retenue*, Part. I.  
page 294
- M. LE BEUF Chirurgien à Coutras, & Lieutenant de M. le Premier Chirurgien du Roi en cette Ville.
- OBSERVATION *sur un épi de blé avalé, & trouvé dans un abcès au dos*, Part. III. 99
- M. LE DRAN Chirurgien de S. Côme, ancien Prevôt de sa Compagnie, ancien Chirurgien en chef de l'Hôpital de la Charité des hommes, Chirurgien Major & Consultant des Camps & Armées du Roi, Membre de la Société Académique des Arts, & Secrétaire de l'Académie Royale de Chirurgie pour les Extraits.
- OBSERVATION *sur une pierre arrêtée dans l'uretère, tirée par la lithotomie à l'aide des injections*, Part. II. 301
- OBSERVATION *sur un œil éraillé*, Part. II.  
343
- OBSERVATION *sur un gros morceau de viande avalé qui s'arrêta au haut de l'œsophage, & qui suffoqua la personne dans l'instant*, Part. II.  
354
- OBSERVATION *sur un os arrêté dans l'œsophage, & retiré par le moyen d'un porreau*, Part. III. 45
- OBSERVATION *sur des épingles avalées, & trouvées à diverses parties du corps sous la*  
d iij

M. LE GENDRE ( feu ) Chirurgien de S. Côme, & Premier Chirurgien du Roi d'Espagne.

OBSERVATION sur une fourchette d'argent avalée, & sortie quinze mois après par l'anus, Part. III. 35

M. LESSERÉ Chirurgien à Auxerre, Chirurgien Major de l'Hôtel Dieu de cette Ville, & Greffier de M. le Premier Chirurgien du Roi.

OBSERVATION sur un coup de couteau à l'estomach où l'on voulut pratiquer la suture, mais dont les fils déchirèrent ce viscere, Part. III. 169

## M

M. MALAVAL Chirurgien de S. Côme, ancien Prevôt de sa Compagnie, ancien Démonstrateur Royal, Chirurgien du Roi ordinaire en sa Cour de Parlement, & Directeur de l'Académie Royale de Chirurgie.

OBSERVATION sur une playe à la tête avec détachement du péricrâne, sans lésion au crâne & sans accidens, Part. I. 344

OBSERVATION sur une contusion à la tête avec du sang épanché sous le péricrâne, Part. I. 345

Deux autres OBSERVATIONS sur le même sujet

OBSERVATION sur une hernie de l'intestin & de l'épiploon par le trou ovalaire de l'os pubis, Part. III. 362

M. MANTEVILLE ( de ) Chirurgien de S. Côme, & ancien Prevôt de sa Compagnie.

OBSERVATION sur un coup à la tête sans fracture, suivi d'accidens considérables, guéri sans le trépan, Part. I. 340

OBSERVATION sur un coup à la tête suivi d'accidens fâcheux, qui dépendoient de l'inflammation du péricrâne, Part. I. 371

OBSERVATION sur une esquille d'os trouvée dans la substance du cerveau après la mort, Part. II. 152

M. MARESCHAL ( feu ) Ecuyer, Conseiller, Premier Chirurgien du Roi, Chef de la Chirurgie du Royaume, Chevalier de l'Ordre Royal de S. Michel, Seigneur de Bievre & autres lieux, & PRÉSIDENT de l'Académie Royale de Chirurgie.

OBSERVATION sur une contusion à la tête sans lésion au crâne, suivie d'accidens consécutifs qui indiquoient le trépan, Part. I. 355

OBSERVATION sur une contusion à la tête sans lésion au crâne, mais avec épanchement, suivie d'accidens primitifs & consécutifs qui indiquoient le trépan; les derniers accidens y déterminèrent, & il fut fait avec succès, Part. I.

**lxxx AUTEURS DES MÉMOIRES.**

- OBSERVATION** sur une ancienne douleur à la tête à la suite d'un coup, guérie par le trépan, Part. I. 373
- OBSERVATION** sur une fracture du crâne avec un grand épanchement, où on appliqua trois couronnes de trépan, Part. II. 32
- OBSERVATION** sur une fracture du crâne où l'on appliqua douze trépans, Part. II. 33
- OBSERVATION** sur un bandage ou espece de brayer, pour soutenir une cicatrice du crâne trop foible, Part. II. 56
- OBSERVATION** sur une balle de mousquet qui a resté pendant un an dans le cerveau, Part. II. 131
- OBSERVATION** sur une playe de tête mortelle avec suppuration au cerveau, Part. II. 154
- OBSERVATION** sur une playe au sinus sourcilier, où l'on prit des matieres muqueuses pour la substance du cerveau, Part. II. 159
- OBSERVATION** sur une grosse arrête de morue retirée du gozier avec le bout d'un fouet de baleine, dont on fit une anse, Part. II. 412
- M. MESNIER** Chirurgien à Angoulême.
- OBSERVATION** sur un éclat d'os de bœuf qui a resté pendant dix mois au côté droit du pharynx, Part. II. 380
- M. MOGNIOT** Chirurgien de S. Côme,
- OBSERVATION** sur un morceau de poumon d'agneau arrêté dans l'œsophage, d'où il fut chassé

**AUTEURS DES MÉMOIRES. lxxxj**  
par le vomissement procuré par un lavement de tabac, Part II. page 435

- M. MOREL** Chirurgien à Besançon.
- OBSERVATION** sur une ancienne douleur à la tête à la suite d'un coup, guérie par le trépan, Part. I. 374
- AUTRE OBSERVATION** sur le même sujet, Part. I. 375
- M. MOUTON** ( feu ) Chirurgien de S. Côme, & ancien Prevôt de sa Compagnie.
- OBSERVATION** sur un écartement de la suture sagittale, où l'adhérence de la dure mere à l'un des os s'opposa à l'écoulement du sang épanché, Part. I. 325

**N**

- M. NOYER** Chirurgien à Isserteaux près de Clermont en Auvergne.
- OBSERVATION** sur une opération Césarienne, faite avec succès sur une femme vivante, Part. III. 243

**P**

- M. PASCAL** Chirurgien de S. Côme.
- OBSERVATION** sur le danger qu'il y a de faire des tentatives trop répétées pour déplacer les os arrêtés dans l'œsophage, Part. III. 52
- OBSERVATION** sur une playe au larynx, Part. III. 135

Lxxxij AUTEURS DES MÉMOIRES.

- M. PERROTIN ( feu ) Chirurgien à la Flèche.  
 OBSERVATION sur une grosse croûte de pain dur arrêtée dans l'œsophage, & poussée dans l'estomach avec une bougie, Part. II. page 351
- OBSERVATION sur une vertèbre du col d'un mouton avalée & retirée de l'œsophage, par le moyen d'un crochet de fil de fer, Part. II. 401
- OBSERVATION sur une grosse arrête de morue retirée de l'œsophage avec le même crochet, Part. III. 403
- M. PETIT Chirurgien de S. Côme, ancien Prevôt de sa Compagnie, Censeur Royal, ancien Chirurgien des Camps & Armées du Roi, ancien Démonstrateur Royal, Membre de l'Académie Royale des Sciences de Paris, de Londres & de Bologne, ancien Directeur & Secrétaire de l'Académie Royale de Chirurgie.
- OBSERVATION sur une tumeur lymphatique au bras, Part. I. 147
- OBSERVATION sur une tumeur lymphatique devenue chancreuse à la mammelle, Part. I. 160
- REMARQUES sur les tumeurs formées par la bile retenue dans la vésicule du fiel, & qu'on a souvent prises pour des abscesses au foye, Part. I. 255
- OBSERVATION sur une exfoliation du crâne, ou

AUTEURS DES MÉMOIRES. Lxxxiiij

- il a fallu employer le ciseau & le maillet de plomb, Part. II. page 103
- DESCRIPTION d'un nouvel Elevatoire pour les os du crâne, avec des Réflexions sur ceux qui ont été en usage jusques ici, Part. II. 112
- OBSERVATION sur un abscessé au cerveau, ouvert naturellement & guéri, Part. II. 142
- DESCRIPTION d'une tumeur schirreuse très-compliquée placée sur la trachée-artère près du sternum, avec des Remarques sur la nature & sur la cure de cette tumeur, Part. II. 185
- REMARQUES sur differens vices de conformation de l'anüs que les enfans apportent en naissant, Part. II. 236
- MÉMOIRE sur quelques obstacles qui s'opposent à l'éjaculation naturelle de la semence, Part. II. 333
- OBSERVATION sur une épingle avalée, & tirée par une incision à l'épaule, Part. III. 89
- OBSERVATION sur une épingle trouvée dans le mésentère, Part. III. 90
- OBSERVATION sur une épingle avalée qui parvint en cheminant jusqu'au pied, Part. III. 92
- OBSERVATION sur un os de poulet tiré d'un abscessé gangréneux au fondement, & sur une aiguille tirée par une incision à la même partie, Part. III. 125
- OBSERVATION sur une patte de mouton avalée & trouvée dans une hernie inguinale gangrénée, Part. III. 176

Ixxxiv AUTEURS DES MÉMOIRES.

OBSERVATION sur une fistule au périnée, dont l'ouverture intérieure étoit au-delà du sphincter de la vessie, Part. III. page 204

M. PETIT ( feu ) Maître ès Arts, Chirurgien, de S. Côme, Démonstrateur Royal, Chirurgien Major des Camps & Armées du Roi.

ESSAY sur les épanchemens, & en particulier sur les épanchemens de sang, Part. II. 1

M. PETIT Chirurgien à Nevers.

OBSERVATION sur une fâcheuse tentative que l'on fit pour tirer un os avec un crochet qui blessa l'œsophage, Part. II. 404

OBSERVATION sur un os arrêté dans l'œsophage, & poussé dans l'estomach avec un petit maillet de plomb, Part. III 38

M. PINEAU Chirurgien à Melun, & Chirurgien Major de l'Hôtel Dieu de cette Ville.

OBSERVATION sur une fracture du crâne, où il arriva dans l'instant du coup une perte de connoissance, qui ne s'est dissipée que par le trépan qui donna issue à un épanchement considérable, Part. I. 337

M. PONCENARD Chirurgien à Beaune.

OBSERVATION sur une énorme playe du larynx & de l'œsophage guérie par la suture, Part. III. 154

M. PRESSEUX ( DE ) Docteur en Médecine, à Spa.

AUTEURS DES MÉMOIRES. Ixxxv

OBSERVATION sur une opération Césarienne faite avec succès sur sa propre femme vivante, Part. III. page 246

M. PUZOS Chirurgien de S. Côme, & Vice-Directeur de l'Académie Royale de Chirurgie.

MÉMOIRE sur les pertes de sang qui surviennent aux femmes grosses, sur les moyens de les arrêter sans en venir à l'accouchement, & sur la méthode de procéder à l'accouchement dans les cas de nécessité, par une voye plus douce & plus sûre que celles qu'on a coutume d'employer, Part. II. 203

OBSERVATIONS sur une châtaigne crue avalée qui s'arrêta au haut de l'œsophage, & suffoqua l'enfant dans l'instant, Part. II. 356

OBSERVATION sur une boucle de soulier avalée, qui sortit le lendemain par la voye des selles, Part. III. 26

Q

M. QUESNAY Maître ès Arts, Chirurgien de S. Côme, Démonstrateur Royal, Membre de la Société Académique des Arts, & de l'Académie des Sciences & Belles Lettres de Lyon, & Secrétaire de l'Académie Royale de Chirurgie.

MÉMOIRE sur le vice des humeurs, dans lequel on établit les principes physiques qui doivent servir de fondement à la doctrine de la suppu-

**Lxxxvj AUTEURS DES MÉMOIRES.**

*ration, de la gangrène, des tumeurs, des playes, des ulcères, & d'autres sujets de Chirurgie, Part. I.*

page 1

**PRÉCIS** de diverses Observations sur le trépan dans des cas douteux, où l'on recherche les raisons qui peuvent en pareils cas, déterminer à recourir au trépan, ou à éviter cette opération, Part. I.

311

**PRÉCIS** d'Observations où l'on expose les différents cas où il est nécessaire de multiplier l'application du trépan, & où l'on montre par des exemples remarquables que le crâne peut être ouvert avec succès dans une grande étendue, lorsque ces cas l'exigent, Part. II.

25

**PRÉCIS** d'Observations sur les exfoliations des os du crâne, avec des Remarques sur les moyens dont on se sert pour hâter l'exfoliation des os ou pour l'éviter, Part. II.

96

**REMARQUES** sur les playes du cerveau, où l'on prouve par beaucoup d'Observations, que le cerveau est susceptible de plusieurs opérations, qui peuvent, dans beaucoup de cas, sauver la vie aux malades, & où l'on examine quels sont les remèdes qui conviennent le mieux pour la cure des playes de ce viscere, Part. II.

124

**OBSERVATION**, sur un os arrêté dans l'œsophage, & poussé dans l'estomach avec une éponge montée sur une tige de baleine, & renfermée dans un boyau de mouton, Part. III.

41

**OBSERVATION** sur un os tiré du fondement avec

**AUTEURS DES MÉMOIRES. Lxxxvii**

*des pincettes, Part. III.*

page 71

**OBSERVATION** sur un bec de lièvre, où l'on décrit un moyen dont se sert l'Auteur pour suppléer aux aiguilles qui avoient manqué, Part. III.

195

**R**

**M. RIVALS** Chirurgien de S. Côme, & ancien Prevôt de sa Compagnie.

**OBSERVATION** sur une boucle de soulief avalée par un enfant de cinq ans, Part. III.

24

**OBSERVATION** sur une aiguille avalée, & tirée par une incision au col, Part. III.

85

**S**

**M. SARRAU** Chirurgien de S. Côme, Chirurgien ordinaire du Roi en son Artillerie, & Professeur d'Anatomie à l'Académie Royale de Peinture & de Sculpture.

**OBSERVATION** sur un abcès à l'abdomen où l'on trouva deux pierres biliaires, Part. I.

306

**OBSERVATION** sur une fracture du crâne avec adhérence du péricrâne, Part. I.

343

**OBSERVATION** sur un os pariétal enlevé entièrement à la suite d'un coup à la tête, Part. II.

36

**M. SAURÉ** ( feu ) Chirurgien de S. Côme & Chirurgien Major de l'Hôpital des Petites-Maisons.

Ixxxviiij AUTEURS DES MÉMOIRES.

OBSERVATION sur une gangrène du cer-  
veau à la suite d'un coup à la tête, Part. II.  
page 148

M. SIMON Maître ès Arts, Chirurgien de S.  
Côme, Démonstrateur Royal.

RECHERCHES sur l'opération Césarienne prati-  
quée sur la femme vivante, Part. III. 210

M<sup>re</sup>. SOULIER, Ecuyer, Chirurgien à Mont-  
pellier, & Lieutenant de M. le Premier  
Chirurgien du Roi en cette Ville, Dé-  
monstrateur Royal, Chirurgien Major de  
l'Hôpital Général & de l'Hôtel-Dieu de  
S. Eloy, ancien Chirurgien des Camps &  
Armées du Roi, Membre de l'Académie  
Royale des Sciences de Montpellier, &  
Associé Correspondant de celle de Chi-  
rurgie.

OBSERVATION sur une fracture à la table inter-  
ne du crâne, suivie d'accidens consécutifs qui  
indiquoient le trépan, Part. I. 349

OBSERVATION sur une carie considérable au  
crâne, Part. II. 45

M. SOUMAIN Chirurgien de S. Côme, Chi-  
rurgien S. A. S. Monseigneur le Duc  
d'Orleans.

OBSERVATION sur une opération Césarienne  
faite avec succès sur une femme vivante,  
Part. III. 249

AUTEURS DES MÉMOIRES. Ixxxix

T

M. TOSTAIN Chirurgien à S. Lô.

OBSERVATION sur un os arrêté dans l'œso-  
phage, & chassé dans l'estomach au moyen de  
petits morceaux d'éponge sèche, & de beau-  
coup d'eau qu'on fit avaler au malade, Part.  
III. page 42

OBSERVATION sur un os retiré du rectum par  
opération, Part. III. 73

M. TURSSAN ( feu ) Chirurgien de S. Côme,  
& Chirurgien Major de la Compagnie des  
Gendarmes de la Garde du Roi.

OBSERVATION sur l'usage du trépan per-  
foratif pour accélérer l'exfoliation du crâne,  
Part. II. 97

V

M. VACHER, Chirurgien Major des Hôpi-  
taux Royaux à Besançon, Démonstrateur  
en Anatomie, Chirurgien Consultant des  
Camps & Armées du Roi, & Correspon-  
dant de l'Académie Royale des Sciences  
de Paris, & Associé Correspondant de  
l'Académie Royale de Chirurgie.

OBSERVATION sur une douleur de tête de cause  
interne, où le trépan fut inutile, Part. I. 375

OBSERVATION sur une ouverture faite à la ré-  
gion hypogastrique, pour procurer une issue à  
du sang épanché dans le bas-ventre, Part. II.

xc AUTEURS DES MÉMOIRES.

M. VIRGILI Chirurgien Major de l'Hôpital  
Royal de la Marine à Cadix.

OBSERVATION sur une bronchotomie faite avec  
succès dans la squinancie, Part. III. 141

M. VOLPELIERES, Licencié en Médecine,  
Chirurgien à Beaucaire, & Lithotomiste  
Pensionnaire de la même Ville, Chirurgien  
Major du Régiment des Dragons de la Su-  
ze, & Associé Correspondant de l'Acadé-  
mie Royale de Chirurgie.

OBSERVATION sur une fracture de l'os temporal,  
où l'on appliqua le trépan sur la suture tempo-  
rale, Part. II. 29

M. URBAN Médecin Chirurgien à S. Hubert  
en Ardennes.

OBSERVATION sur trois opérations Césariennes  
faites avec succès sur trois femmes vivantes,  
Part. III. 241 & 242

Fin de la Table des Auteurs.



PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU  
ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE :  
A nos amés & féaux Conseillers les Gens  
tenans nos Cours de Parlement, Maî-  
tenans des Requêtes ordinaires de notre Hô-  
tel, grand Conseil, Prevôt de Paris, Bail-  
lifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils ;  
& autres nos Justiciers qu'il appartiendra ;  
SALUT : Notre bien amé le Sieur DE  
LA PEYRONIE notre Premier Chirurgien  
& notre Médecin Consultant, Nous a fait  
exposer qu'il desireroit faire imprimer &  
donner au Public un Manuscrit qui a pour  
titre : *Mémoires donnés par les Chirurgiens  
de S. Côme qui ont été choisis pour composer  
une ACADEMIE ROYALE DE CHIRUR-  
GIE*, s'il nous plaïsoit lui accorder nos  
Lettres de Privileges pour ce nécessaires :  
A CES CAUSES, voulant favorablement  
traiter l'Exposant, nous lui avons per-  
mis & permettons par ces Présentes, de  
faire imprimer l'Ouvrage ci dessus spéci-  
fié, en un ou plusieurs volumes, & autant  
de fois que bon lui semblera, & de les faire  
vendre & débiter par tout notre Royaume  
pendant le tems de vingt années consécu-  
tives, à compter du jour de la date des-



dites Présentes ; faisons défenses à toutes fortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance : Comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs, autres que celui que ledit Exposant aura choisi, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre & débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun Extrait sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changemens ou autres, sans la permission expresse dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, & de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & intérêts : A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères, conformément à la feuille imprimée attachée pour modèle sous le contre-scel des Présentes ; que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui

du 10 Avril 1725 ; qu'avant de l'exposer en vente, le manuscrit ou imprimé qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage sera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur DAGUESSEAU, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres ; & qu'il en fera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur DAGUESSEAU, Chancelier de France ; le tout à peine de nullité des Présentes : du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayant causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement : Voulons que la copie des Présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour dûment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & feaux Conseillers & Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'original : Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à

ce contraires : CAR tel est notre plaisir.  
DONNÉ à Versailles le deuxième jour du  
mois de Mars, l'an de grace mil sept cens  
quarante-trois, & de notre Regne le vingt-  
huitième. Par le Roi, en son Conseil.

Signé SAINSON.

Je cède & transporte le présent Privilé-  
ge au Sieur CHARLES OSMONT, Impri-  
meur de L'ACADÉMIE ROYALE DE CHI-  
RURGIE, pour en jouir dans toute son étен-  
due en mon lieu & place, suivant les con-  
ventions faites entre nous. A Versailles le  
5 Mars 1743.

LA PEYRONIE.

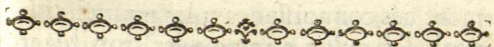
Registré, ensemble la Cession sur le Regi-  
stre XI. de la Chambre Royale des Libraires  
& Imprimeurs de Paris, N°. 140. fol. 118.  
conformément aux anciens Réglemens confir-  
més par celui du 23 Février 1723. A Paris,  
le 5 Mars 1743.

SAUGRAIN, Syndic.

MÉMOIRES



MÉMOIRES  
DE  
L'ACADÉMIE ROYALE  
DE CHIRURGIE.



MÉMOIRE  
SUR LES VICES DES HUMEURS ;

*Dans lequel on établit les principes physiques,  
qui doivent servir de fondement à la doc-  
trine de la Suppuration, de la Gangré-  
ne, des Tumeurs, des Playes, des Ulce-  
res & d'autres sujets de Chirurgie.*

Par M. QUESNAY,



E m'étois d'abord proposé de  
faire des recherches sur la do-  
ctrine de la Suppuration ; dès  
mes premières tentatives cette  
doctrine m'a paru immense ; le détail des  
*Mem. Tome. I. Part. I. A*

EXPOSITION  
du sujet de ce  
Mémoire.

diverses especes de Suppurations, des différentes matieres qu'elles fournissent, des causes qui y contribuent, des effets qu'elles produisent, des complications qui s'y joignent, des indications qu'elles présentent, des remédes que nous pouvons y apporter, comprend presque toutes les connoissances qui doivent nous diriger dans la cure des maladies & des opérations Chirurgicales; mais ce détail, quelque étendu qu'il puisse être, ne suffit pas, sur-tout aujourd'hui, pour exposer clairement ces connoissances; les nouvelles hypothéses qu'on a imaginées trop légèrement depuis environ un siècle, ont obscurci la Théorie de notre Art, & l'ont rempli d'opinions chimériques & séduisantes, dont on ne s'est point assez défié. C'est pourquoi nous ferons obligés, pour éviter l'erreur, de remonter aux principes de cette Théorie, & de poser les fondemens sur lesquels elle peut être solidement établie.

Il faut que nous nous attachions d'abord à connoître tous les changemens qui peuvent arriver à nos sucs, & qui peuvent les rendre vicieux; car ce n'est que par la connoissance des différents états des humeurs que nous pouvons distinguer les différentes qualités des matieres que la Suppuration peut fournir; mais cet ob-

jet renferme les mystères les plus cachés de la Physique du Corps humain, & ne se laisse appercevoir que par des dehors qui les voilent & les dérobent immédiatement à nos sens. Les anciens, qui n'ont étudié la nature que par la voye de l'observation, n'ont pû saisir que ce qu'elle présente à l'extérieur; la Physique expérimentale peut seule nous développer, du moins jusqu'à un certain point, les causes secrètes qui agissent dans l'intérieur des mixtes; elle fournit une multitude de faits, qui peuvent, si nous les réunissons aux connoissances acquises par l'observation, nous découvrir sur ces différents états des humeurs des vérités importantes, des vérités qui peuvent répandre de grandes lumieres sur la Suppuration, & sur d'autres sujets que nous nous sommes proposés d'examiner.

Mais ces vérités sont extrêmement vagues, elles ne forment que des principes généraux & éloignés: il est nécessaire d'établir ces principes avant que d'entrer dans l'examen des diverses matieres auxquelles nous avons dessein de les appliquer; c'est pourquoi nous allons les renfermer dans un Mémoire particulier, que nous diviserons en trois parties.

Nous parlerons dans la premiere de l'impureté des humeurs, ou de leur mê-

Division de  
ce Mémoire.

lange avec des substances hétérogènes ou étrangères qui les rendent vicieuses. Nous ne nous flattons pas de répandre sur ce sujet de nouvelles lumières ; cependant cette première partie ne fera pas inutile : nous y dévoilerons une source d'erreurs qu'il est important d'exposer au grand jour, pour inspirer à nos Lecteurs toute la défiance qu'ils doivent avoir sur les vaines spéculations de ces Physiciens qui ne travaillent que d'imagination, qui entreprennent d'expliquer ce qui est évidemment inexplicable, & qui infectent la Théorie de notre Art de leurs productions imaginaires. En exposant ces erreurs & la vanité de ces spéculations, on montrera visiblement les limites où l'esprit doit s'arrêter. La raison pourra s'y convaincre avec évidence, que les efforts qu'elle ferait pour percer plus avant dans les causes humorales, ne pourroient lui servir qu'à se perdre dans de profondes ténèbres, où ces causes échappent entièrement à notre pénétration & à nos recherches.

Dans la seconde nous traiterons des dépravations dont nos humeurs sont susceptibles par elles-mêmes. Cette partie sera plus instructive que la première, parce qu'à l'aide de beaucoup de faits & d'expériences on peut découvrir les caractères,

les causes immédiates, & les effets de ces dépravations, & on peut distinguer les humeurs qui en sont plus ou moins susceptibles.

Nous examinerons dans la troisième les imperfections de nos humeurs, ou les vices que nos liqueurs contractent par le défaut des organes destinés à les former. On y examinera les différents états de crudité que l'action insuffisante des vaisseaux entretient dans les humeurs, les différents genres de perversion que produit dans ces humeurs cette même action, lorsqu'elle est excessive, les différents degrés de consistance que ces mêmes humeurs prennent dans tous ces cas différents.

Enfin nous terminerons ce Mémoire par un précis, où nous rassemblerons toutes les diverses espèces d'acrimonies que nos sucs peuvent contracter par tous les différents genres de causes que nous venons d'exposer. Nous ne nous étendrons pas sur ces acrimonies, quoiqu'elles soient la cause immédiate de presque tous les désordres que les humeurs vicieuses portent dans l'économie animale ; leurs caractères, leurs espèces & leurs effets seront détaillés, lorsque nous examinerons dans les trois parties de ce Traité les vices dont elles dépendent. Nous

## 6 VICES DES HUMEURS.

n'aurons plus ici qu'à rassembler ces acrimonies pour en former un article particulier où elles seront rangées dans leur ordre naturel & exposées dans un même point de vue.



### PREMIERE PARTIE.

#### DE L'IMPURETÉ DES HUMEURS.

*C'est à l'impureté des Humeurs que doivent se rapporter les causes Humorales.*

CAUSES  
Humorales, ce  
que c'est.

**L**ES diverses substances vicieuses qui se mêlent, ou qui sont retenues avec nos humeurs, fournissent la matiere des causes qu'on peut regarder comme purement humorales, c'est-à-dire des causes qui ont leur siège dans la masse des humeurs qui circulent dans nos vaisseaux.

Les vices des humeurs causés par la dépravation dont ces humeurs sont susceptibles par elles-mêmes, n'arrivent point, ou du moins n'arrivent que fort imparfaitement, à celles qui sont soumises à l'action de nos Vaisseaux; ce genre de dépravation, lequel consiste dans les mouvemens spontanées de pourriture & de fermentations, ne s'emparent que des humeurs extravasées ou arrêtées

## IMPURETÉ DES HUMEURS. 7

dans quelque endroit, où cette action ne peut les en préserver; & si après leur dépravation elles rentrent dans les voyes de la circulation, elles doivent être comprises alors sous le genre des impuretés ou des substances vicieuses qui infectent les humeurs, & deviennent par-là de véritables causes humorales.

CAUSES  
Humorales, ce  
que c'est.

Tant que ces fucs fermentés ou corrompus sont cantonnés dans un lieu où ils causent quelque désordre, dans un lieu par exemple où il se forme un abcès, un épanchement de sang, ils ne peuvent être regardés tout au plus que comme des causes humorales particulières & locales; mais il n'est pas question de ces causes particulières, lorsqu'on parle des causes humorales simplement, il s'agit toujours de celles qui entraînent des vices dans la masse des humeurs.

Les humeurs peuvent encore être vicieuses en deux manières; car elles peuvent être ou trop ou trop peu travaillées par le jeu des vaisseaux. Si elles sont peu travaillées, elles sont simplement imparfaites; l'existence & la durée de cette imperfection dépendent entièrement de l'état des vaisseaux, c'est eux que l'on regarde comme la cause du mal, & c'est à eux que l'on doit s'adresser pour le guérir. Ainsi ce défaut des humeurs ne

8 IMPURETÉ DES HUMEURS.

doit point être regardé comme une cause humorale, mais simplement comme l'effet de la cause qui fournit les indications que nous avons à remplir.

Les humeurs qui sont viciées par l'action excessive des vaisseaux, sont ou viciées dans leur nature, ou simplement changées en excréments, & retenues dans la masse du sang. Dans chacun de ces cas, les humeurs qui sont perverties, ou qui ne peuvent être séparées & expulsées par l'action des organes, ne sont plus d'aucun usage, elles doivent être regardées comme de véritables causes humorales, tant qu'elles restent confondues dans la masse du sang, & qu'elles y causent quelques désordres.

On peut donc dire que les substances vicieuses, ou les impuretés qui se mêlent avec nos humeurs, fournissent la matière des causes humorales par lesquelles la masse des humeurs peut faire impression sur les parties solides, & y causer immédiatement quelque désordre.

Suivant l'explication qu'on vient de donner, il est aisé de remarquer que ces impuretés partent en général de deux sources fort différentes; car outre celles qui peuvent venir du dehors se glisser dans la masse du sang, il y en a, comme nous venons de le voir, qui naissent dans le corps, tantôt dans

CAUSES  
Humorales, ce  
que c'est.

Source des  
causes Humo-  
rales.

IMPURETÉ DES HUMEURS. 9

les voyes de la circulation où elles sont retenues, tantôt hors de ces voyes dans lesquelles elles s'introduisent ensuite.

CAUSES  
Humorales, ce  
que c'est.

Parmi celles qui viennent du dehors, les unes se détachent de divers genres de substances pernicieuses, & sont portées dans l'intérieur de nos corps par le moyen de l'air qui leur sert de véhicule, sur-tout de l'air qui entre par la bouche, dans l'estomach & dans les intestins, & qui de-là passe avec le chyle dans la masse du sang (car il n'y a guères d'apparence que celui que nous respirons puisse pénétrer dans les voyes de la circulation & infecter nos humeurs.) D'autres se trouvent parmi les alimens, ou parmi d'autres matières qu'on avale; quelques-unes s'introduisent dans le corps par des ouvertures faites par accident; ce qui arrive par les morsures des bêtes venimeuses, & par les playes faites avec des instrumens empoisonnés, ou avec des matières du genre des poisons. Il y en a qui se communiquent par le contact, ce qui est ordinaire aux humeurs virulentes qui passent d'un corps à l'autre. Il se trouve même des substances malignes, qui étant touchées pénètrent insensiblement jusques dans nos humeurs. Grunelius a vu des personnes qui étoient tombées dans des syncopes effrayantes pour avoir tenu du Napel dans leurs mains; & on les guérit

A v

10 IMPURETÉ DES HUMEURS.

en leur faisant boire du lait de chèvre.

Les impuretés qui naissent chez nous, viennent d'une double cause, car les unes, comme nous l'avons déjà dit, sont produites par dépravation, & telles sont les impuretés fournies par les substances qui se corrompent, soit dans les premières voyes, soit dans quelqu'autre partie, & qui passent dans la masse du sang. Les autres sont produites par l'action excessive ou irrégulière des vaisseaux: telles sont celles que fournissent les matières purulentes & les débris des fucs détruits par une fièvre considérable: telles sont encore ces impuretés produites naturellement, lesquelles consistent dans les humeurs excrémenteuses retenues dans les vaisseaux.

Ces différentes sources d'impuretés, nous mettent en état de distinguer du moins une partie des matières vicieuses qui sont ces impuretés, soit que ces matières émanent sensiblement de ces mêmes sources, soit qu'elles se laissent encore reconnoître par leurs effets lorsqu'elles sont confondues avec nos humeurs; car s'il arrive une peste dans un pays visiblement infecté de substances putrides, ne fera-t-on pas bien fondé à attribuer cette maladie à l'air rempli de vapeurs que lui fournissent ces substances corrompues? Si une maladie arrive à la suite d'une indigestion

CAUSES  
Humorales,  
ce que c'est.

Jusqu'où s'étendent nos connoissances sur les causes simplement Humorales.

IMPURETÉ DES HUMEURS. II

bien marquée, ne doit-on pas présumer que cette maladie est causée par les fucs vicieux qui ont passé de l'estomac dans la masse du sang? Si on est certain qu'une personne qui a une fièvre lente, a intérieurement un ulcère, on ne doutera pas que cette fièvre ne soit entretenue par les matières que l'ulcère fournit, & qui se mêlent continuellement avec nos humeurs; si un assoupissement léthargique survient à une rétention d'urine qui dure plusieurs jours, on n'hésitera pas à croire que cet accident ne dépende de l'excrément retenu; s'il arrive une inflammation à la vessie après une application de Cantharides, on pensera avec raison que cette inflammation est causée par les fels âcres de ces mouches. On décide encore plus facilement dans une jaunisse, parce que la bile retenue s'y manifeste d'elle-même.

Voilà les cas où les impuretés des humeurs peuvent être connues dès leur origine, & où nous pouvons tirer des indications raisonnées pour la pratique; car lorsque nous pouvons détourner ou épuiser ces substances vicieuses dès leur source, il est évident que nous les attaquons dans leur principe, & que nous prévenons le mal qu'elles peuvent causer: mais voilà à peu près jusqu'où s'étendent toutes nos lumières sur les causes humorales; si nous

A vj

CAUSES  
Humorales,  
ce que c'est.

avons quelques autres connoissances sur ces causes, ce sont quelques connoissances des effets qu'elles produisent indistinctement & d'une manière qui nous est absolument inconnue; connoissances que nous tenons uniquement de l'expérience ou de l'empirisme, qui se bornent aux sens, & que la raison ne peut approfondir. Mais on n'est point assez convaincu de cette vérité, on s'abuse par de vains raisonnemens qu'on fait sur ces causes, & on se remplit l'esprit de fausses opinions, qui égarent dans la pratique. Pour prévenir nos Elèves contre ces erreurs, nous allons démontrer, 1°. Qu'on ne peut expliquer ni la nature, ni l'action des causes humorales. 2°. Que l'empirisme est l'unique ressource que nous ayons pour acquérir les connoissances nécessaires pour y remédier lorsqu'elles sont confondues avec nos humeurs. 3°. Que tous les Médecins & Chirurgiens ont pensé de même jusques vers ces derniers tems, & que ce sont les Modernes qui sont les auteurs des opinions frivoles & ridicules qu'on a avancé sur ces causes.

§. I. *On ne peut expliquer ni la nature, ni l'action des causes Humorales.*

Nous avons remarqué que lorsque les impuretés des humeurs viennent d'une

CAUSES  
Humorales,  
ce que c'est.

Division de  
la première  
Partie de ce  
Mémoire.

source sensible, ou que lorsqu'elles sont décelées par quelque effet qui leur est particulier, on peut reconnoître ces causes & les distinguer les unes des autres; mais ces cas sont rares en comparaison de ceux où les sources & la transmission de ces impuretés sont insensibles, & où les effets que ces impuretés produisent sont communs à plusieurs causes; nous ne savons alors à quel genre de causes humorales attribuer la maladie. Dans cette confusion, il ne reste aux esprits décisifs que le privilège de deviner, dont ils usent librement; mais nous nous garderons bien de prendre pour des connoissances ces conjectures qu'on hafarde si légèrement sur ce genre de causes; par exemple, rien n'est si fréquent que de voir prendre indifféremment un défaut de transpiration, une humeur bilieuse, des fucs dépravés dans les premières voyes, une lymphe acide ou âcre, &c. pour la cause d'une maladie; cependant on ne peut fournir d'autre preuve qui justifie le choix que l'on fait de quelqu'une de ces causes, que quelques soupçons mal fondés, ou quelques hypothèses chimériques sur lesquelles on établit souvent des causes qui n'ont jamais existé. Non-seulement beaucoup de causes très-différentes peuvent indistinctement produire une même ma-

OBSCURITÉ  
des Causes  
Humorales



## 14 IMPURETÉ DES HUMEURS.

ladie, mais encore plusieurs maladies essentiellement différentes peuvent être produites indistinctement par une même cause; & nous ignorons entièrement les bornes de cette pernicieuse fécondité. Ce déguisement d'une même cause sous différents effets ou différentes maladies, n'a pas besoin d'être prouvé; les Praticiens ne l'observent que trop, & un seul exemple suffit pour l'exposer ici d'une manière fort sensible. Une femme (a) dont les évacuations ordinaires sont dérangées, est sujette à des vapeurs & à de violentes palpitations de cœur; des Dartres farineuses qui paroissent proche des oreilles emportent ces accidens; on entreprend de guérir ces Dartres, on les fait disparaître; mais on n'obtient qu'une fausse guérison qui est suivie d'une Gangrène qui s'empare des jambes, & fait périr la malade. On voit clairement dans cette Observation une même cause, qui attaque successivement plusieurs parties, qui produit plusieurs maladies, & qui ne s'éteint qu'avec la vie. Cette diversité d'effets, dont plusieurs sont quelquefois produits par une même cause, & d'autres fois par des causes fort différentes, concourt donc tellement à nous dérober la connoissance de ces causes, qu'il n'est presque jamais possible de dé-

(a) Nouvelle Classe de maladies, pag. 282.

IMPURETÉ DES HUMEURS. 15  
mêler celle qui produit véritablement le mal que nous avons à combattre.

Quand même nous pourrions toujours distinguer les causes humorales qui agissent dans les maladies, les connoîtrions-nous en elles-mêmes? Nous penserions-bien grossièrement, si nous nous imaginions les connoître lorsque nous apercevons distinctement les sources & les substances sensibles qui les fournissent; car que voyons-nous lorsque nous voyons un corps corrompu, par exemple, d'où sortent des vapeurs invisibles & pernicieuses; ou lorsque nous voyons du pus ou d'autres substances nuisibles qui se vont mêler avec nos humeurs? Voyons-nous alors les corpuscules malfaisans qui résident dans ces matieres? Ces matieres ne sont-elles pas elles-mêmes des enveloppes qui nous les cachent?

On peut quelquefois, je l'avoue, démêler ces corpuscules & connoître de quel genre ils sont; on peut distinguer si ce sont des acides, des alcalis, des sels volatils huileux de telle ou telle espece, &c. On sçait par l'expérience que leurs particules ont telles ou telles propriétés; qu'ils produisent dans nos corps tels ou tels effets: mais toutes ces connoissances ne nous conduisent-elles pas à des agens dont nous ne connoissons que le nom, à

des causes qui se distinguent seulement par quelques effets ? La forme ou la nature de ces agens, qui peuvent seules nous faire comprendre le mécanisme de leurs opérations, & fournir des indications raisonnées, nous sont-elles plus connues ?

Je crois, par exemple, qu'on peut soupçonner avec fondement que la plupart des maladies qui dépendent des causes humorales, sur-tout celles qui ont un peu de durée, sont produites par un sel du genre de l'alcali, je veux dire par un sel, soit essentiel, soit volatil huileux, fourni par des substances animales ou végétales, & devenu plus ou moins alcali ou alcalescens. Mais les preuves que nous en avons ne nous font point connoître en quoi consistent ces différents états d'alcalifation ; nous les apercevons seulement par les changemens qui arrivent dans les qualités sensibles de ce sel essentiel ou volatil huileux.

Je ne pense pas du moins que des esprits solides se livrent aux vaines conjectures de ceux, qui, parce que l'acide fait effervescence avec l'alcali, s'imaginent que le dernier a des pores, qui en recevant les pointes du premier occasionnent cette agitation. Les huiles essentielles bouillonnent aussi avec les acides : mais sont-elles comme les sels alcali, composées de molécules

poreuses ? L'action des alcali qui blessent nos organes, qui tantôt excitent, ou qui tantôt éteignent leur mouvement, n'a pas trouvé plus d'éclaircissement dans la sagacité des Physiciens. On suppose encore que ces sels sont animés par une matière ignée, ou qu'ils sont armés de pointes par lesquelles il les irritent & les déchirent ; mais nous observons que ces sels affectent les corps de tant de manières différentes, & y produisent des effets si opposés, que quand on veut examiner ces effets un peu en détail, on aperçoit aussi-tôt que toutes ces idées qu'on s'est formé sur l'action des sels, ne sont que des fictions grossières qui ne peuvent éclairer l'esprit. Puisque c'est par leurs pointes que ces sels sont si nuisibles, les hypothèses qu'on a débité sur les pores de ces mêmes sels peuvent-elles, comme on le prétend, nous conduire à trouver un sel qui puisse, en remplissant leurs pores par ses pointes, adoucir ces alcali ? Est-ce par cette voye que l'on peut découvrir cette propriété dans l'acide ? Non ; car si l'acide nous paroît opposé à l'alcali, ce n'est que parce que l'expérience nous a appris que ces deux genres de sels ont réciproquement l'un par rapport à l'autre quelques qualités contraires. Or des connoissances si bornées & si peu lumineuses nous permettent-elles de con-

## 18 IMPURETÉ DES HUMEURS.

clure que ces deux sels suffisent pour s'entre-détruire ou du moins s'entre-servir de correctifs dans toutes les différentes maladies qu'ils produisent ? La cause générale que nous venons de soupçonner, je veux dire la cause qui réside dans ces sels qui sont du genre de l'alcali, n'est ni simple, ni uniforme; elle n'est presque jamais assujettie aux mêmes circonstances; la diversité des matières qui la fournissent, leurs différents degrés de dépravation diversifient extrêmement ses effets. Ce genre de cause est si étendu & si varié, qu'il fournit, pour ainsi dire, autant de causes particulières qu'il produit de maladies différentes, & toutes ces causes particulières n'ont de commun que quelques propriétés ou quelques caractères généraux qui les ont fait confondre sous un même nom.

Si la connoissance que nous avons des causes humorales se borne à des notions si générales & si imparfaites, nous est-il possible de découvrir comment ces causes agissent; pourquoi un alcali excite-t'il le jeu des vaisseaux; pourquoi un acide, qui est au moins aussi piquant, le modère-t'il; pourquoi les huiles éthérées, aromatiques du règne végétal, sont-elles excessivement stimulantes, & même inflammatoires; pourquoi les huiles éthérées fœtides du

OBSCURITÉ  
des Causes  
Humorales.

## IMPURETÉ DES HUMEURS. 19

même règne sont-elles ordinairement calmantes & assoupissantes, & qu'au contraire les huiles fœtides qui se forment par un mouvement spontanée, ou par le jeu des vaisseaux dans le règne animal causent tant de désordre dans nos corps? Voit-on d'ailleurs pourquoi ces diverses causes agissent avec tant de variété sur nos différentes parties? Car parmi les substances nuisibles qui se mêlent avec les humeurs & qui les rendent vicieuses, les unes irritent le genre artériel & produisent la fièvre ou des inflammations, ou elles éteignent entièrement le principe de l'action de ces vaisseaux, & causent une espèce particulière de gangrène; d'autres irritent le genre nerveux & excitent des mouvemens convulsifs, ou produisent dans les parties, même sans y causer aucun dérangement sensible, des douleurs intolérables: on a vu l'année dernière dans l'Hôpital de Versailles des coliques si rebelles & si douloureuses, qu'elles faisoient périr les malades, quoiqu'on ne trouvât après la mort aucune trace de cette cruelle maladie sur les parties qui avoient souffert. D'autres excitent dans l'intérieur d'une partie qu'elle font tomber en gangrène; un sentiment de chaleur brûlante, très-douloureux, quoiqu'on trouve cette partie extrêmement froide quand on la tou-

OBSCURITÉ  
des Causes  
Humorales.

che. D'autres font périr une partie sans y causer d'autre douleur qu'un sentiment de froid fort supportable. D'autres n'excitent pas seulement de la douleur dans les parties qu'elles affectent, mais elles y causent encore des désordres fort surprenants : nous lisons dans les Ephémérides d'Allemagne, qu'un homme sentit à la cuisse proche du genou en dormant une douleur, comme s'il eût été frappé violemment ; cette douleur subite l'éveilla, & persévéra vivement, sans qu'il parût rien à l'extérieur ; on tâcha en vain de l'appaiser par les anodins & les autres calmans, elle continua jusqu'à ce qu'elle eût fait périr le malade ; on ouvrit la cuisse après la mort, on trouva l'os détaché des chairs, comme si ces chairs en avoient été séparées avec le scalpel. Qu'est-ce qui enchaîne dans les corps ces causes pernicieuses, qui avant que de se déclarer par des effets si terribles & si inopinés, ne produisent aucun dérangement apparent dans la santé ? Par quelle incompatibilité nos parties ont-elles chacune parmi ces causes humorales des ennemis particuliers qui s'adressent toujours régulièrement à elles ? Une maladie épidémique qui établit chez tous ceux qu'elle attaque son siège dans le cerveau ; une autre qui se jette toujours sur les poulmons ; une autre qui se fixe

régulièrement aux intestins, prouvent assez cette funeste affinité. Quelles sont les différentes combinaisons, ou les différentes dispositions qui déterminent ces causes à agir si diversement dans les différents tempéramens, dans les différents âges, dans les différents tems, dans les différents pays, &c ? Quel est le Physicien sensé qui prétendra découvrir la forme & les autres dispositions mécaniques par lesquelles ces êtres imperceptibles opèrent des effets si différents ? Qui entreprendra de dévoiler les rapports cachés qui sont entre ces différents corpuscules & nos parties ? Qui se proposera d'expliquer les différentes façons d'agir de ces causes invisibles ? Qui osera se flatter de voir entre le mécanisme secret de toutes les différentes opérations de ces causes, & les propriétés impénétrables des remèdes qui peuvent leur être opposés, des rapports capables de nous diriger dans la pratique ? Quel Physicien enfin seroit assez audacieux ou assez visionnaire pour s'abandonner à des écarts si déraisonnables ? Et que penseroit-on d'un Médecin ou d'un Chirurgien assez crédule & assez imprudent, pour établir sa pratique dans la cure des maladies sur de telles spéculations ? Des hommes si peu sages & si susceptibles de prévention ne sont point faits pour

22 IMPURETÉ DES HUMEURS.

OBSCURITÉ  
des Causes  
Humorales.

exercer un Art comme le nôtre, où l'erreur est si funeste.

La simple exposition que je viens de faire de quelques effets des impuretés des humeurs, suffit pour convaincre tous ceux qui connoissent l'étendue de nos lumières, que ces causes sont couvertes de ténèbres épaisses qu'il nous est impossible de dissiper, & qu'il n'y a rien de plus méprisable & de plus suspect en Médecine & en Chirurgie que les prétendues explications qu'on a entrepris de donner dans ces derniers tems sur la nature & l'action des causes humorales. Je pouvois, s'il eût été nécessaire, étendre davantage cette exposition, entrer dans le détail de beaucoup d'autres effets encore plus surprenants que produisent diverses substances qui agissent directement sur le principe vital & sur les facultés même de l'ame; les venins & les poisons en fournissent tous les jours des exemples que nous ne pouvons cesser d'admirer. Un homme piqué par une vipère, tombe aussi-tôt dans une langueur mortelle, & un autre mordu par un animal enragé devient au contraire furieux. La jusquiame & la plupart des *solanum* causent une folie quelquefois gaye & quelquefois triste. La piqueure de la Tarentule produit une espèce de manie qui se calme par le son des instrumens &

IMPURETÉ DES HUMEURS. 23

OBSCURITÉ  
des Causes  
Humorales.

par la danse, & qui quelquefois revient périodiquement d'année en année. Peut-on raisonnablement se proposer d'expliquer de tels accidens? Leurs causes & la construction intime des organes sur lesquelles elles agissent échappent en toute manière à nos sens; ces effets sont des prodiges qui effrayent & maîtrisent l'imagination, & qui n'offrent à l'esprit le plus pénétrant que du merveilleux & du mystère.

§. II. *On ne peut découvrir que par l'empirisme les remèdes capables de dompter les causes humorales; mais cette voye nous a été jusqu'à présent peu favorable.*

Pour comprendre clairement cette vérité, on doit distinguer exactement dans tous les cas la cause humorale ou la cause efficiente d'une maladie d'avec la maladie même; car nous confondons souvent la cause humorale qui produit dans nos organes le dérangement, qui fait ou qui constitue les maladies avec ce dérangement, qui n'est que la cause formelle de chaque maladie, ou qui n'est, pour parler plus clairement, que la maladie même; & nous croyons satisfaire indistinctement à ce qu'exige l'une & l'autre; je veux dire à ce qu'exige cette cause efficiente & cette

On s'imagine souvent attaquer les Causes Humorales lorsqu'on ne fait que se défendre contre les maladies qu'elles produisent.

## 24 IMPURETÉ DES HUMEURS.

cause formelle, en remplissant certaines indications qui se présentent à nous assez sensiblement; mais si nous distinguons soigneusement ces deux causes, nous voyons clairement que les indications que la raison peut saisir dans la cure des maladies ne se tirent point des causes efficientes, mais des maladies mêmes qui sont produites par ces causes; que les indications qui se tirent, par exemple, de la force & de la vitesse excessive du pouls dans la cure de la fièvre, & qui montrent qu'il faut affoiblir & modérer l'action trop violente des vaisseaux, ne se prennent pas de la cause même qui excite ce mouvement excessif dans les artères; que celles qui peuvent se tirer dans les inflammations de la crispation ou du froncement des artères capillaires, & qui dans la cure de ces maladies doivent diriger nos vues vers les remèdes relâchans & humectans, ne sont pas prises de la cause (a) qui produit cette crispation; que celles qui se tirent de l'irritation des parties nerveuses dans les affections convulsives, & qui nous font recourir aux calmans, ne se tirent pas de la cause irritante même; que celles qui se tirent de la suppression du mouvement des esprits dans une défaillance, & qui demandent

(a) L'art de guérir par la saignée, 3. part. chap. 11 & suiv.

CURE DES  
Causes Hu-  
morales, bor-  
née à l'empirisme.

## IMPURETÉ DES HUMEURS. 25

des cordiaux fort actifs & fort stimulans, ne se levent pas de la cause qui interdit ce mouvement & qui éteint le principe vital.

Car, si on y prend garde, on remarquera aisément que les indications dont on vient de parler, ne nous enseignent point les remèdes qui peuvent combattre directement cette cause qui excite trop le jeu des vaisseaux dans la fièvre, qui fronce les artères capillaires dans les inflammations, qui irrite le genre nerveux dans les affections convulsives, &c. puisque nous ne connoissons ni la nature de ces causes, ni leur manière d'agir. Nous ne sommes pas d'ailleurs plus éclairés sur les vertus des remèdes, puisqu'on ne trouve pas moins d'obscurité & de variété dans leurs opérations; car les effets différens qu'ils produisent sur les solides & sur les liquides, l'affinité qu'ils ont avec différentes parties du corps, les propriétés spécifiques par lesquelles ils guérissent d'une manière inexplicable certaines maladies, nous sont aussi inconnues que les différentes causes humorales que nous avons à combattre.

Or si nous ignorons entièrement les rapports qu'il y a entre ces corpuscules nuisibles & les remèdes, pourrons-nous envisager ces rapports dans la cure des maladies, & en tirer quelques indications

Mem. Tome I. Part. I.

B.

CURE DES  
Causes Hu-  
morales, bor-  
née à l'empirisme.

pour la pratique ? Si la raison pouvoit s'ouvrir une voie par laquelle elle pût pénétrer jusqu'à ces agens pernicieux, & découvrir les remèdes qui peuvent les enlever ou les détruire, on abrégeroit beaucoup la cure des maladies. Les causes de ces maladies fourniront elles-mêmes les indications qu'on auroit à remplir : & selon cet axiôme trivial en Médecine, où cependant il n'a presque jamais lieu, selon cet axiôme, dis-je, *causa sublatâ tollitur effectus*, les maladies dont la durée dépend de la présence de ces causes efficientes, pourroient être attaquées dans leur principe, & éteintes dès leur naissance.

Il y a à la vérité plusieurs maladies qui dépendent de causes humorales, & dont la cure peut être cependant assujettie à des méthodes rationnelles : mais ces méthodes s'étendent-elles jusqu'à ces causes ? Ne se bornent-elles pas, comme nous l'avons déjà remarqué, aux maladies mêmes ?

Les indications qui conduisent clairement aux remèdes, ne se tirent-elles pas uniquement des rapports que l'on peut découvrir entre les désordres remarquables que ces causes produisent dans nos parties solides ou dans nos humeurs, & les effets que l'expérience nous a appris que les remèdes produisent sensiblement

CURE DES  
Causes Humo-  
rales, bornée  
à l'empirisme.

Les cures rati-  
onnelles &  
méthodiques  
ne s'étendent  
point jusques  
aux Causes  
Humorales.

sur ces mêmes parties, & sur ces mêmes humeurs ?

La fièvre & l'inflammation, par exemple, peuvent être mises, je crois, au nombre de ces maladies, dont la cure peut être assujettie à des principes : or, peut-on s'adresser directement à la cause de ces maladies ? Connoît-on quelques remèdes composés de corpuscules qui ayent des pointes, des porosités, des parties rameuses, ou d'autres propriétés connues, par lesquelles ils puissent émousser, envelopper ou chasser cette cause ? Les Médecins font-ils jamais les maîtres d'arrêter une fièvre continue quand il leur plaît ? La durée de ces fièvres ne s'étend-t-elle pas malgré tous nos efforts jusqu'au terme où la nature en dompte elle-même la cause, si le malade ne succombe pas auparavant à la violence du mal ? On peut appliquer la même remarque à la Chirurgie sur la cure de l'inflammation, quand cette maladie dépend d'une cause humorale ; les saignées, les humectans, & les autres relâchans & rafraîchissans, que l'expérience a approuvés, ne s'adressent pas à la cause, ils s'opposent seulement à ses effets ; nous n'avons point encore pû découvrir de spécifique contre cette cause ; agit-elle plus puissamment que nos remèdes ? Nous ne pouvons obtenir la résolu-

B ij

CURE DES  
Causes Humo-  
rales, bornée  
à l'empirisme

tion, & il faut nous soumettre à une autre terminaison plus fâcheuse.

Si nous parcourions les autres maladies qui sont produites par des causes humo- rales, & qui peuvent fournir des indica- tions raisonnées, nous remarquerions par- tout qu'aucune de ces indications ne se tire de la cause de la maladie, & nous ver- rions qu'effectivement nous sommes ré- duits à attendre que le hasard, ou le pur empirisme nous découvre les remèdes par- ticuliers qui peuvent agir immédiatement sur ce genre de causes.

Ceux qui sont prévenus en faveur des purgatifs & des dépurans, penseront qu'on peut du moins se proposer de chasser ou d'évacuer ces impuretés qui infectent nos humeurs. Mais est-ce la raison qui peut nous conduire dans l'usage de ces remèdes : Peut-on sçavoir si ces évacuans sont véritablement indiqués, qu'on ne sçache auparavant si ces substances nuisibles, qui sont confondues avec nos humeurs, peu- vent en être séparées, si quelques tuyaux sécrétoires peuvent leur fournir le passa- ge ? Ne doit-on pas sçavoir encore par quel genre d'évacuans on peut en procu- rer l'expulsion, dans quel tems & dans quelles circonstances on peut y réussir ? Or, a-t-on sur aucun de ces chefs d'autres connoissances que celles que l'on a acqui- ses par l'expérience ?

CURE DES  
Causes Humo-  
rales, bornée  
à l'empirisme.

L'usage des  
remèdes qui  
peuvent enle-  
ver ces causes  
est borné en-  
tièrement à  
l'expérience.

Les tentatives inutiles qu'on a faites dans tous les tems pour purifier les hu- meurs, lorsqu'elles sont infectées de sub- stances nuisibles, prouvent évidemment que cette dépuracion n'est pas aussi facile que se l'imaginent ceux qui ne se sont pas encore aperçus du peu de succès qu'ont les remèdes que l'on employe pour la pro- curer. Lorsqu'entraînés par des conjectu- res séduisantes nous avons recours à ces remèdes avec confiance, l'expérience nous défabuse bien-tôt : & alors nous sommes effectivement convaincus que nous ne pouvons connoître par nos propres lu- mières, ni la possibilité, ni l'impossibilité de l'évacuation des matieres vicieuses re- tenues dans la masse du sang.

On n'est pas plus éclairé lorsqu'il faut choisir les voyes qui peuvent fournir un passage aux impuretés que l'on veut éva- cuer : si l'expérience n'a pas manifeste- ment décidé sur ce choix, l'esprit est en- tièrement livré à l'incertitude : si l'on dé- cide, on décide au hasard ; la variété des opinions est une preuve de cette incerti- tude : les uns se déclarent pour les sueurs, les autres pour la purgation, quelques-uns ont tenté d'autres genres d'évacuation, ils se sont déterminés à procurer une issue à ces matieres par une voie artificielle, formée par le cautère ou autrement, ou à

CURE DES  
Causes Humo-  
rales, bornée  
à l'empirisme.



30 IMPURETÉ DES HUMEURS.

CURE DES  
Causes Humo-  
rales, bornée  
à l'empirisme.

entretenir quelque suppuration, qui déjà s'est creusé extérieurement un passage, par lequel il paroît que la nature peut se délivrer des humeurs qui lui sont nuisibles, & qui ne peuvent trouver d'issue par aucun organe sécrétoire. Non-seulement la raison ne peut découvrir la voie qu'il faut prendre, ni distinguer les remèdes qu'on doit préférer; mais nous ne pouvons pas même acquérir par la pratique des connoissances assez exactes pour nous déterminer toujours sûrement. Dans beaucoup de cas une expérience inconstante ou équivoque favorise & condamne indifféremment toutes nos décisions; les bons & les mauvais succès qu'elle présente confusément, nous rendent en pareils cas fort incertains sur le parti qu'il faut prendre.

Il n'a pas été moins difficile de déterminer par le raisonnement le tems où l'on peut recourir avec succès aux évacuans. Les Praticiens les plus consommés & les plus attentifs aux mouvemens de la nature, ont eux-mêmes beaucoup de peine à saisir ce point de pratique. On peut procurer, autant qu'on le veut, des évacuations, on ne manque pas de remèdes évacuans de différents genres, qui peuvent produire sûrement cet effet; mais ces évacuations seront toujours en pure perte

IMPURETÉ DES HUMEURS. 31

pour le malade si elles se font avant que la nature ait préparé l'humeur vicieuse qu'on veut évacuer, & avant que cette humeur puisse être reçue par les sécrétoires qui doivent lui fournir le passage. Il faut presque toujours attendre que la nature ait triomphé de la maladie, pour pouvoir enlever la cause qui la produit. Aussi l'expérience & la raison nous apprennent-elles que ce n'est ordinairement qu'après que cette cause se trouve subjuguée & soumise aux loix de l'œconomie animale, qu'on peut recourir avec succès aux évacuans; car dans les maladies dont la cause ne peut être assujettie ou domptée par la nature, on a éprouvé que ces remèdes nous sont presque toujours inutiles, & que souvent même ils sont fort nuisibles.

Cette dépuration, qui paroît un moyen si prompt & si général pour enlever des causes humorales, & qui au premier aspect semble si conforme à la raison & si facile à obtenir, est donc extrêmement limitée par l'expérience; car l'expérience nous a appris en effet que la dépuration n'est possible que dans quelques maladies, dans certains tems seulement, qu'elle ne peut être procurée que par quelques issues particulières, & non par tous les organes excrétoires indifféremment. De plus c'est l'expérience seule qui peut

B iv.

CURE DES  
Causes Hu-  
morales, bornée  
à l'empirisme.

CURE DES  
Causes Humo-  
rales bornée à  
l'empirisme.

démêler les véritables signes qui montrent le tems où la dépuracion peut être provoquée & les sécrétaires qui lui sont propres; c'est elle enfin qui peut nous apprendre les préparations qu'elle exige, & les remèdes évacuans qui conviennent le mieux pour la procurer.

L'Empirisme  
nous a été jus-  
qu'à présent  
peu favorable  
contre les cau-  
ses humorales.

On a dû assez apercevoir par tout ce que nous venons de dire, qu'on doit avoir d'un homme malade par une cause humorale la même idée que l'on a d'un homme empoisonné; car les substances vicieuses qui se confondent avec nos humeurs, qui causent un dérangement considérable dans l'action des parties organiques, & même dans toute l'économie animale, comme sont celles qui causent des fièvres, des inflammations, des convulsions, des syncopes, des délires, des ulcères, des douleurs, des gangrènes, &c. sont autant de venins ou poisons particuliers qui agissent comme les autres substances connues sous le nom décidé de venin ou poison. Les particules des unes & des autres ont également une forme ou une configuration qui les rend incompatibles avec nos parties organiques, qui irrite & qui blesse diversément ces parties; configuration inaccessible aux sens, inexplicable par le raisonnement; elles doivent donc de

part & d'autre être également regardées comme des causes secrètes & pernicieuses, contre lesquelles nous avons également besoin de contre-poisons ou d'antidotes: mais l'expérience, qui seule peut nous procurer de pareils remèdes, nous a été jusqu'à présent peu favorable; car, excepté une sorte d'antidotes d'un genre vague, qui sont des adoucissans, tels que le lait, par exemple, qui émouffe l'acrimonie de quelques-unes de ces impuretés, en les enveloppant, à ce que nous croyons, par leur substance onctueuse, excepté, dis-je, ces adoucissans, qui sont presque toujours insuffisans, ou qui ne conviennent pas dans la plûpart des maladies, nous ne connoissons dans la Médecine presqu'aucun antidote, soit général, soit particulier.

Je ne confonds pas ici les remèdes spécifiques contre les maladies avec les spécifiques contre les causes de ces maladies; c'est à ces derniers seulement que je donne le nom d'antidotes, c'est-à-dire à ceux qui agissent immédiatement sur les causes. Or, si nous examinons les remèdes internes généraux dont nous connoissons un peu les effets, nous n'en trouverons point qui paroissent agir directement & précisément sur les causes humorales; nous remarquons que s'ils produi-

EMPIRISME  
peu favorable  
contre les cau-  
ses humorales.

Les antidotes  
sont rares.

Les antidotes  
diffèrent des  
remèdes spé-  
cifiques.

Les remèdes  
généraux n'a-  
gissent pas sur  
les causes hu-  
morales.

## 34 IMPURETÉ DES HUMEURS.

EMPIRISME  
peu favorable  
contre les  
Causes Humo-  
rales.

lent quelques effets sur la masse des humeurs, c'est toujours par l'entremise des solides : c'est ce qu'on ne peut nier des évacuans, des relâchans, des fortifiens, des désopilans, des astringens, des échauffans, des rafraîchissans, & des autres remèdes généraux, dont l'effet immédiat ne nous est pas absolument inconnu ; ainsi on n'apperçoit point d'antidotes, rigoureusement parlant, dans toutes ces classes de remèdes.

Il y a fort  
peu de remè-  
des particu-  
liers ou spéci-  
fiques qui pa-  
roissent agir  
sur les Causes  
Humorales,

On n'en découvrira guère davantage en examinant le peu de remèdes spécifiques que nous avons contre les maladies qui dépendent de l'impureté des humeurs ; on trouvera que la vertu de ceux dont on peut démêler les effets, consiste dans une affinité avec certaines parties du corps, & dans une action particulière sur ces parties, qui les défend, qui les modifie, qui les met plus ou moins en action. A l'égard des autres dont la manière d'agir nous est inconnue, nous ne savons point s'ils sont de véritables antidotes ; c'est-à-dire, que nous ne savons point s'ils agissent immédiatement sur les substances vicieuses, soit par correction, soit par extinction : Qui peut assurer, par exemple, que le quinquina dans les fièvres intermittentes, le souffre dans la galle, l'ipecacuana dans la dysenterie,

## IMPURETÉ DES HUMEURS. 35

EMPIRISME  
peu favorable  
contre les  
Causes Humo-  
rales.

le cochlearia dans le scorbut, l'huile de scorpion dans les piqueures du scorpion, n'agissent pas encore d'une manière particulière sur les solides, & par contre-coup sur les liquides, sans s'adresser directement & précisément aux substances hétérogènes qui causent les maladies que nous venons de nommer ? Le mercure est presque le seul remède qui paroisse mériter le titre d'antidote ; le virus qui produit la maladie vénérienne, cause dans les solides des désordres si différens & si considérables, que chacun de ces désordres feroit des indications particulières à remplir, si le remède unique qu'on oppose avec succès à tous ces désordres, ne les attaquoit tous dans la cause qui leur est commune. On peut conclure de-là, qu'excepté peut-être ce remède, & peut-être aussi ceux qu'on peut en certains cas opposer aux substances putrides dont ils corrigent la malignité, & arrêtent le progrès de la pourriture, nous ne sommes pas sûrs s'il y a quelqu'autres antidotes. Du moins est-il manifeste que si véritablement nous avons des remèdes de ce genre, leur nombre est fort petit, que jusqu'à présent l'expérience ou l'empirisme nous a été très-peu favorable par rapport à ces remèdes, & qu'on ne peut guère, après toutes les

B vj

EMPIRISME  
peu favorable  
contre les  
Causes Humo-  
rales.

tentatives qu'on a faites jusqu'aujourd'hui, espérer que cette ressource nous soit dans la suite beaucoup plus avantageuse.

La Chirurgie  
infusoire a paru  
utile contre  
les Causes hu-  
morales.

Dans une disette si générale, la Chirurgie infusoire parut ouvrir à l'empirisme une voie qui pouvoit nous procurer des secours plus abondans & plus assurés contre les causes humorales. Plusieurs expériences commençoient à seconder nos espérances ; mais le danger des tentatives qui peuvent être suggérées par la témérité, a effrayé ; on a pros crit cette Chirurgie dès qu'elle a commencé à paroître, & on se trouve abandonné sans armes & sans ressource, à des causes de maladies qui font périr prématurément presque tous les hommes.

§. III. *Les Anciens n'ont point entrepris d'expliquer les causes humorales ; ce sont les Modernes qui sont les auteurs des opinions frivoles qu'on a avancées sur ces causes.*

Les expériences dont on vient de parler étoient mieux fondées & beaucoup moins dangereuses, que les prétendues méthodes raisonnées qu'on a imaginé dans ces derniers tems pour combattre les causes humorales. Des esprits peu sages, mais hardis & ingénieux, ont fran-

chi les bornes qui assujétissoient la raison à l'observation & à l'expérience, ils ont inventé divers systèmes pour expliquer ces causes & leurs effets. Ces explications hasardées & séduisantes ont été regardées comme un des plus grands progrès de la Physique moderne. L'art de guérir s'est paré de ces fictions éblouissantes, aussi flatteuses par leur nouveauté, que prévenantes par les connoissances dont elles paroissent enrichir cet Art.

IDE'E DES  
Anciens sur  
les Causes hu-  
morales.

Les anciens Médecins & Chirurgiens ont tenu une conduite fort opposée à celle des modernes, qui ont imaginé ces systèmes, ceux-ci ont pensé qu'avec les seules lumières de la raison, on pourroit par la voie de la méditation découvrir les causes physiques les plus cachées, & développer clairement les opérations de la nature. Dans cette opinion, ils ont pris les apparences ou la vraisemblance pour la réalité. Les différents principes qu'ils ont imaginés, & les différentes théories qu'ils ont élevées sur ces principes, sont entièrement supposés, & toutes ces spéculations ne sont qu'un badinage d'esprit, qu'on doit mépriser dans un Art aussi sérieux & aussi important que le nôtre. Les Anciens ont au contraire étudié la nature en elle-même, & ils ont établi des principes dont la réalité est incontestable. Mais ces principes, trop dif-

La Théorie  
des Anciens,  
quoique plus  
limitée que  
celle des Mo-  
dernes, ren-  
ferme plus de  
connoissance  
pourquoi?

IDE'E DES  
Anciens sur  
les Causes hu-  
morales.

L'erreur qui  
s'est glissée  
dans la Théorie des An-  
ciens y est fort  
resserrée par  
l'observation.

faciles à pénétrer & à approfondir, n'ont pu fournir une doctrine lumineuse. Ces grands hommes ont tâché d'y suppléer par leurs conjectures; ils ont cru qu'ils pouvoient attribuer aux premières causes générales & sensibles qu'ils ont pu saisir, tous les effets qui leur paroissoient avoir quelque rapport avec ces premières causes; cette entreprise à la vérité leur a souvent mal réussi, mais ils se sont toujours si scrupuleusement assujettis aux connoissances qu'ils ont pu acquérir par l'observation, qu'ils n'ont point altéré par leurs productions la vérité des faits qu'ils ont observés, ni des circonstances qui accompagnent ces faits. Les erreurs ou les égaremens qu'on peut leur reprocher, sont presque inévitables dans les sciences imparfaites, où l'on n'a point encore trouvé les limites des vérités que l'on a découvertes; on les suppose ordinairement beaucoup plus étendues qu'elles ne le sont réellement. Mais ces erreurs, quand elles sont resserrées par les faits avérés, n'intéressent point le fond des connoissances, elles tombent seulement sur un supplément de doctrine, c'est-à-dire sur de prétendus éclaircissemens, par lesquels ces premiers Maîtres ont entrepris d'interpréter, pour ainsi dire, la nature dans les choses qu'ils n'ont apperçues qu'obscurément: encore faut-il remarquer qu'ils

IDE'E DES  
Anciens sur  
les Causes hu-  
morales.

n'ont pas entrepris de rapporter à ces premières causes, qui servent de fondement à leur théorie, tous les phénomènes qu'ils ont observés; beaucoup de faits leur ont paru dépendre au contraire de quelques autres causes qui leur étoient entièrement inconnues.

Leur Physique qui n'avoit pour objet que des êtres sensibles, les empêchoit de se livrer à de purs raisonnemens sur les causes cachées. Persuadés que l'esprit ne pouvoit pénétrer jusqu'à ces causes, ils s'arrêtoient à leurs effets; ils ne remontoient pas jusqu'aux substances hétérogènes; s'ils les reconnoissoient quand elles étoient confondues dans la masse du sang, ce n'étoit que par la sécheresse ou l'humidité qu'elles portoient dans les corps, ou bien par le chaud ou par le froid qu'elles y causoient. Ces deux dernières qualités étant, selon eux, les seules qualités actives, ils ne regardoient ces substances hétérogènes, confondues dans la masse du sang, comme de vraies causes, qu'autant qu'elles étoient capables de produire trop de chaleur ou trop de froideur, c'est-à-dire qu'autant qu'elles étoient capables de trop augmenter ou de trop diminuer le jeu des artères.

La Physique  
des Anciens  
n'a pas pénétré  
jusqu'aux  
Causes humo-  
rales.

Il est vrai que les Anciens ne connois-

Elle s'est bornée  
aux effets

soient point cette action des Causes Humorales sur les artères ; cependant ils n'ont pas confondu, comme ont fait les Modernes, les deux fortes de chaleur qui se remarquent dans les corps vivans ; car on sçait qu'ils avoient distingué, l'une par le nom de chaleur naturelle, & l'autre par celui de chaleur étrangere. Ces seules dénominations marquent assez qu'ils avoient reconnu que ces deux fortes de chaleur ne dépendent pas immédiatement de la même cause, & qu'elles produisent des effets fort différens. Nous trouvons effectivement dans les écrits des Anciens des détails qui prouvent que l'observation les a conduits sur ces effets à des connoissances beaucoup plus étendues & beaucoup plus exactes, que celles que les Modernes ont prétendu nous donner par leurs hypothéses & par leurs raisonnemens. Les fermentations & les coagulations chimériques que les derniers attribuent aux acides & aux alcali, & qu'ils regardent comme les causes générales de la chaleur & du froid que produisent les substances vicieuses qui se mêlent avec nos humeurs, marquent assez, comme nous le prouverons dans la suite, qu'ils ne nous ont donné sur l'action des Causes Humorales que des explications hasardées, qui n'ont pour fondement que des

IDE'E DES Anciens sur les Causes humorales.

sensibles de ces causes.

Les Anciens ont distingué la chaleur naturelle des corps vivans d'avec la chaleur qui est étrangere à ces corps.

IMPURETÉ DES HUMEURS. 41  
causes supposées, & démenties par les faits les plus décisifs.

Les Anciens n'avoient pas, sans doute, une idée fort claire de la chaleur & du froid, c'est-à-dire, des premières causes qu'ils ont admises ; mais les avons-nous surpassés de beaucoup par les découvertes que nous avons faites sur la nature de ces qualités ? On ne peut pas, ce me semble, disconvenir que les Modernes n'ayent démontré évidemment que la chaleur consiste dans une matière violemment & confusément agitée dans les corps où nous observons cette qualité ; mais les Anciens ont-ils pu regarder la chaleur comme une qualité active, comme une qualité qui sépare, qui agite les parties du mixte, où elles résident, sans attribuer de l'action ou du mouvement à cette qualité ? Il n'est pas nécessaire d'interpréter leur doctrine sur cette première cause, pour sçavoir au juste en quoi ils faisoient consister l'activité qu'ils lui attribuent, parce qu'eux-mêmes ils se servent souvent du simple nom de mouvement pour désigner la chaleur ; alors ils s'expriment si clairement, qu'il n'est pas permis de douter qu'ils n'ayent fait consister formellement cette qualité dans le mouvement ; il est donc certain qu'ils ont du moins entrevu confusément l'essence de

IDE'E DES Anciens sur les Causes humorales.

Les Anciens ont connu que la chaleur consistoit dans le mouvement.

IDE'E DES  
Anciens sur  
les Causes hu-  
morales.

cette qualité ou de cette première cause sensible (a).

(a) Pour pénétrer un peu la Doctrine des Anciens sur la chaleur & sur la froideur, & pour entendre exactement ce qu'ils ont voulu dire par Causes Humorales chaudes ou froides, nous devons, comme eux, distinguer la température froide ou chaude des corps d'avec la faculté rafraîchissante ou échauffante de ces mêmes corps; car ces deux sortes de qualités d'un même mixte, sont souvent paroître de la contradiction dans la Physique des Anciens. La température qui consiste dans la chaleur actuelle, & qui fait regarder les mixtes comme chauds ou comme froids, selon que cette chaleur est plus ou moins grande, ne peut se trouver que dans les corps des animaux, parce qu'il n'y a que ces corps qui ayent en eux la cause de chaleur actuelle qui leur soit propre, ils n'ont d'autre chaleur que celle qui leur est procurée par le soleil, par des feux particuliers, par les corps des animaux, ou que cette chaleur passagère qu'on peut y causer par un violent frottement; ainsi ils n'ont point de chaleur actuelle qui leur soit particulière, à moins qu'on ne mette sous le genre de température la propriété qu'ont ces corps de pouvoir recevoir beaucoup plus les uns que les autres la chaleur qui leur est communiquée: par exemple, l'esprit de vin exposé au feu jusqu'à bouillir, n'en peut recevoir que 174 degrés; (\*) l'huile peut au contraire en recevoir jusqu'à 600 degrés. Cette propriété qui varie dans les différens corps, paroît souvent ne se pas accorder avec la faculté qu'ont ces mêmes corps de rafraîchir ou d'échauffer; il est vrai qu'il y a des corps qui ne peuvent recevoir que peu de chaleur, & qui tempèrent effectivement celle de notre corps: telle est l'eau; mais il n'en est pas de même de beaucoup d'autres corps: l'esprit de vin, par exemple, reçoit encore moins de chaleur que l'eau, cependant c'est une des liqueurs qui nous échauffent le plus. Il faut remarquer d'ailleurs qu'un mixte est échauffant par rapport à certains corps, & rafraîchissant par rapport à d'autres: le sel armoniac nous en fournit une preuve

(\*) Du Thermometre de Faberenceith.

Il n'est pas aussi facile d'accorder les Anciens avec les Modernes sur la nature du froid, que sur la nature de la chaleur. Le froid & la chaleur sont les deux premières causes générales sur lesquelles les Anciens ont fondé toute leur théorie: le froid leur a paru une qualité aussi active, aussi puissante, aussi étendue que la chaleur; c'est le froid, selon eux, qui contient & qui assujettit les différens éléments qui entrent dans la composition des mixtes, comme c'est la chaleur qui vivifie les corps vivans, & qui tend en même tems à les décomposer. Ces deux qualités, qui sont également nécessaires au

IDE'E DES  
Anciens sur  
les Causes hu-  
morales.

Les Anciens  
ont pensé avec  
raison que le  
froid est une  
qualité active.

fort remarquable; car ce sel, qu'on a mis au rang des remèdes qui nous échauffent, donne à l'eau dans laquelle on le met une froideur insigne. Néanmoins les Anciens se servent des mêmes noms pour exprimer toute espèce de température chaude ou froide, & pour désigner toute faculté échauffante ou rafraîchissante. Ces dénominations semblables qu'ils ont données à des choses si différencées, jettent en quelque sorte de l'obscurité dans leur Doctrine; mais cette obscurité est aisée à dissiper; il suffit de remarquer que les anciens Médecins ne donnent jamais le nom de froid ou de chaud à un corps qui a la faculté d'échauffer ou de rafraîchir, que lorsqu'ils le regardent comme aliment, comme remède ou comme poison; alors ils n'ont aucun égard à la température de ce même corps, ni à d'autres propriétés échauffantes ou rafraîchissantes qu'il pourroit posséder par rapport à d'autres corps que le nôtre. Cette remarque suffit donc pour entendre exactement le langage de ces premiers Maîtres sur la chaleur & sur la froideur des corps, ou plutôt sur les qualités échauffantes ou rafraîchissantes de ces corps.

IDEE DES  
Anciens sur  
les Causes hu-  
morales-

Les Modernes  
regardent le  
froid comme  
une simple pri-  
vation de cha-  
leur.

44 IMPURETÉ DES HUMEURS.  
mouvement & à la conservation des corps,  
s'entre-résistent continuellement; & c'est  
de cette résistance réciproque que dé-  
pend la vie & la durée de ces mêmes  
corps. Les Modernes pensent bien diffé-  
remment sur le froid; car ils ne regardent  
cette qualité que comme un état passif,  
ou comme une simple privation du mou-  
vement de chaleur; & le froid parfait,  
s'il y en a, n'est qu'un repos parfait;  
ainsi, selon leur doctrine, plus les par-  
ties d'un mixte sont en repos, plus le  
froid est grand dans ce corps. Mais ce  
sentiment souffre des difficultés qui me  
paroissent insurmontables, & ces mêmes  
difficultés favorisent au contraire beau-  
coup l'opinion des Anciens (a).

(a) Le principal effet de la chaleur sur les corps,  
& celui auquel se doivent rapporter tous les autres  
effets de cette qualité, est la raréfaction; & lors-  
qu'on fait attention à la force extrême avec laquelle  
la chaleur agit lorsqu'elle raréfie les corps les plus  
durs, on ne doute point qu'elle ne soit une cause  
active très-puissante; mais on doit être, ce me  
semble, surpris de ce qu'une partie des Physiciens  
modernes n'a pas pensé de même de la force avec  
laquelle la froideur resserre les corps que la chaleur  
a raréfiés; cette force qui rapproche les parties de  
ces corps & qui les tient rapprochés, est-elle moi-  
ndre que celle qui les écarte & qui les désunit? Peut-  
on regarder comme un état privatif la cause qui ras-  
semble les parties d'un métal fondu, & qui joint  
si fortement ces parties les unes aux autres lors-  
que le métal se refroidit? Nous n'examinerons pas  
présentement de quelle nature est cette cause:  
quelle dépende, si on veut, des parties mêmes des  
corps, de leur adhérence ou de leur vertu rétroac-

IMPURETÉ DES HUMEURS. 45  
Les Anciens ont ajouté à la chaleur  
& au froid deux autres qualités primi-

IDEE DES  
Anciens sur  
les Causes hu-  
morales.

tiye, ou qu'elle appartienne à quelque agent exté-  
rieur, c'est toujours une force ou une qualité agi-  
ve qui produit dans les corps un effet opposé à ce-  
lui que la chaleur y cause, & c'est cette qualité que  
les Anciens ont appelé froideur, *Frigoris natura  
est comprimere. Ficin. in Plotin in 1. lib. 3. cap. 6.  
Frigus est vis contrahere. Alex. Aphrod. probl. 6.  
&c.* On pourroit même soutenir par de fortes rai-  
sons que les effets de la chaleur & de la froideur  
dépendent d'une même matière qui dans le froid  
comme dans le chaud, agit immédiatement sur le  
corps; mais nous ne pouvons pas exposer ici ces  
raisons, ni nous étendre sur les propriétés & les  
effets de cet agent universel. On trouvera ce sujet  
amplement traité dans la seconde Edition de mon  
Essai Physique sur l'économie animale, avec un  
précis de la Physique des Anciens sur la nature du  
feu, de la chaleur, de la froideur, &c. où l'on voit  
que la doctrine de ces premiers Physiciens s'accor-  
de beaucoup mieux que les nouveaux systèmes,  
avec les découvertes que les Observateurs ont fai-  
tes sur cette importante partie de la Physique, par  
le moyen des expériences & des observations les  
plus sûres & les plus instructives.

Il ne resteroit plus qu'à justifier les Anciens sur  
l'activité qu'ils ont reconnue dans les substances  
qui ont la vertu de diminuer la chaleur naturelle de  
notre corps; mais je crois qu'il n'est pas nécessaire  
de nous arrêter à prouver cette activité; l'effet de  
ces substances suppose, ce me semble, une action  
sur nos vaisseaux qui la manifestent assez. On pour-  
roit peut-être blâmer aujourd'hui ces Physiciens  
de les avoir appellées des substances froides, parce  
qu'elles sont rafraichissantes, & d'avoir appelé  
aussi les substances qui échauffent, des substances  
chaudes; car, dira-t-on, cette manière de s'ex-  
primer semble réduire ces facultés échauffantes ou  
rafraichissantes à de simples sensations; mais si  
l'on fait attention que ce sont des Observateurs qui  
parlent, on sentira assez qu'ils n'ont pas cru pou-  
voir transmettre plus sûrement & plus commodé-  
ment ce qu'ils ont aperçu, qu'en s'exprimant  
pour ainsi dire, par le langage même des sens.



IDE'E DES Anciens sur les Causes humorales.

La sécheresse & l'humidité ont été regardées par les Anciens pour des qualités générales passives.

La Physique des anciens Médecins se bornoit au chaud, au froid, au sec & à l'humide.

tives que les sens découvrent par tout : ces deux qualités générales, qui sont la sécheresse & l'humidité, sont encore deux qualités opposées entr'elles, & ce sont elles qui, selon les Anciens, donnent à chaque mixte la consistance qui lui convient. Quoique la sécheresse & l'humidité agissent immédiatement & réciproquement l'une sur l'autre, ils n'ont cependant regardé ces deux états que comme des qualités passives, parce que le sec & l'humide sont soumis en plusieurs manières à l'action de la chaleur & du froid; ainsi les anciens Médecins n'ont en rigueur admis que le chaud & le froid pour causes générales & primitives des effets qui s'opèrent dans les mixtes.

C'est à ces quatre qualités sensibles que se réduisoient toutes les connoissances des Anciens sur les Causes Humorales. Ils ont seulement remarqué que les substances trop rafraîchissantes affoiblissoient extrêmement la chaleur naturelle, & qu'elles peuvent même par cet effet éteindre la vie, que celles qui sont trop échauffantes augmentent excessivement cette chaleur, & qu'elles sont capables par cet excès de chaleur de causer dans les liquides & dans les solides un désordre mortel. Les Causes Humorales peuvent encore, selon eux, donner par leur propre

sécheresse ou leur propre humidité, ou par la sécheresse ou l'humidité qu'elles peuvent causer, elles peuvent, dis-je, donner à nos humeurs trop de consistance ou trop de fluidité, & à nos parties solides trop de dureté ou trop de mollesse.

Toutes les substances hétérogènes qui se mêlent avec nos humeurs, & qui n'y portent que du chaud, du froid, de l'humide & du sec, se monstroient aux anciens Médecins par des effets qui peuvent par eux-mêmes fournir des indications, & conduire aux remèdes chauds ou froids qu'on peut leur opposer; c'est pourquoi ces Médecins qui ont aperçu entre ces effets & ces remèdes un rapport sensible, ont regardé ce chaud, ce froid, &c. comme des qualités manifestes; & c'étoit en effet à ces qualités manifestes, c'est-à-dire à la chaleur & au froid, à la sécheresse & à l'humidité, c'étoit, dis-je, à ces qualités que se bornoient toutes les recherches, tous les raisonnemens, & toute la Physique de ces premiers Maîtres. Lorsque les Causes Humorales produisoient dans l'économie animale des effets qui n'avoient aucun rapport sensible avec les remèdes; par exemple, celles qui causent des troubles & des dérangemens extraordinaires, comme des langueurs, des syncopes, des convulsions,

IDE'E DES Anciens sur les Causes humorales.

Qualités manifestes des Anciens.

Qualités occultes.

## 48 IMPURETÉ DES HUMEURS.

IDE'E DES  
Anciens sur  
les Causes hu-  
morales.

celles qui excitoient des douleurs extrêmes, différentes de celles que le chaud & le froid font sentir; celles qui portoient la pourriture dans les humeurs, & qui par cette pourriture causoient dans quelque partie du corps une chaleur étrangere; ils distinguoient alors ces substances malignes de celles qui n'ont simplement que la faculté de trop humecter ou de trop dessécher, & de trop échauffer ou de trop rafraîchir, & ils avouoient franchement que les propriétés de ces substances, qui produisoient ces effets extraordinaires, leur étoient inconnues; c'est pourquoi ils nommoient de telles propriétés, des causes ou des qualités occultes. Ce nom de *qualité occulte*, qui a tant choqué les Modernes, n'étoit précisément qu'un aveu modeste, par lequel les Anciens déclaroient ingénument que ces causes leur étoient entièrement inconnues.

Il est donc manifeste que les Anciens n'ont jamais entrepris d'expliquer la nature ni les opérations des causes humorales, & qu'ils se sont arrêtés entièrement aux effets sensibles de ces causes; car, soit que ces effets fussent produits par des qualités occultes, soit qu'ils fussent produits par des qualités manifestes, c'est-à-dire, par les propriétés qu'ont les différentes

## IMPURETÉ DES HUMEURS. 49

IDE'E S  
des Anciens  
sur les Causes  
Humorales.

rentes substances de rafraîchir ou d'échauffer, de dessécher ou d'humecter, ils n'ont jamais cru qu'on pût pénétrer par les sens ni par la raison jusqu'à ces propriétés, & qu'on pût découvrir dans les corps où il les ont remarquées les dispositions mécaniques par lesquelles ces corps peuvent agir sur nous, ni la manière dont ils agissent, ni ce qui peut les empêcher d'agir.

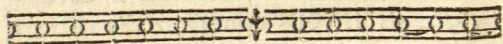
Les Modernes (a) ont cru être bien plus sçavans sur ces causes; le nombre de Livres qu'on a fait sur ce sujet depuis un siècle est énorme: consultez ces Livres chacun en particulier, vous y trouverez toutes ces causes expliquées; le voile qui les couvre paroît levé, leur forme, leur manière d'agir, les remèdes qui leur sont contraires, semble s'y montrer à découvert; mais si vous comparez ces mêmes Livres entr'eux, toutes ces explications ne laisseront plus appercevoir que des contradictions, des disputes fondées sur la prévention, des opinions entièrement hazardées, des pratiques téméraires qui vous paroîtront être plutôt des écarts de

(a) J'entends toujours ici les Auteurs des Systèmes hypothétiques dont la Médecine a malheureusement été inondée dans ces derniers tems; car il ne faut pas confondre avec ces Auteurs ceux qui par leurs recherches laborieuses ont réellement enrichi l'art de guérir de découvertes importantes.

## 50 DÉPRAVATION DES HUMEURS.

IDEES  
des Anciens  
sur les Causes  
Humorales.

l'esprit, que des recherches ou des tentatives dirigées par la raison, & proportionnées aux secours que la nature & l'art peuvent fournir. Le mauvais succès de tant d'efforts, qui n'ont produit que des erreurs & du désordre dans l'art de guérir, joint à cette sage retenue qui a épargné aux Anciens tant d'égaremens, ce mauvais succès, dis-je, pourroit suffire indépendamment des preuves convaincantes que nous avons détaillées, pour nous persuader qu'il est impossible de connoître en elles-mêmes les différentes substances nuisibles qui se confondent avec nos humeurs, d'expliquer leurs différentes manières d'agir, & d'en tirer des indications raisonnées pour les combattre directement.



## SECONDE PARTIE.

### DE LA DÉPRAVATION

*Dont les humeurs sont susceptibles par elles-mêmes.*

MOUVEMENTS  
spontanés  
dont les Hu-  
meurs sont  
susceptibles.

**L**es humeurs qui sont soustraites à l'action des vaisseaux, qui sont abandonnées à elles-mêmes, & qui croupis-

DÉPRAVATION DES HUMEURS. 51  
sent dans quelque endroit du corps, tombent bien-tôt dans un mouvement spontanée (a) qui les déprave & qui les rend mal-faisantes, ou du moins incapables d'aucun usage dans l'œconomie animale.

MOUVEMENTS  
spontanés.

Les mouvemens spontanés qui peuvent s'emparer de nos humeurs, se réduisent à la fermentation & à la putréfaction.

Par fermentation nous entendons un mouvement intestin (b) qui arrive naturellement à une partie des sucres des animaux & à ceux des végétaux, lorsqu'ils croupissent ou lorsqu'ils ne sont plus enfermés dans les tuyaux ou dans les vaisseaux de ces corps; mouvement, qui, selon les circonstances, ou selon la nature

Ce que c'est  
que fermentation.

(a) Par mouvement spontanée, nous entendons un mouvement qui paroît naître, s'accroître, & se continuer de lui-même, à la différence des mouvemens d'agitation & de circulation des sucres dans un corps vivant, lesquels dépendent des vaisseaux qui conduisent ces sucres. On doit être attentif à cette signification; parce que nous nous servons souvent du nom de mouvement spontanée pour distinguer les mouvemens qui arrivent à nos humeurs, indépendamment de l'action des vaisseaux, des mouvemens qui dépendent immédiatement de cette action. Ces deux sortes de mouvemens diffèrent donc les uns des autres, en ce que les mouvemens spontanés semblent se produire d'eux-mêmes, parce qu'ils ne dépendent que de quelques causes générales qui les produisent d'une manière insensible, au lieu que les mouvemens des sucres qui dépendent du mécanisme des corps vivans sont produits par des causes particulières fort remarquables.

(b) C'est-à-dire, un mouvement, une agitation intérieure des parties d'un mixte.

C ij

MOUVEMENS  
spontanés,

des fucs, rend ces mêmes fucs ou vineux, ou aigres, ou rances.

Il s'en faut beaucoup qu'on ait borné là l'idée qu'on s'est formée du mouvement de fermentation; car on a rapporté à ce mouvement tout bouillonnement, & même toute chaleur qui se remarque dans les liquides, & qui arrive par une cause qui l'excite dans ces liquides mêmes; telles sont les effervescences qui sont causées par divers mélanges; telle est, par exemple, celle qui arrive lorsqu'on met de la chaux dans l'eau, ou lorsqu'on mêle un acide avec un alcali. On a même rapporté à la fermentation jusqu'au mouvement de la chaleur naturelle de notre sang, on attribue ce mouvement à une espèce de conflit d'acides & d'alcali qu'on croit qui se trouve dans nos humeurs, quoique les effets de ce mouvement soient fort différens de ceux qui résultent d'une effervescence causée véritablement par un mélange d'acides & d'alcali. Nous renfermons la fermentation qui arrive naturellement à nos fucs dans des limites beaucoup plus resserrées, parce qu'il n'y a que celle que nous venons de définir que l'on puisse constater.

Ce que c'est  
que putréfac-  
tion.

La putréfaction est un mouvement intestin, dont la plupart des fucs, principalement des animaux, sont susceptibles;

MOUVEMENS  
spontanés.

un mouvement qui rend ces fucs extrêmement fœtides, qui fait dégénérer leur sel essentiel en sel alcali volatil, qui définit & détache le principe terreux des autres principes; qui met ces principes en liberté & en état de se dissiper; d'où résulte une dissolution ou une destruction entière du mixte dont ce mouvement s'est emparé (a).

Quelques-uns ont confondu ces deux genres de mouvemens spontanés, & ont pensé que la fermentation n'étoit qu'un commencement de pourriture, & que toute pourriture n'étoit qu'une fermentation consommée. La dépravation de la chair des animaux, sur-tout de ceux qui ne vivent que d'alimens pris du regne végétal, commence ordinairement par une espèce de fermentation qui se laisse un peu appercevoir par une odeur acide passagère, qui est promptement suivie d'une puanteur cadavereuse, parce que la pourriture succede rapidement à la fermentation; (b) c'est cette pourriture, qui, pour ainsi dire, se confond d'abord

On ne doit  
pas confondre  
la fermenta-  
tion avec la  
pourriture.

(a) Voyez Boyle de hist. sanguin.

(b) Cet état de fermentation & de pourriture qui s'emparent presque ensemble d'un mixte, se fait aisément remarquer dans de la chair qu'on met à la cave, & qui y reste quelque tems; car elle prend d'abord une odeur un peu aigre, qui dégénère aussitôt en une odeur de moisi, qui est une espèce d'odeur rance & fœtide, qui tient de la fermentation & de la pourriture.

avec la fermentation, qui a fait penser que ces deux mouvemens ne sont que le même mouvement continué. Cette opinion n'est pas soutenable; car la fermentation, & la pourriture diffèrent l'une de l'autre, non-seulement, comme on l'a vû, par leurs effets, mais encore par les substances qui en sont susceptibles; il n'y a que les mixtes qui contiennent un sel du genre acide, ou un sel qui soit disposé à devenir acide, qui puisse fermenter; ceux qui ne contiennent qu'un sel alcali ou un sel qui ne peut devenir qu'alcali, ne sont susceptibles que de pourriture: or, dans ce dernier cas la pourriture ne peut commencer par la fermentation; on ne peut donc pas regarder cette pourriture comme une suite de la fermentation, ou comme une fermentation consommée. Nous ne manquons pas non plus d'exemples de fermentations, qui ne se terminent point par la pourriture; telles sont les fermentations qui produisent les vins vigoureux & le vinaigre; nous voyons même que plus la fermentation de la plupart des sucres des végétaux est complète, plus ces sucres sont incorruptibles. Le vinaigre, par exemple, résiste beaucoup plus à la pourriture que le vin, le vin beaucoup plus que le moût, & le moût plus que le raisin; c'est pour cette raison que quand

on veut faire tomber en pourriture un mixte fort susceptible de fermentation, on tâche d'empêcher, ou du moins de diminuer, comme nous l'avons dit ailleurs (a), ce mouvement, en éloignant certaines dispositions qui sont nécessaires à ce même mouvement, & en cherchant à en procurer d'autres qui favorisent la putréfaction: il est donc évident que la fermentation & la pourriture sont deux mouvemens fort différens.

§. I. *Effets des mouvemens spontanés qui dépravent nos humeurs.*

Les effets que produisent les mouvemens spontanés d'un corps sur un autre corps se peuvent réduire à trois chefs, à la contagion, à la malignité & à l'infection.

*Contagion des mouvemens spontanés.*

Le nom de contagion a deux significations dans la Médecine.

1°. On l'emploie pour signifier la communication des maladies qui s'étendent d'un corps à l'autre par la propriété qu'elles ont de multiplier la cause qui les a excitées, & de se multiplier elles-mêmes dans d'autres sujets par cette augmentation de cause. La petite vérole peut fournir un exemple bien sensible de cette

Contagion des  
maladies.

(a) Essai sur l'économie animale, no. 46.

CONTAGION  
des mouve-  
mens sponta-  
nées.

contagion. Il suffit, pour exciter cette maladie d'insérer un peu de pus dans les veines; cette petite quantité de pus produit beaucoup de pustules, qui ensuite fournissent toutes ensemble une prodigieuse quantité de pus, qui a, comme le premier, la propriété de causer la même maladie. On voit donc par cet exemple que la cause d'une maladie peut être extrêmement multipliée par cette maladie, & que cette cause augmentée peut ensuite multiplier aussi cette même maladie, & qu'ainsi le progrès de cette multiplication successive de cause & de maladie peut s'augmenter sans bornes.

Contagion de  
la pourriture  
& de la fer-  
mentation.

2°. On entend par le mot de contagion la communication d'un mouvement spontanée, qui s'étend d'un corps à un autre corps, qui est susceptible d'un tel mouvement; c'est de cette espèce de contagion dont il s'agit ici: nous trouvons une image de cette contagion, par exemple, dans un peu de levain, c'est-à-dire, dans un peu de pâte qui a fermenté, & qui fait en fort peu de tems fermenter une autre quantité de pâte très-considérable; elle se remarque de même dans un corps corrompu, ou dans un air infecté de vapeurs putrides; car si on place dans l'endroit où est un corps corrompu, ou dans cet air qui est infecté un morceau de

CONTAGION  
des mouve-  
mens sponta-  
nées.

chair fraîche, la pourriture se communique à cette chair fort promptement. Ces deux exemples, que j'ai rapportés pour faire distinguer la contagion des maladies d'avec la contagion des mouvemens spontanées, prouvent d'une manière si sensible cette dernière sorte de contagion, qu'il est inutile de chercher d'autres preuves pour la constater.

On voit que dans l'une & l'autre espèce de communications dont nous venons de parler, le nom de contagion est restreint à signifier une propriété, par laquelle l'état vicieux d'un corps peut s'étendre à d'autres corps susceptibles du même état; c'est toujours en effet ce qu'on doit entendre par ce terme, afin de ne pas confondre les autres propriétés des mouvemens spontanées avec la contagion de ces mêmes mouvemens; on attribue souvent à celle-ci beaucoup d'effets qui appartiennent à la malignité ou à l'infection. Pour dissiper cette confusion, & pour mieux distinguer tous ces différens effets, nous allons traiter de ces deux autres propriétés, & les opposer l'une à l'autre, afin de mieux faire remarquer en quoi la contagion diffère de la malignité & de l'infection, & en quoi ces deux dernières propriétés diffèrent entr'elles: nous commencerons d'abord par examiner la mali-

La Contagion  
d'it toujours  
être regardée  
comme la  
communication  
de l'état  
vicieux d'un  
corps à un au-  
tre corps sus-  
ceptible du  
même état.

MALIGNITÉ  
de la pourri-  
ture.

gnité & l'infection qui dépendent de la pourriture, & ensuite nous parlerons de la malignité & de l'infection qui dépendent de la fermentation.

*Malignité des substances putrides.*

La malignité agit sur les parties organiques vivantes.

La contagion des mouvemens spontanées est, comme nous venons de le dire, la communication de ces mêmes mouvemens à d'autres corps qui en sont susceptibles ; mais par la malignité nous entendons une propriété qui produit tous les autres mauvais effets que les substances dépravées par ces mouvemens peuvent causer sur nos parties organiques.

Effets de la malignité.

Les principaux effets de la malignité des substances putrides, sont des mouvemens convulsifs, des douleurs, des fièvres malignes, avec un sentiment de chaleur ardente, des inflammations, sur-tout des inflammations de mauvais caractère, comme des charbons, des entrax, des pustules pourprées. Tous ces effets sont très-terribles ; mais il y en a un autre qui est encore plus redoutable, c'est l'impression que ces substances font immédiatement sur le principe vital ; par cette impression, elles sont capables de faire manquer en un instant les mouvemens les plus nécessaires à la vie. Les personnes qu'une puanteur cadavéreuse fait tomber en syncope ;

MALIGNITÉ  
de la pourri-  
ture.

ou qu'un lieu infecté de vapeurs putrides fait mourir subitement ; ceux dont la mort est devancée par de fréquentes syncopes, sans qu'on trouve dans leurs corps d'autres causes de ces funestes effets qu'un abcès quelquefois même peu considérable (a), mais dont les matières sont extrêmement fœtides : les femmes qui tombent dans un abattement & dans une langueur mortelle aussitôt qu'un morceau d'arrière-faix resté dans la matrice vient à se corrompre, fournissent des preuves qui ne sont que trop décisives de la qualité vénéneuse, ou de l'incompatibilité de ces substances putrides avec le principe vital.

La malignité dont il s'agit est si pernicieuse en effet, que la pourriture peut faire périr par cette seule propriété un corps avant que de se communiquer à ce même corps : Les Ephémérides d'Allemagne (b) nous en fournissent un exemple bien sensible. Une pourriture avec puanteur s'étoit emparée de la matrice d'une femme grosse, cette pourriture avoit tué l'enfant, néanmoins cet enfant n'étoit aucunement atteint de pourriture ; ainsi la pourriture de la matrice n'avoit encore agi que par sa malignité, & non par

Les substances putrides ne peuvent communiquer leur pourriture aux parties solides qu'après la mort de ces parties.

(a) Bonet, sepul. sect. 10.

(b) Dec. 1. an. 8, obs. 61.

60 DÉPRAVATION DES HUMEURS.

sa contagion sur le corps de cet enfant.

Les substances putrides qui passent dans les voies de la circulation peuvent, comme nous le prouverons dans la suite, agir immédiatement par contagion sur les humeurs, & y causer du moins quelque commencement de pourriture; mais il ne paroît pas que ces substances puissent agir de même pendant la vie sur les parties solides; car on n'a encore remarqué aucun fait qui prouve clairement que la pourriture commence d'abord par se communiquer aux parties organiques qu'elle fait périr: nous en avons beaucoup qui nous assurent au contraire qu'elle commence par les irriter, & par y exciter de la douleur, & assez souvent quelque commencement d'inflammation qui se termine plus ou moins promptement par l'extinction du principe vital, & ce n'est qu'après la mort qu'elle agit par contagion sur ces parties. Nous n'entrerons pas ici dans le détail de ces faits, parce que nous touchons encore cette matière dans un autre Mémoire que nous donnerons dans la suite sur la gangrène.

La malignité de la pourriture n'agit pas toujours quand elle fait mourir un corps comme quand elle fait mourir une partie; car dans le premier cas elle s'adresse souvent au principe vital immédia-

MALIGNITÉ  
de la pourri-  
ture.

DÉPRAVATION DES HUMEURS. 61

tement, & cause des débilités, des syncopes & la mort, sans qu'on s'aperçoive d'inflammations ni d'aucune autre sortes d'irritations. Cependant il arrive souvent aussi qu'elle se manifeste d'abord par ces accidens dans les corps qu'elle fait périr. Nous en avons assez d'exemples dans les fièvres malignes, dans les pestes, dans les petites véroles, dans les dysenteries malignes, &c.

Cette malignité ne consiste que dans des parties fort subtiles qui peuvent s'évaporer, & abandonner entièrement les autres parties du mixte corrompu: après cette dissipation les substances putrides qui restent, ne sont plus ni contagieuses ni malignes: cette vérité est évidente par un fait que nous trouvons dans les Ephémérides d'Allemagne. On avoit différé pendant quelques semaines d'enterrer un cadavre, il s'étoit écoulé à travers le cercueil, dans un vase, une liqueur qu'une pauvre femme, après qu'on eut enlevé ce cadavre, prit pour du petit lait, & en but beaucoup sans y trouver de dégoût, & sans en être aucunement incommodée. Les cadavres qui sont suspendus en l'air sont beaucoup moins nuisibles que ceux qui restent sur la terre, parce que la plus grande partie des vapeurs subtiles & malignes qu'ils exhalent, s'élevent fort au-

MALIGNITÉ  
de la pourri-  
ture.

La malignité de la pourriture réside dans les parties les plus subtiles des substances putrides.



## 62 DÉPRAVATION DES HUMEURS.

MALIGNITÉ  
de la pourri-  
ture.

dessus de l'air que nous habitons, & les parties solides de ces corps étant desséchées, ne peuvent produire aucun mal. Il y avoit autrefois des Nations entières qui suspendoient les corps morts au lieu de les enterrer, sans en recevoir d'incommodité.

La malignité peut agir par un simple contact sur la surface des parties, sans le mélange des substances malignes dans les humeurs.

Il n'est pas nécessaire que les substances putrides, malignes ou vénéneuses, se mêlent avec nos humeurs, pour exercer sur nous leur malignité; nous en trouvons dans Paré une preuve convaincante (a): il dit qu'en découvrant le lit d'un pestiféré pour panser un bubon que ce malade avoit dans l'aîne, & deux charbons fort considérables qui étoient placés au ventre, il fut saisi d'une odeur si foetide, causée par les matieres de ces abscess & par la sueur du malade, qu'il tomba par terre dans l'instant comme s'il fût mort; la connoissance lui étant revenue, il se leva, mais il fut obligé d'embrasser le pilier du lit pour se soutenir; il lui sembloit que la maison tournoit sens-dessus-dessous, il ne sentoit ni douleur, ni mal de cœur; ses forces revinrent peu à peu, & il éternua neuf ou dix fois si violemment, qu'il en saigna du nez. Cette inflammation aux poulmons, qui au rapport de Boerhaave, arriva à

(a) Liv. 22. chap. 13.

## DÉPRAVATION DES HUMEURS. 63

un Chirurgien par la vapeur putride d'une urine retenue depuis plusieurs jours dans la vessie, & à laquelle ce Chirurgien donna issue par le moyen de la sonde, prouve de même évidemment qu'il suffit que ces vapeurs mal-faisantes portent sur quelqu'une de nos parties, pour nous faire sentir les effets de leur malignité, en agissant sur nous comme font beaucoup d'autres substances, qui produisent par leur odeur, ou par un simple attouchement, des désordres considérables dans l'économie animale: la vapeur d'une chandelle éteinte a quelquefois causé des avortemens (a), des épilepsies, & même la mort (b): il y a des puits d'où il sort des exhalaisons si pernicieuses, qu'elles font périr sur le champ ceux qui en sont frappés: la vapeur du vin, qui est dans le fort de sa fermentation, fait tomber dans des apoplexies souvent mortelles ceux qui s'exposent trop à la violence de ces vapeurs: il y a beaucoup de personnes qui ne peuvent sentir l'odeur d'une anguille fricassée: d'autres ne peuvent sentir l'odeur de certaines fleurs sans en être incommodées. Telle étoit cette femme dont il est parlé dans les Ephémérides d'Allema-

MALIGNITÉ  
de la pourri-  
ture.

Malignité  
sans pourri-  
ture.

(a) Rejes. quest. 50. pag. 620.

(b) Ephem. Dec. an. 2. obs. 205.

MALIGNITE  
de la pourri-  
ture.

gne (a), qui soutenoit facilement l'odeur des roses blanches, & qui tomboit en foiblesse lorsqu'elle sentoit des roses rouges. Simon Pauli rapporte qu'un Païfan tomba en syncope par l'odeur suave de la Boutique d'un Apoticaire, & qu'on ne put le faire revenir que par l'odeur de la fiente de bœuf. Il y a beaucoup de substances, qui étant entrées dans l'estomac ou dans les intestins, causent à l'instant même des désordres très-grands dans toute l'œconomie animale, comme des vertiges, des foibleses, des fueurs froides, des angoisses mortelles; mais aussitôt que le malade rejette ces substances mal-faisantes, tous ces accidens s'évanouissent. Il y a d'autres substances qui étant seulement approchées du corps, manifestent leur malignité par des accidens fâcheux, sans aucune émanation sensible. Grundelius (b) parle d'une Dame qui se trouva fort incommodée d'un bouquet de renoncules qu'elle avoit au côté; on lui ôta ce bouquet, & les accidens disparurent: un homme qui étoit présent prit ce bouquet, & éprouva au bout de quelque tems le même effet. Tous ces exemples, quoiqu'étrangers à notre sujet, servent, en nous faisant comprendre ce que

(a) Zodiac. 1679. Novemb. obs. 84

(b) Dec. 2. 21. 10. obs. 8.

c'est que maligné en général, à nous faire mieux remarquer que le principe vital peut être attaqué par des matieres corrompues & par des matieres qui fermentent, ainsi que par beaucoup d'autres substances, en affectant immédiatement le genre nerveux par un simple contact, ou par leur simple application sur la surface des poulmons de l'estomac, sur l'organe de l'odorat, & sur d'autres parties.

INFECTION  
de substances  
putrides.

*Infection causée par les substances putrides.*

Le terme d'infection (a) a deux significations en Médecine.

1°. On l'employe souvent pour signifier la premiere espece de contagion dont nous avons parlé ci-devant, c'est-à-dire, pour marquer la communication d'une maladie d'un corps à un autre. L'infection prise dans ce sens ne comprend pas seulement la communication de la cause de la maladie, mais aussi la communication de l'effet de cette cause, qui est la maladie même; ainsi cette communication ne se peut faire qu'entre deux corps

Significa-  
tions du mot  
infection.

(a) Le vulgaire prend ordinairement le terme d'infection pour la mauvaise odeur des vapeurs qu'un corps pourri répand dans l'air: mais ce terme n'est pas alors employé selon l'usage qu'il a en Médecine: ainsi ce n'est pas dans cette signification vulgaire que nous allons l'employer.

INFECTION  
des substances  
putrides.

vivans, & on confond alors sous un même nom la contagion, la malignité, & l'infection proprement dite.

2°. On entend simplement par infection, l'impureté que la masse des humeurs contracte, lorsque quelque substance vicieuse, par exemple un air chargé de vapeurs putrides, s'insinue dans les vaisseaux, se mêle & circule avec les humeurs. Le terme d'infection est employé alors selon sa propre signification (a) : c'est principalement de cette sorte d'infection qu'il s'agit ici ; car l'infection putride peut être causée, non-seulement par des substances que peuvent fournir les humeurs putrides d'un corps malade, mais aussi par des substances fournies par la corruption d'un corps mort : or dans ce dernier cas, il n'y a point de communication de maladie d'un corps à l'autre : cette infection est donc fort différente de cette espèce de contagion dont nous venons de parler. Elle peut être même sans aucune contagion proprement dite ; c'est-à-dire, que la masse du sang peut être infectée de substances putrides, sans que les humeurs ni les parties solides soient atteintes de pour-

(a) On sçait que ce mot vient du verbe latin *inficere*, d'où on apperoit assez que la signification propre de ce terme est bornée en Médecine à marquer simplement un mélange d'impuretés avec les humeurs.

INFECTION  
des substances  
putrides.

riture : du moins est-il des cas où nous ne nous appercevons en aucune façon d'une telle communication. Cette même infection diffère aussi de la malignité ; car, comme nous l'avons remarqué, les substances que nous appellons malignes peuvent, indépendamment d'aucun mélange avec les humeurs, attaquer immédiatement le principe vital en affectant extérieurement le genre nerveux ; ainsi on ne doit point confondre l'infection causée par des substances putrides avec la contagion, ni avec la malignité dont ces substances sont capables.

*Effets de l'infection putride.*

Quoique cette infection, c'est-à-dire, la simple impureté des humeurs causée par des substances putrides, soit une chose différente de la contagion & de la malignité, ses effets se réduisent cependant à l'une ou à l'autre séparément, ou à toutes deux ensemble.

Les substances putrides qui infectent la masse du sang n'agissent quelquefois, ou semblent n'agir, que sur les liquides, & par contagion seulement ; je veux dire en communiquant en quelque sorte leur pourriture aux humeurs : alors le désordre qu'elles causent dans les humeurs se borne à une colliquation putride, qui

Ces effets se réduisent à la contagion & à la malignité.

Ils se bornent quelquefois à une espèce de contagion qui attaque les humeurs.

## 68 DÉPRAVATION DES HUMEURS.

se manifeste ordinairement par des évacuations excessives qui se font souvent par la voie des selles, quelquefois par la voie des sueurs, d'autres fois, mais beaucoup plus rarement, par celle des urines. Ces évacuations ne semblent être causées par aucune irritation, ni par aucune autre lésion des organes par lesquels elles se font; ces organes sont doucement sollicités à satisfaire à ces évacuations, & ils semblent ne s'y prêter qu'en agissant comme ils font lorsqu'ils remplissent naturellement leurs fonctions ordinaires; le reste du corps ne se ressent que de la foiblesse qui est causée par la perte des humeurs destinées à soutenir les forces; en sorte qu'il ne paroît point en général que les substances putrides, qui en pareil cas infectent la masse du sang, agissent immédiatement par leur malignité sur les solides.

D'autres fois l'infection putride semble ne produire immédiatement aucun désordre dans les humeurs; les substances qui causent cette infection n'agissent que par leur malignité: c'est-à-dire, 1°. en irritant les solides, & en causant par cette irritation différentes maladies, comme des douleurs, des convulsions, des coliques, des anxiétés, des fièvres putrides simples, &c. 2°. en débilitant ou en fixant le principe vital, comme

INFECTION  
des substances  
putrides.

Ils se bornent  
souvent à la  
seule maligni-  
té.

## DÉPRAVATION DES HUMEURS. 69

lorsque ces substances putrides causent des syncopes, des langueurs, des abattemens, des affections comateuses, &c. sans qu'on s'appërçoive par aucune collation, ni par aucun autre signe, que la pourriture de ces substances se soit communiquée en aucune manière aux humeurs.

Enfin, il y a d'autres cas où l'infection putride porte avec elle la contagion & la malignité tout ensemble: la contagion, en pervertissant les humeurs; la malignité, en attaquant les nerfs & le principe vital: c'est ce qu'on remarque facilement dans les fièvres pestilentielles, dans la plupart des petites véroles, dans les autres maladies malignes, contagieuses, causées par infection. Il y a plusieurs de ces maladies, entre autres les fièvres pestilentielles & les petites véroles fort putrides, où la malignité se manifeste très-promptement par les accidens les plus terribles, & où la contagion fait un tel progrès, que les cadavres de ceux qui meurent de ces maladies, contractent quelquefois dans l'espace de quelques heures une puanteur insupportable (a).

Cette variété que nous venons de remarquer dans les effets que cause l'infection, dépend sur-tout de la diversité des

(a) Ephem. cent. 5. obs. 16,

INFECTION  
des substances  
putrides.

L'infection  
porte souvent  
aussi la malignité & la contagion tout ensemble.

Cause de cette variété des effets de l'infection putride.

## 70 DÉPRAVATION DES HUMEURS.

substances putrides, de leur quantité; des différens degrés de putréfaction par lesquels elles passent, de la maniere dont elles se corrompent, des différens suc's qu'elles infectent; car on a remarqué que la pourriture des substances végétales est beaucoup moins maligne, & sur-tout beaucoup moins contagieuse par rapport à nos humeurs (a), que celle des substances animales; que les matieres qui se corrompent dans un lieu où l'air n'a pas d'accès, ne sont pas à beaucoup près si pernicieuses que celles qui se pourrissent en plein air. Un commencement d'indigestion putride ne produit souvent d'autres accidens qu'un flux de ventre, qui se termine ordinairement aussitôt que les matieres dépravées sont évacuées, un lieu qu'une indigestion où les matieres parviennent à un haut degré de pourriture, est ordinairement suivie de fâcheux accidens, comme d'anxiétés, de foiblefles, de fueurs froides, de colliqua-

(a) C'est en partie pour cette raison que les matieres fécales, & les endroits où elles séjournent, ne sont point à craindre; car ces matieres sont pour la plus grande partie formées de pain & d'autres matieres végétales. Il faut d'ailleurs remarquer qu'ayant fourni les suc's dont se forme le chyle, elles se trouvent dépouillées des substances les plus susceptibles de pourriture, & ne consistent presque plus que dans la partie fibreuse des alimens, laquelle se détruit plus par une simple dissolution que par une véritable pourriture.

INFECTIION  
des substances  
putrides.

## DÉPRAVATION DES HUMEURS. 71

tions, de fièvres malignes, &c. Nos différens suc's produisent, lorsqu'ils se corrompent, des effets fort différens; le pus retenu long-tems dans un abcès, y acquiert, par une pourriture sourde, une malignité qui quelquefois attaque le principe vital, cause des syncopes, & fait même souvent périr les malades subitement; le sang, qui dans le scorbut passe par le même genre de pourriture, ne produit pas à beaucoup près des effets si prompts: la lympe, comme nous le verrons dans la suite, acquiert aussi par cette sorte de putréfaction une malignité particulière, qui souvent la fait dégénérer en un virus corrosif ou chancreux; les suc's adipeux parviennent difficilement, comme on le remarque aisément dans la plupart des tumeurs graisseuses, à un tel degré d'acrimonie; les suc's de la transpiration se convertissent, quand ils croupissent, en un virus psorique qui prend différens degrés de malignité, comme on l'observe dans les herpes, dans la galle, dans la lépre, & dans les autres maladies cutanées qui infectent, qui arrêtent & font croupir ces suc's dans le tissu de la peau; les suc's qui dégénèrent en virus vénérien peuvent de même fournir un exemple de cette variété des effets de la pourriture; car le mal vénérien rassemble

INFECTIION  
des substances  
putrides.

presque toutes les différentes maladies.

INFECTION  
des substances  
putrides.

La plupart de  
ces accidens  
peuvent arri-  
ver par la feu-  
le malignité  
sans infec-  
tion.

Il suffit de faire attention à tous ces faits pour appercevoir d'où peut dépendre cette grande variété d'effets qui sont causés par l'infection putride, & pour remarquer aussi que c'est la pourriture qui fournit la plupart des causes humorales, & que c'est à ce genre de dépravation qu'on doit attribuer, comme nous l'avons déjà remarqué dans la première Partie de ce Mémoire, presque tous les désordres différens que ces causes produisent, comme des fièvres continues simples, c'est-à-dire des fièvres qui se terminent par coction, des fièvres colliquatives, des fièvres malignes, des petites véroles, des fièvres pestilentielles, des fièvres lentes, des convulsions, des délirés, des affections comateuses, des inflammations, des anxiétés, des abattemens, des syncopes, des gangrènes, le scorbut, les écrouelles, le cancer, la lèpre, &c.

La malignité des substances putrides produit quelquefois, indépendamment d'aucun mélange de ces substances avec nos humeurs, des effets que l'on attribue cependant à l'infection. Cette méprise est principalement occasionnée par la persuasion dans laquelle on est, que l'air passe dans le sang par les poulmons dans  
la

la respiration, & que quand quelqu'un est suffoqué par les vapeurs putrides, dont l'air est quelquefois extrêmement chargé, on croit que ces vapeurs se sont insinuées par cette voie dans les vaisseaux, & ont pénétré jusqu'au cœur, où elles ont éteint le principe de la vie. Plusieurs grands hommes ont en vain employé toute leur industrie pour prouver que l'air passe dans le sang par les poulmons; toutes leurs expériences n'ont servi qu'à augmenter leurs doutes sur la réalité de ce passage: il faut cependant convenir que quand on auroit prouvé que l'air qu'on respire ne pénètre point dans les vaisseaux, il ne seroit pas certain que les impuretés de l'air ne puissent pas y percer; la peau, qui peut-être ne livre aucun passage à l'air, a certainement des conduits qui permettent à certaines substances qui lui sont appliquées, de pénétrer dans les voies de la circulation; les effets des remèdes topiques, & sur-tout les onctions mercurielles, ne permettent pas d'en douter. On peut conjecturer de là que les membranes qui couvrent les parties qui sont intérieurement exposées au contact de l'air, ont de même des pores qui peuvent introduire dans les vaisseaux diverses substances dispersées dans l'air. Cette conjecture paroît d'ailleurs ap-

INFECTION  
des substances  
putrides.

Mém. Tome I. Part. I.

D

## 74 DÉPRAVATION DES HUMEURS.

puyée sur quelques faits : si on reste quelque tems dans une chambre où il y a beaucoup d'oranges ou de citrons, ou s'il y a du vernis nouvellement appliqué, l'urine que l'on rend ensuite a l'odeur de violette, comme quand on a mangé de l'écorce d'orange ou de citron, ou avalé de la thérebentine; ce qui fait présumer que les parties odorantes de ces fruits ou de ce vernis, entraînées par l'air que l'on a respiré, ont pû entrer par le poulmon dans les routes de la circulation, & sans doute aussi par les pores de la peau & des membranes qui couvrent les autres parties exposées à l'air; néanmoins ce fait peut encore ne pas paroître décisif pour prouver la possibilité de l'infection par la respiration; parce qu'on peut conjecturer que les vapeurs qu'exhalent les substances dont nous venons de parler, peuvent être entraînées avec l'air par la salive qu'on avale à tout moment, sur-tout après le repas, & qu'elles sont conduites par la voie des alimens & du chyle jusqu'à la masse du sang. Mais indépendamment de toutes ces conjectures, il est du moins certain que l'air fort chargé de substances putrides peut, par la seule impression qu'il fait sur le poulmon, suffoquer ceux qui le respirent; car les substances putrides peuvent agir sur la surface des vessi-

INFECTION  
des substances  
putrides.

DÉPRAVATION DES HUMEURS. 75  
eules du poulmon par leur malignité, de la même maniere qu'elles agissent sur les membranes de l'odorat, lorsqu'elles causent des foibleffes ou des syncopes par leur mauvaise odeur. Cette mauvaise impression, que les substances qui ont de la malignité peuvent faire sur le poulmon & sur toutes les parties qui se trouvent dans la voie de la respiration, est très-facile à remarquer dans ceux qui sont suffoqués par la fumée du charbon, dans ceux qui descendent dans des puits profonds & remplis d'exhalaisons malignes, & dans ceux qui tombent dans une espece d'apoplexie par la violence du vin qui fermente; car on ne peut pas attribuer ces funestes effets à une infection causée par le mélange de ces substances avec nos humeurs, sur tout si l'on fait attention qu'un air trop chargé de substances les plus cordiales, & dont l'odeur est très-agréable, peut nous être aussi pernicieux par une telle malignité, qu'un air infecté de substances les plus foetides. On rapporte dans les Ephémérides d'Allemagne (a) que plusieurs hommes furent tués l'un après l'autre par l'odeur de noix muscades, de gérosfle & d'autres aromates, en entrant successivement dans un lieu où ces aromates étoient

INFECTION  
des substances  
putrides.

Les substances les plus cordiales peuvent, comme les substances putrides faire mourir par une semblable impression.

(a) Dec. 2. an. obs. 155.

## 78 DÉPRAVATION DES HUMEURS.

INFECTION  
des substances  
fermentées.

tient des fucs qu'elle a aigris, ces fucs aigrissent ensuite une partie des alimens que nous prenons ; & la fermentation qu'ils entretiennent cause des aigreurs, des vents, des coliques, des chaleurs brûlantes très-vives, &c. (a) Il regne ordinairement sur la fin des années qui ont été abondantes en fruits fort susceptibles de fermentation, des fièvres, des diarrhées & d'autres maladies fâcheuses qui sont souvent l'effet d'une fermentation vineuse, dont les vapeurs violentes qui ont coutume de s'échapper pendant cette sorte de fermentation, sont retenues, & passent dans nos vaisseaux où elles infectent les humeurs, & irritent diversément les parties solides par leur malignité. Le lait qui se déprave dans l'estomac, qui devient rance & amer, & qui suscite quelquefois des fièvres considérables, fournit les mêmes preuves de cette infection & de cette malignité.

Les substances aigrées par la fermentation sont peu malfaisantes.

Mais parmi les trois genres de dépravations fermentieuses, je veux dire l'aigre, la vineuse & la rance, les deux premières me paroissent les moins capables d'une infection fort malfaisante: il y a une infinité de personnes qui sont habituellement importunées d'aigreurs dans l'esto-

(a) Ces ardeurs sont connues par le vulgaire sous le nom de fer chaud.

## DÉPRAVATION DES HUMEURS. 79

INFECTION  
des substances  
fermentées.

mac, & qui cependant n'en ressentent d'ailleurs aucun mauvais effet. Les yvrognes ont tous les jours l'estomac rempli de vin qui s'aigrit, sans que cette dépravation soit suivie, du moins immédiatement, ou peu de tems après, d'aucun dérangement remarquable dans l'œconomie animale ; leur intempérance continue peut enfin leur causer peu à peu des incommodités considérables ; mais ces incommodités qui supposent des excès continués long-tems, marquent peu de malignité dans la cause ; encore ne peut-on pas les attribuer à ces aigres plutôt qu'aux esprits vineux ; car l'eau-de-vie & les autres liqueurs spiritueuses de même nature, produisent les mêmes incommodités chez ceux qui abusent des liqueurs qui dominent en esprits vineux ou ardens.

On croit cependant que la plupart des maladies des enfans viennent d'acides fournis par un lait aigri dans les premières voies ; mais ne peuvent-elles pas venir plutôt de la partie butireuse du lait qui devient rance, ou, comme l'on dit vulgairement, d'un lait qui tourne en bile ? Car il est évident par l'expérience, que la malignité de cette dernière sorte de fermentation, dont les matières grasses sont susceptibles, est bien plus mal-

La fermentation acéteuse du lait parroit être moins la cause des maladies des enfans, que la fermentation rance.



## 80 DÉPRAVATION DES HUMEURS.

faifante que celle de la fermentation acéfente. La difpofition que les matieres devenues rances ont à fe corrompre, doit d'ailleurs rendre ces matieres beaucoup plus redoutables, que celles que la fermentation a rendues acides ou vineufes.

Il faut de plus faire attention que ces deux dernieres fortes de matieres font facilement détruites par le jeu des vaiffeaux; ainfi les caufes humorales produites par des fermentations vineufes ou acéteufes ne peuvent pas produire des maladies fort longues, à moins que ces caufes ne foient fort abondantes & continuellement renouvelées: ces caufes font donc bien moins rébelles que les caufes humorales putrides, qui non-feulement peuvent augmenter en malignité & en quantité, fous le jeu des vaiffeaux, mais peuvent encore fe multiplier, & même fe perpétuer par la contagion. On doit encore observer que les fubftances putrides ne peuvent jamais ne nous être que nuifibles, en fi petite quantité qu'elles foient, au lieu que les fubftances acides ou vineufes peuvent nous être avantageufes quand nous en ufons avec retenue; elles donnent plus de durée aux humeurs, parce qu'elles les font réfifter davantage à l'action des vaiffeaux. Cette action qui détruit continuellement les humeurs en

INFECTION  
des fubftances  
fermentées.

Les fubftan-  
ces fermentées  
peuvent fou-  
vent être uti-  
les à la fanté,  
au lieu que les  
fubftances pu-  
trides font  
toujours nuif-  
bles.

DÉPRAVATION DES HUMEURS. 81  
alcalifant leur fel, ne peut pas produire cet effet fi promptement quand elles contiennent beaucoup d'acide, que quand elles font peu fournies de ce fel; ainfi dans les plus grands exercices du corps, ces fubftances entretiennent la vigueur, fans qu'il foit befoin que les humeurs foient renouvelées à proportion de l'action violente des vaiffeaux, à laquelle ces humeurs font expofées pendant ces grands exercices. Les liqueurs vineufes doivent en partie cet avantage à l'acide dont elles font remplies; car l'efprit de vin qui a moins d'acide que l'eau-de-vie, a moins cette propriété, & l'eau-de-vie moins que le vin (a). Dans les chaleurs

INFECTION  
des fubftances  
fermentées.

(a) Il ne faut pas confondre cette propriété qu'a le vin d'entretenir la vigueur du corps, avec la vertu cordiale ou ftimulante qui dépend des parties les plus spiritueufes du vin; car cette vertu, qui fe trouve encore plus dans l'eau-de-vie que dans le vin, eft fort oppofée à la propriété dont il s'agit ici; elle réveille à la vérité les forces, mais c'eft en excitant le jeu des vaiffeaux, & en accélérant par conféquent davantage la deftruftion des humeurs; ainfi cette vertu cordiale des boiffons vineufes eft d'autant plus paffagere qu'elles font spiritueufes ou alcoolifées, & d'autant plus oppofée par conféquent à la vertu corroborante dont il s'agit ici. Il faut convenir cependant que ces liqueurs s'oppofent par leur efprit éthéré à la pourriture des humeurs & à l'alcalifation des fels, qui arrive par ce genre de dépravation; mais toujours eft-il vrai que les liqueurs vineufes accélèrent, en hâtant le jeu des vaiffeaux, l'alcalifation des fels qui eft caufée par l'action de ces organes; ainfi quand on n'a befoin que de modérer cette derniere caufe, les liqueurs vineufes les plus anti-putrides ou

D v.

INFECTION  
des substances  
fermentées.

de l'Été on préfère ordinairement la bière, le cidre, & les boissons acidulées, comme l'eau de groseilles, la limonade, &c. au vin. Les personnes qui travaillent violemment dans les campagnes à l'ardeur du soleil préfèrent aussi au vin une boisson faite avec le marc de raisin, parce que cette boisson renferme plus de sel tartareux & moins de parties spiritueuses. On a même trouvé l'usage du vinaigre ou de l'oxicrat avantageux dans les pays fort chauds (a). Dans quelques endroits on n'a pour boisson ordinaire que du petit lait aigri. Il y a des Paysans qui font une espèce de cidre avec les cormes & d'autres fruits fort acerbés, & par conséquent fort chargés de sel essentiel du genre de l'acide. Toutes ces boissons prouvent assez combien les substances fermentées, vineuses ou acides, sont avantageuses pour donner assez de durée aux humeurs dans les cas où l'action excessive des vaisseaux les détruiroit trop promptement.

Les matieres  
devenues rances  
par la fermentation,  
ne peuvent être  
que vicieuses.

Il ne faut pas penser de même des matieres devenues rances par la fermentation; car la partie grasse ou huileuse de

les plus spiritueuses, sont celles qui conviennent le moins.

(a) Ruth. cap. 1. vers. 14.

INFECTION  
des substances  
fermentées.

ces matieres qui domine sur les sels acides, & qui empêche que la fermentation ne puisse développer ces sels, rend ces matieres fort susceptibles de pourriture: ainsi on doit remarquer que les mauvais effets de ces matieres dépendent plus de la pourriture qui survient, que de la dépravation qui leur est arrivée d'abord par la fermentation; d'où il s'ensuit qu'en général la mauvaise qualité des causes humorales qui dépend de la dépravation causée par la seule fermentation, ne peut pas subsister long-tems dans nos vaisseaux.

On sera peut-être surpris que nous entrons dans un détail aussi général; mais plus on cherchera à s'instruire sur la théorie & sur la pratique de notre art, plus on sentira l'utilité de toutes ces connoissances, pour aider directement ou indirectement à l'intelligence de plusieurs points de Doctrine qui concernent la Chirurgie, & sur-tout pour éclaircir les sujets que nous nous sommes proposé de traiter.

§. II. *Les principales causes des mouvemens spontanés qui dépravent nos humeurs.*

Ces causes peuvent se réduire à quatre: sçavoir le repos, l'humidité, l'accès de l'air, & la chaleur. La première

Causes principales des  
mouvemens  
spontanés.

#### 84 DÉPRAVATION DES HUMEURS.

re de ces causes, comme on le comprend assez, n'est qu'une cause conditionnelle; l'humidité & l'accès de l'air ne paroissent être que des causes instrumentales que la chaleur met en action.

*Repos qui contribue aux mouvemens spontanés.*

Je crois que chacun sçait assez par sa propre expérience combien le croupissement facilite la pourriture de nos humeurs; cependant on s'est aperçu aussi que plus nos humeurs sont agitées par le jeu de nos artères, plus elles deviennent susceptibles de pourriture: nous avons vu d'ailleurs que l'infection putride porte quelquefois la contagion dans nos humeurs à un tel degré, qu'elle y cause une dissolution fort remarquable, quoique nos artères les tiennent dans une agitation continuelle. Ces circonstances semblent prouver que le mouvement, du moins le mouvement des vaisseaux, n'est guères moins favorable à la pourriture, que le repos ou le croupissement. Mais on a remarqué que ce mouvement ne dispose à une putréfaction parfaite que jusqu'à un certain degré, & que pour achever ce que le jeu des artères a commencé, dans le cas même d'infection putride, le repos est absolument nécessaire; sans

CAUSES  
principales  
des mouve-  
m ns sponta-  
nés.

#### DÉPRAVATION DES HUMEURS. 85

cette condition la pourriture resteroit imparfaite, elle ne seroit souvent presque pas même remarquable. Le repos est de même une condition nécessaire pour la fermentation, sur-tout pour la fermentation vineuse; il n'y a que la fermentation acéteuse qui est souvent aidée par l'agitation des suc qu'elle aigrit. Cette agitation ne s'oppose pas non plus toujours à la fermentation qui rend les suc gras rances, mais le repos lui est beaucoup plus favorable.

*Humidité nécessaire dans les mouvemens spontanés.*

L'eau est l'instrument qui agit immédiatement sur les mixtes qui fermentent ou qui se corrompent; elle se glisse avec plus de force qu'à l'ordinaire entre les molécules de ces mixtes, elles les décompose plus ou moins, selon le degré de chaleur qui les fait agir, & selon les dispositions qu'elle trouve dans les substances sur lesquelles elle agit: sans elle les autres causes ne peuvent exciter aucun mouvement spontanée. Qu'on prenne le suc le plus susceptible de l'un ou de l'autre de ces mouvemens, qu'on en fasse évaporer toute l'humidité, la fermentation ni la putréfaction ne pourront s'en emparer; c'est pour cette raison que nos

CAUSES  
principales  
des mouve-  
mens sponta-  
nés.

Humidité né-  
cessaire pour  
les mouve-  
mens sponta-  
nés.

HUMIDITE  
nécessaire  
pour les mou-  
vemens spon-  
tanées.

humeurs endurcies, quoiqu'arrêtées ou en repos, & nos solides desséchés ne tombent pas en pourriture; qu'une gangrène sèche peut durer des années entières, sans que la partie gangrenée tombe en dissolution.

La pourritu-  
re exige une  
humidité inté-  
rieure & exté-  
rieure.

Mais indépendamment de cette humidité qui doit se trouver dans le mixte, pour le rendre susceptible de mouvemens spontanés, il faut encore une humidité extérieure répandue dans l'air pour exciter ces mouvemens. Nous ferons obligés de parler dans la suite de cette humidité extérieure; ainsi il n'est pas nécessaire de nous y arrêter présentement.

C'est par les  
sels qui se  
trouvent dans  
les mixtes,  
que ces mixtes  
sont suscepti-  
bles de pour-  
riture.

Il paroît que les sels sont par rapport à la pourriture, ce que le soufre ou les huiles sont par rapport à l'embrasement; car, de même que les mixtes ne peuvent s'embraser que parce qu'ils contiennent des huiles, les corps ne paroissent susceptibles de pourriture aussi que par les sels qui entrent dans leur composition. Ce point de Physique est difficile à comprendre, lorsqu'on fait attention qu'on peut par le moyen des sels préserver de la pourriture les corps les plus corruptibles; comment donc cette dernière propriété des sels peut-elle s'accorder avec celle de ces même sels, qui paroît ren-

HUMIDITE  
nécessaire  
pour les mou-  
vemens spon-  
tanées.

dre ces corps corruptibles? D'ailleurs la plupart des corps privés de sels ne sont-ils pas susceptibles de destruction? Il faut distinguer; les corps privés de sels ne sont pas indissolubles, mais rigoureusement parlant, ils n'en sont pas moins incorruptibles, je veux dire, qu'ils ne sont point susceptibles de pourriture proprement dite; & ceux qui sont corruptibles cessent de l'être quand on les dépouille entièrement de leurs sels: c'est ainsi que les peaux des animaux qui sont sujettes à se corrompre, sur-tout quand elles sont exposées à l'humidité, servent à former des cuirs qui ne sont plus de même sujets à la pourriture. Cette propriété des sels par laquelle les corps sont corruptibles, vient de la puissance qu'a l'eau de les dégarnir de leur terre, & peut-être de séparer différentes particules salines dont plusieurs croient que la plupart de ces sels sont composés; ainsi plus leurs différentes parties sont fortement unies, plus ils résistent à la corruption: tels sont les sels acides, ou qui deviennent acides par le feu ou par la fermentation. Les sels sont au contraire fort corruptibles, & rendent très-corruptibles aussi les mixtes auxquels ils appartiennent lorsqu'ils se décomposent facilement, c'est-à-dire lorsqu'ils sont fort disposés à dégénérer

## 88 DÉPRAVATION DES HUMEURS.

HUMIDITE<sup>2</sup>  
nécessaire  
pour les mou-  
vemens spon-  
tanés.

en alcalis volatils. Cependant quelque forte que soit l'union des principes qui composent les sels naturels des mixtes, il y en a peu, ou peut-être n'y en a-t-il point, où elle résiste parfaitement à l'eau (a), & par conséquent nous n'en connoissons point qui soient absolument incorruptibles; mais il faut une quantité si prodigieuse d'eau pour détruire une très-petite quantité de sel, lorsque les principes de ce sel sont fortement unis, qu'il est impossible qu'il s'en trouve assez dans un mixte pour les détruire totalement & en peu de tems. C'est sans doute en partie pour cette raison que les corps vivans dont les sucs, & par conséquent les sels de ces sucs sont continuellement renouvelés, ne se corrompent pas, quoique dans la plupart de ces corps le sel y soit en très-petite quantité à proportion de l'eau (b);

(a) Le sel marin, qui est un de ceux qui paroissent résister le plus à la pourriture, se décompose si on le dissout à diverses reprises dans une grande quantité d'eau; il quitte à chaque dissolution une partie de la terre qui le compose, son principe salin s'évapore insensiblement, & enfin il se trouve entièrement détruit. On sçait aussi que tous les sels naturels des mixtes corruptibles, de quelque nature que soient ces sels, se décomposent, ou du moins dégénèrent tous entièrement de leur état naturel en s'alcalisant dans la pourriture de ces mixtes.

(b) On ne doute pas que dans les animaux les sels ne tendent à s'alcaliser, & ne soient continuellement renouvelés; que ceux qui sont sans cesse entrai-

## DÉPRAVATION DES HUMEURS. 89

qu'au contraire ils se corrompent facilement lorsqu'ils sont privés de vie, & que leurs sucs croupissent & cessent d'être renouvelés. Mais on peut alors les préserver de la pourriture en y ajoutant une si grande quantité de sel, qu'elle surpasse de beaucoup la force dissolvante de la partie aqueuse de ces sucs; c'est pourquoi nous nous servons si efficacement des sels, dont les principes, particulièrement le principe terreux, sont fortement unis; tels sont les sels acides & les sels neutres, comme le sel marin, le sel nitre, le sel armoniac, l'alun, &c. pour nous opposer dans les gangrènes au progrès de la pourriture.

Lorsque les sucs d'un mixte sont fournis de beaucoup de sel essentiel fort disposé à dégénérer en sel acide, ou d'un acide enveloppé de parties huileuses, la partie aqueuse ne suffit pas lors même que ces sucs croupissent, excepté dans certains cas, pour détruire ces sels; c'est la fermentation & non la pourriture qui

HUMIDITE<sup>2</sup>  
nécessaire  
pour les mou-  
vemens spon-  
tanés.

Pourquoi les  
sels s'oppo-  
sent à la pour-  
riture.

C'est aussi par  
les sels que les  
mixtes sont  
susceptibles  
de fermenta-  
tion.

nés par les urines, par les sueurs, &c. ne soient fournis à mesure par les alimens; mais les expériences de M. Hales nous ont appris que ce renouvellement se fait encore beaucoup plus promptement dans les végétaux; & M. Miller (dans son Dictionnaire des Jardiniers) a remarqué des cas où la sève s'accumule trop dans les jeunes pousses des plantes, & les fait pourrir: ainsi il est nécessaire dans les plantes mêmes, que les sucs & les sels des sucs, soient en mouvement & souvent renouvelés.

90 DÉPRAVATION DES HUMEURS.

HUMIDITÉ  
nécessaire  
pour les mou-  
vemens spon-  
tanées.

s'empare de ces mêmes fucs. Par ce mou-  
vement l'eau décompose leur sel essentiel  
disposé à devenir acide, & le rend effec-  
tivement acide; & si ce sel est un acide  
enveloppé d'huile, elle le développe en  
partie; & le rend fort remarquable par la  
saveur rance que prennent les huiles gros-  
sieres qui fermentent, ou par la saveur vi-  
ve que prennent les huiles que la fermenta-  
tion peut volatiliser.

*Air nécessaire dans les mouvemens spon-  
tanées.*

Air néces-  
saire pour les  
mouvemens  
spontanées.

L'air est l'instrument ordinaire du feu  
ou de la chaleur; c'est presque toujours  
par son entremise que le feu, cet agent  
primitif, agit sur les corps, soit qu'il fasse  
intervenir l'air extérieur qui environne  
ces corps, soit qu'il mette en action celui  
qui est renfermé dans l'intérieur de ces  
mêmes corps, soit enfin qu'il fasse concou-  
rir l'un & l'autre à un même effet. Mais  
l'air a un usage différent dans les mouve-  
mens spontanées, de celui qu'il a dans  
l'embrasement & dans les autres effets du  
feu: dans ce dernier cas, le feu employe  
immédiatement l'air sur les corps; c'est  
par l'air seul qu'il ébranle, qu'il détache,  
qu'il agite les parties de ces corps, au lieu  
que dans les mouvemens spontanées, ce  
sont, comme nous l'avons dit, les parties

DÉPRAVATION DES HUMEURS. 91

AIR NE-  
cessaire pour  
les mouve-  
mens spon-  
tanées.

aqueuses qui pénètrent entre les parties  
des corps, qui les défunissent, qui ou-  
vrent à l'air emprisonné dans ces corps  
des passages pour s'échapper; mais c'est  
l'air, devenu libre, que la chaleur agite,  
qui à son tour, comme nous le prouve-  
rons dans la suite, causé une agitation  
générale dans les molécules qui forment  
la partie fluide de ces corps susceptibles  
de mouvemens spontanées; ainsi la force  
des parties aqueuses qui pénètrent dans la  
texture des molécules, dépend des chocs  
continuels occasionnés par cette agitation;  
c'est pour cette raison que l'air le plus pour-  
rissant est celui qui est en même-tems le  
plus chaud & le plus humide.

Ces mauvaises dispositions de l'air n'é-  
toient pas inconnues aux Anciens; l'ex-  
périence leur avoit appris en effet qu'un  
vent chaud & pluvieux, tel que dans les  
tems de tonnerre, étoit fort contraire aux  
playes où la pourriture est à craindre (a).  
» Il n'y a si petits Chirurgiens, dit Paré,  
» qui ne sçachent que l'air chaud & humi-  
» de fait dégénérer facilement les playes  
» en gangrène & en pourriture. Quant à

L'air chaud  
& humide est  
le plus pour-  
rissant.

(a) C'est ce que nous ont voulu dire nos anciens  
Maîtres par ce distique gaulois;

*Quand Auster vente, la partie  
Qui est navrée, est tôt pourrie.*

## 92 DÉPRAVATION DES HUMEURS:

AIR NECESSAIRE pour les mouvemens spontanés.

» l'expérience, dit-il, j'en fournirai une  
 » bien familiere, qui est que quand le vent  
 » du midi souffle, les viandes pourrissent  
 » en moins de deux heures, si fraîches  
 » qu'elles soient. »

Deux sortes de putréfaction, l'une parfaite & l'autre imparfaite.

Sans l'accès de l'air extérieur, les mouvemens spontanés ne peuvent que fort difficilement & fort imparfaitement s'emparer d'un corps; de-là vient que les Anciens ont été obligés de distinguer de deux sortes de putréfaction, l'une parfaite & l'autre imparfaite.

La putréfaction n'est qu'imparfaite, tant que le corps qui se corrompt n'est pas exposé à l'action d'un air extérieur.

Ils donnent pour exemple de la putréfaction imparfaite, cette disposition putride ou ce commencement de putréfaction, dont les humeurs contenues dans les vaisseaux sont quelquefois atteintes; car ils avoient remarqué que nos humeurs renfermées dans leurs vaisseaux, où elles sont privées de l'accès de l'air extérieur, ne sont sujettes qu'à une putréfaction sourde, à une putréfaction qui ne se manifeste point par la puanteur, comme fait la pourriture qui s'empare d'un corps en plein air. Ce défaut de puanteur prouve que cette putréfaction imparfaite ne cause point de dispersion sensible, & qu'elle est peu capable d'infecter & de s'étendre par la contagion. Un enfant qui reste long-tems mort dans

## DÉPRAVATION DES HUMEURS. 93

le ventre de sa mere, est atteint de cette putréfaction imparfaite, au point que ses chairs perdent presque entièrement leur consistance; néanmoins tant qu'il n'est point exposé à l'air, il ne devient point foetide, il n'endommage pas la partie qui le renferme, il n'est point nuisible (du moins ordinairement) à la santé de la mere. On a vû aussi des enfans dont l'arrière-faix étoit presque par tout fort atteint de cette pourriture (a) ou qui étoient accompagnés (b) dans la matrice de moles prêtes à tomber en dissolution par ce même genre de putréfaction, nâître vivans, & sans qu'ils parussent avoir été incommodés par la présence des corps corrompus.

AIR NECESSAIRE pour les mouvemens spontanés.

Les faits semblent néanmoins se contredire sur ce sujet; car l'urine retenue dans la vessie s'y corrompt avec beaucoup de puanteur & de malignité. Le pus renfermé dans un abcès caché intérieurement, contracte une grande puanteur, & une malignité qui est si funeste aux malades, que quelquefois elle les fait périr inopinément. Le sang extravasé dans quelque capacité se dissout, se pourrit promptement, & fait pourrir les parties sur lesquelles il est placé, & celles

Les substances susceptibles de mouvemens spontanés, n'en sont pas toujours préférées, quoique privées de l'accès de l'air extérieur.

(a) Buchner Miscell. Physico-medic. pag. 64.

(b) Schenkus, lib. 1. obs. 3.

94 DÉPRAVATION DES HUMEURS.

qui l'avoisinent. Il y a cependant des cas où le sang extravasé reste comme dans son état naturel. M. de la Motte (a) a vû une Dame à Caën qui avoit au-dessus du coude une tumeur grosse & longue comme deux œufs de poule placés bout à bout; cette tumeur avoit été causée par une roue de carosse: ce Chirurgien jugea facilement par la cause, & par la consistance molle de cette tumeur, qu'elle étoit formée par du sang extravasé; elle ne fut ouverte qu'au bout de quinze jours, le sang avoit conservé sa fluidité & sa couleur ordinaire, & il se coagula après sa sortie, comme s'il venoit d'être tiré d'une veine: à la vérité ces cas ne sont pas communs; car dans ces fortes d'extravasions le sang se coagule ordinairement; il est vrai qu'il ne contracte pas de puanteur, & ne cause pas, du moins promptement, la mort des parties qui le renferment, mais il devient presque noir, ou prend du moins une couleur plus foncée & plus obscure que dans l'état naturel; sa consistance devient aussi fort compacte & fort glutineuse; mais enfin il se dissout, sa couleur s'affoiblit, & reste cependant terne & obscure.

(a) Obs. 99.

AIR NE-  
cessaire pour  
les mouve-  
mens sponta-  
nés.

DÉPRAVATION DES HUMEURS. 95

La malignité du sang extravasé se borne souvent à une simple irritation, & encore cette irritation ne se fait-elle appercevoir que longtems après l'épanchement. Le même Auteur que nous venons de citer (a) dit que les parties naturelles d'une femme furent tellement maltraitées dans un accouchement, que l'entrée du vagin se ferma exactement par l'adhérence de ses parois; il survint trois mois après l'accouchement des douleurs dans ces parties, accompagnées de convulsions considérables; M. de la Motte ayant découvert cette adhérence, ne douta pas que les accidens de cette femme ne fussent causés par les regles retenues dans le vagin; il leur ouvrit un passage, par lequel il sortit beaucoup de sang noir & épais, qui n'avoit aucune mauvaise odeur, qui par conséquent n'avoit encore contracté aucun des caracteres de putréfaction parfaite, quoiqu'il eût, selon toute apparence, déjà séjourné longtems dans cette partie; car il n'est pas douteux qu'il n'ait commencé à s'y amasser dès les premiers tems que les regles auroient dû paroître. Cependant il paroît par une observation rapportée dans les Ephémérides d'Allemagne (b) que le sang dans ces circon-

AIR NE-  
cessaire pour  
les mouve-  
mens sponta-  
nés.

Les effets de la putréfaction imparfaite, ou qui arrive sans l'accès de l'air extérieur se bornent ordinairement à la malignité.

(a) Obs. 337.

(b) Dec. 2. an. 3, obs. 151.



AIR NE-  
cessaire pour  
les mouve-  
mens sponta-  
nés.

stances n'est pas entièrement à l'abri de ce dernier genre de putréfaction. Du sang, comme dans le cas précédent, s'étoit arrêté dans le vagin d'une fille de dix-huit ans, il formoit une tumeur considérable à l'entrée du vagin & au ventre; on lui ouvrit une issue, il sortit en grande quantité, il étoit fort livide, & avoit contracté quelque puanteur, mais très-peu. Benivenius (a) fournit une histoire semblable, mais il ne dit point que le sang eût contracté aucune mauvaise odeur; il rapporte seulement que la malade avoit de grandes douleurs tous les mois, que l'ayant visitée, il découvrit une membrane qui fermoit l'entrée du vagin, & qu'après avoir percé cette membrane, il sortit une matiere noire, en si grande quantité & avec telle force, qu'elle éteignit un flambeau qu'un serviteur tenoit pour éclairer pendant l'opération. Meech'ren (b) qui a vû le même cas, dit que le sang qui sortit étoit en quelque maniere puant, & avoit la couleur & la consistance de foye écrasé. Cette maniere de s'exprimer sur la mauvaise odeur de ce sang, marque assez que la puanteur n'étoit pas encore parvenue à un degré bien remarquable. Aquapendente (c) a

(a) Bonet, Obs. de Chir. Cent. 11. 90.

(b) Lett. à Vanhorne.

(c) Or. de Chir. cap. 82.

remarqué

AIR néces-  
saire pour les  
mouvements  
spontanés.

remarqué en pareille maladie une puanteur plus décidée. Une fille commença à être indisposée dès l'âge de treize ans; sa maladie devint de plus en plus considérable, elle tomba dans une fièvre lente avec un grand dégoût, une insomnie, & des rêveries; elle maigrit beaucoup, & sentoit de grandes douleurs dans la région de la matrice & des lombes; ces accidens augmentoient considérablement tous les mois pendant quelques jours, il lui vint à l'entrée du vagin une tumeur dure & douloureuse: Aquapendente ouvrit cette tumeur, il en sortit un sang grossier, gluant, verdâtre & fétide; ce sang commençoit donc d'être atteint d'une putréfaction parfaite; cependant on doit présumer, par la consistance épaisse que le sang avoit conservée, que cette putréfaction n'étoit encore que très-peu avancée.

On a fait d'ailleurs diverses expériences, qui prouvent sûrement que le sang qui n'est point exposé à l'action de l'air, n'est pas exposé non plus à une pourriture parfaite. Boyle en a mis dans la machine du vuide, où il s'est conservé pendant plusieurs mois sans aucune atteinte de putréfaction. On a lié une grosse artère en deux endroits, & le sang qui s'est trouvé enfermé entre ces deux ligatures a

Le sang exactement enfermé, & privé d'air extérieur, ne se corrompt pas.

Mem. Tome. I. Part. I. E

98 DÉPRAVATION DES HUMEURS.

AIR nécessaire pour les mouvemens spontanés.

Pourquoi les substances qui ne sont point exposées à l'accès de l'air extérieur se corrompent, & quelquefois ne se corrompent pas.

été de même préservé d'altération. On a aussi rempli de sang une bouteille qu'on a bien fermée, & il ne s'y est point corrompu.

Tous ces différens genres d'observations nous prouvent donc que quelquefois nos liquides se corrompent parfaitement, sans l'accès de l'air extérieur, & que quelquefois ils ne peuvent être atteints, ou du moins que très-difficilement & très-lentement de putréfaction parfaite; mais ces faits peuvent se concilier par d'autres expériences. Papin (a) & plusieurs autres Physiciens ont remarqué qu'au défaut de l'accès de l'air extérieur, l'air qui se trouve enfermé avec des substances corrompibles, ou avec des substances susceptibles de fermentation, & qui les environne dans le lieu où elles sont enfermées, pouvoit exciter dans ces substances les mouvemens spontanés auxquels elles sont disposées; & ils ont observé encore que si on retire tout l'air du vase où ces matieres sont renfermées, elles en fournissent elles-mêmes peu à peu assez pour exciter ces mêmes mouvemens; mais que si on retire cet air à mesure qu'il s'échappe de ces substances, elles cessent d'en fournir, & alors elles se conservent facilement sans aucune altération, tant que

(a) La maniere d'amolir les os, seconde sect. de la machine vuide.

DÉPRAVATION DES HUMEURS. 99

l'accès de l'air extérieur leur est interdit.

On voit par ces expériences qu'il faut que les substances susceptibles de mouvemens spontanés ne se trouvent environnées d'aucun air, pour être préservées de ces mouvemens; ainsi un suc ou une humeur qui croupit dans une cavité qu'elle ne remplit pas entièrement, & où l'air peut se trouver enfermé avec elle, n'y est point à l'abri du mouvement dont elle sera susceptible: on ne doit donc pas être surpris que l'urine retenue dans la vessie, que le sang épanché dans le ventre ou dans la poitrine, &c. acquièrent en peu de tems le caractère d'une putréfaction parfaite, & que du sang retenu dans un lieu qu'il remplit entièrement, & où il n'est environné d'aucun air, puisse y séjourner long-tems sans tomber en dissolution & sans contracter de puanteur.

Mais comme les chairs dans lesquelles ce sang s'est extravasé peuvent être plus ou moins susceptibles d'extension, une partie de l'air distribué dans ce sang peut se débarrasser peu à peu, & forcer plus ou moins promptement ces chairs à lui fournir une espace, où il se rassemble avec le liquide qui l'a fourni; ainsi par le moyen de cet air rassemblé & retenu, le sang extravasé peut enfin être atteint d'une putréfaction parfaite, mais plus ou

AIR nécessaire pour les mouvemens spontanés.

Elles ne se corrompent point quand il n'y a point d'air dans le lieu même où elles sont enfermées.

100 DÉPRAVATION DES HUMEURS:

AIR néces-  
saire pour les  
mouvemens  
spontanés.

moins promptement, selon que les chairs fournissent plus ou moins facilement une place à l'air que ce sang peut fournir. Il faut penser de même du pus enfermé dans un abcès, ou de quelqu'autre liquide susceptible de mouvemens spontanés, & extravasé entre des parties qui peuvent être écartées par l'air qui est distribué dans ce liquide, & qui tend à se dégager.

Si un corps, même le plus susceptible de pourriture parfaite, est enfermé exactement dans un lieu qui ne permet point du tout à l'air intérieur de se rassembler, ce corps n'y fera presque jamais atteint de ce genre de pourriture. La putréfaction imparfaite le détruira enfin, mais sans le faire passer par cette espèce de dissolution qui produit ces vapeurs putrides & fétides, par lesquelles la putréfaction parfaite est plus capable d'infection & de contagion. La destruction des cadavres enterrés, peut donner une idée de cette putréfaction imparfaite arrivée à son plus haut degré; nous en avons encore un exemple plus remarquable dans la pourriture qui s'empare du corps des enfans morts dans la matrice, & qui les détruit quelquefois de manière qu'il n'en reste presque que les os. Tout le désordre que produit la malignité de cette dissolution putride se réduit ordinai-

DÉPRAVATION DES HUMEURS. 101

rement à une inflammation dans quel-  
qu'endroit de la matrice où elle est suivie  
d'abcès qui ouvrent tantôt par le rectum,  
tantôt par le nombril, quelquefois par  
les aines, d'autres fois ailleurs, une issue  
à des os décharnés & détachés les uns des  
autres, qui sortent successivement par  
l'ouverture de ces abcès (a).

AIR néces-  
saire pour les  
mouvemens  
spontanés.

Ainsi tous les faits que nous avons rap-  
portés sur les deux genres de corruption  
dont les corps sont susceptibles, concou-  
rent à prouver la nécessité du contact  
immédiat d'un air extérieur au corps qui  
se corrompt, pour que ce corps puisse  
être exposé à une putréfaction parfaite;  
d'où il s'ensuit que non-seulement ce  
genre de putréfaction ne peut s'emparer  
de nos humeurs tant qu'elles sont renfer-  
mées dans leurs vaisseaux, où elles sont  
agitées, & où elles ne sont point expo-  
sées à l'accès de l'air; mais encore, com-  
me nous l'avons remarqué, que celles qui  
sont extravasées dans un lieu qui les ren-  
ferme étroitement, sans qu'aucun air puisse

C'est toujours  
par l'air exté-  
rieur, libre  
ou renfermé  
que la putré-  
faction s'ac-  
complît.

(a) Ephem. Dec. 2. an. 7. obs. 237. Ibid. Dec. 3.  
an. 4. obs. 87. Ibid. cent. 6. obs. 12. Acta erud.  
Leipf. 1723. Camer. mem. cent. 20. part. 55. Moni-  
chen. obs. Med. Chi. 12. Blegny Zodiac. 1679. Transf.  
Philos. an. 1697. n°. 227. art. 1. Ibid. n°. 229. Ibid.  
1698. 243. art. 8. Ibid. 1701. n°. 275. art. 7. Ibid.  
1705. n°. 302. art. 5. Ibid. 1724. n°. 385. art. 7.  
Ibid. 1730. n°. 416. art. 1. Acad. R. des Scienc. 1702.  
pag. 234. &c.

s'y rassembler, font à l'abri aussi de ce même genre de pourriture.

C'est sur-tout par la puanteur qu'on distingue la putréfaction parfaite de la putréfaction imparfaite; c'est cette puanteur qui marque qu'un corps atteint de pourriture infecte l'air d'exhalaisons malfaisantes, & qui nous avertit par conséquent du danger qu'il y a de rester dans le voisinage du corps qui fournit ces vapeurs. A la vérité ce danger suppose que du moins on séjourne un peu dans le lieu qui est infecté; car nous savons qu'on peut rester quelque tems auprès d'un corps que la putréfaction a rendu fort fétide, sans qu'on se ressente des mauvais effets que cette putréfaction peut causer.

Cette circonstance me paroît favoriser beaucoup l'opinion de ceux qui pensent que ce n'est pas par la respiration, mais par la déglutition, que les vapeurs malignes dont l'air est rempli pénètrent dans nos vaisseaux; car quelle apparence y a-t-il qu'on pût respirer pendant un tems un peu considérable beaucoup d'air chargé de ces vapeurs, sans que nos humeurs en fussent infectées? au lieu que si ce n'est que par la voie des alimens & du chyle que cet air infecté peut passer dans le sang, cette voie ne lui est pas toujours ouverte, il n'y est guères introduit que

AIR nécessaire pour les mouvemens spontanés.

La puanteur distingue la putréfaction parfaite de la putréfaction imparfaite.

Il est plus vraisemblable que c'est par la déglutition, que par la respiration que l'air infecté nos humeurs.

quand nous mangeons, ou lorsque nous avalons notre salive après le repas pour aider à la digestion (a), & il n'est pas étonnant, selon ce sentiment, qu'on puisse rester pendant quelque tems dans un mauvais air sans en être incommodé, sur-tout lorsqu'on est à jeûn, ou lorsqu'il se trouve dans l'estomac des matières acides ou d'autres substances opposées à la pourriture.

La puanteur n'est pas toujours assez remarquable pour avertir du danger ceux qui habitent un air, qui, quoique peu chargé de vapeurs corrompues fétides, peut néanmoins avec le tems porter assez de ces vapeurs dans les vaisseaux pour y causer de fâcheux effets. M. Fillon Chirurgien de Rochefort dit, que dans un voyage sur mer, lui & tous ceux du vaisseau descendirent dans une Isle si remplie de bœufs sauvages, qu'ils furent obligés d'en tuer une grande quantité pour en être moins incommodés. Ce procédé leur réussit mal, car ces bêtes mortes infectèrent bien-tôt l'air, & à peine ces nouveaux habitans se furent-ils apper-

(a) Car c'est sur-tout après le repas que nous avalons notre salive; nous la rejettons presque toute lorsque l'estomac est vuide; c'est pourquoi plusieurs Praticiens ont remarqué qu'il y avoit moins de danger à visiter les pestiférés à jeûn qu'après avoir mangé.

AIR nécessaire pour les mouvemens spontanés.

L'air infecté de substances putrides peut infecter nos humeurs sans que la puanteur nous avertisse du danger.

AIR nécessaire pour les mouvemens spontanés.

gus d'une odeur douçâtre, que la peste commença à se déclarer & à les obliger d'abandonner au plutôt cette Isle. On voit donc par cet exemple que ceux qui habitent un air chargé de vapeurs putrides, peuvent être exposés aux funestes effets de cette infection avant qu'elle se manifeste par une puanteur bien sensible.

Fermentations parfaites & imparfaites suivant que l'air concourt plus ou moins à ce genre de mouvemens spontanés.

L'action de l'air extérieur n'est pas moins nécessaire dans la fermentation que dans la putréfaction; quand cette cause manque, les sucus susceptibles de fermentation ne peuvent fermenter par le seul concours des autres causes que fort imparfaitement; ainsi la fermentation, comme la putréfaction, peut par la même raison être distinguée en fermentation parfaite & en fermentation imparfaite. Cette fermentation imparfaite se remarque facilement dans ce progrès de maturité dont les fruits cueillis sont susceptibles; car cette maturité qui ne peut augmenter alors que par un mouvement spontané dans les sucus de ces fruits, est certainement une espèce de fermentation sourde, puisque plus cette maturité a fait de progrès, plus les sucus de ces fruits sont susceptibles d'une fermentation vineuse parfaite, & plus ils sont disposés à fermenter promptement lorsqu'ils sont exposés à l'air. C'est encore par une espèce de fer-

AIR nécessaire pour les mouvemens spontanés.

mentation imparfaite que le suc d'une plante enfermée exactement dans un vase où l'air ne peut avoir d'accès, se débarrasse de son sel essentiel, & le dépose, comme les sucus qui fermentent à l'air déposent leur sel tartareux, avec cette différence que le premier sel qui est déposé sans le secours de l'air, est bien plus dissoluble que celui qui est déposé par les sucus que l'air a fait fermenter parfaitement: du moins est-il certain que le sel essentiel que nous tirons de plantes sans le secours de la fermentation, est beaucoup plus dissoluble que celui que déposent les liqueurs vineuses, lorsqu'elles fermentent. Le vin qu'on appelle *enragé*, & qui se fait en enfermant exactement le suc du raisin, aussi-tôt qu'il est exprimé, dans un tonneau environné de cerceaux de fer, est encore le produit d'une fermentation imparfaite.

Apparemment que toutes les conditions nécessaires pour procurer cette espèce de fermentation ne se rencontrent pas chez nous; car nous n'apercevons dans nos humeurs aucune trace d'une telle fermentation, sur-tout dans celles qui circulent & qui sont soumises à l'action des vaisseaux; car cette action, comme nous l'avons déjà dit, les dispose à la putréfaction, & par conséquent les

CHALEUR  
nécessaire  
pour les mou-  
vemens spon-  
tanés.

rend de plus en plus incapables de fermentation. On peut cependant penser différemment de certains fucs, particulièrement des matieres grasses épaissies qui croupissent, & qui alors peuvent être susceptibles d'une fermentation lente & obscure, comme celle qui arrive aux graisses surannées : ces matieres souffrent en effet dans certaines congestions des changemens difficiles à déterminer : tel est, par exemple, celui qui arrive quelquefois aux graisses épaissies dans des congestions scrophuleuses, & qui donne en quelque sorte à ces graisses la consistance & la forme de lard (a). On peut présumer que cet état est la suite d'une fermentation fourde qui peut rendre ces graisses rances, & d'un fort mauvais caractère.

*De la chaleur nécessaire pour causer les mouvemens spontanés qui dépravent nos humeurs.*

La chaleur est la première cause de tous les mouvemens qui s'opèrent dans les mixtes : l'eau & l'air, comme nous l'avons dit, ne sont que des instrumens qu'elle met en action dans les mouvemens spontanés ; c'est par la chaleur

(a) Plater. Obs. Liv. 3. pag. 6934

qui réside dans l'air, qui environne les corps susceptibles de fermentation ou de putréfaction, que ces mouvemens peuvent s'emparer parfaitement de ces corps, & c'est par la chaleur qui agit continuellement dans l'intérieur de ces corps, que ces mouvemens, du moins une pourriture imparfaite, ou une fermentation imparfaite, peuvent se saisir de ces mêmes corps.

Nous avons remarqué qu'il est nécessaire que les corps soient environnés d'air pour être entièrement livrés à la pourriture ou à la fermentation, & que c'est par cet air même que la chaleur peut causer les mouvemens spontanés parfaits ; c'est cet air extérieur, plus ou moins chaud, qui excite plus ou moins promptement ces mouvemens ; leur production dépend immédiatement de cette cause instrumentale mise en action par la chaleur ; mais il faut en même tems que cette chaleur mette aussi en mouvement l'air, qui est dispersé & renfermé dans l'intérieur du mixte ; car ce n'est que par l'action & la réaction de l'air intérieur & de l'air extérieur qui se correspondent, que ces mouvemens spontanés peuvent s'accomplir.

Il semble au contraire que les mouvemens spontanés imparfaits ne s'exécute-

CHALEUR  
nécessaire  
pour les mou-  
vemens spon-  
tanés.

La chaleur excite les mouvemens spontanés parfaits par le concours de l'air extérieur & de l'air intérieur.

La chaleur paroît agir seule dans les

tent que par la seule chaleur ; car, outre que l'air extérieur, comme nous l'avons remarqué, n'y contribue point, celui qui est distribué dans l'intérieur des corps n'agit point, ou du moins son action est-elle alors fort peu remarquable ; c'est un fait aisé à prouver : tout le monde sçait que quand la putréfaction parfaite s'empare d'un cadavre, elle y excite d'abord, par le déplacement de l'air intérieur, une espèce d'emphysème général ou d'enflure venteuse qu'on n'aperçoit jamais dans la putréfaction imparfaite ; les enfans, par exemple, qui meurent dans le sein de leur mere, & qui y sont atteints de cette dernière espèce de putréfaction, ne sont point sujets à cet emphysème général, dont on vient de parler, au contraire leur peau se flétrit toujours beaucoup ; il paroît donc que du moins la plus grande partie de l'air emprisonné dans l'intérieur du mixte ne se déplace point, que cet air reste immobile, condensé & sans action dans la putréfaction imparfaite ; c'est pourquoi je pense que l'air intérieur ne contribue point non plus à ce genre de putréfaction, ou que s'il y contribue, ce n'est que fort foiblement ; ainsi c'est à la chaleur seulement qu'on doit attribuer cette pourriture.

Qu'on nous permette de faire à cette

CHALEUR  
nécessaire  
pour les mou-  
vemens spon-  
tanés.

mouvemens  
spontanés,  
imparfaits.

occasion une petite remarque sur la digestion ; c'est qu'il semble évident que la dissolution des alimens dans l'estomac ne doit pas étendre son effet jusqu'à rompre & dégager l'air que ces alimens renferment dans leur substance ; car il est à présumer que ce dégagement est toujours l'effet des mouvemens spontanés parfaits : ainsi plus la digestion produit d'air, plus ces mouvemens y ont part, & plus ils dépravent les alimens. Il paroît en effet que les vents qui abondent dans les premières voies, naissent de digestions qui se font difficilement & lentement : or, plus les digestions se font lentement, plus les alimens séjournent ou croupissent dans l'estomac, & plus ils sont par conséquent exposés aux mouvemens spontanés parfaits ; ce qui doit faire croire que ces vents sont véritablement produits par ces mouvemens : mais ces digestions venteuses n'ont pas ordinairement de suites assez fâcheuses pour les attribuer à la pourriture, & il y a presque toujours d'autres signes qui obligent de les rapporter à la fermentation.

Les mouvemens spontanés parfaits, sur-tout la putréfaction, causent après avoir été excités, comme nous venons de le dire, par la chaleur extérieure, une chaleur extraordinaire dans le mixte dont

CHALEUR  
nécessaire  
pour les mou-  
vememens spon-  
tanés

Remarque sur  
les digestions  
venteuses.

Différence  
entre la cha-  
leur naturelle  
& la chaleur  
étrangère.

## 110 DÉPRAVATION DES HUMEURS.

ils se font emparés ; ainsi lorsque ces mouvemens excitent chez nous une pareille chaleur, nous ne devons pas la confondre avec celle que le jeu des artères produit dans la masse du sang, & qui est distribuée par tout le corps. Les Anciens s'étoient fort appliqués à démêler dans tous les cas ces deux sortes de chaleur, & ils distinguoient l'une par le nom de chaleur naturelle, & l'autre par celui de chaleur étrangere. Ils ont observé avec beaucoup d'exaétitude les effets que l'une & l'autre produisent conjointement dans certains cas ; & ils ont presque tous regardé ces effets comme des espèces de coétions que ces deux chaleurs produisoient dans les matieres sur lesquelles elles agissoient. Par exemple, ils ont mis au rang de ces coétions la digestion des alimens dans l'estomac, la formation de la matiere dans les abscess, &c. Ces grands Hommes ont d'ailleurs remarqué que ces coétions se font toujours avantageusement, lorsque la chaleur naturelle y domine sur la chaleur étrangere, & qu'elles ne forment au contraire que des fucs vicieux, lorsque la chaleur étrangere l'emporte sur la chaleur naturelle.

La doctrine des Anciens sur les effets de la chaleur dans le corps.

Quoique cette doctrine paroisse peu lumineuse, elle n'en est pas moins exacte ni moins vraie ; la voie que les An-

## DÉPRAVATION DES HUMEURS. 111

ciens ont suivie ne pouvoit pas les conduire plus avant dans la connoissance de ces causes. Bornés uniquement à l'observation, ils n'ont point entrepris de pénétrer, par le secours de la Physique expérimentale, jusqu'au principe de ces causes ; ils se font contentés de les sentir & de les distinguer, pour ainsi dire, sans les connoître ; les expériences de Physique leur paroissoient étrangères à la Médecine & à la Chirurgie, & sans les Corps Académiques qui se font formés depuis environ un siècle & qui se font appliqués à ces expériences, leur usage nous seroit sans doute encore inconnu aujourd'hui ; il ne nous convenoit pas de nous y attacher nous-mêmes ; c'est un travail immense qui ne doit occuper que ceux qui n'ont pour objet que l'étude de la nature. Ainsi la Physique expérimentale qui peut se joindre à l'observation pour éclairer nos recherches, est un secours que les Physiciens doivent nous prêter, & on ne peut pas reprocher à nos premieres Maîtres de l'avoir négligé ; nous leur devons des louanges au contraire d'avoir sçu y suppléer, comme ils ont fait, par leur application à observer scrupuleusement toutes les démarches de la nature dans les maladies. La Physique expérimentale à la vérité nous découvre

CHALEUR nécessaire pour les mouvemens spontanés.

est plus exacte que celle des Modernes.



CHALEUR  
nécessaire  
pour les mou-  
vemens spon-  
tanés.

en quelque sorte les ressorts cachés qui opèrent intérieurement les effets qui se manifestent au-dehors; mais c'est l'observation qui nous fait remarquer ces effets, qui nous en donnent la connoissance qui nous empêche de les confondre, c'est elle qui détermine même l'usage des expériences physiques; ainsi l'ignorance de la Physique expérimentale étoit chez les Anciens moins défavantageuse au progrès de notre Art, que la conduite téméraire des Modernes qui n'ont presque fait aucun usage de cette Physique ni de l'observation, qui ont pensé qu'on pouvoit pénétrer dans l'art de guérir, comme dans les sciences abstraites ou de pure intelligence, & que l'esprit seul, conduit par ses conjectures, pouvoit atteindre aux connoissances que cet art exige. On ne doit donc pas être étonné si les Anciens appliqués à observer & à se conduire uniquement par les sens, ont plus avancé que ces Physiciens spéculatifs dans la connoissance des causes sensibles, immédiates & particulières des phénomènes qui concernent notre Art. En effet, examinez la théorie des Modernes sur la matiere que nous traitons présentement, vous n'y trouverez que des causes vagues & supposées; vous verrez, par exemple, une fermentation imaginaire pro-

Erreurs des  
Modernes sur  
la fermenta-  
tion.

CHALEUR  
nécessaire  
pour les mou-  
vemens spon-  
tanés.

duire indistinctement tous les effets qui dépendent de la chaleur naturelle, ceux qui appartiennent à la chaleur étrangere, ceux que cause la chaleur en général dans tous les corps vivans, ceux qui appartiennent à la chaleur qu'on excite artificiellement dans les liquides par divers mélanges ou par d'autres procédés. C'est une fermentation qui fait la digestion dans l'estomac, qui forme les humeurs dans les vaisseaux, qui corrompt les fucs, qui fait la fièvre, l'inflammation, le pus, la sanie, le vin, le vinaigre, qui fournit une infinité de levains chimériques, qu'on a placé dans les glandes pour y produire les différens fucs qu'elles filtrent; c'est elle aussi qui adoucit les fucs des fruits dans la maturité, qui forme les sels volatils, les sels fixes, les sels alcali, les sels acides, les sels neutres, &c. Tous ces effets, bons ou mauvais, n'ont que la même cause; on ne connoît aucune cause particulière qui détermine & diversifie l'action de cette cause générale dans la production de tant de phénomènes si différens. Cette multitude d'effets qu'on lui attribue, n'offre en Médecine que des indications aussi vagues & aussi imaginaires que la cause à laquelle on les impute. Ce n'est pas ici la place de faire la même remarque sur les systèmes de la

114 DÉPRAVATION DES HUMEURS.

trituration de l'authocratie (a), de l'épaississement des fucs, de l'acrimonie de la lymphe, de l'acidité des humeurs, & sur tant d'autres nouvelles hypothéses générales, qui, comme le système de la fermentation, semblent chacune en particulier satisfaisante à tout; & qui aussi, comme la fermentation, se réduisent presque à rien, lorsqu'on leur oppose l'observation & les expériences physiques.

Comme la chaleur n'agit dans les mouvemens spontanés parfaits que par l'entremise de l'eau & de l'air, elle ne peut les exciter ni les accélérer qu'autant que ces deux dernières causes se rencontrent ensemble dans une proportion convenable. L'humidité qui se trouve dans un mixte, & qui suffit pour le rendre susceptible de pourriture, n'est pas celle que la chaleur employe immédiatement pour exciter cette pourriture; il faut penser de cette humidité intérieure comme de l'air renfermé dans chaque mixte susceptible de putréfaction; car de même que celui-ci ne peut être mis en action dans la pourriture que par un air extérieur, celle-là a besoin aussi d'une humi-

(a) Système où l'on regarde tous les mouvemens avantageux & désavantageux qui s'opèrent dans les maladies, comme autant d'efforts que la nature fait à dessein de se délivrer de quelque cause présente qui lui est nuisible.

CHALEUR  
nécessaire  
pour les mou-  
vemens spon-  
tanés.

Principaux  
systèmes ima-  
ginés par les  
Modernes.

Le progrès  
des mouve-  
mens spon-  
tanés ne ré-  
pond pas tou-  
jours au degré  
de la chaleur  
qui les excite.

DÉPRAVATION DES HUMEURS. 115

dité extérieure pour la faire agir dans le mixte qui se corrompt; ainsi il faut que l'air extérieur qui agit alors sur ce mixte soit d'abord fourni de parties aqueuses, ou qu'il se charge des vapeurs humides que le mixte lui-même exhale. Or dans ce dernier cas, une chaleur médiocre, telle que cette chaleur modérée qu'on appelle communément chaleur de digestion, fera beaucoup plus pourrissante qu'une chaleur plus forte, parce qu'une grande chaleur dissipe les vapeurs humides que fournit le mixte, elle dessèche l'air & le rend incapable d'exciter la pourriture, & le mixte lui-même se dessèche au lieu de se corrompre.

Mais lorsqu'indépendamment de ces vapeurs, l'air se trouve assez fourni de parties aqueuses pour ne pouvoir pas être desséché par une grande chaleur, cette grande chaleur excitera & accélérera la pourriture avec une vitesse extrême. Ces deux cas différens se remarquent facilement dans les plus grandes chaleurs de l'été; car lorsqu'un corps susceptible de pourriture est exposé dans cette saison à l'ardeur du soleil, il se dessèche au lieu de se corrompre; ou s'il se corrompt en partie, c'est parce que pendant la nuit le soleil discontinue à dessécher l'air qui l'environne, & si un corps est

CHALEUR  
nécessaire  
pour les mou-  
vemens spon-  
tanés.

CHALEUR  
nécessaire  
pour les mou-  
vemens spon-  
tanés.

## 116 DÉPRAVATION DES HUMEURS:

suspendu un peu haut & dans un lieu naturellement sec, il se desséchera en quelque sorte sans se corrompre; mais si cet air extrêmement chaud, se trouve aussi fort humide, comme il arrive dans les tems de tonnerre, il excite très promptement la pourriture dans les corps qui en sont susceptibles. Les étuves où l'on fait dessécher le sucre, & où l'air qui a souvent près de 150 degrés de chaleur, se trouve retenu avec les vapeurs humides que le sucre exhale, nous fournissent encore une preuve plus sensible de cette vérité, car une chaleur aussi considérable dans un air sec, cuit la chair des animaux au lieu de la corrompre; mais dans ces étuves elle la pourrit avec une vitesse inconcevable (a).

L'eau qui est chaude à un pareil degré, & même beaucoup moins, cuit aussi la chair des animaux; ainsi ce n'est point par l'eau seulement que la chaleur peut corrompre les corps: plus elle chauffe l'eau, plus elle communique à cette eau une agitation différente en quelque sorte des mouvemens spontanés qui sont produits, comme nous l'avons dit, par l'action & réaction du ressort de l'air.

C'est par cette raison que le dissolvant

(a) Boerhaave Chim. tom. 1. pag. 142.

## DÉPRAVATION DES HUMEURS. 117

de l'estomac qui a reçu son activité ou sa chaleur des vaisseaux, & qui est entretenu par cette même chaleur, continuellement renouvelée par l'effusion continuelle de ce suc, que ce dissolvant, dis-je, toujours entretenu dans cette chaleur ou agitation particulière, interrompt continuellement par cette même chaleur, que les Anciens ont nommée chaleur naturelle, les mouvemens spontanés, ou cette chaleur étrangère dans laquelle ils consistent, c'est-à-dire, cette chaleur qui dépend de l'air & de l'humidité extérieure & qui diffère par-là de la chaleur naturelle que produit le jeu des vaisseaux.

Cette chaleur étrangère ou ces mouvemens, ne doivent pas cependant, comme l'ont remarqué les Anciens, être exclus entièrement de la digestion; ils la facilitent en macérant les alimens; mais il faut qu'ils soient dominés par l'activité qui est propre ou particulière au dissolvant. C'est-là, pour parler le langage de ces premiers Maîtres, ce combat qui se fait dans la digestion, entre la chaleur naturelle & la chaleur étrangère, & qui, lorsque la chaleur naturelle triomphe, produit toujours une bonne coction, parce qu'en effet c'est par l'activité du dissolvant, qui résiste aux mouvemens

CHALEUR  
nécessaire  
pour les mou-  
vemens spon-  
tanés.

118 DÉPRAVATION DES HUMEURS.

CHALEUR  
nécessaire  
pour les mou-  
vemens spon-  
tanés.

spontanées, que se fait cette simple dissolution ou délayement qui produit un bon chyle. C'est par cette même raison encore que l'eau bien chaude qui a reçu du feu une activité particulière, une activité différente de celle de ces mouvemens spontanés, étant bûe à diverses reprises, lorsque quelque tems après le repas nous nous appercevons par une chaleur incommode dans l'estomac, ou par des rapports disgracieux, que nos alimens se dépravent; c'est par cette même raison, dis-je, que l'eau chaude suffit souvent pour arrêter cette dépravation.

Ainsi ce n'est point par l'eau qui inonde un mixte que la chaleur peut le corrompre, ce n'est point non plus par un air extérieur entretenu sec que cette chaleur peut causer cet effet; ce n'est que par un air extérieur fort chargé de parties aqueuses qu'elle doit nous faire craindre la putréfaction: d'où il résulte que toute chaleur, excepté celle d'un air humide, s'oppose d'autant plus à la pourriture, sur-tout à la pourriture parfaite, qu'elle est plus grande: & que plus au contraire la chaleur d'un air suffisamment humide est considérable, plus elle est pourrissante.

Non-seulement la chaleur peut dans certains cas s'opposer à la pourriture,

DÉPRAVATION DES HUMEURS. 119

mais elle peut encore mettre les sucs qui en sont susceptibles hors d'état de pouvoir se corrompre, sur-tout ceux qui s'endurcissent facilement par la coction. Les viandes qui sont chargées d'humeurs albumineuses ne peuvent presque plus se pourrir lorsqu'elles sont cuites. La chaleur qui durcit ces humeurs les rend pour ainsi dire incorruptibles. Le foye, par exemple, qui est fort rempli de sang, & qui est un des viscères le plus susceptible de pourriture lorsqu'il n'est pas cuit, peut se conserver des années entières après la coction sans se corrompre. Riolan dit qu'un foye cuit, qu'il avoit laissé aux Ecoles de Médecine, s'y conserva pendant une année, sans que la pourriture y eût donné atteinte.

Cette disposition antiputride que la chair acquiert par la coction, nous fait comprendre facilement pourquoi la chair qui ne seroit pas cuite se corromproit dans un estomac tel que les nôtres, qui ne sont pas accoutumés à digérer de la chair crue, & pourquoi elle s'y corrompt au contraire rarement, parce que nous la faisons cuire avant que de la manger. Par cette coction les sucs qui seroient les plus susceptibles de pourriture s'endurcissent, la partie fibreuse de cette chair s'attendrit, & par-là les sucs gélatineux

CHALEUR  
nécessaire  
pour les mou-  
vemens spon-  
tanés.

La chaleur  
peut mettre  
les corps hors  
d'état d'être  
susceptibles de  
pourriture.

CHALEUR  
nécessaire  
pour les mou-  
vements spon-  
tanés.

qu'elle contient, & qui ne s'endurcissent point comme les fucs albumineux, en sont plus facilement exprimés. Ainsi la chair cuite peut se digérer plus promptement & plus sûrement que la chair crue; celle-ci se corrompant dans l'estomac avant que de s'y digérer, peut nous faire périr. On rapporte en effet que le fameux Emard Ranconnet s'empoisonna en prison avec du bœuf crud, qu'il obtint de ceux qui le gardoient (a). Le sang mangé seul n'est pas nuisible lorsqu'il est cuit; mais il seroit dangereux de le prendre crud. J'ai vû un homme périr d'un vomissement de sang qui n'étoit pas considérable. On trouva dans son estomac beaucoup de sang corrompu & fort fétide, qui avoit jetté le malade dans une angoisse & dans une extrême foiblesse, accompagnées de fueurs froides & de fréquentes syncopes, qui furent bien-tôt suivies de la mort. On peut juger par cet exemple funeste, combien il est important en pareil cas de faire prendre beaucoup de boisson chaude, chargée de remèdes convenables aux malades pour interrompre la putréfaction, laver l'estomac & entraîner le sang qui y croupit.

La coction n'est pas si puissante contre

(a) Les Eloges des Hommes Sçavans de M. de Thou, avec les additions de Teiffier t. 1. pag. 163.  
la

La simple  
coction n'ar-  
rête pas la fer-

la fermentation que contre la putréfaction; car la chair qu'on a fait cuire, prend quelques jours après une odeur qui sent le fur. Les fucs gélatineux qu'elle contient, & qui sont fort susceptibles de fermentation acéteuse, s'opposent beaucoup par cette propriété dans la digestion, à la pourriture des substances qui se corrompent trop facilement.

La coction des graisses, par la chaleur de l'eau bouillante, n'est pas capable non plus d'empêcher que la fermentation ne puisse ensuite s'emparer de ces fucs. Les rapports nidoreux & amers que fournit assez souvent la viande cuite fort chargée de graisse, marquent que les matieres grasses, quoique cuites, ne sont pas exemptes de fermentation dans l'estomac.

Mais une chaleur fort au-dessus de celle de l'eau bouillante, peut leur donner un degré de coction qui les empêche de fermenter & de devenir rances. Apparemment que ce degré de coction consiste à dépouiller ces fucs de la plus grande partie de l'eau, & peut-être des fucs gélatineux qui se trouvent embarrassés dans les substances grasses, & qui les rendent plus susceptibles de fermentation; c'est par cette coction que le beurre qu'on appelle *beurre-fondu* peut se conserver fort

Mém. Tome I. Part. I.

E

CHALEUR  
nécessaire  
pour les mou-  
vements spon-  
tanés.

mentation,  
elle n'empê-  
che pas les  
fucs gélati-  
neux de s'ai-  
grir.

Elle s'oppose  
peu à la dé-  
pravaion des  
fucs gras.

Il faut une  
chaleur beau-  
coup plus  
grande que  
celle de l'eau  
bouillante  
pour empê-  
cher la fer-  
mentation des  
fucs gras.

122 DÉPRAVATION DES HUMEURS.

CHALEUR  
nécessaire  
pour les mou-  
vemens spon-  
tanés.

long-tems ; ainsi ceux qui sont fort sujets aux indigestions bilieuses, par l'usage du beurre ordinaire & de la graisse, doivent préférer pour la préparation de leurs alimens, le beurre & la graisse qui a passé par ce degré de coction. Il ne seroit pas moins convenable d'avoir la même attention pour la préparation des remèdes dans lesquels le beurre ou les graisses entrent en grande quantité, sur-tout pour les onguens que l'on veut conserver long-tems ; car sans cette précaution, ces remèdes deviennent rances & malfaisans.

§. III. *Mouvemens spontanés propres à chacune de nos humeurs.*

MOUVEMENS  
spontanés  
propres à cha-  
cune de nos  
humeurs.

Tout suc abandonné à lui-même est sur le champ susceptible de mouvemens spontanés ; mais les divers suc dont les plantes & les animaux sont remplis, demanderoient un ample examen pour s'assurer de l'espèce de mouvement qui peut arriver à chacun des suc, & pour rechercher toutes les circonstances qui peuvent apporter des changemens dans les dispositions de ces suc & dans les effets des mouvemens qui s'en emparent ; mais il nous suffit dans le cas présent de nous attacher à nos humeurs : elles exigent elles seules un détail considérable.

DÉPRAVATION DES HUMEURS. 123

*Dépravation des suc chyleux & gélatineux, & des graisses.*

DÉPRA-  
vation des suc  
chyleux & gé-  
latineux, &  
des graisses.

De toutes les humeurs qui composent la masse du sang nous ne voyons que les suc chyleux & gélatineux qui soient susceptibles de fermentation ; ils sont du moins les seuls qui nous en donnent des marques par une acrimonie acide ou rance, & ils ne paroissent sujets qu'à celle qui produit ces deux fortes d'acrimonie ; car aucun de ces suc ne laisse appercevoir la moindre trace de fermentation vineuse.

La fermentation qui tourne à l'acide ou à l'aigre, se fait souvent remarquer dans les suc, par l'odeur qu'ils exhalent. Il y a plusieurs cas où nous pouvons nous en appercevoir chez nous. Les enfans à la mammelle sentent ordinairement le suc, même ceux qu'on tient dans une grande propreté. La plupart des jeunes animaux qui ne sont que tetter ont la même odeur : ces preuves sont inutiles ; car on ne doute pas que le lait ne soit susceptible de fermentation acéteuse, ni que les suc gélatineux séparés des autres humeurs ne s'aigrissent facilement ; ce n'est pas ce que nous voulons remarquer ici. Nous nous proposons seulement d'examiner s'il y a des cas où ces suc donnent des marques de fermentation lors-

124 DÉPRAVATION DES HUMEURS:

DÉPRAVA-  
tion des fucs  
chyleux & gé-  
latineux, &  
des graiffes.

qu'ils font confondus avec les autres hu-  
meurs. Les adultes ont fouvent des fueurs  
qui sentent l'aigre: il y a toute apparence  
qu'il s'évapore en tout tems par la trans-  
piration beaucoup de substances chargées  
de fels acides, ou qui font du moins très-  
disposés à le devenir.

Les fels essen-  
tiels des fucs  
chyleux de-  
viennent aci-  
des par la fer-  
mentation, &  
alcali par le  
jeu des vais-  
seaux.

Ces fueurs aigres ont fait penser que  
nos humeurs, qui ont été fort travaillées  
par le jeu des vaisseaux, ne font peut-  
être privées d'acides, que parce que les  
acides dont ces humeurs étoient remplies  
auparavant, abandonnent les fels alcali,  
& s'évacuent insensiblement par différens  
excrétoires, & non pas parce que le sel  
acide que le chyle porte continuellement  
dans la masse du sang, dégénere & se con-  
vertit en alcali. Il n'y a que ces fueurs qui  
paroissent favoriser cette conjecture; mais  
la conversion des fels essentiels du genre  
acide des mixtes en alcali, ne semble-  
t'elle pas être confirmée par la pourritu-  
re, & ne paroît-elle pas manifeste dans  
la distillation où les fels neutres & acides  
disparoissent souvent, & prennent la for-  
me de l'alcali? Car ce changement n'ar-  
rive pas dans ces distillations, parce que le  
sel acide qu'on croit joint à l'alcali s'éva-  
pore, & laisse l'alcali seul. Cette évapora-  
tion ne peut pas être supposée dans ces  
opérations de Chymie, qui retiennent

DÉPRAVATION DES HUMEURS. 125

DÉPRAVA-  
tion des fucs  
chyleux & gé-  
latineux, &  
des graiffes.

également les fels acides & les fels alcali  
que fournissent des matieres qu'on distil-  
le: or, tout le sel essentiel de nos hu-  
meurs, lequel est pour la plus grande  
partie du genre acide, à cause des fucs  
nouveaux qui font la principale portion  
de ces humeurs, s'alcalise dans la distilla-  
tion lorsqu'il y est exposé à un certain  
degré de chaleur; il est donc certain que  
le sel essentiel acide de nos humeurs se  
convertit en alcali; d'où il s'ensuit que  
le changement de ce même sel en alcali  
dans nos vaisseaux peut arriver de même  
par la conversion des fels acides en fels  
alcali. Les excrétoires qui sentent l'aigre  
marquent seulement que quelques por-  
tions des fucs chyleux sont expulsées avec  
les fucs excrémenteux; & comme ces fucs  
s'aigrissent facilement par la fermentation  
lorsqu'ils sont exposés à l'air, l'acidité  
qu'ils laissent appercevoir après leur sor-  
tie, ne prouve nullement que l'acide qui  
la produit soit sorti d'un alcali qui com-  
posoit avec lui le sel primitif de nos fucs,  
ni que le sel alcali des humeurs ne soit  
qu'une portion de ce sel démembré par  
le jeu des vaisseaux. Il est vrai que plus ces  
humeurs restent long-tems sous le jeu des  
vaisseaux, plus leur sel s'alcalise; cette  
alcalifation dépend tellement en effet de  
l'action des artères, qu'elle se fait tou-

DÉPRAVATION des fucs chyleux & gélatineux, & des graisses.

jours plus ou moins promptement, selon que cette action est plus ou moins considérable: mais on n'a aucune preuve que le sel essentiel de nos humeurs soit originairement composé d'un alcali & d'un acide, ni que l'alcalification de ce sel se fasse par une décomposition qui le prive de sa partie acide. Nous venons au contraire de rapporter des faits qui nous assurent que ce sel peut indépendamment de cette prétendue décomposition, se convertir en alcali. Il est d'ailleurs très-certain que l'acidité que nos fucs contractent, n'arrive pas non plus par une décomposition qui prive ce sel de l'alcali prétendu qui étoit joint à l'acide; car ce sel devenu acide peut encore dégénérer ensuite en alcali: ainsi on ne peut conclure que l'acidité des excréments dont nous avons parlé, & l'alcalification des humeurs retenues dans les vaisseaux, arrivent parce que l'acide du sel essentiel & primitif des humeurs se détache & quitte l'alcali qui entre avec lui dans la composition de ce sel.

La pourriture succède dans certains cas facilement à la fermentation.

Les fucs qui fermentent parfaitement, quand ils sont extraits, ne peuvent pas fermenter entièrement, lorsqu'ils sont enfermés ou embarrassés par les parties grossières ou solides du mixte. Et dans ce dernier cas il arrive que la fermentation

DÉPRAVATION des fucs chyleux & gélatineux, & des graisses.

qui ne peut s'achever, fait place à la pourriture presque aussitôt qu'elle commence à naître dans un mixte; sur-tout dans un mixte, qui, comme la chair des animaux, est en partie rempli de fucs qui sont susceptibles de pourriture. Ainsi cette foible marque de fermentation qui s'aperçoit dans les chairs qui commencent à se corrompre, dépend des fucs chyleux qu'elles contiennent; mais la pourriture qui s'empare en même-tems des autres humeurs, éteint tout d'abord ce premier mouvement de fermentation. J'ai souvent remarqué dans les fucs que fournissent les scarifications qu'on fait dans des engorgemens causés par infiltration & suivis de gangrènes, le concours de ces deux mouvemens spontanés dans le commencement de la dépravation de ces fucs, & ensuite l'exclusion que la pourriture donne entièrement à la fermentation. Quand les fucs qui croupissent dans le tissu cellulaire & qui sont exposés à l'action de l'air par les scarifications, commencent à se dégager & à se dépraver, ils fournissent d'abord une odeur de lait croupi, c'est-à-dire une odeur sure & fétide, qui dépend du mélange des liqueurs qui sont l'engorgement. Celles qui sont susceptibles de putréfaction & qui en sont atteintes, exhalent une puanteur, qui se mêle



128 DÉPRAVATION DES HUMEURS.

à l'odeur aigre de celles qui se dépravent par fermentation; mais la puanteur domine de plus en plus à mesure que la pourriture l'emporte sur la fermentation, & bien-tôt l'odeur aigre disparoit entièrement; mais lorsque les chairs scarifiées viennent à fournir une suppuration purulente louable, cette puanteur disparoit aussi, parce que les matieres putrides s'épuisent & que les chairs ne fournissent plus que du pus.

Nous avons attribué à un mouvement de fermentation l'acrimonie rance que peut contracter la partie butyreuse ou grasse des succhs chyleux; mais nous n'avons point cru devoir prouver cette vérité, parce qu'il est aisé de s'en convaincre par le caractère acide qui se remarque dans cette acrimonie. Ce n'est pas par le goût, à la vérité, qu'on peut distinguer dans le cas présent ce caractère acide: car la saveur des corps rances est fort différente de la saveur des corps aigres; mais il se manifeste par d'autres signes, entre autres par l'espèce de rouille que ces corps produisent sur le cuivre: car cette rouille est toujours verte, comme celle qu'y produisent tous les acides; au lieu que la rouille que les alcali produisent sur ce même métal est bleue. Ainsi le verd-de-gris qui se forme aux

DEPRAVATION des succhs chyleux & gélatineux, & des graisses.

L'acrimonie rance dépend de cette fermentation.

DÉPRAVATION DES HUMEURS. 129  
vaisseaux de cuivre dans lesquels on a mis des graisses furannées, comme à ceux dont se servent les Chandeliers pour travailler le suif qu'ils employent à faire la chandelle, est une preuve familiere de l'acidité des matieres grasses devenues rances.

La fermentation ne produit rien de si viv & de si violent que cette espèce d'acrimonie portée à son comble. On peut en juger par l'impression détestable que nous fait au gosier un peu de beurre qu'on avale, lorsqu'il est considérablement atteint de cette dépravation.

Il est même aisé de remarquer, en passant, que nous n'avons en général rien de plus redoutable que les différentes acrimonies dont les succhs gras sont susceptibles: car soit que nous examinions ces succhs dépravés par la fermentation ou par la putréfaction; soit que nous examinions les changemens qui leur arrivent lorsqu'ils sont trop volatilisés par le jeu des vaisseaux, nous trouvons que de tous les succhs, tant ceux que fournissent immédiatement nos alimens, que ceux qui se trouvent chez nous, il n'y en a point dont l'acrimonie puisse être plus pernicieuse que celle des substances grasses ou huileuses.

La fermentation rance ne s'observe pas

F V

DEPRAVATION des succhs chyleux & gélatineux, & des graisses.

L'acrimonie rance est la plus violente de toutes les acrimonies produites par la fermentation.

Les acrimonies des succhs gras sont en général les plus fâcheuses.

Les mouvemens de fer-

DÉPRAVA-  
tion des fucs  
chyleux & gé-  
latineux, &  
des graiss.

mentation en-  
tient peu dans  
la doctrine de  
la suppura-  
tion.

chez nous si facilement que la fermenta-  
tion acéteuse ; cependant il ne paroît pas  
qu'il soit toujours impossible de l'apper-  
cevoir, si elle a lieu : car cette odeur  
forte & désagréable que prennent le beur-  
re, les graisses & les huiles qui se rancif-  
sent, est facile à remarquer. Ce seroit  
sur-tout dans les suppurations des fucs  
gras qui croupissent dans un lieu où l'air  
peut avoir accès, qu'on pourroit la re-  
connoître dans ce genre de suppuration ;  
mais peut-être n'y a-t-on pas fait d'atten-  
tion.

Cependant il faut avouer que les effets  
de la fermentation sont en général peu  
considérables dans les suppurations ; par-  
ce que dans quelque suppuration que ce  
soit où la fermentation peut s'emparer de  
quelques-uns de nos fucs, cette fermenta-  
tion, comme nous l'avons remarqué,  
est toujours accompagnée du moins de  
quelque commencement de putréfaction,  
qui arrive en même tems à d'autres hu-  
meurs, & celle-ci prend bien-tôt le des-  
sus. Ainsi ces suppurations fermentueuses  
ne peuvent être que fort obscures & fort  
passageres.

Dépravation  
mixte des fucs  
chyleux.

D'où il s'en suit que la dépravation pu-  
tride des fucs chyleux, c'est-à-dire des  
fucs qui chez nous sont les plus suscep-  
tibles de fermentation, doit beaucoup

plus nous occuper que cette fermentation  
qui disparoît dès son origine.

Il y a des cas néanmoins où ces fucs  
peuvent croupir dans un lieu inaccessible  
à l'air extérieur, par exemple dans la  
plûpart des tumeurs, que nous appel-  
lons communément tumeurs froides, &  
où une fermentation sourde peut, com-  
me nous l'avons déjà dit, s'en saisir long-  
tems avant que la putréfaction imparfai-  
te, qui peut y survenir & l'accompagner,  
prenne le dessus ; & il peut résulter de  
ces deux mouvemens imparfaits, occa-  
sionnés par un long croupissement, une  
dépravation mixte d'un genre fort obf-  
cur ou fort difficile à déterminer ; telles  
sont les dépravations des fucs qui forment  
le steatome, les gouêtres & la plûpart des  
autres tumeurs enkistées, peu suscep-  
tibles de suppurations virulentes, corrosi-  
ves & fétides ; car les suppurations que  
produisent les congestions des fucs gras,  
qui sont les fucs les plus sujets à devenir  
rancés, ont en effet rarement ces qualités  
pernicieuses ; & il est à présumer que les  
tumeurs qui se forment de fucs chyleux  
& gélatineux, s'il y en a qui soient sim-  
plement formées de ces fucs, ne peuvent,  
tant que ces mêmes fucs ne sont atteints  
que de fermentation, fournir de suppura-  
tions qui infectent la masse du sang de

Fvj

DÉPRAVA-  
tion des fucs  
chyleux, graif-  
seux & gélati-  
neux.

132 DÉPRAVATION DES HUMEURS:

matieres virulentes, c'est-à-dire de matieres qui se perpétuent; parce que le jeu des vaisseaux détruit toute dépravation produite par fermentation. Cette raison semble nous faire comprendre pourquoi il y a plusieurs espèces de tumeurs ou de congestions, qui, après un long croupissement des fucs qui les forment, se terminent heureusement par des suppurations sanieuses, lesquelles ne produisent aucuns mauvais effets sur les fucs ni sur les solides des parties voisines où la circulation est libre. Il est vrai que nous ne pouvons point reconnoître les fucs qui ont fourni la matiere de ces suppurations, parce qu'ils sont tellement défigurés, qu'il n'est pas possible de s'affurer s'ils sont du genre de ceux qui sont capables de fermentation; mais nous sçavons que le croupissement des humeurs qui ne sont susceptibles que de pourriture, produit des matieres virulentes; nous n'avons au contraire aucun exemple de suppuration virulente produite par la fermentation, & nous avons d'ailleurs des raisons qui nous empêchent de croire que ce genre de mouvement spontanée puisse effectivement en produire. On observe cependant que les fucs des arbres, arrêtés dans leurs tuyaux, peuvent être exposés par le croupissement à une fermentation qui

DÉPRAVATION des fucs chyleux, graisseux & gélatineux.

Les fucs chyleux, graisseux & gélatineux, ou les fucs cruds, ne peuvent se convertir par la suppuration en matieres qui puissent communiquer par contagion leur dépravation à la masse des humeurs.

DÉPRAVATION DES HUMEURS. 133

les rend en quelque sorte virulens, ou capables de se reproduire continuellement en communiquant leur dépravation aux fucs voisins: de-là viennent ces espèces d'ulcères chancreux, qui s'étendent de plus en plus, & dont on ne peut arrêter le progrès, qu'en amputant, justes dans la partie saine, toute la portion de l'arbre qui est abreuvée de ces fucs dépravés. Mais il faut faire attention que les tuyaux des végétaux n'ont point, comme les vaisseaux des animaux, une action qui puisse empêcher la fermentation de se communiquer aux fucs de la partie qui avoisine le croupissement; que ces tuyaux n'ont point, dis-je, cette action qui, comme on l'a prouvé ailleurs, change la nature du sel que la fermentation fait éclore.

*Dépravation des fucs albumineux, c'est-à-dire du sang & des fucs lymphatiques.*

Le sang se coagule, comme on le sçait; lorsqu'il cesse de circuler, la partie sereuse de la masse des humeurs l'abandonne. Si on le laisse exposé à l'air, lorsqu'il est ainsi coagulé & privé de son véhicule, il se liquéfie peu-à-peu, il devient fétide, il se volatilise & s'évapore, enfin tout ce qui reste dans le vase se réduit à un peu de substance grossiere, qui n'a

DÉPRAVATION des fucs chyleux, graisseux & gélatineux.

DÉPRAVATION du sang.

Le mouvement du sang est la pourriture.

pû se diffiper. On n'apperçoit dans cette destruction aucune apparence de fermentation; la pourriture est le mouvement spontanée qui s'empare immédiatement & manifestement de cette humeur. On a fait les mêmes observations sur les autres humeurs qui ne tiennent plus du caractère des fucs chyleux, comme sont la lymphe, la bile, l'urine, &c. Ainsi à la réserve du chyle, de la graisse & des fucs gélatineux, les autres humeurs ne sont susceptibles d'autre mouvement spontanée que de celui de pourriture. Il faut donc conclure de-là que le sang qui est extravasé ou qui croupit dans quelque partie du corps où l'air peut pénétrer, est immédiatement exposé à une putréfaction parfaite. La chaleur du feu ou de l'eau de cent degrés ou environ durcit cette humeur, mais la chaleur d'un air fort chargé de vapeurs aqueuses, quoique plus considérable, ne peut produire cet effet; car, comme nous l'avons observé, plus l'air est chaud & humide, plus il est pourrissant.

Nous avons remarqué ci-devant qu'il n'y a pas d'exemple bien décisif qui nous assure qu'une putréfaction parfaite, c'est-à-dire une putréfaction fétide, s'empare du sang extravasé dans un lieu où l'air extérieur ne peut avoir aucun accès, & où

l'air dispersé & retenu intérieurement dans ce même sang, ne peut se débarrasser & se rassembler; mais il est fort exposé à ce genre de putréfaction, quand il est épanché dans une capacité où l'air qu'il renferme peut aisément prendre du mouvement se développer & se faire une place pour se rassembler, comme sous le crâne, dans la poitrine & dans l'abdomen; néanmoins lorsque sa sérosité l'abandonne & le laisse comme à sec dans ces cavités, la pourriture s'en empare plus difficilement.

Quoique le sang ne soit susceptible de putréfaction parfaite que par l'entremise de l'air, il peut néanmoins, lorsqu'il séjourne dans un lieu où il est privé d'air extérieur, arriver avec le tems à un extrême degré de dépravation, par une putréfaction sourde ou imparfaite; car cette putréfaction va souvent jusqu'à la dissolution: nous en voyons des exemples dans les Scorbutiques, où le sang à force de croupir dans plusieurs vaisseaux, devient si fluide, qu'il survient des hémorrhagies qui sont quelquefois périr ceux qui sont affligés de cette maladie. On remarque aussi que dans certaines gangrènes de causes internes, le sang se trouve dès le commencement tellement dissous, qu'on ne peut faire les moindres incisions sans s'ex-

La putréfaction imparfaite peut être très-malsaine.

DÉPRAVA-  
tion du sang.

poser à une hémorrhagie très-difficile à maîtriser, parce que le sang traverse dans l'instant tout l'appareil qu'on lui oppose. Je crois cependant que cette dissolution générale ne dépend pas uniquement du simple croupissement, mais plutôt d'une partie de ce sang, qui après avoir croupi & s'être en partie corrompu, rentre dans les voies de la circulation, où l'action des vaisseaux acheve de le pervertir, ou de le rendre du moins assez actif pour causer dans la masse du sang une dissolution totale.

Différens degrés de putréfaction fourde du sang.

Cet extrême degré de putréfaction fourde, qui est occasionnée par le croupissement, n'arrive ordinairement que peu à peu; le sang dont elle s'empare a coutume de passer auparavant par différens degrés d'altération putride qui le rendent plus ou moins malfaisant. Celui qui est retenu dans les veines hémorrhoidales, & qui manque d'y avoir une issue qui lui étoit ordinaire, dérange bien-tôt la santé du corps indépendamment de la douleur & des autres incommodités qu'il peut causer dans la partie: ce dérangement est peu remarquable d'abord, mais il devient ensuite assez sensible par le malaise qu'il cause au malade: enfin il le jette dans une espèce de chagrin, dans des rêveries & dans des inquiétudes extraordinaires, qui

DÉPRAVA-  
tion du sang.

troublent en même-tems les opérations de l'esprit & du corps; mais aussi-tôt que ce sang vient à s'évacuer, tous ces accidens se dissipent. Lorsque cette même humeur séjourne long-tems dans la rate & dans la veine-porte, ou dans ses dépendances, elle cause des affections mélancoliques & hypocondriaques, c'est-à-dire des irritations accompagnées de divers symptômes, ordinairement plus effrayans que funestes; mais ce qui prouve que ce sang peut acquérir enfin par ce croupissement une acrimonie considérable, ce sont les douleurs vagues qui sont quelquefois beaucoup souffrir ces hypocondriaques, & qui sont semblables à celles que ressentent les Scorbutiques, & ceux dont la masse des humeurs est infectée de quelque virus.

Le sang qui s'extravase dans les contusions & qui forme des échymoses, surtout des échymoses considérables, n'a pas toujours un même fort. S'il s'y entretient assez détrempé pour pouvoir s'insinuer & se disperser dans le tissu cellulaire des graisses, il peut facilement être repompé & remis dans les voies de la circulation: alors la couleur foncée de l'échymose diminue peu à peu, elle devient jaunâtre, & elle s'efface enfin entièrement.

Différens états du sang dans les échymoses.

Si au contraire, il se rassemble & s'é-

138 DÉPRAVATION DES HUMEURS.

DÉPRAVA-  
tion du sang.

païffit, parce que sa sérosité se sépare & rentre dans les vaisseaux, il n'est plus susceptible de résolution, il peut rester long-tems dans cet état d'épaïffissement; mais alors, soit parce qu'il blesse la partie comme corps étranger, soit parce qu'il entretient une playe interne où il est placé; soit parce qu'il devient irritant par un commencement de dépravation qui lui donne de l'acrimonie, soit enfin parce que toutes ces causes agissent ensemble, il suscite presque toujours une inflammation suivie de suppuration ou de gangrène, & ces deux sortes de terminaisons ont fait penser que quelquefois le sang extravasé se pourrit, & que quelquefois il se convertit en pus.

Désordres  
que cause le  
sang extravasé  
sur les parties  
membraneu-  
ses.

On trouve souvent des épanchemens où le sang est liquide, & même dissous, sans qu'il puisse se résoudre: ce cas arrive sur-tout lorsque l'épanchement est placé sur des parties membraneuses; non-seulement ces parties permettent difficilement sa résolution, parce qu'elles ne lui fournissent pas, comme les graïsses, des routes pour rentrer dans les vaisseaux; mais elles sont d'ailleurs très-susceptibles d'irritation, la moindre impression que ce sang extravasé fait sur elles les enflamme, & la chaleur de l'inflammation accélère la pourriture & la dissolution de ce même

DÉPRAVATION DES HUMEURS. 139

DÉPRAVA-  
tion du sang.

sang: la malignité de cette putréfaction fait alors dégénérer l'inflammation en gangrène. Ces terminaisons sont assez ordinaires dans les épanchemens qui se font sous le crâne, dans la poitrine, &c.

Enfin le sang prend différentes formes selon les endroits où il croupit; celui qui est arrêté dans le cœur, dans les artères, dans les anévrismes, où il est continuellement battu, se réduit en caillots poly-peux; celui qui est arrêté & enfermé entre des parties qui n'agissent point, ou qui n'agissent que fort peu sur lui immédiatement, comme dans les veines, dans les varices, dans la rate, forme après un long croupissement, comme nous l'avons déjà dit, une masse compacte d'une couleur presque noire, d'une consistance d'onguent fort mol & gluant.

Le sang ex-  
travasé prend  
différentes  
formes, selon  
les endroits  
où il est arrêté  
& enfermé.

Les Anciens ont souvent méconnu le sang sous cette forme, lorsqu'ils l'ont trouvé dans la rate & dans des dilatations variqueuses de la veine-porte, ou lorsqu'il s'est ouvert une issue dans les intestins & s'est écoulé par les selles. Ils le prenoient alors pour une humeur mélancolique ou atrabilaire excrémenteuse. Cette méprise, qui est remarquable dans plusieurs Observations qu'ils nous ont laissées, est la source de leurs erreurs sur la couleur de l'humeur mélancolique, & sur cette

Sang dépravé  
dans la rate &  
dans la veine-  
porte, pris  
mal-à-propos  
pour une hu-  
meur mélan-  
colique excré-  
menteuse.

140 DÉPRAVATION DES HUMEURS.

DÉPRAVA  
tion du sang.

humeur même, lorsqu'ils l'ont regardée comme un suc excrémenteux & noir. Ce sang si défiguré par le croupissement, ne reste pas dans cet état, la pourriture imparfaite qui est la cause de ce premier changement fait du progrès, elle le rend très-malfaisant & le fait enfin tomber en dissolution.

Lorsque le sang arrêté ne fait que commencer à croupir & à se coaguler, il prend la consistance de caillots un peu polypeux, ou du moins de caillots un peu durs, tenaces & élastiques. On remarque souvent de ces caillots dans les pertes de sang des femmes & dans les épanchemens sous le crâne, dans les hémorrhoides, &c. mais bien-tôt cette consistance polypeuse s'évanouit, & ce sang passe par les différens états dont on vient de parler; j'entends seulement le sang qui est dans un parfait croupissement: car les caillots polypeux qui se forment dans le cœur, dans les anévrismes, ceux qui se produisent à l'ouverture des artères coupées, même ceux qui se font dans les veines, & qui sont frappées par le sang qui circule, ou par le battement des artères voisines (a), ne sont pas sujets à ce changement.

(a) Tels que les polypes vermiciformes que l'on trouve dans les veines, & que l'on a souvent pris

DÉPRAVATION DES HUMEURS. 141

Il paroît que la lympe, qui est à peu près de même nature que le sang, devoit être aussi susceptible que lui de dépravation putride; elle paroitra même plus corruptible, si on fait attention que la plupart de nos humeurs sont d'autant plus disposées à la pourriture qu'elles ont plus souffert l'action des vaisseaux: or, la lympe est une de nos humeurs les plus travaillées, elle devoit donc aussi être des plus susceptibles de pourriture. Mais il ne suffit pas que nos humeurs souffrent long-tems l'action des vaisseaux, pour être fort disposées à se corrompre; il faut de plus qu'elles soient suffisamment fournies de sels presque alcalisés, & de souchres volatilisés & exaltés par cette élaboration. Ces dispositions doivent manquer en partie dans la lympe; car plus cette humeur a souffert l'action des vaisseaux, plus ses souchres se fixent, & plus elle est dépouillée de ses sels: il semble donc au contraire que plus elle est travaillée, moins elle devient susceptible de dépravation; c'est sans doute en partie pour cette raison, que dans l'hydropisie ascite, la lympe qui abonde ordinairement dans la liqueur épanchée, se con-

DÉPRAVA  
tion de la lym  
phe.

La lympe est  
peu suscepti  
ble de dépra  
vation.

pour des vers, lesquels se forment vraisemblablement dans des veines accompagnées de quelques artères qui les endureissent par leur battement.

DÉPRAVA-  
tion de la lym-  
phe.

serve long-tems sans donner des marques d'une altération considérable. Il est vrai que cet effet peut dépendre aussi en partie de la grande quantité d'eau dans laquelle cette lympe est noyée.

Quoique la lympe ne doive pas être fort susceptible de pourriture, sur-tout dans les cas où elle ne se trouve pas exposée à l'accès de l'air, elle peut cependant, à cause de l'élaboration excessive des sels qui lui restent, & qui sont fortement retenus par la fixité ou ténacité des souphres dans lesquels ils sont enveloppés, elle peut, dis-je, être capable, par un long croupissement dans les tumeurs qu'elle forme, d'un degré de putréfaction sourde & de malignité, auquel les autres humeurs, même celles qui sont les plus susceptibles de corruption, ne peuvent peut-être pas atteindre.

On ne doit pas confondre les tumeurs lymphatiques avec les autres tumeurs formées de sucs blancs.

Mais afin de ne pas nous abandonner ici à de simples conjectures, nous allons recourir à l'Observation; elle nous fera distinguer sûrement les tumeurs lymphatiques (a) d'avec les autres; elle nous

(a) Nous ne comprenons pas ici sous le genre de tumeurs lymphatiques quantité de tumeurs auxquelles on a donné ce nom mal-à-propos, mais seulement celles qui sûrement sont formées par une véritable lympe, telles que celles dont nous allons rapporter ici quelques exemples. L'Académie prie ceux qui auront occasion, soit après la mort des malades, soit après des extirpations de tumeurs formées par

DÉPRAVA-  
tion de la lym-  
phe.

conduira dans l'intérieur de ces tumeurs, & nous y montrera à découvert les divers changemens que souffre la lympe qui engorge leur tissu, & les désordres

congestion, comme skirres, écrouelles suppurées & non suppurées, ganglions, exostoses, tumeurs enkistées, cancers, &c. de disséquer ces tumeurs, & de faire toutes les expériences nécessaires pour découvrir la nature, l'état & la quantité des humeurs & de la substance solide qui les forment. Le procédé le plus usité pour découvrir le rapport que les liquides & les solides ont entre eux par leur quantité, c'est de faire macérer dans beaucoup d'eau la partie, après l'avoir pesée. On la manie doucement deux fois par jour pour exprimer les sucs qu'elle contient, & on a soin de changer l'eau chaque fois, de crainte que cette eau ne se charge de substances qui se corrompent, & détruisent par leur pourriture le tissu des solides. Quand ces solides ont déposé leurs sucs, on peut en couper une petite parcelle pour l'examiner avec le microscope devant & après l'avoir fait sécher. On accélère beaucoup la sortie des sucs, si on fait chauffer l'eau sur de la cendre chaude un peu avant que de manier la partie que l'on y fait tremper; mais cette précaution demande beaucoup de circonspection, parce que si on fait trop chauffer l'eau, elle durcit les sucs albumineux, & l'expérience ne peut plus réussir: le même inconvénient arrive aussi quand on fait dessécher un morceau de chair au feu avant que d'en avoir extrait les sucs albumineux. Quand la partie paroît ne plus rien laisser échapper dans l'eau, on la fait sécher parfaitement, & on jugera par la diminution du poids de la quantité de sucs qu'elle contenoit. On peut aussi examiner la nature des suppurations avec une lame de cuivre: si la matière y cause une rouille verte, on peut présumer que leur sel sera acide; si la rouille est bleue, il sera alcali, ou bien on peut se servir du papier bleu; si elles le rougissent, elles contiendront des sels acides, ou de syrop de violette, & si elles verdissent ce syrop, ils seront alcali.



144 DÉPRAVATION DES HUMEURS.

différens que cette humeur y cause.

DEPRAVA-  
tion de la lym-  
phe.

Ce tissu se trouve dans deux états fort remarquables : car on a observé que les tumeurs lymphatiques peuvent, comme beaucoup d'autres genres de tumeurs, se former lentement par une extension excessive du tissu vasculaire ou glanduleux de la tumeur, sans éteindre la vie de ce tissu, je veux dire, sans en abolir l'action organique, & sans que l'humeur qu'il renferme soit dans une parfaite congestion, ou dans un parfait croupissement. On a observé aussi, que ces tumeurs sont produites par une lympe accumulée dans une partie où elle est retenue dans un parfait croupissement, parce que la vie ou l'action organique du tissu de cette partie est entièrement éteinte, ou parce que ce tissu lui-même est détruit dans l'endroit où cette humeur est arrêtée.

observation  
sur une tu-  
meur lymphatique  
énorme.

On trouve un exemple remarquable d'une tumeur lymphatique de la première espèce dans les Ephémérides d'Allemagne (a). Comme l'histoire de cette tumeur est rapportée par un Observateur fort exact & fort intelligent, qui a soigneusement remarqué tous les caractères qui distinguent ce genre de tu-

(a) An. 1692, Dec. 3, 261, 2.

meurs

DÉPRAVATION DES HUMEURS. 145

meur d'avec les autres, il nous suffira de donner ici un précis de son Observation, pour connoître & déterminer exactement la nature de ces tumeurs. Celle dont il s'agit occupoit le bras d'une femme; elle avoit acquis un tel volume, que dans les derniers tems elle pesoit environ deux cent livres. On examina cette tumeur après la mort de la malade; sa substance solide étoit principalement formée de cellules membraneuses & parsemées de quelques petits grains glanduleux; ces cellules étoient remplies d'une liqueur fort claire & fort fluide, entremêlée de petits flocons graisseux; elle étoit presque insipide, & prenoit sur le feu la consistance, la blancheur & le goût du blanc d'œuf cuit (a). Les cellules qui contenoient cette liqueur étoient enduites d'une humeur muqueuse (b). La substance de cette tumeur étoit peu fournie d'artères & de veines, & elle ressembloit assez à celle du pis des vaches. Quand elle fut desséchée, elle se trouva réduite à sept livres; ainsi la quantité de liquide que contenoit la tumeur surpas-

DEPRAVA-  
tion de la lym-  
phe.

Proportion  
de l'humeur  
avec la sub-  
stance solide  
de cette tu-  
meur.

(a) Propriétés particulières aux suc lymphatiques.

(b) Peut-être que les petits corps glanduleux dont nous venons de parler sont destinés à filtrer cette humeur muqueuse qui enduit le tissu cellulaire.

Mem. Tome. I. Part. I.

G

146 DÉPRAVATION DES HUMEURS.  
soit plus de vingt-sept fois celle de la substance solide.

DÉPRAVATION de la lym-  
phe.

La grande extension de la peau, qui avoit extrêmement dilaté les pores de cette partie, procuroit des issues, par lesquelles l'humeur s'échappoit quelquefois en grande quantité, sans une diminution bien considérable de la tumeur. Cette exudation étoit ordinairement précédée d'une tension douloureuse, la partie malade devenoit livide & la fièvre survenoit; mais l'évacuation dissipoit tous ces accidens, & la malade, à la tumeur près, jouissoit d'une assez bonne santé.

Etat des solides & des sucs dans cette tumeur.

On voit assez par cet exposé, que tout le désordre que la lympe a causé dans cette tumeur, se réduit dans une extension prodigieuse des tuyaux ou vésicules qui contenoient cette lympe, & que ces conduits ont, malgré cette extension, conservé leur action organique; en sorte qu'ils ont pu entretenir le mouvement & la fluidité de cette humeur, & la préserver d'altération. Il n'est pas douteux néanmoins que son cours ne dût être ralenti à proportion de la dilatation des vaisseaux qu'elle remplissoit; mais ce retardement, quoique considérable, n'étoit pas suffisant pour lui faire perdre entièrement sa fluidité, ni pour l'exposer à aucune dépravation remarquable.

DÉPRAVATION DES HUMEURS. 147

Cependant ce ralentissement prouve assez que ce genre d'humeur est peu susceptible d'épaississement & d'altération; car le sang, comme nous l'avons remarqué, s'altère dans les varices, c'est-à-dire dans des veines dilatées qui retardent son mouvement; au lieu que la lympe a pu se trouver ici dans le même cas sans se dépraver; il paroît donc qu'elle ne s'altère pas aussi facilement que le sang.

Voici une autre Observation qui prouve la même chose, & qui nous apprend en même-tems que cette humeur est néanmoins susceptible d'une dépravation pernicieuse. Il paroît au bras d'une jeune Dame une petite tumeur indolente, dure, ronde & vacillante, qui augmente peu à peu, & acquiert dans l'espace de sept années un volume égal à celui d'un œuf de poule: enfin une douleur vive se déclare & devient intolérable; la fièvre survient, M. Petit est appelé, il ne reconnoît d'autres ressources contre la malignité de cette tumeur que l'extirpation; la malade s'y soumet, M. Petit fit au plutôt l'opération. Il remarqua après avoir fait son incision à la peau, que le corps de la tumeur étoit placé immédiatement sous l'aponévrose de l'avant-bras; il ouvrit cette aponévrose sans toucher au kyste qui renfermoit la tumeur,

DÉPRAVATION de la lym-  
phe.

La lympe est moins susceptible d'altération que le sang.

Autre Observation sur une tumeur lymphatique, par M. PETIT.

Amputation de cette tumeur.

148 DÉPRAVATION DES HUMEURS.

& détacha avec le doigt ce kyste des parties qui lui étoient adhérentes, ménageant cependant deux petits cordons de vaisseaux qui se joignoient à la tumeur par ses extrémités. Après avoir détaché cette tumeur de toutes parts, il fit à chacun de ces cordons une ligature, & les coupa, ce qui termina son opération. Il coupa avec ces vaisseaux le tendon du muscle palmaire, parce que ce tendon qui les accompagnoit, s'étoit inféré entre les lames membraneuses qui formoient le kyste.

Direction de la tumeur.

La tumeur avoit non-seulement la grosseur d'un œuf de poule, mais aussi la figure; son kyste n'avoit point été endommagé, il sembloit mince, lisse & transparent, excepté une partie qui paroissoit opaque & épaisse. Il étoit fourni de beaucoup de vaisseaux sanguins assez considérables qui étoient placés entre ses lames, & qui se multiplioient beaucoup par leurs ramifications. Je me trouvai chez M. Petit lorsqu'il disséqua cette tumeur; toute la chair renfermée dans le kyste étoit extrêmement pâle, on n'y remarquoit point de vaisseaux sanguins, excepté vers les extrémités, c'est-à-dire vers les endroits où les deux cordons de vaisseaux dont nous avons parlé s'inféroient dans le kyste; car il y avoit à ces

DÉPRAVATION DES HUMEURS. 149  
extrémités quelques petites branches de ces vaisseaux qui pénétroient dans la substance de cette tumeur.

DÉPRAVATION de la lymphé.

Le tissu de cette substance paroissoit, à la réserve d'un endroit dont nous parlerons, formé de vaisseaux ou de vésicules dont les parois étoient extrêmement déliées & pellucides; il avoit assez l'aspect de la chair d'une pêche qui approche de sa maturité, & qui est récemment coupée & encore mouillée de son suc; mais sa couleur étoit plus blanchâtre. M. Petit, Praticien consommé, reconnut au premier coup d'œil que cette substance étoit la même que celle qui domine ordinairement dans les tumeurs chancreuses, elle étoit ferme & avoit conservé cette élasticité souple, qui est propre aux chairs saines, & remplies de sucs fluides.

Cette tumeur étoit chancreuse.

Nous coupâmes de petites tranches de cette chair en forme de petites lames, & nous remarquâmes qu'elles étoient extrêmement flexibles, diaphanes & difficiles à rompre, & que quand on les allongeoit elles se retiroient par la force élastique de leur tissu; nous les examinâmes avec une loupe, nous n'y pûmes remarquer aucune contexture, à cause de la transparence de leurs vaisseaux qui les confondoit avec l'humeur qu'ils contenoient; ainsi la substance de ces petites

Etat des solides & des liquides dans cette tumeur.

DÉPRAVA-  
tion de la lym-  
phe.

tranches ne paroïssoit que comme une matiere gélatineuse claire, mais fort tenace & fort élastique. Cette élasticité dépendoit vraisemblablement du tissu vasculaire ou vésiculaire de cette substance qui avoit conservé du moins une partie de son ressort naturel. La liqueur que renfermoit ce tissu étoit peu fluide, soit qu'elle eût contracté cette consistance par son séjour dans la tumeur, soit qu'elle se fût coagulée par le froid depuis l'opération; mais il y a toute apparence que ces deux causes avoient contribué à cet épaisissement.

Nous trouvâmes dans cette tumeur plusieurs petites cavités de différente grandeur, dont les parois étoient fort polies, & n'avoient aucune callosité; ces cavités renfermoient une liqueur très-lympide & très-fluide qui s'écoula. Nous ne pûmes pas faire sur cette liqueur les épreuves nécessaires, pour connoître si elle avoit les caracteres de la lymphe; mais j'ai remarqué dans d'autres tumeurs lymphatiques où il y avoit des cavités considérables remplies d'une pareille liqueur, que ce n'étoit point une lymphe, mais une sérosité qui paroïssoit être purement aqueuse (a). M. Petit pressa la

Autre Obser-  
vation sur une  
tumeur lym-

(a) M. BOUQUOT le jeune, Chirurgien Aide-  
major de l'Hôtel Royal des Invalides, a communi-

DÉPRAVA-  
tion de la lym-  
phe.

substance de cette tumeur, pour exprimer dans l'eau bouillante un peu de l'hu-

qué depuis peu à l'Académie une Observation qui prouve la même chose. Il donne dans cette Observation le détail d'une tumeur énorme qui occupoit toute la cuisse. Toute la jambe étoit fort tuméfiée aussi; mais l'ensure de cette partie étoit très-différente de celle de la cuisse; car elle étoit entièrement œdémateuse; celle de la cuisse étoit au contraire fort ferme, & avoit conservé assez d'élasticité pour ne laisser paroître aucune marque des doigts, lors même qu'on appuyoit fort sur cette tumeur. On avoit remarqué une fluctuation peu distincte à la partie supérieure & externe de la cuisse; cette fluctuation dépendoit comme on l'a remarqué par l'ouverture de la tumeur après la mort du malade, d'une liqueur fort claire & sans mauvaise odeur, qui étoit renfermée dans une grande cavité, qui avoit ses parois fort polies. M. Bouquet versa de cette liqueur dans l'eau bouillante, elle ne s'y épaisit ni ne se durcit point, ce qui lui prouva que ce n'étoit point une lymphe mais seulement une liqueur séreuse. Il n'en étoit pas de même des suc qui engorgeoient toutes les chairs de la cuisse: car il reconnut par la même épreuve que c'étoit une véritable lymphe qui s'étoit condensée dans ces chairs, & qui leur donnoit assez la forme d'un lard fort compact ou fort ferme, à la réserve que les doigts n'y appercevoient rien de gras en la touchant (\*): l'humour qui causoit l'ensure œdémateuse de la jambe n'étoit formée, comme il le remarque, que de suc graisseux, inondés par une humeur pituiteuse ou séreuse: Ainsi il a observé qu'il y avoit dans cette maladie trois sortes de suc blancs en congestion, qu'il n'a point confondus, comme on fait ordinairement & mal-à-propos, sous le nom de lymphe.

(\* Peut-être que les graisses que nous avons dit ( pag. 150. ) que quelques Observateurs ont remarquées dans les congestions scrophuleuses n'étoient, comme dans l'Observation présente, qu'une matiere lymphatique épaisse, qu'ils auroient prise pour des graisses devenues solides; car les Anciens connoissoient fort peu les suc lymphatiques.

DÉPRAVA-  
tion de la lym-  
phe.

meur qu'elle contenoit. La chaleur de l'eau durcit aussi-tôt cette humeur, & la rendit opaque & blanche comme du blanc d'œuf durci par la coction.

Le kyste étoit formé de plusieurs lames très-fines, mais très-fortes, très-adhérentes les unes aux autres, &, comme nous l'avons dit, assez fournies de vaisseaux sanguins.

Ce kyste, ou plutôt cette tumeur, a vraisemblablement pris naissance d'une glande conglobée ou lymphatique, livrée à quelque cause extraordinaire qui avoit forcé les bornes de son volume naturel, & les avoit portées extrêmement loin sans faire périr entièrement le tissu de cette glande dégénérée en une tumeur si considérable; car, comme nous l'avons remarqué, la substance de cette tumeur paroissoit encore fort saine; mais la consistance de la lymphe qu'elle contenoit ne permet pas cependant de douter que l'action organique de ce tissu ne commençât à s'affoiblir excessivement.

Portion de  
lymphe dépra-  
vée dans la tu-  
meur.

En pressant la tumeur, pour exprimer un peu de sa liqueur dans l'eau bouillante, nous apperçumes que sa substance étoit si molle dans un endroit, qu'elle ne pouvoit résister à la moindre pression: cet endroit étoit au bord de la tu-

DÉPRAVA-  
tion de la lym-  
phe.

meur, immédiatement sous le kyste du côté qui regardoit la peau; nous y trouvâmes une matiere qui avoit une consistance un peu plus ferme que celle du pus, mais moins liée, moins égale ou moins uniforme; cette matiere étoit opaque, sans odeur, & avoit une couleur blanche fort terné; elle occupoit une étendue de quatre ou cinq lignes de profondeur, & d'environ huit ou neuf lignes en longueur & en largeur. Nous en jettâmes un peu dans l'eau bouillante; elle devint aussi-tôt blanche & dure, mais elle étoit plus friable & plus inégale que celle que nous avons exprimée de la substance saine de la tumeur, & que nous avons exposée à la même épreuve. Cependant la couleur & la consistance que lui donna sur le champ l'eau bouillante, manifestoit encore assez que cette matiere croupissante étoit une véritable lymphe, qui n'avoit presque pas encore changé de nature, mais qui avoit cependant acquis déjà assez d'acrimonie pour détruire les vaisseaux qui la contenoient, & pour exciter une douleur très-cruelle, & d'autres fâcheux accidens.

Il y a bien de l'apparence que cette douleur & ces accidens dépendoient de l'action de cette lymphe dépravée sur la portion du kyste, qui la couvroit im-

DÉPRAVATION de la lym-  
phe.

La douleur ne répond pas toujours à la dépravation de la lym-  
phe dans les tu-  
meurs lym-  
phatiques ou  
chancreuses.

médiatement; ce kyste étoit beaucoup plus épais & beaucoup plus compact vis-à-vis cette matiere que par-tout ailleurs, ce qui marquoit assez que cette membrane avoit été fort irritée dans cet endroit.

C'est par cette irritation qu'on a été averti promptement de la dépravation de cette lympe croupissante; car il y a toute apparence que si ce croupissement fût arrivé dans le centre de la tumeur, cette lympe auroit pû par un long croupissement, se corrompre jusqu'à un extrême degré, sans manifester sa dépravation par des effets si sensibles; parce que le fressle tissu de l'intérieur de cette tumeur étoit plus susceptible de mortification & de destruction, que de sensibilité & d'irritation. Ainsi, il n'est pas douteux que dans ces tumeurs la douleur & les autres accidens ne doivent pas toujours répondre au degré de dépravation de l'humeur qui se corrompt, ni au désordre que cette humeur cause dans l'intérieur de la tumeur.

Autre Obser-  
vation sur une  
tumeur lym-  
phatique deve-  
nue chancreu-  
se; par M. DE  
LA PEYRO-  
NIE.

Monsieur de la Peyronie nous a communiqué une Observation qui appuye entièrement cette conjecture. Une femme s'aperçut d'une petite tumeur dure & un peu douloureuse, qui lui étoit arrivée à la mammelle, sans qu'aucune cause extérieure eût paru y contribuer. Cette tu-

DÉPRAVATION de la lym-  
phe.

meur étoit placée au milieu du corps de la mammelle; elle augmenta si promptement, que dans l'espace de deux ans la mammelle étoit devenue d'une grosseur prodigieuse. Monsieur Blanchard (a) qui vit alors la malade, lui conseilla l'amputation, comme le seul remède qui pût la guérir.

Monsieur de la Peyronie qui fit l'opération, & qui ne néglige rien pour s'éclaircir sur la nature de ce genre de maladie, fit la dissection de cette tumeur en présence de plusieurs Chirurgiens. Il y avoit entre la peau & la tumeur une épaisseur d'environ un pouce de substance grasseuse assez bien conditionnée; mais nous trouvâmes le tissu qui formoit le corps de la tumeur, & les suc qui remplissoient les vaisseaux de ce tissu dans deux états fort différens.

Dissection de  
la tumeur.

Le centre avoit une couleur livide, il étoit très-mou, gangrené & putride, cependant sans mauvaise odeur; il laissoit échapper, lorsqu'on le coupoit, une liqueur sanieuse que la putréfaction avoit fait tomber entièrement en dissolution; cette liqueur avoit une couleur rousse très-foncée. Ce centre corrompu avoit quatre ou cinq pouces de diamètre; il

Différens états  
du tissu de la  
tumeur.

(a) Chirurgien Juré de Paris.

DÉPRAVA-  
tion de la lym-  
phe.

étoit enfermé de toutes parts par une substance semblable à celle de la tumeur précédente, mais plus ferme; elle avoit environ trois pouces d'épaisseur. L'humeur qu'elle contenoit s'y étoit tellement épaissie, que nous ne pûmes pas en exprimer une goutte, quoique la mammelle ne fût pas encore entièrement refroidie. Il y avoit au bord de cette substance, du côté qui touchoit la partie corrompue, une espèce de cercle inégal formé de taches rouges de différente étendue. La couleur, de ces taches qui étoient d'un rouge clair, sembloit marquer une inflammation, qui précédoit le progrès de la gangrène, & qui étoit excitée par l'acrimonie des fucs corrompus de la partie gangrénée. Nous doutons cependant que ce fût une inflammation; car peut-on concevoir une inflammation dans un tissu, dont l'action organique, s'il y en avoit encore, n'étoit pas suffisante pour entretenir seulement la fluidité des fucs dont il étoit engorgé? Il n'est pas même certain que ce fût du sang qui causoit cette couleur rouge, dans un tissu où l'on ne remarquoit pas la moindre apparence de vaisseaux sanguins; il semble que l'humeur qui remplissoit ce tissu prenoit elle-même cette couleur, lorsqu'elle commençoit à se dépraver & à tomber

DÉPRAVA-  
tion de la lym-  
phe.

en dissolution: ce qui me donne ce soupçon, c'est que la sanie qui résultoit de cette dissolution conservoit en partie cette couleur; car non-seulement elle avoit une couleur rousse foncée quand il y en avoit beaucoup, mais de plus elle paroissoit presque aussi rouge que les taches dont nous parlons quand il y en avoit peu, & que la lumière le pénétrait facilement.

Du reste il ne paroissoit nulle part aucune callosité, ni aucun vestige de corrosion au bord de ce tissu qui avoisinoit la partie corrompue; peut-être que les fucs putrides privés de l'accès de l'air n'avoient pu parvenir au degré de malignité qui peut leur donner cette qualité corrosive, qu'acquiert ordinairement le virus du cancer ulcéré; car on a remarqué que les fels qui peuvent mordre sur les métaux, étant exposés à l'air, n'agissent point sur ces mêmes métaux, quand ils sont renfermés dans un vase où l'air extérieur ne peut pénétrer: enfin on ne voyoit dans le centre corrompu de la tumeur qu'un tissu détruit par une gangrène humide, accompagnée d'une putréfaction sourde ou imparfaite qui avoit fait tomber en dissolution les fucs de ce tissu; ce même tissu ne paroissoit plus, sur-tout après avoir laissé échapper ses fucs, qu'un corps

La lympe  
corrompue  
n'étoit ni fœ-  
tide ni corro-  
sive, parce  
qu'elle étoit  
privée de l'ac-  
cès de l'air.

DÉPRAVA-  
tion de la lym-  
phe.

Nature du  
tissu de la tu-  
meur.

Expériences  
qui prouvent  
que cette tu-  
meur étoit  
formée de  
lympe.

mollasse extrêmement spongieux & comme folliculaire; celui du reste de la tumeur, qui au contraire étoit dur, paroissoit pellucide & engorgé d'une humeur qui avoit la couleur d'une gelée de viande figée, mais moins transparente & beaucoup plus ferme.

Comme nous ne pumes faire sortir aucune goutte de cette humeur par expression ni autrement, pour l'exposer seule à la chaleur de l'eau bouillante, M. de la Peyronie coupa plusieurs petites tranches de ce tissu engorgé, & les jeta dans l'eau bouillante où elles devinrent très-dures; leur couleur & leur transparence, qui étoient pareilles à celle de la corne neuve qu'on employe pour les lanternes, devint blanche & opaque. Monsieur de la Peyronie soupçonna que les parties solides de cette substance pouvoient acquérir dans l'eau bouillante un racornissement capable de contribuer, peut-être plus que l'humeur qu'elles renfermoient, à l'endurcissement de ces petites lames. Pour dissiper ce soupçon, s'il étoit possible, il jeta aussi dans l'eau bouillante de l'humeur qui étoit tombée en dissolution: cette sanie qui, comme nous l'avons dit, étoit roussie ou rougeâtre, se mêla avec l'eau, la troubla entièrement & lui donna une couleur blanchâtre,

DÉPRAVA-  
tion de la lym-  
phe.

mais elle ne se durcit ni ne s'épaissit point. M. de la Peyronie jugea à propos d'en faire mettre dans un vase sans eau sur le feu: l'effet en fut plus remarquable, car celle qui toucha d'abord le fond du vase qui étoit déjà échauffé, prit aussi-tôt une couleur sale un peu blanchâtre, avec une consistance fort liée, opaque & assez dure; cette consistance ne fut pas causée par le desséchement de cette humeur, car elle étoit couverte de beaucoup d'autre, qui ne prit la même consistance que quelque tems après. La chaleur donna en même tems à toute cette sanie une odeur très-fœtide; cette dernière expérience ne permit plus de douter que l'humeur qui engorgeoit le tissu de la tumeur ne fût une véritable lympe déjà fort corrompue, à laquelle il ne manquoit que l'accès de l'air, pour lui faire contracter la puanteur qui est ordinaire au virus que fournissent les ulcères chancreux; cependant cette humeur qui s'étoit dépravée jusqu'à perdre entièrement sa couleur naturelle, à tomber en dissolution par une pourriture fourde, & à gangréner dans le centre de la tumeur une très-grande étendue du tissu de cette même tumeur, ne causoit point d'accidens fort considérables.

Le tissu engorgé sur lequel elle agissoit, étoit vraisemblablement insensible,



160 DÉPRAVATION DES HUMEURS.

DÉPRAVA-  
tion de la lym-  
phe.

ou du moins presque insensible ; il est fort douteux si la douleur se faisoit sentir dans la partie de ce tissu la plus exposée aux atteintes de la pourriture, car on peut penser avec beaucoup de fondement que le progrès rapide de la tumeur qui violentoit les parties voisines, encore saines & sensibles, pouvoit y contribuer, & que la lymphe qui crouissoit à la circonférence de la tumeur, étoit la principale cause de cette douleur, en irritant les chairs vives par quelque commencement de dépravation ; car indépendamment du peu de sensibilité que devoit avoir le tissu de la tumeur, ce soupçon est fondé sur quelques taches rouges qui furent aussi remarquées au bord extérieur de ce tissu, & qui manifestoit assez une altération considérable de la lymphe à la surface du corps de cette tumeur.

Seconde Ob-  
servation de  
M. PETIT sur  
une tumeur  
lymphatique.

Une petite tumeur de même genre & fort douloureuse, que M. Petit m'a montrée en dernier lieu & qu'il avoit extirpée de la mammelle d'une femme, fortifie encore beaucoup cette conjecture. Cette tumeur étoit dure & uniforme dans son centre, sa substance y étoit pareille à celle que nous avons remarquée, qui étoit endurcie dans les tumeurs précédentes ; mais elle étoit terminée à sa circonférence par des taches rouges, qui

DÉPRAVATION DES HUMEURS. 161

DÉPRAVA-  
tion de la lym-  
phe.

paroissoient comme autant de petites inflammations, & qui étoient placées proche des graisses dont la tumeur étoit environnée. Il n'est pas douteux que ces taches ne fussent l'effet de la dépravation de la lymphe, l'avant-coureur d'une supuration putride, & le siège de cette douleur vive que causoit une si petite tumeur.

Ainsi le commencement d'une pareille dépravation à la circonférence de la tumeur précédente, a pû aussi être la principale cause de la douleur que la malade ressentoit dans les derniers tems. On peut donc penser que la douleur répond ordinairement aux désordres qui arrivent à la circonférence de ces tumeurs, c'est-à-dire dans le voisinage des parties saines qui les environnent ; & que de pareils désordres peuvent au contraire arriver dans le centre & y faire un grand progrès, sans se manifester par des douleurs, du moins par des douleurs fort vives.

La douleur dans les tumeurs charnues répond plutôt aux désordres que l'humeur cause vers l'extérieur de la tumeur, que dans l'intérieur.

Nous pourrions faire en passant quelques réflexions sur l'usage des fondans, que certains Praticiens prescrivent avec tant de confiance dans ces maladies ; mais il suffit de demander à ces Praticiens qui se déterminent si légèrement pour ce genre de remèdes, s'ils connoissent quelques fondans qui agissent sur la

Inutilité des fondans dans les tumeurs où les solides ont perdu leur action organique.

DÉPRAVA-  
tion de la lym-  
phe.

La lympe  
n'est pas la cau-  
se primitive de  
ces tumeurs,  
elle n'en est  
d'abord que la  
cause matérielle.

lymphe endurcie, sur-tout lorsqu'elle est fixée dans des vaisseaux dont l'action organique est éteinte, ou du moins devenue absolument insuffisante pour entretenir la fluidité de cette humeur.

Ces observations montrent clairement, & comme par degrés, les divers états de la lympe dans les tumeurs qu'elle forme, & les désordres différens qu'elle cause dans le tissu de ces tumeurs; mais il faut distinguer dans ce genre de maladie la cause primitive qui occasionne ces mêmes tumeurs, de la cause matérielle dont elles sont formées. La lympe est visiblement cette cause matérielle; mais on ne doit pas la regarder comme une cause matérielle purement passive; car par le retardement de son cours, par son épaisissement, & par ses différens degrés de dépravation, elle devient la principale cause efficiente du progrès de la tumeur & des différens désordres qui surviennent; cependant il ne faut pas pour cela la confondre avec la première cause efficiente de ce genre de tumeur. Il est facile d'appercevoir que tous ces divers états de la lympe supposent préalablement dans les vaisseaux de la patrie où la maladie prend naissance, quelque dérangement particulier qui y retarde, ou qui y arrête le mouvement progressif de cette hu-

DUPRAVA-  
tion de la lym-  
phe.

meur: c'est ce dérangement qui arrive dans les solides, quelquefois par une cause extérieure, quelquefois par une cause intérieure (presque toujours inconnue); c'est, dis-je, ce dérangement & sa cause qu'il faut distinguer de la lympe qui forme la tumeur, & qui n'a d'abord d'autre vice que celui d'être retardée ou arrêtée par ce même dérangement. La première Observation donne le détail d'une tumeur énorme où la lympe a conservé assez de fluidité & de mouvement, pour être préservée de dépravation; la seconde nous présente une autre tumeur de même genre où la lympe commençoit dans la plus grande partie du tissu de cette tumeur, à s'épaissir & à tendre au croupissement; & dans une autre partie de ce tissu elle étoit dans une parfaite congéssion, elle commençoit à se corrompre & à contracter une acrimonie capable de produire de fâcheux accidens; enfin dans la troisième Observation, c'est-à-dire dans l'Observation que nous a communiquée M. de la Peyronie, elle s'étoit entièrement épaissie, & croupissoit dans une partie du tissu qu'elle engorgeoit, & dans le reste de ce tissu elle étoit tombée dans une dissolution putride (a).

(a) Il paroît par le succès de l'opération, que cette lympe n'avoit encore contracté rien de conta-

DÉPRAVATION de la lym-  
phe.

Nécessité de  
faire des re-  
cherches sur ce  
genre de tu-  
meurs.

Différens dé-  
fordres des so-  
lides dans ces  
tumeurs.

Un détail si circonstancié & si étendu, pourra déplaire à ceux qui ignorent combien on est encore peu éclairé sur la nature de ces tumeurs chancreuses, & qui ne sçavent pas qu'il y a très-peu d'Observations qui aient été données avec exactitude sur ce genre de maladie; mais les Maîtres de l'Art les plus éclairés connoîtront assez les raisons qui m'engagent à rapporter scrupuleusement tout ce qu'on a observé dans la dissection de ces tumeurs.

Les différens états du tissu de ces mêmes tumeurs n'étoient pas moins remarquables que ceux de la lympe. Dans cette prodigieuse tumeur du bras où la circulation de la lympe n'étoit ralentie que jusqu'à un certain degré, son tissu a été seulement fort étendu, mais son action organique n'a point été suffoquée par un engorgement insurmontable: ainsi cette action a continué d'agir avec assez de force sur cette lympe pour entretenir, du moins en partie, son mouvement progressif & de fluidité, & pour s'opposer par conséquent au croupissement & à la dépravation de cette même

gieux ou de virulent qui se soit communiqué à la masse des humeurs. On en comprend facilement la raison, qui est que la partie de cette même lympe n'étoit tombée en dissolution que par une putréfaction sourde.

DÉPRAVATION de la lym-  
phe.

lymphe. Les passages de cette humeur étoient apparemment moins libres dans la tumeur enkystée que nous avons rapportée en second lieu, la circulation s'y faisoit plus difficilement; ainsi la lympe ne pouvoit recevoir que peu de mouvement de l'action organique des vaisseaux: cette action trop maîtrisée par l'engorgement, agissoit trop foiblement sur cette humeur pour entretenir parfaitement sa fluidité. L'épaississement de cette lympe, qui oppoisoit ensuite un nouvel obstacle à la circulation, avoit déjà dans un endroit, exposé cette humeur à un parfait croupissement, & à une dépravation qui avoit entièrement éteint l'action organique des solides, & détruit leur tissu. La tumeur rapportée dans la troisième Observation renfermoit tous ces mêmes défordres, mais ils avoient fait un progrès encore plus grand.

On aperçoit assez par la gradation de ces différens états de la lympe & du tissu de ces tumeurs, que ce n'est que dans le cas d'une parfaite congestion ou d'un parfait croupissement que la lympe peut être susceptible de mouvement spontanée, & que sa dépravation, & même son épauissement, supposent des embarras qui arrêtent sa circulation; ain-

La lympe ne  
s'épaissit, ne se  
déprave, &  
n'acquiert de  
l'acrimonie,  
que lorsque  
son mouve-  
ment est empê-  
ché.

DÉPRAVA-  
tion de la lym-  
phe.

si cet épaississement & cette dépravation de la lymphe, on peut même y ajouter l'acrimonie, parce qu'elle a la même origine, ne peuvent pas être la cause, du moins la cause primitive, de ces embarras & de ces tumeurs.

La lymphe n'est par son acrimonie, ni par son épaississement la cause d'aucunes maladies primitives.

On ne peut pas non plus les soupçonner d'être la cause d'aucune autre maladie, à moins qu'il ne se soit formé auparavant quelque congestion ou tumeur lymphatique qui puisse autoriser ce soupçon; ainsi on ne peut guères imputer à ces vices, c'est-à-dire à l'épaississement & à l'acrimonie de la lymphe, aucune maladie primitive, puisque de pareilles causes supposent toujours d'avance un vice local qui leur donne naissance. Par là il est facile de juger du mérite & de la solidité de la doctrine de ceux qui attribuent à cet épaississement & à cette acrimonie de la lymphe presque toutes les maladies que nous avons à traiter, & qui régulent la cure de ces maladies sur ces causes banales & chimériques.

*Dépravation des sucres récrémenteux & excrémenteux.*

La pourriture & la dépravation propre des sucres récrémenteux.

Presque toutes les humeurs qui passent pour de simples récréments, tels que sont les récréments dissolvans, sont formées de sucres bilieux, plus ou moins délayés, &

DÉPRAVA-  
tion des sucres  
excrémenteux

plus ou moins travaillés par le jeu des vaisseaux. Ce sont par conséquent des sucres salino-huileux, qui sont plus ou moins susceptibles de pourriture; selon qu'ils sont plus ou moins délayés & qu'ils sont plus ou moins élaborés, mais ils sont toujours moins corruptibles que les sucres excrémenteux de même genre; parce que ces excréments sont arrivés à peu près au dernier degré d'élaboration que la nature puisse supporter dans l'état de santé.

Parmi les récréments dissolvans, les sucres compris sous le nom de *serum salivofum*, comme la salive, le dissolvant de l'estomac, le suc pancréatique, sont si séreux & si peu chargés du suc bilieux, qu'ils ne doivent être que très peu susceptibles de dépravation putride; & cette dépravation est néanmoins la seule à laquelle ils puissent être sujets par eux-mêmes: mais comme ces dissolvans ne peuvent guères séjourner que dans l'estomac ou dans les intestins, où ils ne se trouvent jamais seuls, nous les perdons de vue, & nous ne pouvons leur imputer aucun mauvais effet en particulier; nous pouvons seulement remarquer que s'ils croupissent seuls dans un ulcère qui occupe quelqu'un de leurs sécrétaires, ils doivent dégénérer en sanie putride.

*Serum salivofum*  
il se déprave  
par pourriture

DÉPRAVA-  
tion des sucs  
excrémenteux

La bile, elle  
se déprave par  
pourriture.

La bile est le dissolvant le plus chargé de parties salino-sulphureuses fort élaborées; c'est ce qui a fait croire que la grande disposition qu'a le foie à se corrompre, dépend principalement de cette humeur dont il est le sécrétoire; cependant cette même humeur peut séjourner long-tems dans la vésicule du fiel sans y devenir nuisible par sa dépravation; elle s'y altère à la vérité, car c'est dans ce réservoir qu'elle acquiert ce haut degré d'amertume que nous lui remarquons, & cette altération va quelquefois beaucoup plus loin. Il y a des Observations où nous voyons que cette humeur se déprave jusqu'à manifester une pourriture parfaite par une puanteur extrême (a); mais ce dernier cas est rare.

Nous avons une preuve plus ordinaire & plus décisive de la disposition qu'a la bile à se corrompre, qui est que plus les matieres fécales en sont chargées, plus elles sentent mauvais. Celles qui au contraire en sont privées, ont fort peu de mauvaise odeur.

Fausse bile. On jette quelquefois même par le vomissement des matieres bilieuses fort puantes; on peut cependant douter que ces matieres soient une véritable bile:

(a) Ephemer. Dec. 111. an. 4. obs. 86. cent. 3. obs. 19.

peut-

DÉPRAVA-  
tion des sucs  
excrémenteux.

peut-être ne sont-ce que des matieres indigestes qui, comme nous l'avons remarqué ailleurs, prennent dans l'estomac la forme de bile. On peut penser la même chose de ces déjections bilieuses qui excitent des tranchées, des cours de ventre, des tenesmes, &c. car, comme nous le voyons dans les enfans, ces acidens arrivent souvent par des matieres qui se sont dépravées dans l'estomac, & qui ont de la ressemblance avec la bile. Cependant on ne peut pas nier absolument que la bile ne puisse acquérir enfin par le croupissement, assez de malignité pour causer ces mêmes acidens.

Nous ne parlerons pas ici de cette bile vitriolique ou verte qu'on accuse d'une acidité & d'une acrimonie extrême; car cette prétendue bile n'a sa source que dans l'estomac; ce sont des sucs gras qui s'y sont dépravés, que l'on prend mal-à-propos pour une bile fournie par la vésicule du fiel. La vraie bile ne peut avoir d'acidité par elle-même, elle n'est point non plus exposée dans ses propres réservoirs à recevoir aucune acidité étrangère; de plus les acides qu'on mêle avec cette humeur la détruisent & l'énervent. Il est vrai qu'on a remarqué que ces acides lui donnent une couleur verte, & que la bile a quelquefois aussi cette couleur.

Mem. Tome I. Part. I. H

Il n'y a point  
de bile vitrio-  
lique, ou acide.

170 DÉPRAVATION DES HUMEURS.

leur dans la vésicule du fiel ; mais on a conclu de-là trop légèrement que cette bile est acide ; car elle prend quelquefois cette couleur (a), lors même qu'elle est fort sensiblement atteinte de pourriture, & par conséquent lorsque son sel tend le plus à l'alcalifiation parfaite.

Il y a d'autres fucs qui, parce qu'ils se séparent de la masse des humeurs & qu'ils y rentrent, peuvent être appelés récré-mens, comme la semence & le lait ; mais il y auroit ce semble un peu d'abus, parce que ces fucs ne sont pas comme les vrais récré-mens, séparés de la masse des humeurs, exprès pour y rentrer, après avoir satisfait à quelqu'usage particulier auquel ils sont uniquement destinés ; autrement on pourroit aussi appeller la graisse & plusieurs autres fucs des récré-mens. Mais ces sortes de discussions sont inutiles ici ; nous avons à parler seulement de la dépravation dont la semence peut être susceptible. C'est une liqueur qui, selon toutes les apparences, est fort élaborée, & qui n'a plus rien qui tienne des caracteres du chyle, puisqu'elle ne donne aucune marque de fermentation lorsqu'elle est exposée à l'air, & qu'elle prend au contraire une mauvaise odeur.

(a) Ephem. Dec. 111. an. 4. obs. 86.

DÉPRAVATION DES HUMEURS. 171

qui manifeste une dépravation putride. Ainsi il n'est pas douteux que la putréfaction est le genre de dépravation qui peut arriver à cette liqueur. Cette vérité est constatée d'ailleurs par les Observations. Nous en avons une fort remarquable dans le *Sepulchretum* de Bonet (a), où l'on trouve l'histoire de nausées produites par la semence corrompue & retenue dans ses propres vaisseaux.

L'urine, la sueur, & les fucs muqueux, sont les excré-mens les plus remarquables, on peut encore y en ajouter un qui arrive par accident ; je veux dire le pus, qui se produit dans les inflammations. Les excré-mens sont des débris des humeurs & le produit de l'action des vaisseaux ; & ce sont par conséquent des fucs fort travaillés. Ainsi ceux qui sont très-fournis de sels, doivent, du moins pour la plûpart, être putrides. L'urine, par exemple, est si putride, qu'enfermée & retenue dans la vessie, elle s'y corrompt en peu de jours, de maniere qu'elle y devient horriblement puante & pernicieuse. Non-seulement l'urine enfermée dans la vessie se corrompt, mais elle se corrompt même lorsqu'elle est exactement enfermée dans un vase (b).

(a) Tom. 2. pag. 119.

(b) Boerhaave Elem. Chem. process. 188.

DÉPRAVATION des fucs excré-mens.

La semence, elle se déprave par pourriture.

DÉPRAVATION des fucs excré-mens.

Les excré-mens, ils se dépravent par pourriture.

DÉPRAVA-  
tion des fucs  
excrémén-  
teux.

Le pus se  
déprave par  
pourriture.

La sueur.

par exemple, dans une bouteille bien bouchée, qui en est remplie : ce qui suppose une disposition extrême à la pourriture.

Le pus est aussi fort susceptible de putréfaction, puisque, comme nous l'avons déjà dit, il se corrompt même dans les abscesses où l'air extérieur n'a pas d'accès.

La dépravation des matieres de la sueur paroît tenir ordinairement de la pourriture ; la mauvaise odeur que ces matieres contractent, lorsqu'elles ont croupi dans les vêtements qui approchent de la peau, & qu'elles sont échauffées, le manifeste assez ; cependant il y a des sueurs, qui, comme nous l'avons déjà remarqué, contractent fort promptement une odeur passagere qui sent l'aigre, ce qui prouve que la transpiration donne issue à des sueurs susceptibles de fermentation, & qu'il y a quelque excrément qui tient encore de la nature des fucs chyleux, en quoi les matieres de la transpiration diffèrent des autres excréments, sur-tout de l'urine ; car en quelque cas que ce soit, celle-ci ne donne jamais aucune marque d'acidité.

I. bile excré-  
mentuse.

Nous ne ferons pas un article particulier de la bile excrémenteuse ; nous avons déjà parlé de celle qui s'échappe par la voie des felles ; on sçait que les urines en

DÉPRAVA-  
tion des fucs  
excrémén-  
teux.

entraînent aussi une grande quantité, & que celle qui prend cette voie n'est pas moins disposée à se corrompre, que celle qui se mêle aux matieres fécales ; car l'urine, comme nous l'avons prouvé, est de tous nos excréments le plus susceptible de pourriture : ainsi puisque la bile est dans ces cas si corruptible, il est à préférer que si quelque portion de cette humeur se mêle avec d'autres excréments, par exemple avec les sueurs, elle doit y porter les mêmes dispositions.

Les excréments muqueux sont d'une nature fort opposée à ceux que nous venons d'examiner (a) ; plus ces excré-

Les fucs mu-  
queux.

(a) Nous entendons par excréments muqueux, les fucs lians ou collans, & incapables d'acrimonie, qui servent à enduire les parties, & qui sont renouvelés continuellement, & successivement chassés par tous les organes excrétoires, sous la forme d'un excrément tenace, insipide, & ordinairement blanchâtre : on doit avoir soin de distinguer les fucs muqueux d'avec les autres fucs qui ont de même une consistance liée & tenace : tels sont les fucs albumineux ou glaireux, & les fucs mucilagineux ; car on confond aisément ces trois genres de fucs. Les fucs mucilagineux, qu'on appelle aussi visqueux ou gluans, ont tous leur origine dans les plantes ; il est vrai qu'ils nous sont communiqués par les alimens pris des végétaux qui en sont fournis ; mais l'action des vaisseaux les détruit enfin entièrement. Ces fucs se délayent, malgré leur caractère tenace, assez facilement dans l'eau, & ils sont susceptibles, lorsqu'ils se dépravent, d'une fermentation acide. Les fucs albumineux ou glaireux, tels que le blanc d'œuf, le sang & la lympe, ne se forment que dans les animaux ; ils ne se délayent point dans l'eau, au contraire

Différence entre  
les fucs mu-  
queux, les fucs  
glaireux & les  
fucs visqueux.

DÉPRAVA-  
tion des suc  
excrémén-  
teux.

mens approchent de leur dernier degré d'élaboration, moins ils sont susceptibles de dépravation, soit fermenteuse, soit putride, parce que plus ils sont élaborés, plus ils sont épurés de soulfres volatils & de sels; c'est pourquoi ces suc sont si propres pour lubrifier, sans se corrompre, l'intérieur de nos parties où l'air a un libre accès; cette propriété semble en effet nous prouver assez que leur substance doit être peu susceptible d'altération.

Il y a encore quelques autres excréments peu remarquables, dont le détail me paroît inutile, parce que leur dépravation, quelle qu'elle puisse être, ne se fait reconnoître par aucun effet ou par aucune malignité bien sensible.

L'examen dans lequel nous venons d'entrer suffit, pour nous prouver que la dépravation dont nos humeurs sont susceptibles par elles-mêmes, c'est-à-dire

La pourriture est en général la dépravation de nos humeurs la plus considérable & la plus redoutable.

l'eau chaude les épaisit & les durcit; ils se durcissent de même dans l'esprit de vin, & ils ne sont susceptibles que de pourriture lorsqu'ils se dépravent; les suc muqueux se ferment aussi dans les animaux, ils naissent encore des suc des végétaux, mais ce n'est que dans le cas de pourriture ou de fermentation; & c'est ce qui forme ces matières tenaces qu'on apperçoit dans les suc, tant des animaux que des végétaux qui ont fermenté, ou qui se sont pourris; & ces matières, quoiqu'elles soient l'effet de ces deux dépravations, ne paroissent, lorsqu'elles sont formées, susceptibles ni de l'une ni de l'autre, ni d'aucune acrimonie remarquable.

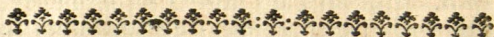
DÉPRAVA-  
tion des suc  
excrémén-  
teux.

lorsqu'elles ne sont plus soumises à l'action des vaisseaux, se réduit à la fermentation & à la putréfaction, & qu'excepté dans les premières voies, la fermentation qui s'empare de quelques-uns de nos suc, n'a pas de suite, parce que dans les autres cas ces suc sont confondus avec d'autres qui ne sont plus susceptibles que de pourriture, & parce que la pourriture qui domine bientôt sur la fermentation, la fait entièrement disparaître presqu'aussi-tôt qu'elle se déclare: ainsi nos recherches fervent du moins à faire reparoître une vérité fort ignorée des Modernes, quoique très-célébré chez les Anciens, & très-importante dans la Chirurgie, qui est que toute suppuration produite, suivant le langage de ces premiers Maîtres, par la chaleur étrangère, est putride, au lieu que celle qui est produite par la chaleur naturelle de la partie qui suppure, est louable, c'est-à-dire que dans toute suppuration qui est produite par des mouvemens spontanés, la pourriture domine dans les matières qui suppurent, & que la suppuration est au contraire d'une bonne qualité, quand les suc de cette suppuration sont formés par le jeu des vaisseaux de la partie qui fournit ces suc. Les Chirurgiens ne doivent jamais perdre de vue



CRUDITE<sup>e</sup>  
des humeurs.

cette vérité, parce qu'elle répand un grand jour dans la théorie & la pratique de l'art.



## TROISIEME PARTIE.

### SUR LES IMPERFECTIONS

*des Humeurs mal formées par le jeu des vaisseaux.*

**C**ES imperfections peuvent se réduire à trois chefs : à la crudité, à la perversion, & aux vices de consistance.

#### §. I. Crudité des Humeurs.

La crudité des humeurs dépend de la débilité des foies.

La crudité dépend de la débilité ou de la foiblesse des organes destinés à former les humeurs ; elle doit avoir lieu par conséquent, lorsque ces organes sont insuffisans pour travailler les fucs chyleux, pour défunir & démêler les différentes substances dont se forment nos humeurs, pour exciter dans ces humeurs une chaleur capable de donner aux unes le degré de coction qui leur convient, & aux autres le degré d'exaltation & d'activité qui leur est nécessaire ; enfin pour chasser à propos les fucs superflus, excrémenteux &

CRUDITE<sup>e</sup>  
des humeurs.

passagers, qui doivent d'abord être expulsés.

Les fucs dissolvans, qui alors ne peuvent acquérir que très-imparfaitement le degré d'activité qui leur est nécessaire pour dissoudre les matieres chyleuses, n'agissent que fort peu dans la chylication sur la substance mucilagineuse de ces matieres. Cette substance ne perd donc presque rien de son caractère glutineux dans la digestion ; ainsi elle porte presque toute sa viscosité dans la masse des humeurs. La partie caseuse qui renferme cette substance, & qui est employée à former les fucs gélatineux, transporte dans ces fucs cette viscosité, lorsque l'action organique des vaisseaux qui forme ces mêmes fucs est trop foible pour la détruire.

Défaut d'activité dans les fucs dissolvans.

Quoique cette viscosité domine à l'ex-  
cès dans les fucs gélatineux, elle ne les rend pas plus épais ; car en pareil cas nos humeurs, comme nous allons bien-tôt le prouver, sont excessivement fournies de parties aqueuses, qui, à l'aide de la chaleur renfermée dans nos vaisseaux, dissolvent tellement ces fucs, que leur caractère mucilagineux ne sert alors qu'à les rendre plus relâchans, plus coulans, plus propres à s'insinuer dans tous les différens canaux du corps.

Viscosité des fucs gélatineux.

Les fucs excrémenteux qui se forment

Surabondance de sérosité.

178 IMPERFECTION DES HUMEURS:

CRUDITE<sup>r</sup>  
des humeurs.

des débris des humeurs, doivent par leur partie saline suffisamment développée par le jeu des vaisseaux, exciter les secrétoires destinées à donner une issue à la sérosité qui doit être continuellement évacuée; or, dans le cas de crudités, cette partie saline n'est pas assez dégagée ni assez active pour satisfaire à cet usage. C'est principalement par le défaut de cette propriété stimulante, que la crudité des humeurs est toujours accompagnée d'un excès de fucs aqueux qui inondent la masse du sang. La nécessité de cette propriété stimulante des excréments est facile à prouver par l'expérience; car il n'y a aucun Praticien qui ne sçache, que pour suppléer au défaut de cette activité, l'art a découvert différens sels, ou différentes substances salines qui sollicitent très-efficacement les voies excrétoires, & accélèrent ou rétablissent l'évacuation de ces fucs excrémenteux & surabondans, qui étoit en partie supprimée ou insuffisante. Ce défaut d'activité dans les fucs excrémenteux, aussi-bien que dans les fucs dissolvans, est donc une des principales causes du défaut d'excrétion de ces fucs séreux & visqueux qui abondent si manifestement dans les intempéries pituiteuses, ou dans d'autres cas où l'action des solides est trop languissante.

IMPERFECTION DES HUMEURS. 179

Dans cet état de crudité, le sang & les autres fucs albumineux se forment très-difficilement & très-imparfaitement; ils ne peuvent parvenir que tard à ce degré de coction ou de *compaction* qu'ils doivent avoir. La substance qui est employée à les former, & qui passe par différens degrés d'élaboration, reste long-tems dans chacun de ces différens degrés, & par conséquent aussi sous différens états de crudité, qui a quelque ressemblance par sa consistance glaireuse, avec la crudité visqueuse dont nous venons de parler.

CRUDITE<sup>r</sup>  
des humeurs.  
Défaut du  
sang.

Ce genre de crudité du sang & de la lymphe, porte dans les humeurs un caractère liant ou collant, mais fort différent de la nature des fucs visqueux ou mucilagineux; car, comme nous l'avons remarqué, la partie aqueuse de la masse des humeurs, ou l'eau chaude, ne suffit pas pour délayer ces humeurs glaireuses; leur fluidité ne peut s'entretenir que par l'action des vaisseaux: c'est pourquoi la crudité glaireuse de nos fucs est plus facile à remarquer que la crudité visqueuse; car lorsqu'on saigne des personnes où cette crudité glaireuse a lieu, elle se manifeste d'une manière très-sensible par une espèce de glaire molle, qui se ramasse sur le sang lorsqu'il est coagulé: au

Crudité des  
fucs albumi-  
neux.

CRUDITE<sup>e</sup>  
des humeurs.

lieu que les fucs visqueux restent délayés dans la partie séreuse, qui se sépare de la partie rouge. Ces fucs glutineux lui donnent seulement, lorsqu'elle est refroidie, un caractère liant qui la fait paroître comme légèrement huileuse.

Mais il ne faut pas s'y tromper : le caractère liant & glaireux des fucs albumineux est insensible aussi, lorsqu'ils sont exposés à la chaleur & au jeu des vaisseaux : c'est pourquoi nous ne pouvons nous en appercevoir que dans certaines congestions où ces causes manquent, ou sont insuffisantes pour entretenir ces fucs dans leur fluidité ordinaire. Ce caractère liant qui n'est pas remarquable, tant que ces fucs conservent leur fluidité naturelle, ne laisse pas, malgré cette fluidité, de subsister sans doute un peu dans les vaisseaux, de s'y opposer en quelque sorte au mouvement particulier des molécules des humeurs, & d'apporter par là peut-être quelque obstacle à leur formation.

Ce sont ces fucs glaireux arrivés à un degré de coction convenable, qui forment les fucs albumineux, je veux dire le sang & la lymphe, d'où dépend la force de l'action organique des vaisseaux qui travaillent ces mêmes fucs. On voit donc que, dans ce cas de crudité, les

Débilité de  
action des so-  
ides.

CRUDITE<sup>e</sup>  
des humeurs.

fucs albumineux sont long-tems à se perfectionner, qu'ils sont noyés par les fucs cruds & aqueux dont nous avons parlé, & qu'ils ne peuvent pas suffisamment contribuer aux opérations de l'œconomie animale. Ces opérations languissent, tout le corps est débile, l'esprit même se ressent beaucoup de ce défaut d'activité. Les vaisseaux blancs, sur-tout le tissu cellulaire des graisses, sont inondés de ces fucs cruds & aqueux, lesquels causent une espèce de bouffissure, qui rend cet état de crudité assez remarquable.

§. II. *Perversion des Humeurs par le jeu excessif des vaisseaux.*

Ces imperfections des humeurs, qui dépendent de la débilité de l'action organique des vaisseaux, ne les font pas dégénérer en fucs étrangers absolument inutiles ou nuisibles dans l'œconomie animale ; ces humeurs peuvent au contraire être conduites avec le tems à leur perfection ; mais les imperfections que nos humeurs contractent par l'action excessive des vaisseaux, sont irréparables. Ces humeurs ne peuvent plus être alors d'aucun usage ; elles deviennent même pour la plupart fort préjudiciables à la santé, si elles ne sont pas au plutôt expulsées hors du corps. Celles qui sont les plus expo-

fées à cette perversion, sont les graisses; les fucs albumineux & les fucs excrémenteux salins.

*Perversion des fucs chyleux.*

Les désordres que l'action excessive des vaisseaux cause dans les fucs chyleux nous sont peu connus, on s'apperçoit seulement que dans les exercices violens & dans une grande fièvre, le lait d'une nourrice devient jaunâtre, amer & dégoûtant. On remarque encore que les graisses ne peuvent pas long-tems la soutenir; puisqu'un des effets le plus remarquable de la fièvre qui continue un peu de temps, est de détruire l'embonpoint. On sçait qu'une fièvre lente, si peu considérable qu'elle soit, & lors même qu'elle est entièrement indépendante de suppuration, jette les malades dans le marasme, & que ces malades ne peuvent, tant que cette fièvre continue, se fournir de graisse: ainsi la destruction de la graisse est du moins un des effets les plus remarquables de la fièvre ou du jeu excessif des vaisseaux. Ce sont apparemment les débris de ce suc qui entretiennent en partie la couleur foncée des urines pendant le cours d'une fièvre. Sans doute que les sueurs qui sont ordinairement fort abondantes à la fin des paroxismes des fièvres intermittentes, &

PERVERSION des graisses.

Perversion du lait.

Perversion des graisses.

des redoublemens de quelques fièvres continues, entraînent aussi une partie de ces fucs pervertis. Il est important que l'évacuation de ces graisses ruinées se fasse régulièrement, sans quoi ces fucs devenus nuisibles, ne manqueroient pas de se jeter sur quelque viscere, & d'y produire des embarras fort dangereux.

Quoique ces évacuations soient si nécessaires, & fassent alors la principale partie de la matiere excrémenteuse des urines & des sueurs, on ne doit pas dans les fièvres absolument continues, les confondre avec l'excrétion de l'hétérogène fébrifique; car celui-ci ne peut, comme nous allons le remarquer, être expulsé, qu'il n'arrive auparavant dans quelques-unes de nos humeurs un changement considérable qui procure l'excrétion de cet hétérogène, par la voie des urines & par les autres sécrétaires, particulièrement par le ventre; si la fièvre se termine par une coction bien décidée, ce même hétérogène, ou plutôt les matieres qui l'enveloppent, & qui sont entraînées par la voie des reins, ne sont plus corps avec l'urine; car aussi-tôt que l'urine est refroidie, elles s'en séparent, & se rendent très-remarquables. On distingue donc facilement les urines qui charrient les matieres de la coction, d'avec celles qui

PERVERSION des graisses.

L'évacuation des fucs excrémenteux dans les fièvres, ne doit pas être confondue avec l'évacuation de la cause humorale de la maladie

PERVER-  
sion des grai-  
fcs.

font simplement chargées des débris de la graisse que l'excès du jeu des vaisseaux détruit continuellement, & qui forment alors la partie la plus excrémenteuse, ou du moins la plus colorée de cette urine: aussi ne doit-on pas être surpris si la fièvre persiste malgré l'évacuation continue des urines foncées, & des sueurs qui arrivent pendant le cours de la maladie, puisque ces excretions sont tout-à-fait indépendantes de l'évacuation de l'hétérogène qui cause la fièvre.

Indication  
évacuative  
que fournit la  
fièvre dans l'é-  
tat de crudité.

Cependant les Praticiens ne doivent pas perdre de vue l'expulsion de ces fucs; c'est même, comme nous le remarquerons, la seule indication évacuative que la fièvre peut présenter par elle-même avant la coction, c'est-à-dire dans le tems de crudité; & les évacuans qui conviennent alors, ne sont pas des purgatifs, mais d'abondantes boissons légèrement apéritives, ou pour parler selon le langage des Anciens, des boissons *détergentes*, qui puissent déterminer & entretenir par la voie des urines, & peut-être aussi en partie par la transpiration, l'excrétion de ces fucs pervertis; car, s'il est permis de le dire en passant, les purgatifs ne peuvent alors avoir lieu que lorsqu'on soupçonne que l'estomac & les intestins sont remplis de matières qui peuvent être nuis-

Usage des  
purgatifs for-  
limité dans l'é-  
tat de crudité.

fibles: & en ce cas on doit choisir les purgatifs, dont l'action paroît le plus se borner à ces parties: tel est entre autres le tartre stibié noyé dans un grand lavage, & distribué en plusieurs prises.

PERVER-  
sion des fucs  
albumineux.

#### *Perversion des fucs albumineux.*

L'action excessive des artères fait passer les fucs albumineux par plusieurs formes différentes qu'elle détruit successivement. Elle y cause d'abord une dissolution glaireuse, qui est suivie aussi-tôt d'endurcissement; cet endurcissement est détruit par une espèce de dissolution purulente ou bien par une dissolution putrescente. Tous ces différens états sont remarquables dans les fièvres violentes qui durent un peu long-tems.

Changemens  
qui arrivent  
aux fucs albu-  
mineux par  
l'action excès-  
sive des vais-  
seaux.

#### *Dissolution glaireuse.*

La dissolution glaireuse, & l'endurcissement des fucs albumineux s'aperçoivent facilement par cette humeur qui paroît comme huileuse, qui dans le commencement & dans la vigueur de ces fièvres s'élève sur le sang immédiatement après la saignée, & qui se fige ensuite, & forme une coëne d'autant plus dure & coriassée que la fièvre est considérable (a); ces changemens dépendent de

Etat de crudité dans les fièvres continues.

Endurcissement de ces fucs.

(a) Cette coëne ne paroît pas toujours sur le sang, *La dissolution*

## 186 PERVERSION DES HUMEURS.

DISSOLU-  
tion glaireuse.

L'action extraordinaire des vaisseaux sur les humeurs ; car on produit le même effet lorsqu'on réduit du sang en lambeaux polypeux à force de le battre avec des baguettes dans un vase. Les concrétions polypeuses se forment de la même manière dans les anévrismes, dans le cœur, dans les grosses artères, & même dans les grosses veines qui sont appuyées sur des artères un peu considérables ; mais souvent ces polypes ne sont pas formés par une agitation extrême : une agitation médiocre fait avec le temps sur le sang qui séjourne dans un endroit où il est continuellement frappé, le même effet qu'une agitation violente

glaireuse n'est  
pas toujours pro-  
portionnée à la  
force de la fié-  
vre.

parce que les sucs albumineux tombés en dissolution ne se séparent pas de la partie rouge du sang ; mais alors la superficie du sang, quoique rouge, est ordinairement tenace & coëneuse, il faut encore remarquer que cette dissolution plus ou moins considérable, ne dépend pas de la force plus ou moins grande de la fièvre, car elle est quelquefois très-considérable dans certaines fièvres peu fortes, surtout dans la plupart des fièvres catharrales ou le pouls est petit & peu vigoureux. Cette dissolution dépend beaucoup plus apparemment de la manière dont les artères agissent sur le sang dans ces fièvres, que de la violence du jeu de ces vaisseaux ; mais il est toujours vrai que la disposition que la matière glaireuse a à devenir coëneuse & dure par le froid, dépend de la force de cette action ; car dans les fièvres dont nous venons de parler, cette matière s'épaissit seulement par le froid, mais elle reste glaireuse & molle, au lieu que dans une pleurésie, où la fièvre est forte, elle devient très-ferme & très-coriacée.

## PERVERSION DES HUMEURS. 187

DISSOLU-  
tion glaireuse.

fait en peu de tems sur le sang qui est exposé à son action ; car on voit que ce ne peut être que peu à peu que se forme, par exemple, cette prodigieuse quantité de lames ou de couches polypeuses qui se trouvent dans les grands anévrismes qui sont anciens. Ce ne peut être au contraire que par la force du jeu des vaisseaux, qui supplée au tems, que sont produites ces concrétions polypeuses qu'on trouve quelquefois dans les grosses artères de ceux qui meurent dans la vigueur d'une fièvre ardente ou d'une fièvre inflammatoire.

Nous remarquerons en passant qu'on peut, dans l'ouverture des cadavres, se méprendre sur ces concrétions, & prendre pour des polypes des caillots de sang fort durs & coriaces, qui peuvent se former après la mort par le froid, ou plutôt par la cessation du mouvement des vaisseaux ; car ces caillots polypeux sont de même nature que les coënes dures qui se forment sur le sang qu'on tire dans les fièvres violentes : or, ces coënes ne se forment qu'à mesure que l'humeur qui les produit se refroidit, c'est-à-dire, à mesure qu'elle prend un état tout opposé à la chaleur & au mouvement qu'elle avoit reçu de l'action violente des vaisseaux, laquelle loin de l'épaissir, la

Remarque sur  
les matieres  
polypeuses.  
qu'on trouve  
dans les ouver-  
tures des cada-  
vres.

DISSOLU-  
tion glaireuse.

tient dans une espèce de dissolution, qu'on remarque seulement dans le tems même de la saignée. On ne doit donc pas s'imaginer qu'il se forme de pareilles concrétions dans la masse du sang, lorsqu'elle roule dans les vaisseaux; ainsi il ne faut pas croire trop légèrement tout ce que les Observateurs rapportent sur les concrétions polypeuses qui se produisent si promptement dans les fièvres ardentes; car ces concrétions qu'on trouve à l'ouverture des cadavres, ne se forment ordinairement qu'après la mort. Cependant elles sont quelquefois possibles dans ces fièvres, lorsqu'il se trouve un embarras de circulation dans les parties précordiales. Frédéric Hoffman (a) rapporte que dans un jeune homme mort d'une péripleurésie, il trouva les vaisseaux du poulmon remplis d'une substance épaisse & rouge, qui avoit presque la forme ou la consistance de chair; mais ce qui lui a paru encore plus remarquable, ce furent des concrétions polypeuses qu'il trouva dans l'artère & dans la veine pulmonaire proche du cœur, qui étoient adhérentes à ces vaisseaux, & qui pesoient plus de deux onces. Les ventricules du cœur étoient remplis d'un sang épais &

(a) Dissertatio de generatione mortis in morbis;  
p. 16.

noir. On voit par ce récit, que l'Auteur a remarqué la différence qu'il y avoit entre le sang coagulé qui remplissoit les ventricules du cœur, & les concrétions polypeuses qui se trouverent dans les troncs de la veine & de l'artère pulmonaire.

Mais tant que les humeurs tombées en dissolution glaireuse circulent librement, il n'y a pas d'apparence que l'endurcissement que les molécules de ces humeurs contractent dans les plus grandes fièvres, & qui les rend si propres à former des concrétions dures & tenaces, ôte rien de la fluidité que ces humeurs acquièrent dans cette sorte de dissolution; ainsi on doit regarder ces fucs dissouts, comme très-fluides, & en même-temps comme formés de parties foncièrement endurcies.

Il y a plusieurs expériences qui prouvent que la bile, lorsqu'elle se filtre dans le foie, entraîne avec elle des fucs albumineux. Ainsi, par la même raison qu'on vient de remarquer, il n'est pas étonnant de trouver quelquefois dans ceux qui meurent de maladies aiguës (a) la bile de la vésicule épaisse & tenace comme de la poix. Mais on a tort dans la pratique de s'adresser à cette bile épais-

(a) Idem, Dissertatio de bile, medicinâ & venenâ  
Epporitis, n.º. 34.

DISSOLU-  
tion glaireuse.L'endurcisse-  
ment n'ôte pas  
la fluidité aux  
fucs dissouts.Epaisissement  
de la bile dans  
les fièvres: ce  
qui le produit.

DISSOLU-  
tion glaireuse.

se, comme à la cause de la maladie, puisqu'elle n'en est que l'effet, & qu'on ne peut y remédier, tant que la fièvre entretient le racornissement des fucs qui causent l'épaississement & la tenacité de cette humeur.

*Dissolution purulente.*

État de coc-  
tion dans les  
fièvres conti-  
nues.

Lorsque dans les fièvres l'action violente des artères a continué plusieurs jours, nous voyons ordinairement, quand on saigne les malades, diminuer & même disparaître cette coëne dure & coriassée, qui auparavant se formoit sur le sang après la saignée. Le sang qui s'attacheoit par-tout au parois du vase, & qui ne laissoit échapper aucune sérosité dans les premiers jours de la maladie, en dépose pour l'ordinaire beaucoup dans les derniers tems; & si la cause de la fièvre est alors domptée, les urines se chargent d'une substance blanchâtre, qui se dépose au fond du vase, & qui prend à peu près la couleur & la consistance du pus. Si cette matière manque d'être entraînée par les urines ou par d'autres sécrétaires, & qu'elle se dépose sur quelque partie, elle produit sur le champ des dépôts ou abscesses dans lesquels le pus se trouve ordinairement formé dès les premiers jours qu'ils paroissent (a); à la différence des

(a) Cet effet n'a lieu que pour les abscesses qui sont

DISSOLU-  
tion purulente.

autres abscesses purulens, qui sont toujours précédés pendant plusieurs jours d'une inflammation considérable dans les endroits où se produit & se rassemble le pus qui les forme: d'où il paroît visiblement que la fièvre qui est une inflammation générale de la masse du sang, supplée dans les dépôts dont on vient de parler, à ces inflammations particulières ou locales, qui précèdent toujours la formation & la coction du pus dans les autres abscesses.

La fièvre est une inflammation générale qui produit du pus comme une inflammation locale.

Cette conséquence est d'ailleurs appuyée sur des circonstances, qui seules suffiroient pour en démontrer la certitude; car on observe constamment que ce n'est que dans le tems où les urines ont coutume de se décharger de cette matière qui se précipite au fond du vase sous la forme de pus, & lorsque cette même matière manque de s'évacuer, tant par la voie des urines, que des autres excréments, que ce n'est que dans ce tems, dis-je, que ces abscesses (a) subits se produisent. Ces dépôts sont donc visiblement formés par cette matière retenue, c'est-à-dire par cette matière qui ne pa-

Dépôts purulens, formés par les matières produites par la coction dans les fièvres.

parfaitement critiques, & non pour ceux qui ne sont que symptomatiques. Nous expliquerons ailleurs la différence de ces deux abscesses.

(a) Marc. Aurel. Severin. de recond. abcess. natur.



DISSOLU-  
tion purulen-  
te.

roît point différente du pus, qui ne s'ap-  
perçoit que lorsque la dissolution glaireu-  
se & l'endurcissement des sucs albumi-  
neux disparaissent, qui pendant le cours  
d'une fièvre continue passe manifestement  
par ces différens états avant que de pren-  
dre la forme d'une humeur purulente,  
& qui doit par conséquent cette forme de  
pus à la fièvre même, c'est-à-dire à une  
inflammation générale de la masse des  
humeurs; en un mot, à une cause en-  
tièrement semblable à celle qui forme le  
pus des abscess produits par une inflam-  
mation particulière ou locale. Les cra-  
chats que les malades rendent, sur-tout le  
matin, à la fin & à la suite d'une fièvre  
continue, qui s'est terminée par une coc-  
tion louable, & où la poitrine n'a point  
été particulièrement affectée, fournissent  
encore une preuve fort sensible des qua-  
lité purulentes de cette même matière,  
qui s'échappe alors par toutes les issues;  
quand la dépuration du sang se fait faci-  
lement; car outre la couleur & la consis-  
tence du pus, ces crachats ont de plus  
ce goût douceâtre & dégoûtant, que les  
malades remarquent dans ceux qu'ils ren-  
dent à la fin d'une Pleurésie, & dans les  
suppurations louables de la poitrine. (a)

Conformité de (a) Cette théorie n'est pas nouvelle; Gallien, qui  
antiquité s'est fort assujéti aux Observations d'Hippocrate.

II

Il est donc évident que les dépôts,  
qui, à la fin des fièvres, se déclarent dès  
leur naissance par un abscess purulent,  
sans être précédé d'aucune inflammation  
particulière, sont produits par cette ma-  
tière, & que c'est cette même matière  
qui est elle-même le pus qui forme ce  
genre d'abscess (a).

DISSOLUT.  
purulente.

Ces dépôts  
purulents sont  
indépendans  
d'aucune in-  
flammation  
locale.

qui a pénétré fort avant dans la doctrine de la coc-  
tion des humeurs qui termine les fièvres simples conti-  
nues; a non-seulement remarqué avec Hippocrate,  
Lib. de Cris. & lib. de Prænot. que les matières, que  
fournit cette coction, sont entièrement semblables au  
pus que produisent les inflammations qui suppurent,  
De differ. febr. lib. 1. cap. 6. mais encore que ces  
matières sont l'effet d'une cause de même genre que  
celle qui forme le pus, c'est dire assez clairement que  
la fièvre qui opère cette coction est une inflammation  
générale & continue, qui produit dans la masse du  
sang le même changement, qu'une inflammation particu-  
lière cause dans le sang arrêté dans une partie; mais  
ce grand Médecin instruit par Hippocrate & par sa  
propre Observation, a reconnu (\*) & les plus célè-  
bres Observateurs l'ont reconnu aussi, que les malades  
peuvent être privés des avantages de cette coction  
dans les fièvres simples continues, si ces fièvres sont  
conduites par un Praticien qui subvertisse continuel-  
lement la marche de ces maladies par des purgatifs  
ou d'autres remèdes turbulens.

celle des Ac-  
tions sur la coc-  
tion dans les fi-  
èvres continues.

(\*) Commentaire  
4. in lib. Hippoc.  
de var. vitæ.  
morb. acut.

(a) Il faut faire attention que dans beaucoup de  
cas, ces abscess, qui ne sont point précédés d'in-  
flammation particulière, peuvent être dans le mo-  
ment même qu'ils se forment, & avant même qu'ils  
soient apperçus comme abscess déterminés, accompa-  
gnés d'une inflammation & d'une douleur considérable;  
ce qui doit arriver toutes les fois que ces dépôts sont  
Placés profondément, ou qu'ils intéressent des parties  
nerveuses; alors cette inflammation, qui est suscitée  
par le séjour du pus dans ces dépôts, confond ces  
mêmes dépôts avec les abscess qui sont précédés &

L'inflammation  
n'arrive aux dé-  
pôts purulents que  
par accidens.

Mémoires, Tome I. Part. I.

I

DISSOLUT.  
Purulente.

Différence  
entre le pus  
d'un abcès  
formé, & le  
pus sortant  
des vaisseaux  
qui l'ont pro-  
duit.

Ce pus, tel qu'il se trouve dans ces dépôts, & même dans d'autres abcès, doit être un peu différent de celui qui résulte immédiatement de l'inflammation, & qui ne s'est point encore rassemblé dans le tissu cellulaire des graisses, pour former l'abcès ou le dépôt; car aussitôt qu'il se rassemble dans ce tissu, il cesse d'être exposé au jeu des vaisseaux, il commence à croupir & à recevoir quelque atteinte de corruption imparfaite, qui, jointe à la chaleur du lieu, le rend si dissolvant, qu'il se creuse facilement dans le tissu cellulaire une cavité où il s'accumule. La portion de ce tissu, qui a été détruite pour former cette cavité, & la graisse que contient ce tissu se trouvent confondues avec cette liqueur purulente: dès là on s'aperçoit assez qu'après ce mélange elle ne se trouve plus telle qu'elle étoit originairement, c'est-à-dire à sa sortie des vaisseaux.

Comment la  
chaleur étran-  
gère concourt  
avec la chaleur  
naturelle à la  
formation des  
abcès puru-  
lents.

Il faut de plus faire attention au changement qu'elle a reçu par le croupissement & la dépravation que son séjour dans l'abcès a occasionné; c'est ce croupissement & ce commencement de pourriture qui a fait dire aux Anciens que la

causés par une inflammation particulière ou les  
gale.

DISSOLUT.  
Purulente.

chaleur étrangère concourt dans les abcès avec la chaleur naturelle à la formation du pus, & que le pus n'est louable qu'autant que la chaleur naturelle domine sur la chaleur étrangère. L'humeur purulente qui sort immédiatement des vaisseaux, doit donc être envisagée indépendamment de ce mélange & de ces différens états. Ainsi il doit y avoir une différence assez considérable entre celle que les urines entraînent à la fin d'une fièvre continue, & qui se précipite au fond du vase; & le pus qui se trouve dans les dépôts que cette humeur produit ordinairement quand elle manque de s'évacuer; mais on peut en toute rigueur la comparer avec le pus qui exude des inflammations des membranes, lorsque ces inflammations se terminent par résolution, & lorsque ces membranes sont extérieures, par exemple, avec le pus qui exude de la surface de l'œil de l'ophthalmie, & qui prend une consistance semblable à celle du pus des abcès, par l'épaississement dont il est bien-tôt susceptible, lorsqu'il cesse d'être exposé à l'action des artères qui le fournissent.

Il faut faire attention à cette consistance épaisse & opaque que l'humeur purulente acquiert par le repos, afin de ne se pas représenter cette humeur sous une

Différence entre la consistance du pus avant que de sortir des artères, & après avoir formé l'abcès.

DISSOLUT.  
purulente.

telle consistance lorsqu'elle est encore dans nos vaisseaux : on doit au contraire s'en former alors une idée toute opposée ; car nous voyons qu'elle ne trouble point les urines lorsqu'elle sort avec elles, ni même pendant le temps qu'elles conservent de la chaleur. Elle doit donc être dans nos vaisseaux extrêmement fluide & limpide. On comprend facilement que cette remarque peut s'étendre à toutes les humeurs excrémenteuses qui sont de même susceptibles d'épaississement ; mais on n'y fait pas assez d'attention : l'imagination qui nous représente toujours ces humeurs sous la même consistance qu'elles ont lorsque nous les rejettons, nous séduit sans cesse : si quelqu'un jette beaucoup de crachats fort épais, on se laisse tellement surprendre par la consistance de ces crachats, qu'on croit que la masse des humeurs de cette personne abonde en fucs aussi glaireux & aussi épais que ces crachats qui n'ont pris cette consistance, que depuis qu'ils sont ainsi disposés dans les voies de l'expectoration ; c'est par une pareille méprise que les Modernes ont regardé la coëne dure & épaisse, qui dans les inflammations se forme sur le sang après la saignée, comme une preuve que les inflammations étoient produites par l'épaississement ou la coagulation

DISSOLUT.  
purulente.

des humeurs. Cette prévention s'étend jusques dans la pratique, en suggérant l'usage des remèdes actifs & stimulans, dans l'idée que ces remèdes sont incisifs ou atténuans, propres par-là à dissiper cet épaississement prétendu ; aussi la cause que l'on veut combattre, & les qualités des remèdes sur lesquelles on compte, sont également chimériques.

Quoique l'humeur purulente, telle qu'elle est à la sortie des vaisseaux, soit fort différente du pus qui se trouve dans les dépôts & dans les abcès (a), elle a déjà néanmoins la forme & les qualités essentielles du pus, ou plutôt c'est le pus lui-même dans son état naturel, le pus sans alliage & sans altération ; car la consistance épaisse qui lui manque alors, n'est, comme nous l'avons dit, qu'une qualité accidentelle qui lui arrive par le repos ; & sans cette humeur, telle que nous l'envisageons dans son premier état, je veux dire qu'elle vient d'être produite par une inflammation générale ou particulière, il ne se forme jamais ni abcès ni dépôts purulens (b).

Cette différence n'est qu'accidentelle.

(a) Nous entendons précisément par dépôts ce qu'on appelle les abcès que le pus ou des matieres sanieuses dans la masse du sang par une fièvre, produisent sur le champ ; & par abcès simplement, ceux dont le pus ou les matieres sanieuses sont formées dans la partie ou dans la tumeur où se font ces abcès.

Différence entre les dépôts &amp; les abcès proprement dits.

(b) Nous ne parlons ici que du pus des abcès &

198 PERVERSION DES HUMEURS.

Ce détail suffit pour faire sentir la différence qu'il y a entre la dissolution purulente & la dissolution glaireuse, & entre l'endurcissement que le jeu trop violent des vaisseaux produit d'abord dans les fucs albumineux. La dissolution glaireuse produit une humeur qui n'a aucune affinité avec les sécrétaires des fucs excrémenteux, si ce n'est avec celui de la bile, qui en laisse échapper un peu avec cet excrément (a); c'est cette portion qui passe par le foie, qui rend dans les premiers tems des fièvres, comme nous l'avons remarqué, la bile tenace & peu coulante, & qui fait naître l'idée de cette prétendue bile poixeuse qui occupe si fort & si inutilement les Praticiens dans la cure des fièvres continues. Cette humeur glaireuse & endurcie, qui n'a aucune proportion avec les sécrétaires est, à la réserve de la petite quantité qui s'échappe par le foie, entièrement retenue dans les vaisseaux, jusqu'à ce que leur jeu excessif l'ait convertie en cette liqueur purulente

des dépôts: il y en a un autre dont nous parlerons dans la suite.

(a) On est convaincu par des expériences certaines, que la bile entraîne avec elle dans la vesicule du fiel des substances lymphatiques ou albumineuses, que l'esprit de vin durcit, tandis que la bile se sépare de ces substances, & se délaye dans cette même liqueur. Hoffinan. Medic. systèm. Boerhaave Chem. tom. 1. pag. 184.

DISSOLUT.  
purulente.

Différence entre la dissolution purulente & la dissolution glaireuse.

PERVERSION DES HUMEURS. 199  
dont nous venons de parler. Elle est facilement évacuée après ce changement; non-seulement son excretion est alors, comme nous l'avons dit, fort sensible dans les urines par le sédiment qu'elle y dépose, & souvent aussi dans l'expectoration, par la faveur qu'elle donne aux crachats, &c. mais encore par le changement manifeste qui arrive en même-tems à la bile excrémenteuse. Cet excrément qui auparavant étoit presque entièrement retenu par sa consistance & sa tenacité, devient fort fluide, fort coulant, & s'évacue par la voie des selle avec beaucoup de facilité: la couleur foncée ou fort brune qu'il avoit acquise pendant son séjour dans la vesicule, se change en un jaune clair ou peu chargé, parce que la liqueur purulente qui se mêle avec cette bile, qui la dissout & lui communique sa couleur, affoiblit beaucoup celle de cet excrément.

Cet objet ne pouvoit échapper à des Praticiens attentifs à étudier les mouvemens de la nature; c'est par cette exactitude à observer tous les changemens qui arrivent dans le cours des maladies aiguës, que les Anciens sont parvenus à reconnoître & à distinguer les états de crudité, de coction, de crise, &c. & à établir, selon ces différens états, des regles

I iv

DISSOLUT.  
purulente.

La doctrine de la coction & des crises a été établie sur l'observation.

200 PERVERSION DES HUMEURS.

DISSOLUT.  
purulente.

fiéres pour se conduire dans la cure des fiéres. Ces règles ont été soigneusement observées jusques vers la fin du siècle passé, où la pratique a commencé à être assujettie aux hypothéses & au simple raisonnement.

L'esprit de système a fait rejeter cette doctrine.

Ceux qui se sont abandonnés les premiers à ces vaines spéculations, ont à la vérité respecté une méthode établie & confirmée depuis plusieurs siècles par l'expérience (a); mais enfin les praticiens, même les plus employés, ont préféré les idées claires, liées & simples qui brillent dans les nouveaux systèmes, à ces connoissances obscures difficiles à consilier, que la simple observation a seulement fait entrevoir. Ils se sont imaginés qu'on pouvoit attaquer les fiéres dans leurs causes immédiatement, & par-là, éviter à la nature un combat, dont la victoire est toujours incertaine. Les uns

(a) Urinarum, inspectio in febribus præ ceteris quibuscumque morbis plus habet certitudinis & maximè est usus: Hinc enim ægri & morbi status optimè cognoscuntur, & medicæ intentiones circa agenda meliùs diriguntur. . . . Quoad directiones pharmaceuticas res in hoc ordine versatur: in crebra urinae inspectione naturæ motum attendamus eidemque obsequamur, nec catharsi, nec diaphoresi movendum, nisi hypostasis quadam in urinis cociõnis signa exhibeat. *Willis de feb. contin.* Hoc opus cociõnis solius est naturæ, quam arte adjuvare non possumus; saltem impedimenta naturam gravantia removere valeamus, *Emuler de febr.*

PERVERSION DES HUMEURS. 201

ont eu recours à des spécifiques, ou plutôt à des sels d'un genre opposé à ceux qu'ils regardoient comme la cause du mal; les autres fondoient indépendamment des coctions & des crises, leurs espérances sur les évacuans, tous remèdes familiers, qui n'auroient pas échappé à l'expérience des siècles précédens, s'ils étoient capables d'éteindre ces maladies.

DIFFERENS genres de cociõn dans les fiéres.

*Différens genres de fiéres qui se terminent par cociõn, & leurs différens genres de cociõn.*

L'excrétion de la cause des fiéres ne paroît pas toujours nécessaire, du moins immédiatement après la cociõn, pour faire cesser ces maladies; car il semble que cette excrétion n'est indispensable que dans les cas où l'action des vaisseaux ne peut détruire ou corriger les qualités malfaisantes des substances qui causent la fièvre; mais les Praticiens modernes trop prévenus contre la doctrine des coctions, n'ont cherché ni à connoître ni à distinguer ces substances des autres matieres fébrifiques qui ne peuvent résister aux forces de la nature: cependant il est aisé de remarquer que les substances acides que produisent par exemple, les indigestions fermentueuses, & qui passent dans le sang, ne causent presque jamais

Cociõn des fiéres éphémères, causées par des substances acides.

DIFFERENS genres de coction dans les fièvres

Différence entre les fièvres produites par ces causes humorales acides, & celles qui sont produites par des sauses humorales alcalines.

que des fièvres éphémères; encore faut-il que la fermentation ait excessivement dépravé ces substances, pour qu'elles puissent causer une fièvre fort vive.

Les lumières que fournit la physique du corps humain s'accordent avec cette observation; car elles nous apprennent que toute acrimonie du genre de l'acide, du moins de l'acide des végétaux, ne peut tenir long-tems à l'action des vaisseaux, dont un des principaux effets est de convertir en peu de tems tout sel acéteux en sel alcaléscent; & que quand les sels sont parvenus, soit par le jeu des vaisseaux, soit par pourriture, à un certain degré d'alcalifation, sur tout les sels des substances grasses (a) ils acquierent une acrimonie malfaisante que l'action des vaisseaux ne peut rendre que plus fâcheuse. Ainsi quand les forces de la nature ne peuvent détruire cette acrimonie, l'évacuation est la seule ressource qui leur reste pour se délivrer des sels trop élaborés, ou de ceux

(a) Ces sels volatils huileux, alcali ou alcaléscent, qui sont produits par le jeu des vaisseaux ou par la pourriture, sont beaucoup plus nuisibles que ceux que l'art produit par le feu; car on exciteroit difficilement une fièvre considérable, sur-tout une fièvre continue par ces derniers, à moins, peut-être, qu'on n'en fit prendre une quantité fort considérable; au lieu que nous voyons par les Observations de Bellini, que quelques grains d'œuf pourri, pris intérieurement, sont capables de causer un grand désordre.

qui sont produits par la pourriture, c'est-à-dire de tout sel du genre alcali huileux volatilisé à l'excès; mais cette évacuation s'obtient toujours difficilement: car, ou il faut que la fièvre, que ce genre de sel excite, produise elle-même une humeur capable d'envelopper cet âcre incompatible à nos sécrétaires, ou il faut, comme nous le remarquerons dans la suite, que ce sel détruise la plus grande partie des sucs albumineux, & soit entraîné avec eux par les voies excrétoires, ou bien il faut qu'il se trouve entre lui & quelque partie une affinité qui puisse le déterminer à s'y déposer & à s'y fixer, pour être ensuite évacué par suppuration.

Ce sont là les trois manières dont se terminent les fièvres continues qui dépendent d'un sel huileux trop alcalisé, & peut-être aussi de quelques autres causes qui nous sont inconnues. La première de ces terminaisons s'obtient par cette opération de la nature qu'on appelle coction, & la fièvre s'éteint aussi-tôt que cette terminaison est décidée. La seconde arrive par une espèce de dissolution putride dont nous parlerons bien-tôt: la fièvre qui se termine par cette voie, ne finit pas tout d'un coup comme par la terminaison précédente, elle ne s'éteint

DIFFERENS genres de coction dans les fièvres.

Différentes terminaisons des fièvres continues, causées par des substances Alcalines.

204 PERVERSION DES HUMEURS:

DIFFÉRENS genres de coction dans les fièvres.

que peu à peu, à proportion que la masse du sang se dépure par les forces de la nature, ou par les secours de l'art. La troisième, qui se fait par dépôt, termine la fièvre par une autre maladie, c'est-à-dire par une gangrène ou par un abcès, & le salut du malade dépend principalement de l'endroit où se fait le dépôt.

Différences entre les fièvres causées par des substances putrides, & celles qui sont causées par des sucs excrémenteux.

Ces connoissances n'ont point échappé aux Anciens; car ils ont tous reconnu que les fièvres continues qui ont un peu de durée, excepté quelques fièvres épidémiques dont on ne connoît point la cause, sont ordinairement produites par quelques substances atteintes de dépravation putride, & quelquefois aussi par des matieres bilieuses ou excrémenteuses retenues, excessivement volatilisées, & rendues extrêmement actives (a);

Fièvre putride.

(a) Ces deux genres de causes forment deux genres de fièvres continues, connues par les Anciens sous les noms des fièvres putrides & de fièvres ardentes; il appelloient fièvres putrides toutes celles qu'ils soupçonnoient être causées par des substances atteintes de pourriture, quoique ces substances ne portent pas toujours la contagion dans les humeurs, & qu'elles ne produisent souvent qu'une fièvre continue simple: & ils nommoient fièvres ardentes, celles qu'ils croyoient être produites par des matieres bilieuses fort exaltées, telles que peuvent être des matieres bilieuses, excrémenteuses retenues, & devenues fort nuisibles. Cependant il n'est pas à présumer que toutes les différentes matieres excrémenteuses retenues, produisent des fièvres continues ardentes; on pourroit conjecturer au contraire

Fièvre ardente.

Fièvre intermittente.

PERVERSION DES HUMEURS. 205

DIFFÉRENS genres de coction dans les fièvres.

C'est-à-dire que dans l'un & dans l'autre cas, ces fièvres sont causées par des substances remplies de sels volatils huileux trop alcalisés. Nous pouvons remarquer en effet qu'excepté ce genre de substance, on connoît, je crois, peu de matieres capables de causer des fièvres continues.

Les fièvres ardentes se terminent pour l'ordinaire plus facilement par la coction que les fièvres putrides.

Parmi ces fièvres, celles que les Anciens attribuent à des sucs pervertis ou devenus trop alcaliscens par le jeu des vaisseaux, leur ont paru les plus susceptibles de coction, parce qu'elles ne sont ordinairement qu'inflammatoires, c'est-à-dire qu'elles se bornent uniquement à l'incendie des humeurs, & que cet état, lorsqu'il est simple, se termine enfin par la production d'une matiere propre à envelopper ces sucs incendiaires. Mais, selon eux, les fièvres continues dépendent le plus souvent de substances dépravées par la pourriture; & ils ont reconnu que ces substances, lorsqu'elles n'infectent pas assez la masse du sang pour causer par une espèce de contagion une dissolution putride dans les humeurs, ou

que les fièvres intermittentes sont causées par ces matieres, qui ne peuvent être évacuées qu'à la fin de chaque accès, à la faveur d'une espèce de coction qui les unit apparemment aux débris des humeurs, particulièrement des matieres grasses, détruites par la fièvre.

Coction des matieres grasses.

## 206 PERVERSION DES HUMEURS.

lorsqu'elles n'ont pas acquis un degré de malignité suffisant pour subvertir les actions vitales, se bornent aussi à produire une fièvre purement inflammatoire, & capable par conséquent de coction. Mais on doit peu compter sur cette coction dans les fièvres putrides colliquatives ou malignes : dans les premières, j'entends celles qui sont accompagnées d'une dissolution putride remarquable, il est manifeste que la cause agit plus sur les liquides que sur les solides, & qu'elle détruit trop la texture des humeurs pour que l'action des vaisseaux puisse produire par un certain degré de coction cette humeur purulente, qui peut aussi-tôt qu'elle est formée envelopper tout l'acré fébrilique ; dans les secondes, c'est à-dire dans les fièvres malignes, l'expérience nous apprend que souvent le désordre que causent les substances putrides dans le principe vital, & dans l'action des organes de la circulation, trouble trop les opérations de l'économie animale pour obtenir cette coction salutaire, qui, comme on l'a déjà dit, doit être, dans les fièvres, l'effet d'une action violente, régulière, générale & continue des artères, laquelle produit dans la masse des humeurs le même changement que celui qui arrive aux humeurs, lorsqu'elles se

DIFFÉRENS genres de coction dans les fièvres.

La colliquation & la malignité s'opposent souvent à la coction dans les fièvres putrides.

## PERVERSION DES HUMEURS. 207

trouvent arrêtées dans une partie, & qu'elles y sont continuellement exposées à une inflammation particulière, je veux dire à une inflammation bornée à cette partie.

Nous ne bornons pas, comme ont fait quelques Modernes, le nom de fièvres malignes à celles qui sont accompagnées d'une inflammation au cerveau, qui gêne le cours des esprits, opprime les forces, trouble les fonctions de l'économie animale, & qui exigent, à ce qu'on croit, d'abondantes saignées du pied, préféablement à celles du bras : car, outre que cette sorte de fièvre maligne cérébrale, à en juger par les inspections anatomiques, n'est pas fort commune, c'est que véritablement les fièvres malignes dépendent souvent d'affections, qui au fond sont fort différentes des symptômes qui accompagnent les inflammations du cerveau. Les délires, les assoupissemens, les mouvemens convulsifs, les abattemens, les angoisses, &c. qui sont les désordres qui caractérisent ordinairement ce genre de fièvres, ne sont pas, comme on le pense, de simples symptômes, mais le plus souvent de véritables maladies, dont chacune a ses indications particulières ; ainsi ce n'est point en satisfaisant simplement à celles que présente la fièvre, ni

DIFFÉRENS genres de coction dans les fièvres.

Les Modernes qui font confiter les fièvres malignes dans l'inflammation du cerveau, ont une idée trop bornée de la nature & des causes de ce genre de fièvre.



DIFFÉRENS  
genres de coc-  
tion dans les  
fièvres.

Les fièvres  
malignes con-  
sistent dans  
une complica-  
tion de mala-  
dies congéné-  
res, ou pro-  
duites par une  
même cause.

à celles qu'on tire d'une inflammation ou d'un engorgement qu'on suppose dans le cerveau qu'on peut alors remédier à toutes ces affections.

Ces mêmes affections ont à la vérité la même cause, car c'est la cause humorale qui excite excessivement le jeu des artères & produit la fièvre, qui produit aussi ces différentes lésions, en attaquant diversément le genre nerveux; & si nous pouvions nous adresser directement à cette cause, pour l'expulser ou la corriger, nous remédierions en même tems à tous les désordres qui forment cette complication de maladies congénères, dans laquelle consistent les fièvres malignes; mais l'art, comme nous l'avons dit, est impuissant contre une telle cause, il ne peut s'adresser qu'aux maladies mêmes qu'elle produit, ainsi tant que cette cause continue d'agir, il est difficile d'en arrêter les effets. On peut souvent les modifier, mais il faut attendre que la nature triomphe de cette cause pour qu'ils disparaissent entièrement. Si les opérations de l'œconomie animale ne sont pas excessivement troublées par cette complication de maladies, la fièvre pourra elle-même vaincre cette cause par la coction; mais si le désordre est si grand que cette coction soit empêchée, la maladie se ter-

PERVERSION DES HUMEURS. 209  
mine par quelques dépôts, ou peut-être par la dissolution putride dont nous parlerons bien-tôt.

DIFFÉRENS  
genres de coc-  
tion dans les  
fièvres.

Nous ne nous étendrons pas davantage sur ces fièvres malignes, ni sur toutes les autres fièvres compliquées de maladies, qui consistent dans la lésion des solides; nous ne devons nous arrêter ici qu'aux vices que les humeurs peuvent contracter dans ces maladies, soit par la débilité ou par la violence de l'action des vaisseaux, soit par des matières vicieuses qui pénètrent dans les voies de la circulation, ou par des sucres excrémenteux dont l'excrétion est empêchée; & nous pouvons examiner tous ces états vicieux des humeurs sans entrer dans le détail de ces complications. Il est vrai que ce détail seroit nécessaire, si nous examinions ici les indications que peuvent présenter tous ces différens états des humeurs; mais comme nous nous sommes bornés dans ce Mémoire à examiner les divers états de nos humeurs dans les maladies simplement chirurgicales, & dans ces mêmes maladies compliquées de celles qui sont du ressort de la Médecine; nous ne devons entrer dans l'explication & dans la cure de ces diverses maladies, qu'autant que peut l'exiger la connoissance de notre sujet,

210 PERVERSION DES HUMEURS.

DIFFÉRENS genres de coction dans les fièvres.

Différence entre les fièvres continues, & les fièvres continues.

Il faut distinguer les fièvres périodiques, subintrantes ou les fièvres continues (a), des fièvres continues avec redoublement; car, quoique ces fièvres périodiques forment par une suite de paroxismes ou d'accès, dont le commencement de l'un prévient la fin de l'autre, de fausses fièvres continues, qui ont chez les malades un foyer qui refournit continuellement la masse du sang de matiere morbifique, elles ne se terminent pas cependant comme les fièvres continues par une coction décisive: chaque accès dompte à la vérité la cause qui le produit; mais la source qui a fourni cette cause, ne cesse point de la renouveler à mesure que celle qu'elle a fourni d'abord commence à s'affoiblir: ainsi, quoique chaque paroxisme se termine toujours parfaitement par une espèce de coction, la fièvre continue toujours.

Ces deux genres de fièvres sont difficiles à démêler quand elles se trouvent ensemble.

Quelquefois de pareils accès se joignent aux fièvres continues, & fournissent dans la cure de ces fièvres des indications particulières. Ce cas est embarrassant: les Praticiens du commun, je veux dire, les Praticiens peu instruits ou peu intelligens, & ceux qui fondent leur pratique sur de vains systèmes, ne les démêlent

(a) Voyez Morton sur ce genre de fièvre.

PERVERSION DES HUMEURS. 211

pas facilement; il n'y a que l'observation qui puisse conduire sûrement dans ce labyrinthe. Les paroxismes des fièvres périodiques sont presque toujours précédés de quelques symptômes qui les annoncent, & qui les rendent remarquables, comme des lassitudes ou sentimens douloureux dans différentes parties, quelque peu de froid aux extrémités du corps, des frissons, ou du moins quelques légères horripulations. Ces paroxismes se distinguent aussi dans leur déclin par des signes peu équivoques: les urines, du moins après quelques accès, charrient & déposent (a) un sédiment louable, mais différent de celui que la coction procure dans une simple fièvre continue; le ventre se prête facilement aux purgatifs, surtout après que le malade a été suffisamment saigné, & ces remèdes sont souvent d'un grand secours dans ces fièvres, même dans toutes les fièvres qui sont simplement fièvres périodiques: &, s'il est permis de le remarquer en passant, il y a des cas où l'on ne peut les négliger sans exposer entièrement la vie des malades; car la cause de ces fièvres n'est pas toujours exempte de malignité. Il n'est pas rare en effet de voir des fièvres périodiques continen-

DIFFÉRENS genres de coction dans les fièvres.

Utilité des purgatifs à la fin des accès des fièvres périodiques.

Ces fièvres sont souvent accompagnées de malignité.

(a) Morton exercitatio de febr. contin. cap. 36.

DIFFÉRENS  
genres de coc-  
tion dans les  
fièvres.

tes, & même intermittentes, accompagnées de mouvemens convulsifs, d'affouplissemens & d'autres accidens mortels, que l'on peut prévenir ou dissiper promptement par l'usage des purgatifs administrés à propos. Les redoublemens des fièvres continues ne sont ordinairement annoncés par aucun symptôme, ils commencent insensiblement, & leur déclin ne fournit que des urines foncées, c'est-à-dire fort abondantes en matieres simplement excrémenteuses; mais elles ne donnent ordinairement ni nuage ni aucune sorte de sédiment (a) avant que la maladie soit arrivée à son terme. Ainsi les accès des fièvres périodiques peuvent être distingués par un Praticien habile, des redoublemens des fièvres continues, sur-tout lorsque celles-ci ne sont point accompagnées d'une malignité capable de causer des accidens qui en troublent la marche.

Sédimens dif-  
férens des fiè-  
vres continues  
& des fièvres  
périodiques.

Les urines des fébricitans déposent deux sortes de sédimens, sçavoir le sédiment blanc ou purulent dont nous avons parlé, & le sédiment-briqueté ou rouge, que Willis & d'autres Observateurs comparent au bol d'Arménie, & qui est ordinairement le seul sédiment des fièvres

(a) Lompius *Obs. Medicinallum* Lib. 12

périodiques (a) : encore ne paroît-il pas dès le commencement de la maladie; car les Praticiens ont généralement remarqué que dans les premiers tems de ces fièvres, & dans les fièvres éphémères, les urines sont crues, aqueuses, peu colorées & sans sédiment, excepté aux personnes dont les urines sont toujours fort teintes : telles sont celles qui tachent ordinairement les parois des vaisseaux, d'une matiere pareille à celle de ce sédiment briqueté. Cette exception est très-étendue, car il est fort ordinaire de trouver un semblable sédiment attaché aux parois des vaisseaux qui servent à recevoir l'urine des personnes en santé; d'où il paroît assez que ce genre de sédiment est purement fœculent, c'est-à-dire formé des parties excrémenteuses de l'urine les plus faciles à se rassembler par le froid; à s'unir & acquérir une ténacité & une consistance épaisse, qui en partie les retiennent aux côtés du vase, & qui en partie aussi les précipitent au fond. La ténacité avec laquelle ces fœces s'attachent au vase, est une propriété particuliere au sédiment briqueté; car le sédiment purulent se dépose plus facilement, & conserve une consistance plus molle & plus

DIFFÉRENS  
genres de coc-  
tion dans les  
fièvres.

Sédiment pu-  
rulent des fiè-  
vres continues.

Sédiment fœ-  
culent des fiè-  
vres périodi-  
ques.

(a) Morton, *Willis*.

coulante, laquelle l'empêche de contracter une pareille adhérence.

Quoique les urines des personnes en santé fournissent pour la plupart un sédiment briqueté, il y a toujours une différence remarquable entre ce sédiment & celui que produisent les fièvres périodiques, du moins par rapport à la quantité. Il est rare dans la santé qu'il y en ait assez pour se précipiter & s'accumuler au fond du vaisseau, il s'attache seulement par places à ses parois : mais dans les fièvres périodiques, après plusieurs paroxismes, il se dépose au fond du vase, & s'y amasse même quelquefois dans une quantité considérable : d'ailleurs le sédiment que les urines fournissent dans la santé est ordinairement d'un rouge moins vif que celui qui paroît dans ces fièvres : ainsi il est visible que ce dernier est du moins en partie le produit de la fièvre, & apparemment d'une espèce de coction par laquelle la matière fébrilique s'incorpore à la fin de chaque paroxisme avec les parties excrémenteuses qui sont chassées par la voie des urines, & par les autres organes excrétoires.

La coction dans ces fièvres ne se borne pas toujours au sédiment briqueté ou fœculent, elle fournit aussi quelquefois un sédiment blanc ou purulent ; mais on

DIFFERENS genres de coction dans les fièvres.

Le sédiment fœculent est en partie causé par la coction dans les fièvres périodiques.

Le sédiment purulent paroît quelquefois dans les fièvres périodiques, & le sédiment fœ-

a observé qu'alors elle termine ordinairement la fièvre sans retour.

Si la coction produit quelquefois un sédiment purulent dans les fièvres périodiques, elle produit aussi en certains cas dans les fièvres continues un sédiment fœculent qui s'attache aux parois du vaisseau, & qui quelquefois est en si grande quantité qu'il se dépose au fond du vase avec le sédiment purulent auquel il communique sa couleur.

*Différens dépôts qui arrivent dans les fièvres, lorsque la coction ou les évacuations nécessaires manquent.*

Les matières de ces deux sortes de sédiments fournissent celles de deux genres de dépôts qui arrivent dans les fièvres : mais outre ces deux genres de dépôts, il y en a un troisième qui est plus ordinaire, sur-tout dans les fièvres malignes & pestilentielles, il comprend tous ceux qui sont formés par la seule cause efficiente de la maladie, c'est-à-dire purement par la matière hétérogène qui s'est introduite dans les vaisseaux, qui d'un côté par son incompatibilité avec le genre artériel fuscite la fièvre, & qui d'autre part se porte & se fixe sur quelque partie : par exemple, le venin de la petite verole qui se dépose sur la peau, & qui y excite des

DEPÔTS DANS les fièvres.

culent dans les fièvres continues.

DEPÔTS DANS  
les fièvres.

pustules inflammatoires, celui des maladies pestilentielle qui se dépose sur une partie, & y cause des charbons ou des tumeurs inflammatoires & gangréneuses, connues sous le nom d'antrax, celui d'une fièvre maligne qui quelquefois se jette sur les glandes parotides, sur les glandes des aisselles, sur celles des aînes, &c. où il suscite des inflammations suivies d'abcès; qui d'autres fois se porte à la peau, & y produit une érysipèle maligne, ainsi cette matière hétérogène devient dans la partie où elle se dépose la cause d'une maladie locale.

Différences  
entre la matière  
qui se dépose  
& celle qui  
forme le volume  
de la tumeur  
dans les  
dépôts.

C'est souvent cette maladie elle-même qui prend le nom de dépôt; cependant ce ne sont point les fucs arrêtés dont se forme le volume de la tumeur qui méritent ce nom; il n'appartient en rigueur qu'à l'hétérogène qui se dépose sur la partie, où il cause dans les voies de la circulation un dérangement qui arrête le cours de ces fucs; car cette matière hétérogène seule est trop déliée & en trop petite quantité pour se rendre sensible par son volume. On confond donc mal-à-propos les maladies locales avec la matière déposée, qui, en pareil cas, cause ces maladies, surtout quand elle produit des tumeurs & des abcès; car lorsqu'elle cause des gangrènes sèches, des ca-

ries;

DEPÔTS  
dans les fièvres.

ries, des ulcères ou d'autres maladies qui ne sont point accompagnées de tumeurs, nos idées sont plus débrouillées, nous cessons de confondre la maladie locale avec cette matière déposée; on reconnoit alors que ces sortes de dépôts ne sont formés effectivement que par une substance insensible qui produit ces désordres dans la partie sur laquelle elle se fixe.

Les dépôts formés par les fucs excrémenteux, ne consistent pas non plus dans des tumeurs ni dans des suppurations; du moins n'en voyons-nous point extérieurement où nous reconnoissons ces fucs: ces mêmes fucs peuvent cependant causer par leur acrimonie des embarras de circulation, & des inflammations suivies d'abcès.

Les dépôts  
des fucs excré-  
menteux ne  
forment pas  
d'abord des  
abcès.

Il n'y a donc que les dépôts formés par les matières purulentes dont nous avons parlé ci-devant, c'est-à-dire par des matières produites par la coction dans les fièvres continues, & les dépôts sanieux qui se forment dans les fièvres putrides, colliquatives, & dont nous parlerons lorsque nous examinerons l'état des humeurs dans ce dernier genre de fièvres; il n'y a, dis-je, que ces deux genres de dépôts qu'on puisse regarder tout d'abord comme de véritables abcès, parce que ce pus

Il n'y a que  
les dépôts pu-  
rulents & sa-  
nieux qui for-  
ment d'abord  
des abcès.

ou cette sanie qui se déposent, sont précifément la matiere qui forme la tumeur qui abscede.

DEPÔTS  
dans les fièvres.

Les parties  
intérieures paroissent plus  
exposées que  
les extérieures  
aux dépôts des  
sucs excré-  
menteux.

Les sucs excrémenteux se déposent ordinairement sur les viscères, sur-tout sur le cerveau; quelquefois sur les viscères du bas ventre, particulièrement dans les fièvres periodiques; mais il paroît que nos parties extérieures sont peu exposées à ce genre de dépôts, ou du moins s'ils se placent sur ces parties, ils ne peuvent être remarquables que par les tumeurs ou les autres désordres qu'ils y occasionnent, & alors on ne peut pas les distinguer de ceux qui sont formés par la cause efficiente de la maladie, & qui produisent les mêmes accidens; c'est pourquoi ces dépôts sont peu connus en Chirurgie.

Les dépôts des  
sucs excrémen-  
teux se remar-  
quent difficile-  
ment.

Je crois que souvent on ne les démêle pas mieux en Médecine. Cependant un Observateur exact peut ordinairement les prévoir & les reconnoître, car ils sont presque toujours annoncés, sur-tout dans les maladies aiguës, par les urines, lorsqu'elles deviennent crues & pâles après avoir été fort teintes & chargées. Ce présage n'est souvent qu'un signe fort passager, un signe qui peut disparaître quoique le dépôt persiste, principalement lorsque les sucs excrémenteux qui

forment ce genre de dépôt se fixent dans le foye, & y empêchent, du moins en partie, le passage de la bile; cette humeur retenue dans la masse du sang teint alors beaucoup les urines. Ce cas est assez ordinaire dans les fièvres intermittentes; ainsi ces fortes de dépôts peuvent eux-mêmes alors faire disparaître cette limpidité & cette couleur pâle, qui, comme nous l'avons dit, les annonce ordinairement.

Tous ces différens genres de dépôts sont, lorsqu'ils se placent sur quelque partie intérieure, la source des plus fâcheux accidens qui arrivent dans les fièvres. Les inflammations, les suppurations, les douleurs, les caries, les gangrènes, les délires, les angoisses, les convulsions, la prostration des forces, les assoupissemens létargiques, la tension des hypocondres, & beaucoup d'autres affections souvent beaucoup plus redoutables que la fièvre ou la maladie primitive, sont ordinairement des suites de ces dépôts.

Ces accidens causent souvent dans l'économie animale un désordre si grand, qu'on ne doit plus compter sur les opérations de la nature pour la délivrance du malade; toute sa ressource est dans la Médecine. La saignée & les purgations sont les secours les plus efficaces que cet

K ij

DEPÔTS  
dans les fièvres.

Funeſtes effet  
de ces dépôt  
dans les fièvres.

Les inten-  
tions du Mé-  
decin & du  
Chirurgien  
sont différen-  
tes dans la cu-  
re des dépôts

art puisse fournir contre ces dépôts intérieurs ; mais les Praticiens n'ont pû encore établir que des règles générales & vagues pour l'administration de ces remèdes. L'inflammation dans ces dépôts fait principalement recourir aux saignées ; & quand ils se forment sans inflammation, on tâche de déplacer par l'usage des purgatifs l'humeur qui les produit. Mais ces remèdes sont souvent, malgré le zèle & l'application de ceux qui les administrent, fort insuffisans dans beaucoup de circonstances, soit parce que la grandeur de la maladie rend ces secours impuissans, soit parce qu'on ne peut distinguer au juste la source des accidens qui peuvent être communs à ces dépôts & à d'autres causes, & qu'on ne peut saisir que des indications équivoques, soit enfin parce que l'effet de ces remèdes dépend de circonstances trop difficiles à reconnoître & à observer ; l'expérience n'a pû dans cette obscurité marquer encore aucune route qu'on puisse suivre avec assurance. Les intentions du Médecin dans le traitement des dépôts qui se fixent sur des parties intérieures, sont fort opposées à celles que le Chirurgien se propose dans la cure de la plupart des dépôts extérieurs ; car le Médecin ne tend qu'à remuer, à déplacer, &

DÉPÔTS  
dans les fiè-  
vres.

Genre de dé-  
pôts où les sai-  
gnées convien-  
nent. Ceux qui  
exigent des  
purgatifs.

rappeller dans les voyes de la circulation, l'humeur qui se dépose & qui se fixe : le Chirurgien, comme nous le remarquerons dans la suite, craint au contraire la délitescence, & ne pense qu'à empêcher le retour de l'humeur dans la masse du sang.

### *Dissolution putride.*

Les fièvres continues ne se terminent pas toujours par le second genre de dissolution dont nous venons de parler, c'est-à-dire par coction ; si les humeurs sont fort infectées de matieres corrompues, ces matieres y causent par contagion une dissolution putride, qui est plus ou moins considérable, & qui se déclare plus ou moins promptement, selon que ces mêmes matieres sont plus ou moins abondantes, ou qu'elles sont plus ou moins contagieuses. Il arrive quelquefois qu'indépendamment d'aucune fièvre, les substances putrides qui passent dans les humeurs y causent & entretiennent une dissolution qui dure jusqu'à ce que les suc les plus corruptibles soient détruits ; quelquefois aussi ces substances causent la fièvre sans produire de dissolution putride : mais souvent elles causent l'une & l'autre, & quelquefois la dissolution n'arrive que vers les der-

DÉPÔTS  
dans les fiè-  
vres.

Fièvres colli-  
quatives ou  
putrides con-  
tagieuses.

DISSOLU-  
tion putride.

La fièvre peut  
contribuer à la  
dissolution pu-  
tride.

niers tems de la fièvre, & alors la dissolution glaireuse peut précéder la dissolution putride.

La fièvre qui accompagne alors cette disposition contagieuse, contribue beaucoup à augmenter l'activité des substances putrides qui infectent la masse du sang, & à les rendre dissolvantes : car le jeu des vaisseaux exalte, développe de plus en plus les huiles & les sels de ces substances ; il rend d'ailleurs les sucs albumineux de plus en plus susceptibles de pourriture & de dissolution : ainsi on peut, en pareil cas, mettre cette action au rang des causes qui peuvent produire ou faciliter la dissolution putride de ces sucs.

La pourriture  
des humeurs,  
dans les fièvres  
les plus putri-  
des, se fait ra-  
rement remar-  
quer par la  
mauvaise o-  
deur.

Cette dissolution, ou cet état de pourriture des humeurs, ne se manifeste ordinairement dans les corps vivans par aucune mauvaise odeur, tant que ces humeurs sont enfermées dans les vaisseaux, & exposées à leur action. Si cette mauvaise odeur pouvoit être remarquable, on s'en appercevroit, sur-tout dans les saignées qu'on est alors obligé de faire ; il arrive quelquefois à la vérité que le sang que l'on tire dans certaines fièvres fort putrides sent mauvais ; mais ce cas est rare. Les humeurs fétides que les malades rejettent par la voie des selles, dans ce genre de fièvres, contrac-

DISSOLU-  
tion putride.

tent presque toujours leur puanteur par le peu de séjour qu'elles font dans les intestins, où elles sont exposées à l'accès d'un air échauffé & renfermé ; car celles qui sont entraînées par les urines, n'acquièrent pas si-tôt une si mauvaise odeur. Les sueurs néanmoins sentent presque toujours mauvais en pareil cas ; ce qui arrive sans doute parce qu'elles sont arrêtées, qu'elles croupissent dans les linges qui sont autour du malade, & que la chaleur du corps & du lit les corrompt sur le champ.

Ces fièvres putrides colliquatives, surtout celles qui sont excitées par une infection fort considérable de substances corrompues, sont ordinairement accompagnées d'un accident particulier, lorsque la putréfaction est parvenue à un haut degré. C'est cette ardeur ou cette chaleur âcre dont on s'aperçoit quand on touche la peau des malades pendant un peu de tems, lors même que la fièvre est peu considérable : aussi ne prétendons-nous point attribuer entièrement cette ardeur à la violence du jeu des vaisseaux ; cependant elle en dépend beaucoup, mais il ne la cause point de la même manière qu'il cause la chaleur simplement fébrile ou inflammatoire ; celle-ci répond toujours à l'état de la fièvre,

Ardeur brû-  
lante, symp-  
tôme propre  
des fièvres.



DISSOLU-  
tion putride.

c'est-à-dire à la force & à la vitesse ac-  
tuelle du jeu des artères, au lieu que  
l'ardeur des fièvres putrides est une suite  
de l'action précédente des artères, qui  
n'y a contribué que parce qu'elle a aug-  
menté l'acrimonie des sucs putrides.  
J'ai vû des fièvres pourprées, qui d'a-  
bord ne faisoient sentir qu'une chaleur  
médiocre accompagnée de sueurs pres-  
que continuelles; mais plus la maladie  
duroit, plus cette chaleur devenoit pi-  
quante; les sueurs cessioient ou dimi-  
nuoient considérablement, & faisoient  
place à une ardeur très-vive qui persistoit  
jusqu'à la mort (a).

(a) Cette ardeur qu'on observe dans les fièvres  
putrides, nous oblige à faire ici une petite remar-  
que sur ce genre de chaleur; parce que nous serons  
dans la suite forcés de reconnoître en plusieurs  
cas ce sentiment vif de chaleur, qui ne dépend  
point du jeu actuel des artères; car quelquefois  
les malades la ressentent très-vivement dans des  
parties qui paroissent très-froides à ceux qui les  
touchent: c'est un sentiment semblable à celui qui  
est produit par l'action de la pierre à cautère, de  
l'eau forte, ou quelques autres septiques, lesquels  
paroissent brûler la partie sur laquelle ils agissent,  
parce qu'ils causent le même genre de douleur que  
la brûlure; néanmoins ils ne causent point dans  
cette partie une chaleur, qui, comme dans une  
partie enflammée, se manifeste d'abord au tou-  
cher. Il est important dans la pratique de ne pas  
confondre ces deux genres de chaleur, c'est-à-  
dire la chaleur d'acrimonie, & la chaleur d'in-  
flammation; c'est pourquoi nous avons été obli-  
gés de les distinguer ici, afin de faire remarquer  
ce sentiment de chaleur, qui, dans les fièvres

La destruction que cause cette disso-  
lution putride n'épargne que les humeurs  
cruës & chyleuses; celles-ci lui résistent  
parce que leur sel acéscent s'oppose à  
cette disposition putride: ainsi la masse  
du sang est presque réduite à ces humeurs  
cruës dans les malades qui échappent de  
ces fièvres colliquatives.

Ces fièvres, comme nous l'avons déjà  
dit, ne se terminent pas aussi-tôt que la  
dissolution putride se déclare, comme  
font les fièvres continues simples, qui se  
terminent aussi-tôt que la coction est dé-  
cidée, c'est-à-dire aussi-tôt que la disso-  
lution purulente se manifeste: au contraire  
les fièvres putrides colliquatives durent  
quelquefois fort long-tems, quoique la  
dissolution se fasse remarquer de bonne  
heure par des sueurs continuelles, ou  
par des évacuations fort fétides par la  
voie des selles; ces évacuations qui n'en-  
traînent la cause de la maladie que peu à  
peu avec les humeurs tombées en dissolu-

tion, dénote dans les mêmes humeurs;  
particulièrement dans les humeurs excrémenteuses,  
une acrimonie extrême: car il est démontré par  
l'expérience, que la pourriture convertit tous les  
sels essentiels des mixtes en sels urinaux, c'est-  
à-dire en sels alcali huileux, fort acrés & brû-  
lans ou caustiques; & que plus nos humeurs sont  
travaillées par le jeu des vaisseaux, plus leur sel  
s'alcalise; & plus elles sont susceptibles de pourri-  
ture.

DISSOLU-  
tion putride.

Jusqu'où s'é-  
tend la dissolu-  
tion dans les  
fièvres putri-  
des.

La dissolution  
putride n'ar-  
rête pas tout  
d'abord la fié-  
vre, comme  
fait la dissolu-  
tion purulente  
ou la coc-  
tion.

tion, laissent à l'action des artères le tems de développer cette cause, & d'augmenter son activité; c'est pourquoi la dissolution putride, qui paroît quelquefois dès les premiers tems de la maladie, n'empêche pas la fièvre d'augmenter de plus en plus.

La purgation douce & suffisamment répétée, est le plus sûr moyen qu'on puisse employer pour prévenir les dépôts dont on est menacé dans les fièvres colliquatives.

Comme la vie du malade dépend de l'évacuation des humeurs putrides tombées en dissolution, & de l'épuisement de la cause qui produit la maladie, la purgation est autant nécessaire pendant le cours des fièvres colliquatives, après que la dissolution s'est déclarée par des déjections fétides, qu'elle est déplacée dans les fièvres continues simples avant la coction (a); car si la purgation est quelquefois indiquée dans les premiers tems de ces fièvres, ce n'est que pour vider les premières voies où l'on soupçonne des matieres corrompues dont le séjour seroit fort à craindre; mais dans les fièvres colliquatives, il ne faut point perdre de vûe cette tendance que les sucx vicieux renfermés dans les voies de la circulation, ont à s'évacuer indépendamment d'aucune coction; c'est cet orgasme, qui selon Hyppocrate, ne permet point de différer la purgation (b), même dans les

(a) Hypp. Aph. 22. sect. 1.

(b) Aph. 10. sect. 4.

premiers tems des fièvres continues. Il a observé à la vérité que cette disposition à la purgation est rare au commencement de ces fièvres. En effet, les signes de la colliquation & de la tendance que les humeurs nuisibles ont à s'évacuer, ne paroissent pas ordinairement dès les premiers jours; mais toujours doit-on observer qu'en quelque tems qu'ils se manifestent, ils excluent toutes idées de crudité & de coction, & marquent la nécessité de recourir au plutô aux évacuans. Ainsi lorsque les malades commencent à rendre par la voie des selles des matieres fort fétides & fort peu liées, dont l'évacuation se déclare d'elle-même, ou est facilement provoquée par les lavemens & par les plus foibles purgatifs, l'indication pour la purgation est suffisamment établie, & exige pendant tout le cours de la maladie d'autant plus d'attention, que la colliquation & la pourriture paroissent considérables; car alors la purgation, secondée des remèdes antiputrides, tels que sont les substances farineuses & acéteuses, les sels acides délayés, & les sels neutres rafraîchissans, comme le nitre, le sel de Glauber, le cristal minéral, &c. est le principal secours que l'on puisse employer pour prévenir les dépôts fu-

DISSOLUTION putride.

DISSOLU-  
tion putride.

Nature des dé-  
pôts qui se for-  
ment dans les  
fièvres colli-  
quatives.

nestes dont on est toujours menacé dans ce genre de fièvre.

Les dépôts qui arrivent pendant le cours de ces fièvres colliquatives, & même à la fin, ne sont pas formés par du pus comme ceux qui sont produits par les fièvres qui se terminent par coction. Ces dépôts sont toujours sanieux, c'est-à-dire putrides, parce que les matieres dont ils sont formés, ne sont que les débris des humeurs détruites par la dissolution causée par des substances corrompues, qui non-seulement se joignent à ces humeurs qu'elles dissolvent, mais qui de plus leur communiquent leur caractère putride, & les rendent même quelquefois extrêmement malignes : nous en avons des exemples bien remarquables dans les dépôts qui arrivent à la suite des petites véroles, & des autres fièvres contagieuses & fort putrides. Le mauvais caractère de la matiere de ces dépôts, doit rendre les Chirugiens attentifs à lui donner issue : aussi-tôt qu'elle commence à se rassembler & à former un abcès, de crainte qu'elle ne cause beaucoup de désordres dans l'endroit où elle se dépose. Souvent cette matiere est extrêmement corrosive & gangréneuse, c'est sur-tout dans ce cas qu'il est très-dangereux de la laisser sé-

Il faut promp-  
tement éva-  
cuer la matiere  
des abcès for-  
més par ces dé-  
pôts.

journer ; mais quelquefois elle ne forme pas d'abcès, parce qu'elle fait tomber tout d'abord en gangréne les parties sur lesquelles elle se place : alors il faut, comme nous le remarquerons dans un autre Mémoire, attendre qu'elle soit entièrement déposée, avant que d'entreprendre de séparer les chairs gangrénées des chairs vives.

PERVER-  
sion des sucs  
excrémén-  
teux.

*Perversion des sucs récrémenteux & excré-  
menteux salins.*

Nous avons remarqué, lorsque nous avons parlé de la crudité des humeurs, que c'est par l'action des vaisseaux que les récrémens & les excréments salins parviennent à ce degré de coction ou de perfection qui consiste dans une légère acrimonie, capable d'exciter le jeu des organes destinés à les filtrer ; mais cette acrimonie ne doit exciter ces organes, qu'autant qu'il est nécessaire pour provoquer cette filtration : ainsi l'acrimonie de chacun de ces sucs doit être proportionnée à la sensibilité de l'organe sécrétoire qui lui est destiné. C'est par-là que chaque organe sécrétoire reconnoît, pour ainsi dire, choisit & supporte l'excrément ou le récrément qu'il doit filtrer.

Acrimonie  
nécessaire aux  
récrémens &  
aux excré-  
mens, pour  
provoquer  
leur sécrétion.

Quand le jeu des vaisseaux est excessif, comme dans les fièvres, sur-tout dans les

Le jeu exces-  
sif des vais-  
seaux produit  
en peu de

PERVER-  
sion des fucs  
excrémén-  
teux.

tems beaucoup  
de fucs excré-  
menteux.

fièvres continues, la partie des fucs chy-  
leux qui doit dégénérer en excrément,  
passe en fort peu de tems par tous les dé-  
grés d'élaboration, & parvient prompte-  
ment à cet état qui rend ces fucs inuti-  
les & vicieux. Si ces excréments n'étoient  
pas évacués alors à mesure qu'ils sont for-  
més, la masse du sang en seroit bien-tôt  
remplie au dernier excès. Ces fucs, déjà  
trop élaborés, continueroient d'être ex-  
posés à l'action violente des vaisseaux qui  
les pervertiroit de plus en plus; ainsi en  
très-peu de tems ces excréments seroient  
très-vicieux & très-abondans: il est donc  
visible que pendant le cours des fièvres,  
le salut du malade dépend beaucoup de  
l'évacuation continuelle de ces excré-  
ments.

L'évacuation  
de ces excré-  
ments doit être  
aidée ou pro-  
curée pendant  
tout le cours  
des fièvres.

Cette évacuation, comme nous l'avons  
déjà remarqué, doit être sans contredit  
un des principaux objets qu'on doit avoir  
en vûe dans la cure des fièvres. Les sai-  
gnées, une diette humectante & rafraî-  
chissante, qui modèrent la violence de  
l'action des vaisseaux, qui rendent la mas-  
se du sang plus acqueuse, & qui retardent  
l'élaboration excessive des fucs, s'oppo-  
sent beaucoup à la perversion de ces ex-  
créments, & leur procurent un véhicule  
fort abondant, qui les noye & les rend  
plus supportables aux filtres qui doivent

PERVER-  
sion des fucs  
excrémén-  
teux.

leur fournir le passage. L'usage des *déter-  
gens* internes, tels sont les fucs, les infu-  
sions, les décoctions des plantes légére-  
ment apéritives, est très-avantageux, par-  
ce qu'en invitant doucement les sécrétio-  
nes à remplir leur fonction, ils procurent  
une dépuracion continuelle, sans augmen-  
ter la fièvre par aucune activité turbulen-  
te; ainsi avec ces secours on prévient les  
funestes effets que ces excréments ne man-  
queroient pas de causer, s'ils étoient re-  
tenus & pervertis de plus en plus par le  
jeu excessif des vaisseaux.

Indépendamment de la fièvre ou de  
l'action trop violente des vaisseaux, les  
excréments peuvent devenir fort nuisibles  
s'ils manquent de s'évacuer, parce que  
le jeu ordinaire des vaisseaux peut avec  
le tems rendre ces excréments retenus fort  
âcres. Ces excréments, devenus alors trop  
irritans, blessent leurs organes sécrétio-  
nes & y causent un froncement qui leur  
ferme le passage; ils ne peuvent être ex-  
pulsés alors à moins que quelques filtres  
naturellement moins sensibles ou plus en-  
duits de mucosité que ceux qui leur sont  
destinés, ne puisse les admettre: la masse  
des humeurs en reste infectée, jusqu'à ce  
que la nature puisse les associer à quel-  
que substance capable de modérer leur  
acrimonie & leur activité; mais si cette

Le jeu ordi-  
naire des vai-  
sseaux suffit a-  
vec le tems  
pour produire  
des excréments  
fort nuisibles.

PERVER-  
sion des fucs  
excrémens-

affociation devient impossible, & si aucun filtre ne peut les souffrir, l'action des vaisseaux les rendra de plus en plus malfaisans en développant & volatilifant de plus en plus leurs fels. Nous avons prouvé suffisamment cette vérité dans un autre ouvrage, c'est pourquoi nous nous contentons de l'exposer ici simplement.

Les maladies  
habituelles dé-  
pendent ordi-  
nairement de  
quelques excrémens qui ne  
peuvent être  
évacués.

Lorsque ces excréments ne peuvent être évacués, du moins entièrement, parce que les organes sécrétoires ne pouvant supporter leur acrimonie, leur refusent le passage, on ne peut procurer leur sortie par aucuns remèdes évacuans ou dépurans, parce que tous ces remèdes n'agissent eux-mêmes que par une activité qui excite l'action des filtres, & qui par conséquent ne peut convenir que lorsque les excréments ne sollicitent pas eux-mêmes assez ces filtres; mais lorsque ces organes sécrétoires ne sont déjà que trop irrités, l'activité de ces remèdes est inutile, & même nuisible. Si en pareil cas les purgatifs, les diurétiques, les sudorifiques que l'on prescrit, procurent des évacuations sensibles, ces évacuations se font en pure perte pour celui qui les supporte; ce ne sont point les excréments vicieux que l'on veut chasser qui sont entraînés par ces évacuations, ce sont d'autres fucs, plus supportables aux organes

PERVER-  
sion des fucs  
excrémens-

sécrétoires excités par ces évacuans, qu'on dérobera à la nature; ainsi quand les excréments, devenus trop irritans, ne peuvent plus être admis par aucun filtre, la masse du sang en demeure infectée; ils causent, selon leurs différens degrés d'acrimonie, divers désordres dans les solides, & entretiennent différentes maladies ou différentes incommodités habituelles, comme des ulcères cacoéthés, des herpes, des affections catharrales, des rhumatismes, l'asthme, la goutte, &c. Quelquefois ils causent des fièvres, des inflammations de divers genres, & par le moyen de la coction ou de la suppuration que ces maladies peuvent procurer, ces excréments devenus si nuisibles, peuvent être enveloppés & expulsés.

Si l'existence de ces mauvais fucs qui restent dans la masse du sang, qui l'infectent, & qui n'ont plus d'affinité avec aucun organe sécrétoire, avoit besoin d'être prouvée, l'usage des vésicatoires des setons, des cautères, & de certains ulcères qui nous délivrent de maladies habituelles, contre lesquelles on a employé inutilement tous les autres secours de l'art, & qui souvent récidivent aussitôt qu'on cesse d'entretenir ces issues extraordinaires, en fourniroient des preuves bien sensibles.

PERVERSION des fucs excrémenteux.

L'excès d'élaboration des fucs excrémenteux les dispose à la pourriture.

Les récrémens & les excrémens deviennent, comme les fucs albumieux, de plus en plus putrescens, à mesure qu'ils sont de plus en plus travaillés par le jeu des vaisseaux; & plus ils tendent à la pourriture, plus ils deviennent irritans & nuisibles. C'est ce qu'on remarque facilement dans les fièvres putrides où la plupart de nos fucs parviennent à un haut degré de putrescence; car dans cet état la malignité de ces humeurs perverses se manifeste assez par divers accidens, entre autres par les mouvemens convulsifs qui surviennent dans les tendons, dans les membres, dans le pouls, par des colliques, par des déjections fétides, par des gangrènes, des inflammations, &c. On remarque quelquefois dans les urines même une si grande disposition à une pourriture parfaite, que cette pourriture se manifeste peu de tems après sa sortie par une puanteur considérable. Les sueurs donnent souvent aussi des signes de cette même pourriture, comme nous l'avons remarqué lorsque nous avons traité de la dissolution putride qui arrive quelquefois dans les fièvres.

Fausseté du système de la trituration.

Tout ce détail dans lequel nous sommes entrés sur les divers changemens vicieux qui arrivent à nos humeurs par le jeu des vaisseaux, suffit pour faire re-

PERVERSION des fucs excrémenteux.

marquer en passant combien le fameux système de la trituration, où l'on ne reconnoît que brisement & lévigation, est défectueux. Il faut que les Auteurs de ce système ridicule ayent été extrêmement aveuglés de l'idée grossière du broyement pour n'avoir pas apperçu que l'action des vaisseaux produit presque tous effets visiblement opposés à ceux que l'on attribue à une pareille trituration, pour n'avoir pas connu la nature, les propriétés, & même l'existence d'une multitude d'humours différentes que cette action produit, pour n'avoir pas remarqué les différens effets de cette même action dans les différens tempéramens & dans les différens états du corps, pour avoir imaginé qu'elle peut rompre les pointes des sels de nos humeurs, & édulcorer ou adoucir ces sels jusqu'à les rendre insensibles, lorsqu'au contraire elle augmente extrêmement leur vivacité; enfin pour ne lui attribuer d'autre usage, par rapport à nos fucs, que celui de les diviser & de les subtiliser, lorsqu'au contraire elle lie, grossit & endurecit les molécules de la plupart des humeurs; car reconnoît-on dans le chyle des molécules d'un volume aussi considérable que celui des globules du sang? Les parties du chyle sont-elles immédiatement

PERVER-  
sion des fucs  
excrémens-  
teux.

susceptibles d'une consistance & d'une ténacité semblable à celle de ces fucs albumineux qui forment ces coënes dures & coriasses dont nous avons parlé, ou semblables à celles des fucs muqueux qui fournissent à plusieurs parties un enduit d'une consistance & d'une liaison qui résiste à l'acrimonie des autres fucs, & à l'activité des mouvemens spontanés? Il est donc évident que ceux qui se livrent à de pareilles chimères se détournent entièrement de la voie qui conduit aux connoissances les plus faciles à acquérir, & deviennent entièrement insensibles aux vérités les plus frappantes. En effet n'a-t'on pas connu des Praticiens qui ont vieilli dans l'exercice de l'art, & qui ont été par conséquent toujours à portée d'étudier la nature en elle-même, s'abandonner à des idées si absurdes, les avancer & les défendre avec beaucoup d'esprit, d'érudition & de zèle jusqu'à la fin de leur vie? On voit par-là combien la réputation des Auteurs qui ne se sont rendus célèbres que par des systêmes spéculatifs, doit peu en imposer; puisque des Praticiens consommés, de vénérables vieillards, des hommes distingués par l'esprit & par l'étude, se laissent maîtriser par ces productions imaginaires, & soutiennent avec vivacité les erreurs les plus grossières.

§. III. *Consistences vicieuses des humeurs.*

CONSISTEN-  
ces vicieuses  
des humeurs.

Nos humeurs peuvent être vicieuses par défaut & par excès de consistance.

*Défaut de consistance.*

Les humeurs peuvent manquer de consistance par crudité, par dissolution, & par spoliation.

Il n'y a que le premier cas qui dépende de l'insuffisance de l'action des vaisseaux; mais comme nous avons suffisamment examiné ce défaut au commencement de cette troisième Partie, il n'est pas nécessaire d'en parler davantage.

Défaut de consistance par crudité.

Quoique les deux autres cas ne dépendent pas ordinairement du jeu des vaisseaux, ils ne peuvent cependant être réparés que par l'action de ces organes. C'est la partie rouge de ces humeurs qui épaissit le sang. Le sang est de tous nos fucs celui qui a le plus de consistance; ainsi toutes les causes qui en dépouillent la masse des humeurs, diminuent la consistance de cette masse. Les hémorrhagies & les saignées, comme nous l'avons amplement prouvé ailleurs (a), produisent immédiatement cet effet.

Défaut de consistance par spoliation.

La pourriture, les fièvres aiguës ou lentes

Défaut de consistance par dissolution.

(a) Voyez l'art de guérir par la saignée.

DE FAUT DE  
consistence.

tes, sont les causes les plus connues de la dissolution des humeurs. Nous avons suffisamment parlé ci-devant de ces causes.

Nous ne con-  
noissons que  
la dissolution  
putride.

On ne sçait pas si nos humeurs ne peuvent point être infectées par quelques substances particulières, capables aussi de les dissoudre; mais s'il y en a, nous ne les connoissons pas encore.

Les substances  
qui empêchent  
le sang de se  
fixer, ne le  
dissolvent pas.

Nous n'ignorons pas cependant que les acides délayés, que la plupart des sels neutres, que les sucres de plusieurs plantes mêlés avec le sang qu'on vient de tirer par une saignée, l'empêchent de se figer, que ces substances le tiennent par conséquent dans une espèce de dissolution, mais ces substances en empêchant seulement le sang qui est arrêté dans les vaisseaux ou qui en est sorti, de se coaguler, ne font que l'entretenir dans sa fluidité naturelle. Or, nous parlons ici d'une dissolution qui va plus loin; puisqu'il s'agit présentement d'une dissolution qui s'étend jusques dans la substance mêmes des humeurs, & qui détruit la consistance ou la grosseur particulière de leurs molécules. Ces drogues qui s'opposent à la coagulation du sang, causent-elles même une pareille dissolution? Mordent-elles sur la propre substance des humeurs, principalement sur celles du

DE FAUT DE  
consistence.

sang? Car c'est le sang sur-tout, qui, comme nous l'avons déjà dit, donne de la consistance à la masse des humeurs, puisque ses molécules ont plus de solidité & sont plus grossières que celles des autres sucres. Nous voyons seulement que l'effet de ces substances qui s'opposent à la coagulation se réduit à empêcher que les globules de cette humeur ne se rassemblent & ne s'attachent les unes aux autres; mais nous ne nous appercevons point qu'il en diminue la quantité, ni qu'il diminue leur volume, ni qu'il réduise cette partie rouge en un autre liquide moins grossier.

Cependant ce n'est qu'en agissant principalement sur les globules du sang, que les drogues dissolvantes, s'il y en a, peuvent détruire la consistance naturelle de ce fluide, & même de la plupart des autres humeurs; parce que ces globules sont de la même nature que les molécules des autres humeurs qui prennent le plus de consistance, ou du moins le plus de liaison & de solidité à mesure qu'elles sont travaillées par le jeu des vaisseaux; je veux dire, que ces globules sont du genre des molécules des sucres albumineux, comme la lymphe, & sur-tout la lymphe fibreuse, qui après le sang, paroît la plus grossière de nos sucres; il est donc



DE FAUT DE  
consistence.

vraisemblable, qu'un dissolvant qui n'agira pas sur la propre substance de ces globules, n'agira pas non plus sur ces lymphes. Or, l'épaississement de la masse des humeurs dépendant sur-tout de la consistance des fucs albumineux, la dissolution de cette même masse doit donc dépendre principalement aussi de la dissolution de ces mêmes fucs ; mais excepté les matieres putrides, nous ne connoissons point encore avec certitude de substances qui dissolvent ces fucs (a).

On me demandera si je doute que la matiere médicale fournisse une multitude de remèdes dissolvans, atténuans, incisans, fondans, qui sont prescrits tous les jours par les Praticiens de la plus haute

(a) Si ce n'est peut-être les Eaux Minérales chaudes, le Mercure & d'autres substances métalliques ; car nous voyons que ces remèdes dissipent des anchyloses & d'autres duretés qui ont résisté à tous les autres secours de l'art : mais nous ne savons pas si c'est en agissant immédiatement sur les humeurs, ou si c'est par l'entremise de l'action des solides qu'ils dissipent les maladies dont on vient de parler. De véritables dissolvans pourroient agir sur les parties endurcies, quand même l'action organique y seroit éteinte : or nous éprouvons par la résistance que nous opposent les vieux skires, que nous n'avons point de pareils dissolvans. J'ai remarqué cependant que le jus de quelques plantes mêlé avec le sang paroît défaire une partie des globules du sang, & les réduire en glaires ; mais je n'ai pas assez répété ces expériences pour y compter ; d'ailleurs cette défaire des globules ne peut-elle pas arriver par un simple développement, sans que la dissolution s'étende jusqu'à diviser leur substance ?

réputation ;

réputation. J'avouerai qu'effectivement je ne connois point ces remèdes, & que quand je les examine ils me paroissent presque tous de simples stimuls, qui n'agissent que par l'entremise de l'action des solides, & la plupart me paroissent produites par le moyen de ces organes des effets sur les liquides, fort opposés à cette vertu dissolvante qu'on leur attribue. J'avouerai encore que je ne connois pas plus les indications qui engagent à les prescrire si fréquemment. Ainsi nous attendons que ces grands Praticiens, si occupés à les remplir, nous fassent part de leurs lumières sur l'usage de ces remèdes, & nous les fassent connoître pour de véritables dissolvans, avant que nous puissions les placer parmi les causes de la dissolution de la masse du sang.

*Excès de consistance.*

L'excès de consistance dans les fucs ; est plus rare que l'excès de fluidité. On le regarde cependant comme une cause presque universelle des maladies. On a entrevû apparemment que ce vice en produit effectivement quelques-unes ; & on a conclu de là, qu'il peut en produire une infinité d'autres. On s'est attaché dans ces derniers tems à rapporter à une même cause le plus d'effets qu'il a été possible.

Mém. Tome I. Part. I.

L.

DE FAUT DE  
consistence.Fausse idée  
des fondans,  
des atténuans  
& incisans.

La coagulation ou l'épaississement du sang est une cause à laquelle on attribue la plupart des maladies.

EXCÈS DE  
consistence.

Il ne faut pas s'en étonner, la multiplicité des causes rend l'étude de la Physique particuliere extrêmement difficile. Il semble que la confusion & l'incertitude qui naissent de tant de causes différentes, ayent porté les Physiciens à n'en reconnoître qu'un fort petit nombre; du moins est-on convaincu que la nature ne doit agir que par des voies générales & simples. Cette uniformité, qui tout au plus peut avoir lieu pour les premières causes, a paru néanmoins devoir s'étendre jusques aux causes particulieres des maladies; & on s'est appliqué avec ardeur à réduire l'art de guérir à cette simplicité. Mais cette entreprise ne pouvoit avoir qu'un succès malheureux; la vérité ne peut en Médecine se concilier avec des hypothèses qui font naître presque tous les dérangemens de l'œconomie animale d'une seule cause, & la perfection de l'art dépend au contraire des recherches qu'il faut faire pour découvrir & distinguer toutes celles qui les produisent réellement. Ceux qui s'attachent sérieusement à cette étude, apperçoivent qu'effectivement ce travail est immense, & que l'épaississement des humeurs auquel on impute presque toutes les maladies, est encore une idée, qui, comme la fermentation, la trituration, l'acidité des humeurs,

EXCÈS DE  
consistence.

&c. n'a presque aucune réalité. Non-seulement cet excès de consistance est rare; mais il faut encore remarquer qu'il n'est pas toujours cause de maladies: car le plus souvent il n'en est qu'un effet.

Ce vice des humeurs peut se réduire à deux genres: sçavoir, à la grossièreté & à l'endurcissement.

La grossièreté des sucus paroît n'avoir lieu que dans deux cas 1°. Lorsque la masse des humeurs abonde trop en sucus, qui sont naturellement formés de grosses molécules, & de ce genre nous ne connoissons que le sang; c'est du moins de tous nos sucus celui dont les molécules ou globules surpassent sensiblement celles de toutes les autres (a). Ainsi quand le sang surabonde dans la masse des humeurs, elle doit avoir trop de consistance; mais c'est un vice qui n'exige point de dissolvant ou d'atténuant: la saignée, comme on le sçait, y remédie sur le champ. 2°. Lorsque le jeu des vaisseaux, comme dans

Excès de consistance par la grossièreté des humeurs.

Par surabondance de sang.

Par défaut de chaleur ou d'action des vaisseaux.

(a) Les flocons que nous appercevons, que forme dans l'Peau, lorsque nous saignons du pied, la lympe fibreuse, nous font imaginer que les molécules de cette lympe sont aussi fort grossières, mais comme le volume de ces flocons dépend principalement des sucus gélatineux qui se figent autour de cette lympe, lorsque l'Peau commence à se refroidir, on ne doit pas se représenter ces flocons, lorsqu'on envisage l'état de la lympe fibreuse sous le jeu des vaisseaux.

EXCE'S DE  
consistence.

certain cas de congestion, n'est pas suffisant pour entretenir dans nos sucres assez de chaleur ou de mouvement pour conserver leur fluidité. Ce genre d'épaississement peut arriver sur-tout au sang & aux sucres graisseux, parce qu'ils se figent facilement. La partie séreuse de la masse des humeurs, qui tient en dissolution les sucres gélatineux, paroît être peu susceptible de cette coagulation, puisqu'elle conserve sa fluidité après qu'elle est refroidie & après qu'elle est séparée de la partie rouge dans les vases qui contiennent le sang qu'on a tiré dans une saignée; mais comme cette séparation se fait difficilement dans les vaisseaux, elle se trouve ordinairement comprise dans les sucres qui se coagulent, & fait corps avec eux; elle est sur-tout fort sujette à cet épaississement, quand elle engorge le tissu cellulaire des graisses; les sucres huileux ou gras qui se confondent avec elle la condensent, lorsque faute de chaleur ou de mouvement ces sucres perdent eux-mêmes leur fluidité. Ce cas est ordinaire dans les œdèmes & dans les autres congestions de même genre. Mais il faut faire attention que, dans quelque cas que ce soit, cet épaississement, qui arrive par le défaut de l'action organique des vaisseaux, est toujours l'effet de la maladie & jamais

EXCE'S DE  
consistence.

la cause. Ainsi ce ne sont point encore des dissolvans ni des atténuans qui sont indiqués pour y remédier. Dissipez les causes d'où dépendent ces inondations qui suffoquent le tissu cellulaire des graisses, & rendez aux sucres figés, en rétablissant l'action de ce tissu, la chaleur & le mouvement qu'ils ont perdu, l'épaississement disparaîtra.

Il y a quelques Observations, où l'on voit que dans des saignées le sang est sorti du vaisseau avec une épaisseur ou consistance si remarquable, qu'il formoit par sa liaison extrême une espèce de cordon continu depuis l'ouverture de la veine jusques dans le vase qui le recevoit, & ce cordon se replioit, pour ainsi dire, sur lui-même sans perdre sa forme; mais ce défaut est extrêmement rare, & les Observateurs n'ont point décrit ni déterminé les cas où il a lieu, ni remarqué les accidens particuliers qui ont pu en être une suite. Ainsi nous ne devons point nous arrêter à ces Observations singulieres: d'ailleurs, la seule rareté du fait le rend peu important.

Observations  
rares sur l'é-  
paississement  
du sang.

Quoique souvent l'endurcissement de la substance des humeurs n'augmente pas le volume des molécules dont ces humeurs sont formées, il peut cependant rendre ces humeurs moins méables, c'est-

EXCE'S DE CON-  
sistence par  
l'endurcisse-  
ment des hu-  
meurs.

EXCES DE  
CONSISTENCE.

à-dire moins propres à enfler les passages étroits, par lesquels leurs molécules ne peuvent passer sans changer leur figure ordinaire, ou sans être comprimées & rendues plus menues par la systole des petits vaisseaux qu'ils parcourent. Ce changement de figure est remarqué, par exemple, dans les molécules du sang, lorsqu'elles passent par des capillaires artériels, dont le diamètre est plus petit que celui de ces molécules. Il paroît donc certain, que si la substance de ces mêmes molécules devient trop compacte & trop ferme, elles obéiront plus difficilement à l'action de ces capillaires, & rendront la circulation moins libre; mais la saignée en dépouillant la masse des humeurs de sa partie rouge, diminue autant qu'on le veut la quantité de ces globules, & augmente à proportion leur véhicule; elle peut par ce moyen diminuer beaucoup la difficulté que ces globules peuvent apporter dans la circulation, parce que moins il y aura de ces globules, moins ils résisteront à l'action des capillaires, qui les obligent de s'allonger pour parcourir leur calibre, qui est si étroit que ces globules ne peuvent y passer sous leur figure sphérique.

Nous ne connoissons que les suc albumineux, qui soient susceptibles de cet

EXCES DE  
CONSISTENCE.

endurcissement; ainsi les autres suc n'y peuvent participer qu'autant que leurs molécules se trouveroient engagées dans ces suc albumineux; ce qui arrive, par exemple, dans le fort d'une fièvre continue aux suc récrémenteux & excrémenteux, sur-tout, comme nous l'avons remarqué, à la bile qui se filtre par le foye. Lorsque cette humeur a perdu, après avoir quitté le torrent de la circulation, une partie du mouvement qui entretenoit sa fluidité, elle s'épaissit, & la portion des suc albumineux endurcis qu'elle entraîne avec elle, lui donne alors, en s'épaississant aussi, une liaison & une ténacité qui ne lui est pas naturelle.

Elle peut par la même raison commencer à se ressentir de cet épaississement dès la veine porte, aussi bien que tous les autres suc, qui, comme elle, peuvent être engagés par la substance de ces suc albumineux endurcis; parce que la circulation étant fort lente dans cette veine, la masse des humeurs perd beaucoup de son mouvement, & par conséquent de sa fluidité. Les suc albumineux qui se condensent à proportion du mouvement qu'ils perdent, deviennent plus lians & plus tenaces, sur-tout ceux qui ne sont point roulés en globules, & qui forment une lymphe fibreuse, ou une humeur glai-

Epaississement  
du sang & de  
la bile dans la  
veine porte.

EXCE'S DE  
CONFISTENCE.

reuse dont la fluidité dépend entièrement du jeu des artères. Ces dispositions peuvent donc dans certaines fièvres & dans certains tempéramens, où l'action des artères produit beaucoup de fucs albumineux déployés & racornis, nous faire soupçonner du moins quelque léger épaisissement dans la veine porte.

Épaisissement  
des humeurs  
dans les mé-  
lancoliques &  
hypocondria-  
ques.

Une vie studieuse & sédentaire peut beaucoup contribuer à ce défaut, parce que l'inaction du corps & la contention de l'esprit ralentissent excessivement le cours du sang dans cette veine. Ce ralentissement occasionne un épaisissement; & cet épaisissement cause une résistance qui ralentit encore davantage le cours du sang dans cette même veine; ainsi ces deux causes s'entraugment mutuellement. On remarque effectivement que ceux qui sont occupés à des travaux qui exercent beaucoup le corps & fort peu l'esprit, ne sont pas si sujets aux affections mélancoliques & hypocondriaques, que ceux qui agissent & qui se livrent beaucoup à l'étude.

Causes des  
affections mé-  
lancoliques &  
hypocondria-  
ques.

Ces deux états, je veux dire ce ralentissement & cet épaisissement, sont ordinairement la source des accidens qui troublent & qui inquiètent continuellement les hypocondriaques & les mélancoliques, & qui résistent à toutes les ten-

EXCE'S DE  
CONFISTENCE.

tatives de la Médecine. Les prétendus at-  
ténuans, qu'on croit que cet art fournit, ne servent qu'à les augmenter. L'usage du fer est presque le seul secours dont on reçoit ordinairement un soulagement remarquable; mais son effet est difficile à expliquer. Nous assurera-t-on qu'il agit comme fondant? Il y a de grandes difficultés à lever avant que de rendre seulement ce sentiment probable; ce remède, par exemple, convient aux filles qui ont les pâles couleurs, quoique cet état soit ordinairement accompagné de dissolution. On prétend assez communément qu'il raffermi les solides & rétablit leur ressort; mais la rigidité des vaisseaux est un défaut dans l'intempérie mélancolique, où l'on a recours à ce remède: son effet est donc fort difficile à comprendre. Peut-être n'agit-il pas simplement comme altérant; dans ces différens états de ralentissement, les humeurs se dépravent & se pervertissent, elles se déplacent & sont entraînées par la circulation, la dépuracion de la masse du sang devient nécessaire. Le fer ne seroit-il pas alors le remède le plus efficace que nous ayons pour la procurer en pareil cas?

Usage du fer  
dans ces affec-  
tions.

Nous ne parlerons pas ici des effets que cause l'endurcissement des fucs albumineux dans la masse des humeurs qui

Sang des per-  
sonnes en sante,  
sur lequel  
se forme sou-  
vent une coe-  
ne.

EXCE'S DE  
consistence.

circulent dans les autres vaisseaux où la circulation est fort rapide, parce que le mouvement que les humeurs albumineux reçoivent des artères, entretient ces humeurs dans une grande fluidité; ainsi elles ne peuvent par leur consistance apporter aucun empêchement à la circulation; car il y a beaucoup de personnes, comme nous le remarquons par les cônes durs & épaissies qui se forment toujours sur le sang qu'on leur tire lorsqu'on les saigne, il y a, dis-je, beaucoup de personnes, où cette humeur racornie abonde sans qu'on s'aperçoive d'aucun dérangement chez eux dans la circulation; il n'est pas douteux cependant qu'elle ne puisse en causer un très-fâcheux par la disposition qu'elle a à former des polypes dans le cœur, lorsqu'il reste dans les ventricules de ce viscère, comme dans les anévrismes, une portion de sang qui ne suit pas le torrent de la circulation. Il ne paroît pas douteux aussi que par son racornissement elle ne puisse nuire en quelque manière à la formation des autres humeurs, en empêchant, ou en rompant un peu par ses parties roides & fibreuses, le mouvement par lequel se forment & se perfectionnent les molécules de ces humeurs.

L'épaississement des sucs

Nous ne pouvons nous dissimuler que

L'épaississement des humeurs est regardé comme la cause spéciale des tumeurs dures & skirreuses. La consistance que prennent les sucs qui forment ces tumeurs, a fait croire que cette consistance, qui n'est que l'effet de la maladie, en est la cause; cette erreur est très-commune dans l'art de guérir. Les humeurs qui sont les plus fluides & les plus coulantes, lorsqu'elles circulent dans les vaisseaux, sont pour la plupart les plus disposées à s'épaissir, lorsqu'elles sont arrêtées, ou lorsqu'elles sortent des voies de la circulation; & on n'est point assez attentif à distinguer les différens états de consistance des humeurs dans ces deux cas différens, c'est-à-dire, lorsque ces humeurs sont sous l'action des vaisseaux, ou lorsqu'elles en sont privées; il n'est donc pas étonnant qu'on se soit imaginé que les tumeurs dures sont causées par des sucs que leur grossièreté arrête dans les petits tuyaux des parties où ces tumeurs se forment. Cependant si on fait attention à l'extrême petitesse du volume de ces tumeurs dans leur naissance, & à la lenteur de leur progrès, on remarque facilement qu'un commencement si imperceptible, & un accroissement si lent, ont fort peu de rapport avec la cause qu'on leur attribue, laquelle devoit toujours produire très-promptement des

EXCE'S DE  
consistence.

n'est point la cause des skirres ni des autres tumeurs dures.

Lvj

ACRIMONIE  
des humeurs.

engorgemens considérables, c'est-à-dire des engorgemens proportionnés à la grandeur d'une telle cause. On doit encore faire attention que ces tumeurs ne sont jamais si ordinaires, que dans le cas où une suppuration putride a porté l'infection & la dissolution dans la masse des humeurs. Nous ajouterons de plus, que parmi les causes qu'on peut découvrir, qui donnent véritablement naissance à de semblables tumeurs, on n'y trouve point la grossièreté des humeurs.

*Remarque sur l'acrimonie des Humeurs.*

Il y a un quatrième genre de vices des humeurs, qui comprend toutes les espèces d'acrimonies malfaisantes que les sucres peuvent contracter par infection; par dépravation & par imperfection; mais on a dû s'appercevoir que ce quatrième genre de vice des humeurs est compris dans les genres précédens, & qu'il n'a pas besoin d'éclaircissement; car nous nous sommes expliqués sur ces différentes acrimonies autant que nos connoissances l'ont permis, sur-tout dans la seconde & dans la troisième partie de ce Mémoire. Nous avons remarqué, en parlant de la dépravation dont les humeurs sont susceptibles par elles-mêmes, que la fermentation produit toujours une acrimonie aci-

Acrimonie  
acide.ACRIMONIE  
des humeurs.

de; mais nous nous ressouviendrons qu'elle est fort différente, selon le degré de fermentation, & selon la nature des sucres qui fermentent: car il y en a qui sont susceptibles d'une fermentation vineuse, qui par rapport à ces sucres n'est qu'un premier degré de fermentation; car ils peuvent passer immédiatement après à un autre degré, qui fait dégénérer leur acrimonie vineuse, en une acrimonie manifestement acide. D'autres parviennent tout d'abord à ce dernier degré, sans passer, du moins sensiblement, par le premier: ainsi la fermentation produit immédiatement dans ceux-ci une acrimonie manifestement acide. D'autres enfin, tels que les sucres gras, ne peuvent, apparemment à cause de la grossièreté de leur huile, fermenter assez pour devenir ou vineux, ou manifestement acides. Ces sucres deviennent seulement rances par la fermentation; mais cette acrimonie dépend toujours d'un acide déguisé par les huiles. Il y a d'ailleurs une fermentation sourde ou imparfaite qui ne peut pas se déclarer, parce que les causes qui doivent y concourir manquent; mais elle ne laisse pas de porter quelque dépravation dans les sucres & d'y causer une légère acrimonie qui a toujours pour principe l'acide.

Acrimonie  
vineuse.Acrimonie  
rance.Acrimonie  
acide obscure.

Nous n'oublierons pas non plus que la

254 PERVERSION DES HUMEURS.

ACRIMONIE  
des humeurs.  
Acrimonie  
alcaline.

pourriture fait toujours dégénérer le sel des mixtes qui en sont atteints en alcali volatils huileux, que l'acrimonie qui dépend de ce genre de sel est fort à redouter; que cependant sa malignité est plus ou moins pernicieuse selon le degré de pourriture, & selon la nature du mixte. Nous avons remarqué aussi qu'il y a une pourriture sourde ou imparfaite, qui, quoiqu'elle ne dégage ni ne volatilise pas assez ces sels pour les disperser & les rendre contagieux, y cause cependant un commencement d'acrimonie alcaline, laquelle va jusqu'à un degré de malignité qui peut produire des effets funestes. Nous nous ressouviendrons enfin, que, plus les sels de nos humeurs sont travaillés par le jeu des vaisseaux, plus ils tendent à s'alcaliser; mais que cette seule cause ne suffit pas pour les alcaliser parfaitement. On a été attentif à observer, que dans les plus grandes fièvres, & dans les plus grandes agitations des humeurs, si nos sels ne s'alcalifent pas parfaitement, ils peuvent cependant acquérir par cette même cause un degré d'acrimonie alcalifcente, qui souvent produit chez nous beaucoup de désordre. Voilà les principaux genres d'acrimonies dont nos humeurs sont susceptibles, indépendamment de tous mélanges; mais elles peu-

Acrimonie  
alcaline ob-  
scure.

Acrimonie  
alcalifcente.

Acrimonie  
des humeurs  
par les mélan-  
ges de substan-  
ces étrangères.

TUMEURS DE LA VESICULE, &c. 255  
vent par leur alliage avec des substances étrangères admettre toutes les différentes acrimonies qui sont propres à ces substances.



REMARQUES

*Sur les Tumeurs formées par la bile retenue dans la vésicule du fiel, & qu'on a souvent prises pour des abscesses au foye.*

Par M. PETIT.

ARTICLE PREMIER.

LES maladies ne se manifestent pas toujours si distinctement qu'on ne puisse quelquefois s'y méprendre, surtout lorsqu'elles sont compliquées, parce qu'alors la foule des symptômes qu'on y trouve rassemblés jette dans l'équivoque, & souvent dans l'erreur: on ne trouve que trop d'exemples de cette fatale vérité, lorsqu'il s'agit de distinguer l'espèce & le vrai caractère de la plupart des apostèmes qui se forment dans la cavité du bas-ventre. La difficulté ne vient pas seulement de ce que ces apostèmes sont moins visibles & moins palpables que ceux qui attaquent les parties extérieures, mais

TUMEURS DE  
la vésicule du  
fiel prise pour  
des abscesses au  
foye.



TUMEURS DE  
la vésicule du  
fiel prises pour  
des abcès au  
foye.

encore de ce que la plupart ont leurs symptômes confondus avec ceux de plusieurs autres maladies qui les accompagnent, & qui en font ordinairement ou les causes ou les suites; c'est ce qui m'a engagé à rapporter quelques cas dans lesquels ces maladies en ont imposé, & à donner ensuite les moyens d'éviter l'erreur.

I. OBSERV.  
par M. PETIT,  
sur une tumeur  
de la vésicule  
prise pour un  
abcès au foye.

Il y a vingt-sept ou vingt-huit ans qu'une Demoiselle avoit une tumeur à la région du foye; cette tumeur étoit d'une étendue si considérable, & accompagnée d'une fluctuation si sensible, qu'elle fut prise pour une hydropisie enkistée: on y fit la ponction, & au lieu de sérosité, il en sortit deux pintes de bile très-verte & fort gluante.

II. OBSERV.  
par M. PETIT  
sur une pareil-  
le tumeur.

Peu de jours après, j'appris qu'une tumeur que l'on croyoit être un abcès au foye avoit été ouverte, & qu'au lieu de pus il en étoit sorti environ chopine de bile verte. Je fis alors tout ce que je pûs pour m'instruire du commencement & du progrès de ces deux maladies, je scus seulement que la fin en avoit été tragique. Ces observations, tout imparfaites qu'elles étoient, ne me furent pas inutiles.

III. OBSERV.  
par M. PETIT  
sur une tumeur  
de même na-  
ture.

Quelques mois après je fus appelé en consultation avec plusieurs Médecins &

TUMEURS DE  
la vésicule du  
fiel prises pour  
des abcès au  
foye.

Chirurgiens, pour décider sur la nature d'une tumeur au foye; après qu'on nous eut fait le détail de ce qui s'étoit passé depuis vingt jours que duroit la maladie, tous les Consultants ne doutèrent point qu'il n'y eût abcès, & furent d'avis d'en faire l'ouverture: on me chargea d'exécuter cette opération.

A peine eus-je coupé la peau, que je m'aperçus de l'affaissement & de la diminution de la tumeur, ce qui me rappella l'idée des tumeurs bilieuses dont je viens de parler: Je n'achevai point l'ouverture, au contraire j'en rapprochai les bords avec intention de les réunir. Les Assistans étonnés me demandèrent pourquoi je n'avois pas ouvert jusqu'au foyer de l'abcès, je leur dis ce que j'avois aperçu, & que si je ne me trompois, le prétendu abcès n'étoit que la bile retenue dans la vésicule du fiel; que la tumeur n'avoit disparu pendant que j'opérois, que parce que la bile avoit commencé de couler, qu'elle se vidoit actuellement, & que le malade la rendroit bientôt par les voies ordinaires. En effet, sitôt qu'il fut pansé, il lui prit une envie d'aller à la selle, & il évacua quantité de bile verte; il fut guéri en quatre ou cinq jours, tant de la petite playe que je lui avois faite, que de son prétendu abcès.

TUMEURS DE  
la vésicule du  
fiel prises pour  
des abcès au  
foye.

Après avoir réfléchi sur les faits que je viens de rapporter, je me rappelai tous les symptômes qui peuvent accompagner les maladies de ce genre; j'en fis différentes combinaisons, & je crus avoir trouvé les signes qui les caractérisent: en effet ces réflexions m'ont servi plus d'une fois dans la pratique.

Il y a quelque tems que je fus appelé en consultation pour une Dame attaquée d'une tumeur à la région du foye; on la regardoit comme un abcès, & l'on se proposoit d'en faire l'ouverture; ce ne fut point mon avis; je jugeai au contraire que la maladie dont il étoit question n'étoit point un phlegmon suppuré, mais une tumeur causée par la rétention de la bile dans la vésicule du fiel; les raisons que j'en apportai ramenèrent à mon avis l'un des Consultants; les autres suivirent leur idée. Cette tumeur fut ouverte sans moi, je ne sçus ni comment on l'ouvrit, ni quelle fut la qualité de la matiere qui en sortit; j'appris seulement par la voix publique que l'ouverture étoit restée fistuleuse.

IV. OBSERV.  
par M. PETIT,  
sur le même  
sujet.

Sept ou huit mois après cette malade me consulta pour la guérison de sa fistule, de laquelle il sortoit une liqueur jaunâtre; l'importance de la connoître m'obligea de la goûter, sa saveur me fit ju-

TUMEURS DE  
la vésicule du  
fiel prises pour  
des abcès au  
foye.

ger que cette liqueur étoit de la bile toute pure. Je n'ai point vû cette Dame depuis, mais j'ai appris qu'on avoit dilaté la fistule, & qu'on en avoit tiré une pierre bilieuse, comme il s'en forme souvent dans la vésicule du fiel; mais je n'avois pas besoin de cette dernière circonstance pour me confirmer dans l'idée que j'avois de cette espèce de maladie.

Il y a huit ou dix mois que je fus mandé pour être présent à l'ouverture d'un apostème situé dans la région du foye; le malade avoit été attaqué d'une disposition inflammatoire au bas ventre, avec tension douloureuse à la région du foye; la diète, la boisson, quelques lavemens, mais particulièrement deux saignées faites en douze heures, avoient si considérablement soulagé le malade, qu'il crut pouvoir impunément secouer le joug de la Médecine; mais il se trompoit: l'inflammation du ventre & la douleur du foye recommencèrent, & depuis ce moment les excréments stercoraux n'eurent aucune teinture de bile, & au contraire les urines en étoient si chargées qu'elles en paroissoient brunes; en vingt-quatre heures toute l'habitude du corps parut jaune comme du safran; une fièvre continue & des frissons irréguliers accompagnoient tous ces symptômes. Les nom-

V. OBSERV.  
par M. PETIT,  
sur le même  
sujet.

breusés saignées, les bouillons simples; les délayans apéritifs, les laxatifs, & les topiques appropriés, tout fut mis en usage; le malade fut soulagé, le ventre s'amollit; la région du foye fut moins douloureuse, mais il y parut une tumeur très-considérable à laquelle la fluctuation étoit si apparente, qu'il sembloit qu'on ne pouvoit se dispenser d'en faire promptement l'ouverture.

Cependant les circonstances de cette maladie les plus propres à faire juger qu'il y avoit abcès, ne me parurent pas assez convaincantes; j'apperçus au contraire que la tumeur n'étoit que la suite de la rétention de la bile, qui ne coulant plus par le canal colidoque, avoit dilaté la vésicule du fiel, au point qu'elle s'élevoit & pouffoit les tégumens du ventre en dehors; d'où venoit la saillie ou tumeur extérieure qu'on appercevoit à l'œil, & la fluctuation qui se manifestoit si sensiblement au toucher.

Lorsque j'eus rapporté les raisons sur lesquelles je fondeis mon idée, tous les Assistans furent de mon avis, & il ne fut plus question de faire ouverture: d'ailleurs, les accidens n'étoient plus si pressans; on convint de continuer le régime & les remèdes, dans l'usage desquels le malade étoit depuis quelques jours; la

nuit suivante le malade rendit des matieres stercorales un peu teintes de bile, & des urines un peu moins brunes; dès-lors peu-à-peu & par degrés la bile s'écoula, si bien que trois jours après on nous montra trois pintes de matiere bilieuse très-verte que le malade avoit rendue pendant la nuit: nous trouvâmes la tumeur considérablement diminuée, elle n'étoit plus douloureuse; enfin elle disparut entièrement, les urines reprirent leur couleur naturelle; la jaunisse se dissipa, & le malade fut tout-à-fait guéri en peu de tems.

J'ai souvent fait part au Public de ces différentes Observations: ces cas sont plus communs qu'on ne pense; peut-être même que les méprises que je rapporte ne paroîtront nouvelles, que parce que les premiers qui y sont tombés les ont ensevelies dans un profond silence: cependant les méprises dans des cas si difficiles ne sont que des fautes, quand on a le courage de les publier; mais elles deviennent des crimes quand l'orgueil nous les fait cacher.

Toutes brillantes que paroissent ces Observations, elles ne seroient pas d'une grande utilité, si je ne rapportois les marques ou signes par lesquels on pourra distinguer ces deux maladies.

TUMEURS DE  
la vésicule du  
fiel prises pour  
des abcès au  
foye.

TUMEURS DE  
la vésicule du  
fiel prises pour  
des abcès au  
foye.

TUMEURS DE  
la vésicule du  
fiel prises pour  
des abcès au  
foye.

Signes ou con-  
jéures qui  
peuvent servir  
à démêler ces  
tumeurs d'a-  
vec les abcès  
au foye, ou qui  
peuvent du  
moins inspirer  
un doute suffi-  
sant pour ne se  
décider qu'a-  
vec beaucoup  
de circonspec-  
tion.

Il faut observer d'abord, que l'abcès au foye & la rétention de la bile dans la vésicule du fiel, étant le plus souvent les suites de l'inflammation de ces parties, il n'est pas étonnant que les préliminaires de ces maladies soient les mêmes : en effet elles commencent l'une & l'autre par la tension douloureuse du bas ventre, particulièrement de la région du foye; ensuite la bile est retenue dans ses couloirs, ou ne s'écoule qu'imparfaitement dans les intestins; elle se mêle avec presque toutes les autres liqueurs, d'où il arrive amertume à la bouche, soif ardente & dégoût; les urines sont teintes de bile, elles en sont quelquefois si considérablement chargées, qu'elles en paroissent brunes; au lieu que les excréments stercoraux, qui en sont privés, sont de couleur grise ou blanchâtre: la bile se répand par tout le corps, jusqu'au blanc des yeux, tout est jaune; les malades sont fatigués par une démangeaison universelle: ils ont un sommeil interrompu & agité; la fièvre s'allume, le hoquet, le vomissement, & bien d'autres symptômes qu'il est inutile de rapporter ici, se trouvent rassemblés dans les premiers tems de l'inflammation du foye, parce que cette inflammation attaque les couloirs de la bile.

Si ces symptômes subsistent, & qu'ils augmentent jusqu'au tems qu'on nomme l'état, alors, selon la manière dont l'inflammation se terminera, la maladie prendra différentes formes.

Si elle est terminée par suppuration, & que la suppuration soit faite, la douleur & la fièvre seront diminuées, le malade aura des frissons irréguliers; il s'élèvera & se manifestera une tumeur à l'hypocondre droit, quand l'abcès se formera à la partie convexe de ce viscère, cette tumeur devient molle, & la fluctuation, c'est-à-dire le flot du pus qu'elle renferme, se fait sentir en la touchant: toutes ces choses indiqueront l'abcès formé, & la nécessité d'en faire l'ouverture; cependant avant que de s'y déterminer, on doit examiner chaque symptôme, & se rappeler tout ce qui s'est passé pendant le cours de la maladie; car malgré toutes ces apparences d'abcès, on peut se tromper, parce que quelquefois toutes les marques ou signes d'abcès, dont je viens de parler, se trouvent en apparence les mêmes, quoiqu'il n'y ait point d'abcès, & qu'au contraire l'inflammation du foye se soit terminée par résolution.

Pour comprendre la possibilité de ce fait, il faut remarquer que la bile, qui

SIGNES QUI  
distinguent les  
tumeurs de la  
vésicule du fiel  
d'avec les abcès  
au foye.

SIGNES QUI  
distinguent les  
tumeurs de la  
vésicule du fiel  
d'avec les abs-  
cès au foye.

pendant le fort de l'inflammation ne se fitroit point dans les glandes du foye, commence à se séparer, si-tôt que la résolution a suffisamment dégagé les glandes de ce viscère; mais si la résolution n'est pas assez avancée pour que le canal colidoque soit débouché, la bile qui entrera dans la vésicule du fiel ne pourra s'écouler, elle remplira cette vésicule, & s'y accumulera au point qu'elle la pousfera en dehors, & l'on appercevra sous l'hyppocondre droit une tumeur, dans laquelle il y aura une fluctuation manifeste; ce qui, joint à des frissons irréguliers, à la diminution de la fièvre & de la douleur, nous donnera des signes semblables à ceux de l'abcès.

Dans l'équivoque où l'on peut être alors, risquera-t-on d'ouvrir la vésicule du fiel, croyant ouvrir un abcès; ou laissera-t-on périr un malade de l'abcès, dans la crainte d'ouvrir la vésicule du fiel? Si cette ressemblance de symptômes est capable d'en imposer, une comparaison exacte & réfléchie peut y faire remarquer des différences, à la vérité difficiles à saisir d'abord, mais cependant suffisantes pour fonder un juste discernement.

En effet la diminution de la douleur & de la fièvre ne sont pas moins des signes

SIGNES  
quidistinguent  
les tumeurs de  
la vésicule du  
fiel d'avec les  
abcès au foie.

gnes de la résolution commencée, que de la suppuration faite; mais on remarquera, 1°. que la douleur qui a dû être égale dans les deux maladies, lorsqu'elles n'étoient l'une & l'autre qu'inflammation dans son état, & encore disposée autant à la suppuration qu'à la résolution, a augmenté pendant que l'abcès se formoit, & a diminué au contraire pendant que la résolution se faisoit, & que la bile s'engorgeoit dans la vésicule du fiel. 2°. La douleur qui accompagne la suppuration est ordinairement pulsative, & cette espece de douleur n'accompagne point les douleurs de la vésicule du fiel, puisqu'elles n'arrivent pour l'ordinaire que lorsque l'inflammation du foie se termine par la résolution. 3°. La douleur diminue bien plus promptement, lorsque les apôtèmes se terminent par résolution, que lorsqu'ils se terminent par suppuration. 4°. La diminution de la douleur en conséquence de la résolution, laisse le malade dans un état satisfaisant & d'espérance, au lieu que malgré la diminution de la douleur, en conséquence de la suppuration faite, le malade est toujours dans un abattement, & dans un malaise qui fait tout craindre.

Les frissons irréguliers qui se trouvent à l'un & à l'autre différent encore 1°.

Mém. Tome I. Part. I. M

SIGNES  
quidistinguent  
les tumeurs de  
la vésicule du  
fiel d'avec les  
abcès au foie.

En ce que ceux qui accompagnent la formation de l'abcès, sont plus longs que ceux qui sont causés par la rétention de la bile. 2°. Dans les premiers, le pouls est petit, & il en devient d'autant plus élevé, lorsque le frisson cesse. 3°. Le frisson de suppuration est suivi de chaleur, puis de moiteur; & après le frisson causé par la rétention de la bile, la peau est sèche; aussi peut-on regarder celui-ci non comme un vrai frisson, mais comme une irritation passagère que la bile répandue fait sur les membranes & autres parties nerveuses.

Lorsque l'abcès du foie se forme à la partie convexe de ce viscère, ou lorsque la bile est retenue dans la vésicule du fiel, les tégumens sont poussés en dehors, & l'on apperçoit une tumeur à l'hypochondre droit; mais la tumeur causée par l'abcès diffère de l'autre, 1°. En ce qu'elle n'est point circonscrite; elle paroît comprise dans l'enceinte des parties voisines, & pour ainsi dire, confondue dans les tégumens, qui pour l'ordinaire sont œdémateux, au lieu que la tumeur faite par le gonflement de la vésicule du fiel est exactement distincte & sans confusion, parce qu'il est rare qu'elle soit accompagnée d'œdème. 2°. La tumeur formée par la vésicule du fiel est toujours

placée au-dessous des fausses-côtes, sous le muscle droit; mais la tumeur de l'abcès au foie n'affecte aucune situation particulière, & peut occuper indifféremment tous les points de la région épigastrique.

Enfin, la fluctuation, ou le flot du fluide renfermé dans ces tumeurs se manifeste différemment, 1°. La fluctuation en conséquence de la bile retenue dans la vésicule du fiel, s'apperçoit presque subitement; au lieu que celle de l'abcès est très-long-tems avant que de paroître. 2°. On soupçonne celle-ci long-tems avant que de la trouver; & l'autre, le plus souvent, se montre avant qu'on l'ait soupçonnée. 3°. La fluctuation de la tumeur bilieuse, dès le premier moment n'est point équivoque, au lieu que celle de l'abcès, sur-tout dans son commencement, est telle que dans le nombre des personnes qui examinent & touchent l'abcès, les sentimens sont partagés: il s'en trouve qui doutent s'il y a fluctuation. 4°. La fluctuation de l'abcès n'est d'abord apparente que dans le centre de la tumeur, & chaque jour, à mesure que la suppuration augmente, la fluctuation s'étend à la circonférence, au lieu que la fluctuation de la tumeur de la vésicule du fiel est, dès le premier jour, presque aussi manifeste dans la circonférence que dans

SIGNES  
quidistinguent  
les tumeurs de  
la vésicule du  
fiel d'avec les  
abcès au foie.

SIGNES  
qui distinguent  
les tumeurs de  
la vésicule du  
fiel d'avec les  
abcès au foie.

le centre : ce qui vient de ce que la bile renfermée dans la vésicule du fiel, est fluide dès les premiers instans de sa rétention, au lieu que la matiere de l'abcès n'acquiert de la fluidité qu'à mesure qu'elle se convertit en pus. 5°. A quelque degré que soit portée la suppuration de l'abcès au foie, la circonférence en est toujours dure & gonflée; & au contraire la tumeur de la vésicule du fiel, lorsque l'inflammation a cessé, n'a pour l'ordinaire aucune dureté ni gonflement à sa circonférence.

Voilà ce que j'ai pu rassembler de marques distinctives entre des signes qui paroissent les mêmes, & qui peuvent se trouver réunis dans des maladies bien différentes l'une de l'autre. J'ai crû qu'il convenoit de les examiner d'abord séparément, avant que d'entrer dans l'examen de ces mêmes symptômes, lorsque l'abcès au foie, la rétention de la bile & les pierres bilieuses se trouvent ensemble.

Pour profiter des observations que nous avons à donner sur ce sujet, nous avons cru devoir comparer les maladies de la vésicule du fiel avec celles de la vessie urinaire.

## ARTICLE II.

*Parallele de la rétention de la bile, & des pierres de la vésicule du fiel, avec la rétention d'urine & les pierres de la vessie.*

PARALLELE  
de diverses  
maladies de la  
vésicule du fiel  
& de la vessie  
urinaire.

C'est par le moyen de l'analogie que nous nous émancipons, pour ainsi dire, à faire des choses que nous n'avons jamais faites, parce qu'elles ont quelque rapport avec d'autres que nous faisons habituellement; c'est par exemple, parce que la galle & les ulcères de la peau que l'on guériffoit en les frottant d'onguent mercuriel, ressembloit en quelque chose à certains symptômes de la vérole, que Vigo & Carpi imaginerent que les frictions faites avec cet onguent pourroient convenir à guérir la vérole. C'est à cette heureuse tentative que nous devons la découverte du spécifique contre cette funeste maladie: ce seul fait prouve la nécessité de s'attacher à considérer les vrais rapports de convenance & de différence entre les maladies de même ou de différent genre, & comme celles qui attaquent la vésicule du fiel, & qui nous sont moins connues, ont quelque ressemblance avec celles qui attaquent la vessie urinaire, & que nous connoissons mieux, nous tâchons de découvrir le vrai caractère des

PARALLELE  
de diverses  
maladies de la  
vésicule du fiel  
& de la vessie  
urinaire.

premieres, & la cure qui leur convient par le parallele que nous en allons faire avec les dernieres.

Nous sçavons déjà que la vésicule du fiel est sujette à retenir la bile & à contenir des pierres, comme on a pu le voir par les Observations précédentes que j'ai lues à l'Assemblée publique de 1733. On sçait que la vessie urinaire est sujette à la pierre & à la rétention d'urine; que l'urine qui ne peut sortir de la vessie, cause par sa quantité des distensions excessives, & par son âcreté des irritations suivies d'inflammations, & que ces inflammations se terminent souvent par des abscesses gangréneux. La bile retenue dans la vésicule du fiel cause de même, soit par sa quantité ou par son séjour, des inflammations qui se terminent par des abscesses gangréneux, qui causent la mort, si, faute de les connoître, on abandonne les malades à leur propre destinée.

Pierres de la  
vésicule du fiel  
comparées à  
celles de la  
vessie urinaire.

Nous sçavons encore que les pierres qui sont dans la vésicule du fiel, peuvent y rester, ou en sortir en passant par le canal cystique, puis dans le colidoque: elles peuvent aussi s'arrêter dans l'un ou dans l'autre canal, & causer la rétention de bile. Enfin ces pierres biliaires peuvent sortir de ces canaux, & tomber dans l'intestin *duodenum*, de la même

PARALLELE  
de diverses  
maladies de la  
vésicule du fiel  
& de la vessie  
urinaire.

manière que certaines pierres urinaires peuvent rester dans la vessie, & causer la rétention d'urine; que d'autres forcent le col de la vessie, passent dans l'urètre, y restent quelquefois, ou en sortent avec l'urine. Les pierres de la vessie du fiel tombées dans les intestins, ont souvent été trouvées dans les excréments stercoraux, & l'on trouve souvent dans les urines celles qui sortent de la vessie par l'urètre: les unes & les autres parcourent quelquefois ces conduits sans causer aucune douleur, parce qu'elles sont petites & polies; d'autres, pour être inégales, ou beaucoup plus grosses, s'y arrêtent; une résistance invincible les y retient quelquefois jusqu'à la mort, à moins qu'on ne les tire par l'opération. Il y a cependant des pierres qui restent dans la vessie de l'urine, & d'autres qui sont retenues dans la vésicule du fiel, qui ne produisent pas de fâcheux symptômes, parce qu'elles peuvent être figurées ou placées de manière à ne point s'opposer au cours naturel des urines ou de la bile. Dans plusieurs cadavres j'ai trouvé un très-grand nombre de pierres, tant dans l'une que dans l'autre vessie, lesquelles étoient ignorées, parce qu'elles n'avoient jamais causé le moindre accident pendant la vie; mais cela n'est pas ordinaire, puisque la plu-



part de ceux qui en sont attaqués souffrent considérablement.

PARALLELE  
de diverses  
maladies de  
la vésicule du  
fiel & de la  
vessie urinaire.

Les symptômes qui accompagnent ces maladies peuvent bien faire soupçonner que ces pierres existent : nous pouvons même par la sonde nous convaincre de l'existence des pierres urinaires ; mais il ne paroît pas possible de se servir du même moyen pour s'assurer de l'existence des pierres bilieuses, qui sont dans la vésicule du fiel ; il faut malgré nous nous en tenir au soupçon que font naître les symptômes préens, ou ceux qui ont précédé. Ce n'est pas qu'on ne puisse quelquefois les appercevoir au toucher, lorsque les malades sont maigres, que ces pierres sont grosses, ou bien lorsqu'il y en a plusieurs ensemble : alors en touchant à la région de la vessie du fiel la faillie ou tumeur que peut faire un pareil amas de pierres, on sent un craquement, & même on entend un bruit semblable à celui que feroient des noisettes enfermées dans un sac ; c'est ce que l'on a observé plusieurs fois. On verra cependant par la suite qu'il y a des cas dans lesquels on peut avec facilité sonder la vésicule, & reconnoître avec la sonde les pierres qui y sont renfermées.

Rétention de  
bile dans la vé-  
sicule du fiel.

Après avoir comparé les pierres des deux vessies, on peut comparer la réten-

tion de la bile à la rétention d'urine. La structure naturelle, & l'usage des deux vessies, établit l'analogie entre ces deux maladies : la situation des deux vessies, le caractère & l'usage des deux liqueurs en feront la différence.

PARALLELE  
de diverses  
maladies de la  
vésicule du fiel  
& de la vessie  
urinaire.

comparée à  
celle de l'uri-  
ne dans la ves-  
sie.

Lorsqu'il n'y a point d'obstacle au canal urinaire ni au biliaire, ces deux vessies s'emplissent, & leur liqueur est retenue par les sphincters, jusqu'à ce qu'elle soit en suffisante quantité pour exciter les fibres charnues de ces vessies à se contracter pour évacuer, l'une la bile dans l'intestin, par le canal colidoque, l'autre l'urine au dehors, par le canal de l'urètre : c'est leur fonction naturelle. Mais si par quelque cause que ce puisse être le canal colidoque ne fait point sa fonction, la bile ne s'écoule point, & voilà une rétention de la bile. Si quelque cause empêche l'urine de couler par l'urètre, il y aura une rétention d'urine ; l'une & l'autre vessie ne pouvant se vider, le fluide qui s'y accumule les dilate ; cette dilatation est suivie de tension douloureuse & de tumeur au dehors : tumeur qui se manifeste à proportion de la quantité de liqueur retenue ; & s'il arrive que l'urine, par exemple, à force de tendre la vessie, dilate & force le canal de l'urètre, & qu'elle sorte en partie, alors le malade

M v

& même les Médecins ou Chirurgiens qui n'examineroient pas les choses d'assez près, pourroient croire que puisque l'urine coule, la rétention a cessé; mais ils se tromperoient, puisque le même obstacle subsiste, & qu'après cette évacuation, la vessie se trouve presqu'aussi pleine quelle l'étoit avant l'écoulement de cette portion d'urine. Ce qui en impose encore, c'est que souvent, quoique l'obstacle subsiste, les malades pissent abondamment, & plusieurs fois par jour; que même l'urine qui, dans ce cas, coule pour l'ordinaire goutte à goutte, sort quelquefois en jet comme dans l'état naturel; avec cette différence néanmoins que ce n'est point à fil continu, que le jet est fort court, & qu'il ne dure pas long-tems. Cette façon d'uriner dans la rétention d'urine, est précisément ce que nous appellons *uriner par regorgement*. Nous avons vu plusieurs fois la même chose arriver à la rétention de la bile dans la vésicule du fiel; ainsi la bile retenue peut, comme l'urine, couler par regorgement, & dans ce cas, la tumeur de la vésicule doit diminuer; mais celui qui ne s'apercevoit point de cette diminution, & qui d'ailleurs verroit des excréments teints de bile, pourroit croire que la tumeur qui paroît à la région de la vésicule, ne seroit

PARALLELE  
de diverses  
maladies de la  
vésicule du fiel  
& de la vessie  
urinaire.

point formée par la rétention de la bile dans cette vésicule; mais il se tromperoit faute de sçavoir, ou de se rappeler que ce qui arrive à la rétention d'urine, lorsqu'elle coule par regorgement, peut arriver de même à la rétention de la bile. L'observation qui suit apprendra qu'il est des cas où les malades atteints de rétention de bile peuvent rendre journellement beaucoup d'excréments bilieux, sans que l'on puisse conclure que la bile ait repris un cours libre, puisqu'après cette évacuation de bile la vésicule du fiel est presqu'aussi pleine qu'elle l'étoit: ce qui s'en est écoulé, n'est sorti que par regorgement, c'est-à-dire, parce que l'obstacle a cédé un peu à la force du fluide pressé. Cette remarque est d'une très-grande importance; elle m'a été fournie par l'observation qui suit.

Un homme âgé de 35 à 40. ans étoit depuis huit ou dix jours attaqué de colique hépatique, sans que sa maladie eût été connue par ceux qui le traitoient, quoiqu'elle fût d'abord accompagnée de tous les accidens que causent l'obstruction du foie & la rétention de la bile. Les grands symptômes furent apaisés par les saignées, les potions & autres remèdes propres à combattre l'inflammation; mais il restoit encore une tumeur à la région de

M vj

PARALLELE  
de diverses  
maladies de la  
vésicule du fiel  
& de la vessie  
urinaire.

VI. OBSERV.  
par M. PETIT,  
sur une tu-  
meur de la vé-  
sicule du fiel  
causée par la  
rétention de  
la bile.

PARALLELE  
de diverses  
maladies de la  
vésicule du fiel  
& de la vessie  
urinaire.

la vésicule du fiel, qui alternativement étoit sans douleur, & alternativement plus ou moins douloureuse, plus ou moins élevée, accompagnée de fluctuation, tantôt plus, tantôt moins apparente. Cette tumeur fut regardée comme un phlegmon suppuré, & l'on avoit tout disposé pour en faire l'ouverture, lorsque les amis du malade proposèrent une consultation, dans laquelle les sentimens furent partagés; cependant si-tôt qu'on se fut de part & d'autre communiqué les raisons pour lesquelles on pensoit différemment, la décision fut unanime. Avant la consultation, ceux qui avoient traité le malade, n'étoient d'avis d'ouvrir la tumeur, que parce qu'ils la regardoient comme un abcès; ceux qui s'opposoient à cette opération, assuroient que la tumeur n'étoit causée que par la vésicule du fiel dilatée par la rétention de la bile. A ce sentiment il fut objecté qu'il n'y avoit point lieu de soupçonner que la bile fût retenue, puisque tous les jours le malade rendoit par les selles des matieres bilieuses. Cette objection paroissoit bien fondée, & j'aurois eu peine à ne me pas rendre au premier avis, si je n'avois observé plusieurs fois qu'il est des circonstances dans lesquelles, quoique la bile soit retenue dans la vésicule du fiel, les ma-

PARALLELE  
de diverses  
maladies de la  
vésicule du fiel  
& de la vessie  
urinaire.

lades font cependant tous les jours des selles bilieuses. Ce fait que je rapporterai déterminâ à ne point faire l'ouverture: dans peu de jours le malade prit des forces, & se rétablit, mais sa tumeur subsista pendant plusieurs années.

Quoique ce fait paroisse singulier, il est cependant une suite nécessaire du mécanisme de ces organes; mais bien plus, quoique la bile soit retenue dans la vésicule du fiel, il est des cas dans lesquels cette liqueur peut couler dans les intestins: par exemple, si l'obstruction du foie se dissipe entièrement, & qu'elle subsiste encore au canal cystique, alors la bile sera retenue dans la vésicule; mais celle qui se filtrera dans le foie pourra couler journellement par le canal hépatique dans les intestins. C'est précisément le cas dans lequel fut d'abord le malade dont il est question; mais par la suite lorsque l'obstruction du canal cystique commença à se dissiper, on reconnut sensiblement qu'une partie de la bile arrêtée dans la vésicule, s'écouloit par le canal cystique, & on s'en apperçut encore mieux lorsque ce malade eut pris des forces; car quoiqu'il parût entièrement rétabli, sa rétention de bile ne fut point guérie, & pendant trois années que je l'ai vu vacquer à ses affaires, la tumeur

PARALLELE  
de diverses  
maladies de la  
vésicule du fiel  
& de la vessie  
urinaire.

que formoit la vésicule du fiel étoit quelquefois considérablement affaïssée, & d'autrefois elle reparoïssoit aussi saillante qu'elle l'avoit été dans le fort de sa maladie, mais elle ne lui caufoit point de douleur; il la pressoit lorsqu'il y sentoît quelque tension, & il en diminueoit le volume en faisant couler une partie de la bile dans l'intestin. Ce moyen ne lui réussissoit pas toujours; mais il arrivoit souvent que la nuit, & quelquefois même le jour, sa tumeur se vuidoit comme d'elle-même, sans qu'il la pressât, & sans qu'il s'en aperçût. Il étoit quelquefois averti de cette évacuation par de petites tranchées qui lui annonçoient qu'il iroit bientôt à la selle, & qu'il rendroit beaucoup de bile; cela n'arrivoit pourtant pas toujours immédiatement après que sa tumeur étoit vidée, parce qu'il étoit souvent constipé; & comme les excréments retenus occupoient le *colon* & le *rectum*, la bile ne pouvoit sortir qu'après avoir excité les intestins à chasser ces excréments qui s'opposoient à son passage; & quand la résistance des excréments étoit grande, il étoit quelque tems tourmenté de colique avant que d'aller à la selle. On voit clairement par toutes ces observations que dans le malade dont il s'agit, la bile retenue dans la vésicule du fiel ne couloit

dans les intestins que par regorgement.

Si dans quelque rétention d'urine ou de bile, ces liqueurs peuvent sortir de leur vessie par regorgement, dans d'autres il peut arriver aussi que l'une & l'autre liqueur soient retenues si exactement qu'aucune goutte n'en pourra sortir, ce qui causera des symptômes bien différens: par exemple, si l'urine est retenue, & qu'on ne puisse l'évacuer, parce que le malade se trouve éloigné des secours qu'un habile Chirurgien peut apporter à son mal, alors il faut que le malade périsse, ou que la nature fasse quelques efforts. En pareil cas, on voit quelquefois, & même souvent, qu'il se forme des abscesses gangréneux au pubis, au périnée, au scrotum, & autres parties que touche la vessie dans sa dilatation excessive. Tout le monde sçait que quand ces abscesses s'ouvrent d'eux-mêmes, l'urètre ou la vessie se percent, que l'urine s'écoule avec le pus, que le malade est soulagé, & qu'il guérit quelquefois: c'est à la grandeur des ouvertures que le pus s'est pratiquées, à la force & à la bonté du tempérament du malade, que l'on doit attribuer sa guérison. Les mêmes choses arrivent à la vésicule du fiel, lorsque la bile y est exactement retenue; s'il survient abscesses, il s'étend, & il s'ouvre différentes routes dans le voisinage.

PARALLELE  
de diverses  
maladies de la  
vésicule du fiel  
& de la vessie  
urinaire.

Ecoulement  
de la bile par  
regorgement.

PARALLELE  
de diverses  
maladies de la  
vésicule du fiel  
& de la vessie  
urinaire.

Ecoulement  
procure à la  
bile par des  
abcès suivis  
de fistules.

Des abcès causés par la rétention d'urine, il y en a qui sont restés fistuleux : & de ceux-là, on en a vu en qui l'urine s'est conservé des clapiers, dans lesquels elle a déposé des graviers, qui en s'unifiant ont formé des pierres de toutes grosseurs & de différentes figures. On a vu aussi que quand l'urine ne séjourne point dans ces clapiers, & qu'elle a son cours libre, il ne se forme point de pierre. Je ne doute point que ceux qui ont trouvé pour la première fois des pierres au périné, dans le scrotum, aux fesses, sur le ventre, & dans tous les endroits où le pus & l'urine se sont frayés des routes ; je ne doute point, dis-je, qu'ils n'ayent regardé avec étonnement de pareils phénomènes : mais seront-ils moins étonnés si on leur fait voir que la bile retenue dans la vésicule du fiel, peut causer de semblables maladies ; que l'inflammation de la vésicule communiquée aux parties voisines la rend adhérente à ces parties ; que par la suppuration qui survient, & les eschares qu'elle sépare, la vésicule se perce ; que la bile s'épanche seule, ou qu'elle porte avec elle des pierres bilieuses au voisinage, & dans les endroits bien éloignés de celui qu'elle occupe naturellement, & que cela se fait de la même manière que l'urine porte des pierres

dans tous les lieux où elle se répand ?

Dans mes premières observations sur cette matière, on a pu remarquer trois exemples, dans lesquels la tumeur de la vésicule du fiel avoit été ouverte par ceux qui la prenant pour un abcès, y firent ponction ou incision : la mort suivit de près l'opération faite aux deux premiers malades : mais celle qui fut faite au troisième ne fut suivie d'aucun accident mortel. Les symptômes qui précéderent la mort des deux premiers, furent de vives douleurs, tension de ventre, hoquet, vomissement, & autres symptômes qu'on ne peut raisonnablement attribuer qu'à l'épanchement de la bile dans la cavité du ventre, & qu'à l'action de cette liqueur sur tous les viscères. En conséquence nous avons fait sentir combien il est important de ne se déterminer à ouvrir ces tumeurs, qu'après avoir fait de très-sérieuses réflexions, tant sur leur naissance & leur progrès, que sur la variation de leurs symptômes. Ce que j'en ai dit est suffisant pour modérer l'ardeur des jeunes gens qui veulent toujours couper ; mais aussi ne faut-il pas qu'une timidité mal entendue leur fasse manquer l'occasion d'opérer, même dans les cas où ils seroient persuadés que la tumeur qui se présente seroit faite par la dilata-

PARALLELE  
de diverses  
maladies de la  
vésicule du fiel  
& de la vessie  
urinaire.

Ouvertures  
de la vésicule  
du fiel, suivies  
d'épanche-  
ment de la bi-  
le dans le ven-  
tre, qui ont  
fait périr les  
malades.

PARALLELE  
de diverses  
maladies de la  
vésicule du fiel  
& de la vessie  
urinaire.

tion de la vésicule du fiel, occasionnée par la rétention de la bile : car si les deux premières observations montrent que quelques-unes de ces tumeurs ne peuvent être ouvertes qu'il n'en coûte la vie aux malades, la troisième prouve qu'il y en a aussi qu'on peut ouvrir sans danger. Il seroit donc utile de leur donner des signes par lesquels ils sçussent connoître distinctement ces différens cas, afin qu'ils pussent agir ou rester dans l'inaction avec connoissance de cause, ce qui n'est pas facile ; cependant pour y parvenir, autant qu'on le peut, il faut examiner d'abord pourquoi la malade qui fait le sujet de la troisième Observation, fut soulagée par l'ouverture de sa tumeur, & pourquoi il ne lui arriva aucun accident par la suite, si ce n'est qu'elle fut sujette à n'aller à la selle que par lavemens. Nous ferons nos efforts pour éclaircir les doutes que l'on pourroit former sur ce point.

Pourquoi la  
vésicule du fiel  
peut être quel-  
quefois ouver-  
te, sans que la  
bile s'épanche  
dans le ventre.

On conçoit d'abord que si les premiers malades dont nous avons parlé, sont morts de l'épanchement de la bile dans la cavité du ventre, il faut qu'il se soit trouvé dans le troisième malade quelque disposition particulière qui ait empêché cet épanchement ; car si la bile étoit tombée dans la cavité du ventre de celui-ci, comme elle y est tombée aux deux au-

PARALLELE  
de diverses  
maladies de la  
vésicule du fiel  
& de la vessie  
urinaire.

tres, elle auroit sans doute causé les mêmes accidens : or je ne connois que l'adhérence de la vésicule du fiel avec le péritoine, qui puisse préserver de cet épanchement ; d'où l'on peut conclure que dans le cas dont il s'agit, la vésicule du fiel étoit adhérente au péritoine dans l'endroit où l'on fit l'ouverture, & que par conséquent on doit penser de ces tumeurs comme des abcès du foie, je veux dire, qu'il ne fera point dangereux de les ouvrir toutes les fois qu'il y aura adhérence de la vésicule du fiel avec le péritoine, dans l'endroit où l'on se déterminera à faire cette ouverture. Quand, dans la rétention d'urine, M. Mery a imaginé de faire la ponction de la vessie urinaire dans les cas où la sonde ne peut passer dans la vessie, il a sagement choisi au-dessus du pubis le côté de la vessie qui n'est point recouvert du péritoine, & que le tissu cellulaire attache immédiatement aux autres tégumens du ventre : car il en est de ces deux sortes de ponctions comme des ouvertures qu'on fait aux abcès du ventre : on a beau les reconnoître par les signes qui ont précédé, & par une fluctuation des plus manifestes, on hazarde beaucoup de les ouvrir, si l'on n'est pas persuadé de l'adhérence de la tumeur

PARALLELE  
de diverses  
maladies de la  
vésicule du fiel  
& de la vessie  
urinaire.

avec le péritoine. L'ouverture de ceux qui sont morts le même jour, ou le lendemain de l'opération, a plusieurs fois confirmé cette vérité.

Ainsi, pour éviter de tomber dans le cas fâcheux dont on vient de parler, & pour n'avoir rien à se reprocher, avant que d'entreprendre la ponction, ou l'ouverture de la vésicule du fiel, il faut pouvoir s'assurer qu'elle est adhérente aux tégumens, & connoître dans quel lieu est cette adhérence, afin de le choisir préférablement à tout autre pour faire l'ouverture, supposé qu'elle soit reconnue nécessaire; mais comment s'assurer qu'il y a adhérence? Les Observations suivantes nous donneront peut-être quelques éclaircissements sur ce point.

VII. OBSERV.  
sur un abcès  
au foie qui  
communi-  
quoit avec la  
vésicule du fiel  
& l'intestin  
colon.

Madame \*\*\* âgée de trente ans, attaquée de colique hépatique depuis quelques années, avoit été plusieurs fois mourante par la violence de quelques-uns de ces accès. Dans presque tous elle se plaignoit d'une vive douleur à la région de la vésicule du fiel, à laquelle malgré son embonpoint (car elle étoit très-grasse) je distinguois au toucher la tumeur que formoit la plénitude de cette vésicule; mais le dernier accès fut si violent, la tension, le gonflement si subit & si considérable

PARALLELE  
de diverses  
maladies de la  
vésicule du fiel  
& de la vésicule  
urinaire.

Écoulement  
des matières  
de l'abcès avec  
la bile  
par la voie des  
selles.

dans toute l'étendue du ventre, que l'on n'appercevoit point de fluctuation. Malgré les secours qu'on tâchoit de donner à la malade, son mal augmentoit; elle fut deux jours sans connoissance, & presque sans force: mais le septième de son accès, la douleur fut dissipée presque entièrement: cependant les autres symptômes persévérant toujours, faisoient soupçonner qu'il y avoit gangrène dans tous les viscères, & l'on n'espéroit plus rien de la malade, lorsque plusieurs évacuations abondantes qu'elle eut par les selles pendant la nuit, la soulagèrent considérablement: elle rendit une matière jaunâtre, mais trop abondante & trop pâle pour croire qu'elle ne fût que bilieuse; une matière purulente s'étoit mêlée avec la bile, & l'on jugea qu'il y avoit eu ensemble rétention de bile & abcès. Ces évacuations diminuèrent pendant le jour; la nuit suivante la malade dormit, & n'alla point à la selle; elle prit la nourriture convenable à son état, & fut guérie en peu de jours. Après avoir vécu sept ans sans aucun ressentiment de sa colique, elle fut attaquée d'une fièvre maligne, qui fut négligée, parce qu'elle étoit en route pour se rendre à Paris, où elle mourut de cette fièvre.

Plus curieux de chercher les vestiges

de la maladie dont la nature l'avoit autrefois guérie, que d'examiner le désordre produit par celle dont elle venoit de mourir ; j'ouvris le bas-ventre, & j'examinai principalement le foie & la vésicule du fiel : l'un & l'autre étoient adhérens à l'arc du colon & au péritoine dans une étendue de plus de trois pouces, & je trouvai la vésicule du fiel si petite, qu'une pierre de la grosseur d'une muscade la remplissoit entièrement. Cette pierre étoit adhérente à toutes les parois de la vésicule, sans qu'aucune goutte de bile y pût trouver place ; de sorte que cette liqueur couloit dans l'intestin par le seul canal hépatique.

Adhérence du foie avec la vésicule du fiel, & de la vésicule du fiel avec le colon.

Il y a plusieurs points de cette observation, dont on peut tirer des conséquences propres à éclaircir celui que nous cherchons. On doit d'abord remarquer que dans la malade dont il s'agit, le foie & la vésicule du fiel étoient adhérens au péritoine & à l'intestin colon. Or, comme l'inflammation est la cause principale de l'adhérence de ces parties, on peut assurer, ou du moins présumer qu'il y a toujours adhérence dans les endroits du ventre où les viscères ont été enflammés ; sur-tout lorsque l'inflammation a plusieurs fois attaqué les mêmes endroits à différentes reprises, comme dans la malade dont

je fais l'histoire, qui en huit ou dix ans avoit souffert plus de vingt attaques de colique, & qui chaque fois avoit toujours eu la région de la vésicule du fiel élevée, dure & douloureuse : naturellement on ne pouvoit pas douter que dans la dernière attaque de ce mal, les parties affectées ne fussent adhérentes les unes aux autres ; & certainement l'on auroit pû faire, sans aucun risque, l'ouverture de la tumeur, si le phlegmon suppuré, dont elle étoit compliquée, se fût manifesté par une fluctuation sensible, ce qui n'étoit pas arrivé, comme on l'a observé.

Une Dame de soixante-six ans, sujette à la colique hépatique depuis plusieurs années, avec rétention de la bile dans la vésicule du fiel, fut attaquée d'une tumeur à l'hypochondre droit ; cette tumeur s'enflamma, suppura, s'ouvrit en dehors & la malade fut soulagée ; l'ouverture devint fistuleuse, & il n'en sortit pendant long-tems qu'une matière lymphide, mais enfin il en coula de la bile : le trou fistuleux se fermoit & s'ouvroit alternativement ; la longueur de la maladie, la fièvre, le peu de nourriture que la malade prenoit, &c. décidèrent de son sort ; elle mourut, & l'on trouva la vésicule du fiel adhérente, comme dans le cas précédent. Voyez ci-après p. 296. l'Observation

PARALLELE de diverses maladies de la vésicule du fiel & de la vessie urinaire.

Fistule qui pénétroit jusques dans la vésicule du fiel, & qui permettoit le passage à la bile.



donnée sur cette maladie par M. Dargeat.

PARALLELE  
de diverses  
maladies de la  
vésicule du fiel  
& de la vessie  
urinaire.

L'adhérence  
de la vésicule  
du fiel avec le  
péritoine peut  
permettre de  
faire extérieu-  
rement une  
ouverture  
pour donner  
issue à la bile  
retenue.

Ces deux Observations se ressemblent en bien des choses : les malades qui en font le sujet étoient depuis long - tems affligés de colique hépatique ; l'une & l'autre ont eu rétention de bile , tumeur bilieuse , inflammation phlegmoneuse , suppuration : l'une & l'autre ont été soulagées par l'évacuation du pus. Mais si le procédé de la nature a été le même , elle n'a pas suivi la même route , puisqu'à l'une l'abcès a percé en dedans par le canal intestinal , & qu'à l'autre le pus s'est fait une ouverture au dehors , en perçant les muscles & la peau du ventre ; mais ce en quoi ces tumeurs se ressemblent encore , & ce qui mérite le plus d'attention par rapport à notre sujet , c'est que dans l'ouverture de ces deux cadavres , nous avons trouvé la vésicule du fiel adhérente au péritoine ; ainsi l'une & l'autre prouvent que dans les coliques hépatiques accompagnées d'inflammation , les parties affectées doivent contracter des adhérences , & que sans craindre l'épanchement on peut ouvrir , si la nécessité le requiert.

Signes de  
l'adhérence de  
la vésicule du  
fiel avec le pé-  
ritoine.

Nous ajouterons à cette preuve ou signe , 1°. Que si l'on fait coucher le malade sur le côté gauche , les cuisses pliées & rapprochées du ventre , & qu'alors on pousse la tumeur d'un côté & d'un autre ;  
si

si l'on ne peut l'éloigner du point où elle fait bosse , c'est une marque qu'elle est adhérente ; & au contraire on fera certain qu'elle n'est point adhérente , si cette tumeur suit l'impulsion des doigts , & qu'on puisse l'apporter d'un côté & d'un autre. 2°. Si à l'extérieur de la tumeur il y a bouffissure , œdème ou rougeur ; il suffit même que ces symptômes ayent paru dans quelques - unes des attaques précédentes de colique hépatique : alors on peut être certain que la tumeur est adhérente. Enfin si l'on a vu le malade dans plusieurs de ses attaques , & que chaque fois on l'ait examiné avec attention , il est difficile qu'on ne se soit pas éclairci sur tous ces points ; & alors étant convaincu que la tumeur est adhérente , le malade étant en danger , on ne doit pas hésiter d'ouvrir la vésicule. Car il ne faut pas s'attendre que la nature fasse toujours des miracles : il est vrai qu'elle les commence , puisque c'est elle qui procure les adhérences , & que l'ouverture de la vésicule du fiel , sans adhérence , est toujours une maladie mortelle ; mais c'est au Chirurgien habile d'observer la nature , de ne point agir de crainte de la troubler , lorsqu'il s'aperçoit qu'elle travaille utilement , & de profiter de l'instant favorable pour agir lui-même , s'il juge

PARALLELE  
de diverses  
maladies de la  
Vésicule du  
fiel & de la  
vessie urinaire.

PARALLELE  
de diverses  
maladies de la  
Vésicule du  
fiel & de la  
vessie urinaire.

Nouvelles  
Opérations  
qui peuvent se  
pratiquer sur  
la Vésicule du  
fiel à la faveur  
de l'adhérence  
de cette partie  
avec le péri-  
toine.

qu'elle ait besoin d'aide, & qu'elle ne puisse achever seule ce qu'elle a commencé : il faut donc être attentif à tous les symptômes qui nous manifestent ces différens cas.

Si l'on peut connoître l'adhérence de la vésicule du fiel avec le péritoine, on pourra ouvrir, sans danger, les tumeurs qui se présentent en cette partie, & alors on enrichit la Chirurgie de deux nouvelles opérations; l'une se fera dans le cas où la rétention de la bile est portée à l'extrême, & le malade en danger de mort: celle-ci est la ponction qu'on peut faire à cette vésicule avec un Trois-quarts, & de la même manière que feu M. Mery notre Confrere l'a imaginée pour tirer l'urine de la vessie urinaire. Il l'a faite plusieurs fois, & plusieurs d'entre nous l'ont pratiquée avec succès, dans les cas où il est impossible d'introduire la sonde: l'autre opération, de laquelle on enrichira encore la Chirurgie, c'est la lithotomie, je veux dire l'extraction des pierres hors de la vésicule du fiel. L'existence de la pierre, & l'adhérence de cette vésicule étant bien connues, l'opération se fera sans danger, & de la manière que je la décrirai ci-après. Je dirai seulement que cette opération peut être comparée à celle que l'on fait à la vessie urinaire, pour

en tirer les pierres suivant la méthode du haut appareil.

A l'égard de la ponction, & même de l'incision de la vésicule, il est indubitable qu'elle pouvoit convenir à plusieurs des maladies dont on a fait ci-devant l'histoire; mais entr'autres à celle d'un homme de quarante-cinq ans, qui mourut d'une rétention de bile, & de plus de soixante pierres retenues dans la vésicule. Voyez ci-après, p. 294. l'Observation de M. Leauté sur cette maladie.

On peut raisonnablement penser que si l'on eût fait cette ponction, ou même l'incision à cette tumeur, quelques tems avant l'apparition de la jaunisse, ou immédiatement après, on auroit au moins soulagé le malade; peut-être l'auroit-on guéri: il n'y avoit aucun risque de faire cette opération, puisque la vésicule étoit adhérente au péritoine.

On sent encore qu'après l'évacuation de la bile, les parties n'étant plus pressées, on auroit pû avec succès mettre en usage les remèdes propres à fondre les duretés, & à rendre la liberté aux couloirs de la bile.

Mais à quoi sert-il de tirer la bile de la vésicule, s'il s'y trouve des pierres qui, par leur nombre, leur différente grosseur & figure, sont capables de boucher le ca-

N ij

PARALLELE  
de diverses  
maladies de la  
vésicule du  
fiel & de la  
vessie urinaire.

Cas qui peuvent exiger la ponction de la vésicule du fiel.

Objections.

nal cistique, de perpétuer la rétention de la bile, & de produire des accidens mortels ?

On répond que ce cas est précisément celui dans lequel un Chirurgien habile peut montrer son génie, le cas où il doit entreprendre l'extraction des pierres renfermées dans la vésicule ; mais il faut d'abord s'assurer de leur existence. On sonde la vessie urinaire, pour reconnoître les pierres qui y sont contenues ; il faut sonder aussi la vésicule du fiel ; & si l'on y trouve des pierres, les tirer, comme l'on tire celles que l'on trouve dans la vessie urinaire : mais comment sonder la vésicule du fiel ? La ponction de la vésicule du fiel étant faite avec un trois-quarts canelé, on laisse sortir une partie de la liqueur qui y est renfermée ; & pendant que le reste s'écoule, on introduit dans la canule une sonde à bouton, aussi longue qu'il convient, & assez pliante pour obéir & se prêter à toutes les inflexions nécessaires pour faire une perquisition exacte dans toute la vésicule ; alors si l'on aperçoit quelque pierre, on retire la sonde, & sans ôter la canule, on glisse dans sa canelure un bistoury bien tranchant, & l'on coupe autant que l'on juge à propos, pour ouvrir ensemble & les tégumens & la vésicule qui leur

PARALLELE  
de diverses  
maladies de la  
vésicule du  
fiel & de la  
vessie urinaire.

est adhérente : on introduit le doigt indicateur de la main gauche jusques dans la cavité de la vésicule ; on touche les pierres ; on introduit à la faveur du doigt une tenette appropriée à cette opération ; on charge les pierres, on les tire, & on fait une nouvelle perquisition avec le doigt ou avec une sonde. Si l'on trouve de nouvelles pierres, on les tire comme on a fait les premières ; & lorsque l'on est bien sûr qu'il n'y en a plus, on panse le malade comme on pourra le dire dans une autre occasion. Ce n'est point ici le lieu de traiter à fond cette matière ; il me suffit d'avoir exposé mes idées sur cette nouvelle opération ; que dis-je, nouvelle ? Elle ne l'est point ; je ne fais que rassembler en une deux opérations faites à Madame Tibergeau, à quelques mois de distance l'une de l'autre. En effet, cette Dame avoit une rétention de bile dans la vésicule du fiel ; on ouvrit la vésicule, croyant ouvrir un abcès ; la plaie ne se réunit point, elle resta fistuleuse ; plusieurs mois après la malade voulant guérir de sa fistule, accepta l'opération qui lui fut proposée, & l'on trouva au fond de la fistule, c'est-à-dire dans la vésicule, une pierre de la grosseur d'un œuf de pigeon, & on tira cette pierre.

PARALLELE  
de diverses  
maladies de la  
vésicule du fiel  
& de la vessie  
urinaire.

PARALLELE  
de diverses  
maladies de la  
vésicule du fiel  
& de la vessie  
urinaire.

N'est-ce pas là faire l'extraction de la pierre, & n'est-ce pas même la faire en deux tems, comme autrefois plusieurs Lithotomistes ont fait en deux tems l'opération de la taille ? Combien de gens sont morts faute d'avoir connu qu'ils étoient attaqués de cette maladie, ou pour n'avoir pas eu un Chirurgien assez entreprenant pour les en délivrer par l'opération que je propose ? Je ne sçai même si l'on pourroit appeller entreprenant celui qui proposeroit cette opération : en effet, si l'on peut sans témérité percer la vésicule du fiel lorsqu'elle est adhérente, on peut sans témérité la fonder, & si l'on y trouve des pierres, quels reproches ne feroit-on pas en droit de faire à celui qui n'oseroit les extraire, & quelles louanges au contraire ne devoit-on pas donner à celui qui en feroit l'extraction ?

Les Observations suivantes, que nous donnerons telles que les Auteurs les ont remises, & sans prendre la liberté d'y changer un seul mot, paroissent admirablement confirmer les mêmes vérités que nous avons tâché d'établir.

Un homme de quarante-cinq ans, après quelques accès de fièvre & un rhume, dont il parut guéri, tomba dans un dessèchement & un amaigrissement considérable ; cependant il ne se plaignoit

VIII.  
OBSERV. par  
M. LEAUTÉ,  
sur un tumeur  
de la vésicule  
du fiel, par des  
pierres & par  
la bile retenuës.

PARALLELE  
de diverses ma-  
ladies de la  
vésicule du fiel  
& de la vessie  
urinaire.

que d'une petite toux sèche & fréquente ; du reste il ne manquoit point d'appétit, dormoit assez bien, mais il digéroit mal. Ayant été tout à coup surpris d'un épanchement universel de bile, & m'ayant appelé à son secours, j'examinai la région du foie, je n'y trouvai d'abord qu'une dureté médiocre, & le malade n'y ressentoit aucune douleur.

La tumeur s'étendoit depuis l'hypocondre droit jusqu'au-delà de la partie moyenne épigastrique. Les urines étoient très-abondantes, mais troubles & rouges ; les selles étoient blanchâtres & argilleuses : dans cet état, le malade prit, par les conseils d'un habile Médecin, les remèdes les mieux indiqués ; les délayans, les apéritifs, les amers, & les légers purgatifs furent mis en usage, sans aucun soulagement ; au contraire il parut de nouveau une autre tumeur dure & ronde, située au-dessus de celle dont on vient de parler, faisant à la superficie du ventre une éminence sensible, sur laquelle on appliqua une emplâtre de ciguë.

Le malade avoit conservé pendant du tems l'appétit & le goût ; il perdit enfin l'un & l'autre, & dépérissant de jour en jour, il mourut.

Je l'ouvris, je trouvai qu'une tumeur formée par la vésicule du fiel occupoit

PARALLELE  
de diverses  
maladies de la  
vésicule du fiel  
& de la vessie  
urinaire.

l'hypocondre droit, le long du rebord des fausses-côtes, jusqu'à la partie moyenne épigastrique; elle avoit la forme d'un gros concombre; sa partie supérieure recouverte du foie y étoit adhérente, & l'antérieure étoit étroitement attachée au péritoine du côté des tégumens; elle pressoit le foie contre les fausses-côtes & contre le diaphragme, pressoit de même l'estomach, l'épiploon & le colon; elle avoit, pour ainsi dire, enfoncé toutes ces parties sous la voute du diaphragme, & le foie en avoit perdu beaucoup de son épaisseur.

Cette tumeur n'étoit autre chose que la vésicule du fiel extrêmement dilatée. Je l'ouvris, il en sortit environ cinq demi-septiers d'une liqueur très-lympide, mais visqueuse & amere; j'en tirai plus de soixante pierres de différentes formes & grosses.

IX. OBSERV.  
par M. D'AR-  
GENT, sur  
une tumeur  
skirreuse qui a  
abscedé, & qui  
a été suivie  
d'un fistule qui  
pénéroit jus-  
ques dans la  
vésicule du fiel  
& donnoit is-  
sue à la bile.

Une Dame de soixante-cinq ou soixante-six ans, étoit depuis plusieurs années sujette à des coliques hépatiques & à des mouvemens de vapeurs hypocondriaques, lorsqu'il lui parut au côté droit du ventre une tumeur skirreuse, & qui en grossissant, s'étendit depuis le rebord des fausses-côtes, jusques vers l'épine antérieure & supérieure de l'os des îles.

Cette tumeur se manifesta dans un tems

PARALLELE  
de diverses  
maladies de la  
vésicule du fiel  
& de la vessie  
urinaire.

où la malade n'étoit presque point tourmentée de ses coliques, ni d'aucun autre symptôme, qui indiquât un embarras dans les couloirs de la bile; ce qui fit qu'elle se négligea, jusqu'à ce que se trouvant attaquée de violentes coliques, de dégoûts, de fièvre & d'insomnie, elle appella du secours.

Les symptômes dont elle étoit alors attaquée furent jugés indépendans de la tumeur du ventre, qui au toucher paroïssoit n'occuper que les tégumens. On figna la malade, on lui fit user des bouillons amers, & ensuite des eaux ferrugineuses: elle fut foulagée; mais pendant près de trois ans elle eut de fréquens retours des mêmes accidens, étant toujours fort constipée, ou ayant de tems à autre des dévoiemens bilieux & des attaques de fièvre, quelquefois assez réglée, mais le plus souvent fort irrégulière.

La tumeur du ventre, qui jusqu'alors avoit augmenté sans douleur, commença à devenir douloureuse. L'on appliqua dessus pendant deux mois, des cataplasmes émolliens, & au bout de ce tems, la tumeur ayant suppuré, la peau s'ouvrit d'elle-même, & le suintement qui se fit pendant plusieurs mois par cette ouverture procura la fonte presque totale de la tumeur skirreuse: alors l'ouverture

fistuleuse qui s'étoit faite à la peau, commença à se fermer & à se rouvrir alternativement, sans autre accident qu'un peu de douleur à l'endroit qu'occupoit la tumeur, & un engorgement aux tégumens qui disparoissoit dès que le trou fistuleux se rouvroit, & que la matiere s'écouloit; c'est ce qui arrivoit d'abord après l'application d'un cataplasme de mie de pain & de lait. Il survint un évacuation de matiere lymphide, qui fut d'abord très-abondante, qui diminua & ne s'écoula plus que par intervalles: indépendamment des douleurs que la malade ressentoit quelquefois après la clôture du trou fistuleux elle étoit de tems à autre attaquée de douleurs plus profondes qui lui prenoient, même dans le tems que le pus couloit librement par la fistule, & que par cette raison on regardoit comme un symptôme de colique hépatique; & on le jugeoit d'autant mieux, qu'un jour qu'elle étoit tourmentée de ses douleurs, il se fit tout à coup par le trou fistuleux une évacuation abondante d'une liqueur qui, par sa consistance, sa couleur & sa saveur avoit tous les caracteres de la bile, ce qui s'en écoula pendant les douze premiers jours peut être évalué à deux pintes. L'écoulement de bile fut encore abondant pendant plusieurs jours, mais

PARALLELE  
de diverses  
maladies de la  
vésicule du fiel  
& de la vessie  
urinaire.

PARALLELE  
de diverses  
maladies de la  
vésicule du fiel  
& de la vessie  
urinaire.

diminuant par degrés, il cessa entièrement au bout de huit au dix jours, & le trou fistuleux de la peau se ferma.

Depuis cette premiere évacuation de bile, la fistule a continué de se rouvrir & de se fermer de jour à autre, fournissant tantôt une simple suppuration séreuse en fort petite quantité, & d'autres fois de la bile pure, plus ou moins abondamment.

La premiere évacuation de bile fut suivie d'un grand soulagement tant des douleurs, que de la fièvre, du dégoût, de l'insomnie; mais ces mêmes accidens reparurent au bout d'un mois, & peu de tems après une seconde évacuation de bile par la fistule, presque aussi abondante que la premiere, les calma de nouveau.

Depuis cette seconde évacuation l'écoulement de la bile n'a point eu d'interruption si longue, mais aussi à chaque retour n'étoit-il pas à beaucoup près si abondant.

La longueur de la maladie, mais sur-tout la fréquence des accès de fièvre, joint au peu de nourriture que prenoit la malade, la jetterent peu à peu dans la phtisie & dans une fonte totale, qui fut suivie d'une leucophlegmatie universelle, & d'un dévoiement auquel la malade succomba. Elle fut ouverte, & l'on trouva la vési-

cule du fiel adhérente comme dans le cas précédent.

PARALLELE  
de diverses  
maladies de la  
vésicule du fiel  
& de la vessie  
urinaire.

L'on commença par introduire un filet par le trou fistuleux, ce à quoi la malade n'avoit pû consentir de son vivant; ce filet profunda de plus de cinq pouces, montant obliquement vers la vésicule du fiel, où l'on trouva une résistance qui empêchoit de le porter plus loin; ce qui ne permit point de douter, comme on l'avoit pensé d'abord, que la vésicule du fiel étoit ouverte. En effet, à l'ouverture du ventre, on s'aperçut que le filet enfiloit une espèce de ligament allongé, qui attachoit la vésicule du fiel aux parois du ventre, un pouce & demi au-dessous du rebord cartilagineux des fausses-côtes. Ce ligament en forme de cordon, avoit un pouce & demi de longueur, & dans son épaisseur il y avoit un canal fistuleux, qui d'une part se rendoit dans la vésicule du fiel, & qui de l'autre communiquoit avec un petit sac purulent qui étoit entre les deux muscles obliques, & qui se vuidoit par la fistule extérieure. La vésicule du fiel n'avoit point sa forme ordinaire; mais elle avoit plusieurs allongemens en forme de cul-de-fac, il y en avoit sur-tout trois plus marqués, dans lesquels on trouva des pierres nichées; l'un de ces culs-

de-fac s'étendoit à côté du ligament fistuleux qui s'ouvroit dans la vésicule: l'autre étoit vers l'embouchure du canal cistisque; le troisième enfin se trouvoit entre les deux premiers, & s'avançoit fort avant dessous l'intestin *jejunum*, avec lequel la vésicule du fiel étoit très-adhérente; mais ce n'étoit pas seulement avec cet intestin qu'elle avoit contracté adhérence, elle étoit tellement collée & confondue avec les parties voisines, qu'on avoit peine à l'en distinguer.

La cavité de la vésicule du fiel étoit fort irrégulière, mais elle n'avoit guères plus que la capacité ordinaire, quoiqu'elle fût sans doute considérablement dilatée lors de la première évacuation de bile par la fistule extérieure, ses membranes étoient fort dures, & avoient le triple de leur épaisseur naturelle.

Une femme âgée de trente-sept ans, d'un tempérament vif & sanguin, ayant toujours joui d'une bonne santé, eut une ardeur d'urine très-considérable, & rendit des urines briquetées pendant quinze jours; quelques remèdes délayans soutenus du régime adoucirent les urines, les rendirent claires & d'une bonne qualité.

Deux ans après elle eut des accès de colique hépatique, qui lui causoient dans

PARALLELE  
de diverses  
maladies de la  
vésicule du fiel  
& de la vessie  
urinaire.

X. OBSERV.  
par M. DE LA  
PEYRONIE,  
sur une tumeur  
de la vésicule  
du fiel qui s'est  
ouverte exté-  
rieurement, &  
d'où sont sor-  
ties plusieurs  
pierres.

OBSERVAT.  
d'une tumeur  
de la vésicule  
du fiel.

toute l'étendue de la région épigastrique; des douleurs excessives & presque continuelles, mais plus vives sous le cartilage xiphoïde que par-tout ailleurs.

Ces douleurs résisterent long-tems aux saignées, aux calmans & à plusieurs autres remèdes; elles céderent enfin à la continuation de ces secours, mais ce ne fut qu'au bout de deux mois; & alors il parut une tumeur vers la région de la vésicule du fiel. Cette tumeur augmenta, s'étendit peu à peu en suivant la ligne blanche du côté droit jusqu'à un pouce au-dessus de l'ombilic, elle se termina par suppuration, & s'ouvrit en cet endroit environ six mois après avoir paru. La tumeur, depuis la vésicule du fiel, où elle avoit commencé, jusqu'à son ouverture, avoit la figure & la grosseur d'un cylindre un peu aplati, d'environ un pouce de diamètre.

L'ouverture se fit naturellement, & fournit d'abord environ une palette de matière purulente, bigarrée de couleurs différentes, de rouge, de gris & de verd foncé, dans laquelle nageoient cinq ou six pierres de la grosseur d'un pois; ces pierres étoient spongieuses, ayant leur surface fort lisse; elles étoient légères & faciles à écraser, elles brûloient à la chandelle, & avoient le caractère des pierres

formées par la bile, & telles qu'on les trouve assez souvent dans la vésicule du fiel.

OBSERVAT.  
d'une tumeur  
de la vésicule  
du fiel.

La malade fut pansée par un Payfan avec une emplâtre soutenu par des linges.

La suppuration fut si abondante pendant deux mois, que la malade étoit obligée de renouveler son appareil jusqu'à trois ou quatre fois par jour; les compresses épaisses dont elle se servoit, étoient continuellement percées par cette suppuration, laquelle étoit souvent mêlée de matières blanches, rougeâtres, lymphatiques & verdâtres; l'écoulement du pus a entraîné dans le cours de six mois environ sept ou huit pierres de la grosseur & de la nature des précédentes; c'est au bout de ces six mois que j'ai vu la malade: elle se plaignoit d'être encore de tems en tems sujette à des dégoûts, des langueurs, des défaillances & des douleurs de la nature de ses premières coliques, mais infiniment moindres. Ces accidens se faisoient sentir lorsque l'écoulement de la plaie étoit diminué; mais dès qu'il étoit abondant, elle en étoit fort soulagée. La plaie étoit fistuleuse, & elle avoit une ouverture d'une ligne de diamètre: j'y introduisis une sonde ordinaire, qui fit, sans de grandes résis-



OBSERVAT.  
d'une tumeur  
de la vésicule  
du fiel.

tances, environ quatre pouces de chemin pour parvenir jusqu'à la hauteur de la vésicule du fiel, où la tumeur avoit commencé de paroître lorsque les grandes coliques cessèrent.

La sonde leva apparemment quelques obstacles qui retenoient les matieres, car elles sortirent abondamment lorsque je l'eus retirée, & entraînent une pierre pareille à celles qui étoient ci-devant sorties. Les premières matieres étoient blanches, mêlées de rouge, & les dernières avec lesquelles la pierre sortit étoient bilieuses; il y en avoit de claires, & d'autres d'une couleur foncée.

La longueur & la courbure du sinus m'empêchant de reconnoître la cavité d'où la pierre & les matieres étoient sorties, me déterminèrent à l'ouvrir; il n'y avoit aucun danger à le faire, attendu que le sinus étoit dans le corps graisseux, & n'étoit couvert que de la peau; j'en fis l'ouverture: après une incision d'environ trois pouces de longueur, je vis sortir de la bile toute pure par un trou que j'aperçus vers le milieu du muscle droit: le sang m'ayant empêché de pousser plus loin mes observations, je les renvoyai au lendemain. Je pansai la plaie; à la levée de cet appareil il sortit encore de la bile par le trou du muscle droit. Je portai une

sonde courbe dans la vésicule du fiel; elle y entra si profondément, que je ne doutai point de l'avoir portée par le canal cystique au-delà du pore biliaire, jusqu'au canal cholodoque. La cavité, qui à son entrée étoit très-large, diminuoit beaucoup après deux pouces de chemin, & même se rétrécissoit au point que la sonde commençoit à être gênée; à la profondeur de quatre pouces elle fut presque engagée, & la malade me dit qu'elle commençoit à sentir un peu de douleur, ce qui me fit retirer la sonde sur le champ: chemin faisant, je crus appercevoir quelque reste de petite pierre.

Depuis cette opération, qui a été faite il y a deux ans, la bile & les autres matieres ne sont plus retenues, elles continuent de sortir par le trou du muscle droit qui s'est collé à la peau où il reste une fistule; à cela près la malade jouit d'une très-bonne santé, elle est entièrement affranchie du retour des dégoûts, des langueurs, des défaillances & des douleurs qu'elle sentoit de tems en tems, & qui la rendoient languissante.

De ce qui vient d'être observé, on peut conclure,

1°. Que si les accidens revenoient, & qu'ils fussent dépendans de quelques pierres retenues dans la vésicule du fiel, on

OBSERVAT.  
d'une tumeur  
de la vésicule  
du fiel.

OBSERVAT.  
d'une tumeur  
de la vésicule  
du fiel.

pourroit, comme l'ont déjà fait en pareils cas d'habiles Praticiens, tirer ces pierres par l'ouverture de la fistule, en la dilatant suffisamment par des éponges préparées ou par d'autres moyens.

2°. Que si ces accidens revenoient par une bile épaisse, retenue dans la vésicule du fiel ou dans les routes qui doivent la conduire dans l'intestin, on pourroit tenter de la délayer par des injections appropriées, & de l'évacuer par la fistule ou de la faire couler par le canal cholique dans l'intestin qui est sa route naturelle.

Cette observation, entre autres choses, démontre la possibilité qu'il y a dans certains cas de faire avec succès l'extraction de la pierre de la vésicule du fiel, comme on fait celle des pierres de la vessie urinaire.

Une femme de Bellegarde en Gatinois, âgée de soixante-quatorze ans, eut une colique qui fut suivie d'une jaunisse universelle; on fit plusieurs saignées, & on mit en usage les délayans, les apéritifs & les purgatifs doux qui calmerent les accidens; mais il parut ensuite une tumeur dans l'hypocondre droit, qui absceda & laissa une fistule qui se fermoit de tems en tems: alors la malade souffroit cruellement, & elle étoit au contraire fort sou-

X. OBSERV.  
par M. SARRAU, sur un  
abcès à l'abdomen, où  
l'on trouva  
deux pierres  
biliaires.

OBSERVAT.  
d'une tumeur  
de la vésicule  
du fiel.

lagée, lorsque cette fistule se rouvroit. Je conduisis cette femme dans les premiers tems de sa maladie, mais je fus obligé de la quitter avant qu'elle fût entièrement guérie. Je la revis un an après; elle avoit une tumeur considérable à l'hypocondre droit, plus du côté des vertèbres que de la partie moyenne de cette même région. Il y avoit un conduit fistuleux qui répondoit à cette tumeur, & qui avoit son issue à côté & un peu au-dessous de l'ombilic. Je trouvai cette malade dans de grandes souffrances, parce que ce conduit étoit fermé: je détruisis avec la sonde une pellicule qui le bouchoit exactement, il sortit beaucoup de sérosité sanguinolente, ce qui soulagea fort cette femme. En suivant le trajet de la fistule, je sentis avec la sonde, dans la tumeur, un corps dur qui me paroissoit placé sur les muscles de l'abdomen. Pour le découvrir, je fis une incision depuis l'entrée de la fistule jusques dans le corps de la tumeur: je saisis avec mes pinces ce corps solide que je trouvai adhérent, je l'ébranlai peu à peu pour le détacher, & je l'enlevai. Il sortit aussi-tôt une matière jaune & sanguinolente. J'emportai ensuite toutes les duretés ou callosités qui ne me parurent pas susceptibles de résolution. Ce corps dur que je tirai étoit une pierre biliaire

OBSERVAT.  
d'une tumeur  
de la vésicule  
du fiel.

de la longueur de quatre pouces sur trois de circonférence : elle étoit lisse par une de ses extrémités & garnie par l'autre de plusieurs petites cavités où logeoient des mammelons charnus, ce qui formoit l'adhérence. Cette opération faite, j'aperçus l'ouverture d'un autre conduit qui alloit vers le côté opposé, & qui pénéroit au-delà de la ligne blanche jusqu'à l'hypocondre gauche, où il n'y avoit aucune apparence de tumeur; j'introduisis ma sonde dans ce conduit environ la longueur de trois à quatre travers de doigt; j'y trouvai une seconde pierre, que je tirai après l'avoir découverte en prolongeant mon incision jusqu'à l'endroit où elle étoit placée, & j'emportai, comme à l'autre côté, toutes les parties qui auroient pu retarder la guérison. La plaie de l'hypocondre droit laissa écouler pendant quelques jours un peu de matière bilieuse mêlée avec le pus. La suite de la cure n'eut rien de particulier, & la malade fut parfaitement guérie au bout de deux mois.

XI. OBSERV.  
tirée d'une Lettre écrite par M. HABERT Docteur de Sorbonne, sur une pierre biliaire rendue par la voie des felles.

Une Dame eut une jaunisse accompagnée de coliques : il parut une tumeur dans l'hypocondre droit, qui d'abord étoit peu remarquable, mais qui dans la suite devint assez considérable. On prescrivit à cette malade divers remèdes qui

n'eurent aucun succès; enfin on eut recours aux bains qui lui procurèrent quelque soulagement. Après le troisième bain, le soir, elle eut un vomissement causé par le retour de ses coliques, accompagné de convulsions, & d'une évacuation de sang fort considérable par le fondement. On trouva dans ses matieres une pierre de couleur brunâtre, toute dentelée comme de la peau de chien de mer presque dans toute sa superficie; elle pesoit trois gros & demi, & avoit deux pouces & demi de longueur, un pouce & demi de diamètre, & trois pouces & demi de circonférence; elle étoit arquée comme une clef de voûte & polie par ses deux bouts, ce qui nous fit soupçonner qu'elle n'étoit pas seule, & qu'il y en avoit au moins deux autres contre lesquelles elle avoit frotté; on ne s'est point aperçu cependant que la malade en ait jeté d'autres depuis. Cette pierre n'est point de la nature de celles qui se trouvent ordinairement dans la vessie ou dans les reins; elle étoit d'une nature graisseuse & bilieuse; la preuve en est que malgré sa solidité, on enfonça aisément une épingle dedans, & que dans le trou qu'a fait l'épingle on voit une substance jaune, à peu près comme celle d'un jaune d'œuf durci.

OBSERVAT.  
d'une tumeur  
de la vésicule  
du fiel.

La même Observation a été communiquée par M. DUHAMEL Chirurgien de Fougères en Bretagne.

OBSERVAT.  
d'une tumeur  
de la vésicule  
du fiel.

Quelque tems après la sortie de cette pierre, la malade a rendu une espèce de sac ou de membrane corrompue & par lambeaux. Tous les accidens ont cessé, la tumeur est considérablement diminuée, & la malade qui n'avoit aucun appétit, & qui au contraire étoit tourmentée d'un affreux dégoût, boit mange, & commence à se rétablir.



# PRÉCIS

DE

DIVERSES OBSERVATIONS

*SUR LE TRÉPAN*

DANS DESCAS DOUTEUX,

*Où l'on recherche les raisons qui peuvent en pareils cas déterminer à recourir au Trépan, ou à éviter cette opération.*

Par M. QUESNAY.

I.

**D**E tous les signes qui peuvent déterminer à trépaner, on n'en reconnoît point de plus décisifs que les fractures & les enfoncemens du crâne. Ces fractures ne sont pas, même en certains cas, de simples signes qui indiquent cette opération, elles sont elles-mêmes des causes qui l'exigent; car s'il y a un enfoncement, ou un dérangement dans les os, ou bien des fragmens qui blessent le cerveau ou ses membranes, & si la fracture ne

I. CAS.  
Fractures &  
enfoncemens  
du crâne.

I. CAS.  
Fractures &  
enfoncemens  
du crâne.

fournit pas d'ouverture par laquelle on puisse remédier à ces désordres, le trépan paroît alors indispensable pour remettre les os dans leur place, ou pour les enlever; cependant nous avons des exemples de blessés qui sont guéris dans quelques-uns de ces cas, sans avoir été trépanés.

I. OBSERV.  
par M. AVEL-  
LAN Chirurg.  
à Giniac.  
Enfoncement  
du crâne.

M. Avellan rapporte qu'une fille de quatorze ans reçut un coup à la tête, suivi d'affoupissement, d'envie de vomir & de délire, à cause d'un enfoncement au pariétal droit. Ces accidens demandoient le trépan; mais la mere de cette jeune fille s'y opposa absolument. L'affoupissement & le délire persévèrent pendant trois mois, & tinrent la malade dans une espèce d'imbécillité; l'os se releva peu à peu, & les accidens disparurent enfin entièrement.

II. OBSERV.  
par M. DU-  
FREY Chirurg.  
à Evreux.

M. Duprey a aussi communiqué une Observation de même genre, où le malade fut plutôt guéri, quoique sa blessure fût plus compliquée. Un enfant âgé de dix ans, tomba de treize ou quatorze pieds de haut sur la tête; il se fit deux tumeurs au haut de la tête, placées en partie sur le coronal, & en partie sur les pariétaux l'une à droite, de la grosseur d'un œuf de poule, l'autre à gauche, d'un volume encore plus considérable.

M.

M. Duprey ouvrit ces tumeurs, & trouva les deux pariétaux découverts, le droit de la largeur du pouce, & le gauche un peu plus, avec fracture. Un des bords de cette fracture s'étoit tellement enfoncé & écarté de l'autre, qu'il permettoit de passer une spatule dans la cavité du crâne: outre cette fracture, il y avoit un écartement à la future coronale, par lequel on introduisoit facilement un fillet. L'enfoncement des os & un épanchement qui s'étoit fait sur la dure-mere, exigeoient le trépan, on s'y détermina même d'abord, cependant il fut différé, & par ce délai, l'opération devint inutile. L'écartement, joint à la situation que M. Duprey donna au malade, procura vers le cinquième jour une issue au sang extravasé, l'os se releva ensuite de lui-même, & tous les symptômes disparurent. Le cinquantième jour une portion considérable de toute l'épaisseur de la table externe du pariétal gauche tomba par l'exfoliation, & peu de tems après, la plaie fut cicatrisée. L'écartement des os tint lieu de trépan pour l'écoulement du sang épanché; sans cette disposition l'opération étoit inévitable pour fournir une issue à l'épanchement; la fracture & l'écartement de la future permirent à l'os de se relever plus facilement, car étant

I. CAS.  
Fractures &  
enfoncemens  
du crâne.

Fracture avec  
enfoncement  
& avec écarte-  
ment de futu-  
re.

Mem. Tom. I. Part. I.

O

détaché de l'os voisin, il obéit avec moins de résistance aux efforts du cerveau & à l'action de la dure-mère : ainsi ces circonstances favorables suppléerent au trépan.

J. CAS.  
Fractures &  
enfoncemens  
du crâne.

III. OBSERV.  
par M. DE LA  
PEYRONIE,  
premier Chi-  
rurgien du roi.

Fracture sui-  
vie d'une ex-  
foliation de  
toute l'é-  
paisseur du  
crâne.

Nous avons vu dans l'Observation de M. Avellan, que l'enfoncement fut guéri aussi sans le trépan ; mais cette maladie fut si longue & si périlleuse, que loin que cet exemple inspire de ne pas trépaner, il semble au contraire marquer la nécessité de recourir en pareil cas à cette opération. M. de la Peyronie rapporte aussi l'histoire d'une fracture guérie sans trépan, & dont la cure, quoique la nature ait suppléé à l'opération, fut de même moins favorable que si on eût trépané. Le blessé qui étoit âgé de plus de quatre-vingt ans, avoit été frappé au milieu du pariétal par une porte qui lui avoit fait une plaie, où l'os fut découvert, & contus. On dilata cette plaie, & on la pansa avec les remèdes convenables pour procurer l'exfoliation. M. de la Peyronie fut appelé en consultation environ le trentecinquième jour : il trouva un sinus qu'il dilata, & qui lui fit découvrir une fêlure au crâne. Il n'y avoit pas eu d'accidens, & il n'y en avoit point non plus alors qui fissent soupçonner un épanchement ; c'est pourquoi il parut après un tems si consi-

dérable qu'on pouvoit se dispenser de trépaner ce blessé ; on résolut donc d'attendre l'exfoliation, mais au lieu d'une exfoliation ordinaire, ce fut une pièce d'os irrégulière, environ de la grandeur d'une pièce de vingt-quatre sols, & de toute l'épaisseur du crâne, qui au bout de trois mois se détacha, qui emporta la fracture, & qui découvrit la dure-mère. Cette opération extraordinaire de la nature, suppléa au trépan, qu'on n'auroit pas manqué de faire, si on eût aperçu la fracture tout d'abord, & il n'auroit pas été fait en vain ; car outre qu'il auroit abrégé beaucoup cette cure, l'espèce de trépan que la nature a fait dans ce cas, nous montre que, quoiqu'il n'y eût ni os dérangé, ni épanchement sur la dure-mère, la seule lésion du crâne peut exiger cette opération. L'Observation suivante semble encore appuyer cette remarque.

Un homme reçut un coup à la tête qui ne causa ni plaie ni contusion apparente, & qui cependant fut suivi d'accidens considérables ; on se détermina à faire une incision sur un des côtés de la tête ; mais on n'aperçut ni fracture ni aucune autre lésion à l'os : on eut recours aux saignées du bras, du pied, de la gorge, & aux autres secours ordinaires, qui diminuèrent les accidens ; mais peu de tems

O ij

I. CAS.  
Fractures &  
enfoncemens  
du crâne.

IV. OBSERV.  
par M. DU-  
VERNEY, sur  
une fracture à  
la base du crâne,  
qui ne se  
trouva point  
réunie trois  
mois après la  
blessure.

I. CAS.  
Fractures &  
enfonce-  
mens  
du crâne.

après le malade fut faisi de treffaillemens, suivis d'un si grand abbattement, qu'il perdit totalement la raison, & mourut trois mois après sa blessure; il fut ouvert, & l'on découvrit une fracture à la base du crâne, sans qu'il y eût aucun épanchement; cette fracture commençoit au devant de l'apophyse mastoïde, traversant les extrémités des apophyses pierreuses & la selle du sphénoïde. L'écartement des pièces de la fracture étoit d'environ une ligne; la nature paroissoit n'avoir fait aucun effort pour en procurer la réunion; ce qui fait penser que les fractures peuvent, quoiqu'elles ne soient pas accompagnées d'épanchement, être mortelles par elles-mêmes, faute de pouvoir se réunir, & en pareil cas il n'y auroit encore d'autres remèdes que le trépan, si la fracture étoit placée dans un endroit où l'on pût l'appliquer, ce qui favorise la règle générale, qui veut qu'on trépane toutes les fois qu'il y a fracture.

RESULTAT.  
On doit tré-  
paner dans les  
fractures &  
enfonce-  
mens.

Nous sommes cependant convaincus par un grand nombre de faits rapportés dans les livres des Anciens & des Modernes, que beaucoup de fractures & d'enfonce-  
mens du crane ont été guéris sans l'opé-  
ration du trépan. Ces exemples ont fait croire depuis long-tems à des Praticiens, que l'on pouvoit guérir plus de fractures

I. CAS.  
Fractures &  
enfonce-  
mens  
du crâne.

du crâne sans le trépan, qu'avec le trépan (a). Parmi ces Praticiens, il y en a d'une haute réputation; mais leur témoignage n'en est que plus dangereux pour les Chirurgiens qui ne se conduisent que par autorité; car ce sentiment ne peut être fondé sur aucune raison solide: Vou-  
droit-on se régler sur les accidens? Ces signes sont bien moins certains que ceux qu'on rejette, c'est-à-dire que les fractures & les enfonce-  
mens du crâne; car souvent les accidens primitifs sont peu considérables, ou manquent entièrement, quoiqu'il y ait épanchement sous le crâne, ou lésion aux membranes du cer-  
veau, & au cerveau même, tandis que souvent il en arrive de fort fâcheux, par une simple commotion du cerveau où le trépan est inutile, ainsi que nous allons bientôt le prouver par beaucoup d'ex-  
emples. D'ailleurs, quand les accidens primitifs manqueroient, ou quand on auroit réussi à les dissiper par la diette & par les saignées, on auroit encore à crain-  
dre les accidens consécutifs; & souvent nous sommes avertis trop tard pour le trépan, quand ces derniers paroissent. Ce

(a) Les principaux Auteurs qui se sont déclarés pour ce sentiment, sont cités dans l'Anatomie de Palfin pag. 376. seconde édit. & dans le Traité des Plaies de M. Rouhaut, pag. 46 & 52.

I. CAS.  
Fractures &  
enfoncemens  
du crâne.

n'est donc que lorsque nous sommes uniquement réduits aux signes qui nous sont fournis par ces accidens, que nous pouvons nous déterminer, en vertu de ces signes, à l'opération du trépan, parce qu'alors ils sont dans la supposition qu'il n'y ait pas lésion apparente au crâne, les seuls signes qui puissent nous déterminer; mais quand il y a fracture ou enfoncement, on ne doit pas se régler sur ces accidens, ni les attendre, parce qu'on a alors des signes suffisans, & moins redoutables que ces accidens consécutifs qu'on voudroit attendre pour se déterminer. Ceux qui croient qu'on peut souvent éviter l'opération du trépan dans les fractures & dans les enfoncemens du crâne, ne peuvent appuyer leur sentiment que sur les Observations, qui, comme nous l'avons dit, nous assurent qu'il y a eu beaucoup de coups à la tête avec fracture ou avec enfoncement, qui ont été guéris sans le secours du trépan; mais de telles Observations, où l'on ne rapporte que le succès, sans parler des indications qui peuvent y conduire, nous instruisent peu pour la pratique, sur-tout quand ces Observations sont contredites par d'autres qui l'emportent infiniment sur ces mêmes Observations, par le nombre & par la sûreté qui en résulte pour

les malades. De pareilles Observations ne peuvent donc être regardées que comme des faits dûs au hazard, ou comme des coups de Maîtres qui sortent de la règle, & qui sont si extraordinaires & si difficiles à déterminer, qu'on ne peut pas même les proposer comme des exceptions.

Il y a cependant des cas qui peuvent, pour ainsi dire, régler par eux-mêmes la conduite d'un Chirurgien intelligent, & l'engager du moins à suspendre le trépan dans certaines fractures, où il n'arrive aucun accident, & qui au contraire sont accompagnées de quelques circonstances favorables, qui semblent pouvoir suppléer à cette opération. Nous allons voir dans l'Observation suivante, qu'effectivement en agissant avec cette circonspection, le trépan n'est pas toujours inévitable dans les fractures du crâne, & qu'on peut même se dispenser quelquefois de découvrir les fractures; mais ces cas sont rares, & demandent de la part du Chirurgien beaucoup de discernement & de prudence.

Un enfant de cinq ans tomba de douze ou quinze pieds de haut sur l'aire d'une grange. M. Gallait, qui fut appelé dans l'instant, aperçut que les pariétaux étoient fracturés, & il lui parut que ces os avoient chacun leur fracture particu-

O iv

I. CAS.  
Fractures &  
enfoncemens  
du crâne.

IV. OBSERV.  
par M. GAL-  
LAIT, Chi-  
rurgien de  
Gargenville  
près Mantes,  
sur une fractu-  
re singulière  
du crâne, où  
il ne fut pas  
nécessaire de  
trépaner.



I. CAS.  
Fractures &  
enfoncemens  
du crâne.

here, parce que la fontanelle qui n'étoit pas encore ossifiée, avoit vraisemblablement empêché la communication de ces deux fractures: du moins ne paroissoit-il extérieurement aucune marque de fracture à l'endroit de la fontanelle; au lieu qu'à la partie ossifiée des pariétaux, les fractures étoient fort remarquables; parce qu'une des pièces de l'os fracturé s'élevoit fort sensiblement au-dessus de l'autre, & qu'elle obéissoit facilement au doigt lorsqu'on appuyoit dessus, & se relevoit ensuite. Il survint à l'extrémité la plus déclive de chacune de ces fractures une tumeur molle de la grosseur d'un œuf de poule. M. Gallait ouvrit ces tumeurs, sans découvrir les fractures, parce qu'il n'avoit d'autre objet que d'évacuer le sang épanché qu'elles contenoient. Ces fractures n'étoient d'ailleurs accompagnées d'aucun accident, ce qui engagea M. Gallait à ne pas précipiter le trépan; mais ce qui le détermina davantage à suspendre cette opération, c'est que les pièces des os fracturés, étant comme nous l'avons dit, écartées l'une de l'autre, il lui parut que chaque fracture pouvoit permettre au sang qui auroit pû s'épancher sur la dure-mere, de se rassembler dans les tumeurs qui s'étoient formées au bas de ces fractures, & que l'ouverture de ces

L'écartement  
des fractures  
peut tenir lieu  
de trépan.

tumeurs pourroit suffire pour procurer une issue à ce sang épanché; il se contenta de rabaïsser peu à peu les os qui étoient sortis de leur niveau, & de les contenir avec la capeline. L'enfant se trouva pendant toute la cure de cette blessure presqu'comme en pleine santé; & fut parfaitement guéri en trois semaines.

Cette Observation montre que les Praticiens habiles sont en droit de ne pas toujours suivre servilement les regles de l'art, même les plus invariables; mais, comme nous l'avons dit, il ne faut s'en écarter qu'avec beaucoup de connoissance & de sagesse: car un Chirurgien ne pourroit pas se justifier par de tels exemples, si le blessé, qu'il n'auroit pas jugé à propos de trépaner dans le cas d'une fracture au crâne, venoit à mourir, parce qu'alors la sûreté des malades demande qu'on ait recours à cette opération, à moins que la fracture elle-même ne tienne visiblement lieu de trépan par une ouverture suffisante pour retirer ou relever des fragmens enfoncés ou dérangés, ou pour fournir une issue au sang épanché, soit qu'il y ait une pièce d'os enlevée, soit qu'il y ait un écartement, qui sûrement puisse permettre au sang extravasé de s'écouler: encore y a-t-il alors des cas où l'on peut facilement se tromper. L'é-

I. CAS.  
Fractures &  
enfoncemens  
du crâne.

On peut dans certains cas s'écarter des regles les plus invariables de l'art, mais on ne le doit faire qu'avec connoissance & beaucoup de circonspection.

I. CAS.  
Fractures &  
enfoncemens  
du crâne.

cartement peut à la vérité être suffisant pour procurer l'écoulement du sang épanché sur la dure-mere, mais quelquefois l'épanchement se trouve sous cette membrane, & l'ouverture qui est formée par cet écartement, n'est pas toujours assez considérable pour qu'on puisse assez tôt s'appercevoir, par l'état de la dure-mere, de cette sorte d'épanchement, & on n'en seroit averti que par les accidens, qui souvent se manifestent trop tard.

V. OBSERV.  
par M. BOU-  
DOU, sur  
une fracture  
du crâne, avec  
épanchement  
sur la dure-  
mere, suivi de  
suppuration  
au foie, & de  
la mort.

Un garçon Charpentier tomba de la hauteur d'un second étage sur la terre, tenant entre ses bras une solive; il ne perdit point connoissance; mais il vomit aussitôt, & saigna par le nez & par les oreilles; il fut porté le lendemain de sa chute à l'Hôtel-Dieu de Paris, M. Boudou examina une contusion qu'il avoit à la tête, & sentit une inégalité qui lui fit soupçonner que le crâne étoit fracturé; il fit une incision cruciale à la partie moyenne du pariétal droit, & découvrit deux fractures qui traversoient cet os obliquement. Une de ces fractures permettoit au sang épanché sur la dure-mere de s'écouler en grande quantité par un petit espace formé par l'écartement des pièces de l'os fracturé, sans qu'il y eût cependant aucun fragment d'enfoncé. Il parut que cette fracture pouvoit tenir lieu de tré-

I. CAS.  
Fractures &  
enfoncemens  
du crâne.

pan pour donner issue au sang extravasé: M. Boudou ordonna une saignée, c'étoit la cinquième qui fut faite au malade, parce qu'il avoit déjà été saigné quatre fois le jour de sa chute. Il survint le soir un vomissement, on réitéra le lendemain la saignée; le malade fut sans fièvre & sans aucun accident pendant trois jours: le quatrième, qui étoit le septième jour de sa maladie, la fièvre le prit, & il vomit des matieres bilieuses; il fut encore saigné quatre fois en deux jours, la fièvre diminua.

Le dixième jour se passa tranquillement, mais ensuite le blessé se plaignit de grandes douleurs de tête, il tomba dans un assoupissement profond, & cependant fort interrompu, & il eut quelques frissons irréguliers: tous ces accidens firent juger qu'il y avoit un épanchement sous la dure-mere qu'il falloit évacuer: on appliqua deux couronnes de trépan le quatorzième de la maladie, & on fit une incision à la dure-mere, qui donna issue à une cuillerée de sang qui étoit extravasé sous cette membrane, & qui par conséquent n'avoit pu s'échapper par la fracture. Le malade fut saigné après l'opération quatre fois du bras & une fois du pied; il resta inquiet & rêveur, il sentit une douleur poignante dans l'hypochon-

I. CAS  
Fractures &  
enfoncemens  
du crâne.

dre droit, & il lui survint une fièvre considérable, suivie de frissons irréguliers, qui firent soupçonner une suppuration au foie; ce malade tomba dans un assoupissement léthargique, & mourut le dix-septième jour de sa chute.

On ouvrit son corps, & on remarqua que le péricrâne étoit enflammé & livide aux environs de la plaie. La fracture du crâne étoit composée de plusieurs fentes ou fêlures, dont la plus considérable s'étendoit obliquement depuis la partie inférieure & postérieure du pariétal droit jusqu'à la future sagittale, où elle formoit une espèce d'V ou de coude, pour se continuer jusqu'à la partie postérieure du pariétal gauche; la dure-mere étoit comme calleuse & épaisse vis-à-vis les couronnes de trépan, & fongueuse vis-à-vis le trajet des fentes de la fracture; la pie-mere paroissoit un peu enflammée; le cerveau étoit dans son état naturel. On trouva un abcès dans la substance du grand lobe du foie.

L'écartement des sutures peut, comme l'écartement des fractures, fournir une issue au sang épanché sous le crâne: mais ce cas mérite une attention particulière: car l'épanchement peut se faire des deux côtés de la future, & alors l'évacuation ne peut ordinairement se faire que d'un côté.

L'écartement  
des sutures  
peut dispenser  
du trépan,  
mais le sang  
épanché y  
trouve sou-  
vent un ob-  
stacle.

té, à cause que la dure-mere peut encore rester adhérente vers le bord d'un des os écartés, & retenir le sang qui seroit épanché sous cet os auquel la dure-mere seroit restée attachée.

M. Mouton dit qu'il fut appelé pour voir un homme onze jours après une chute. Cet homme étoit sans connoissance, & presque mourant: il lui examina la tête, & découvrit seulement une petite tumeur ou élévation longitudinale sur toute l'étendue de la future sagittale, où il fit une incision de la longueur de trois travers de doigt, qui lui découvrit un écartement de la future: Au moyen de cette incision une partie du sang épanché sur la dure-mere, s'écoula pendant la nuit par l'écartement de la future; cependant la fièvre & le délire survinrent le jour suivant. Le trépan parut indispensable, on l'appliqua des deux côtés de la future: le sang s'étoit à la vérité écoulé du côté gauche, mais il s'en trouva beaucoup sous le pariétal droit, auquel l'opération procura une issue qui fit cesser presque aussitôt tous les accidens.

Il y a bien de l'apparence que la dure-mere, toujours fort attachée à l'endroit des futures, étoit restée adhérente du côté droit, & y avoit empêché l'écoulement du sang; c'est pourquoi indépendamment

I. CAS.  
Fractures &  
enfoncemens  
du crâne.

VI. OBSERV.  
par M. MOU-  
TON, Chi-  
rurgien juré à  
Paris, sur un  
écartement de  
la future sagit-  
tale, où l'adhé-  
rence de la  
dure-mere à  
l'un des os,  
s'opposa à l'é-  
coulement du  
sang épanché.

II. CAS.  
Coups à la  
tête sans lé-  
sion apparente  
au crâne.

des accidens, on doit être fort attentif à cette circonstance ; car *Marchetis*, (a) parle d'un écartement pareil de la future lambdoïde, qui, quoique considérable, ne put pas procurer une issue à un épanchement sur la dure-mere, lequel fit périr le blessé.

## I I.

Le Chirurgien peut presque toujours se décider facilement dans les blessures de la tête, où il y a fracture, enfoncement ou contusion apparente au crâne ; mais il y a des cas plus embarrassans, même pour les plus grands Maîtres : ce sont les coups à la tête sans lésion sensible à l'os, souvent même sans plaie & sans contusion apparente dans les chairs. Quelquefois ces coups causent des épanchemens sous le crâne, & d'autrefois ils n'en causent pas, quoiqu'ils soient accompagnés de circonstances, ou d'accidens qui donnent lieu d'en soupçonner. L'adhérence du péricrâne dans les coups à la tête est regardée par quelques-uns comme un signe certain qu'il n'y a pas de fracture au crâne, ni indications pour le trépan.

On croit au contraire que quand cette membrane est détachée, il y a toujours

(a) *Obs.* 15.

II. CAS.  
Coups à la  
tête sans lé-  
sion apparente  
au crâne.

fracture ou contusion à l'os, & qu'il faut trépaner. Souvent on se décide pour cette opération sur des conjectures que l'on tire de la force du coup de l'instrument qui a frappé, &c. Les accidens qui arrivent dans les blessures de la tête où il n'y a point de fractures, déterminent, lorsqu'ils sont graves, plusieurs Praticiens à trépaner ; d'autres se contentent de combattre ces accidens par les saignées & les autres remèdes qui peuvent servir à les dissiper. Les uns & les autres réussissent souvent, mais ils se trompent souvent aussi. Nous allons tâcher de découvrir dans ces différens succès même, les circonstances ou les particularités qui peuvent aider à distinguer les cas où l'on peut se déterminer le plus sûrement qu'il est possible sur le parti qu'on doit prendre.

Un homme tomba de 15 ou 16 pieds de haut si violemment sur la tête, que l'œil droit sortit de l'orbite, & pendoit sur la joue ; cet homme perdit connoissance dans l'instant du coup, & demeura comme dans un assoupissement léthargique, il avoit une contusion considérable sur le pariétal du côté droit, la clavicule du même côté fut fracturée ; l'œil se replaça de lui-même peu de tems après le coup. M. Gallait examina la contusion ; il ne

VII. OBSERV.  
de M. GAL-  
LAIT, Chi-  
rurgien de Gar-  
genville près  
Mantes, sur un  
coup à la tête  
avec perte de  
connoissance  
de plusieurs  
jours, guéri  
sans trépan.

II. CAS.  
Coups à la  
tête sans lésion  
apparente au  
crâne.

paroissoit pas qu'il y eût d'épanchement sur le crâne, ni que les chairs fussent séparées de l'os, ce qui lui fit conjecturer qu'il n'y avoit pas de fracture ; il avoit envie, pour mieux s'en assurer, de découvrir l'os : cependant comme l'assoupissement ne lui parut causé que par la commotion du cerveau, & qu'en ce cas le trépan seroit inutile, il mit toute son espérance dans la saignée, & en fit quinze en quarante-huit heures : les neuf premières furent faites de deux en deux heures. La connoissance ne revint au malade que le neuvième jour, & la guérison fut parfaite au bout d'un mois.

Remarque  
sur la perte de  
connoissance  
qui arrive dans  
l'instant du  
coup, & sur  
celle qui arrive  
après.

Cette Observation nous rappelle fort à propos une remarque de M. Petit sur la perte de connoissance & l'assoupissement, laquelle mérite beaucoup d'attention. Cet habile Praticien croit que ces accidens ne sont que l'effet de la commotion du cerveau, quand ils arrivent dans l'instant même du coup, & que lorsqu'ils arrivent ensuite, ils sont au contraire causés par un épanchement qui s'est fait sous le crâne depuis le coup.\* Nous ne nous étendrons pas sur cette remarque, parce qu'on en comprend facilement la raison, & parce qu'on la trouvera amplement expliquée dans le Traité d'Opérations que M. Petit est disposé à donner

\* Quelques Auteurs paroissent avoir eue ou la même chose ; mais personne ne l'a exposée aussi clairement que l'a fait M. Petit, il y a déjà long-tems, dans ses démonstrations à S. Cosme.

au Public, & auquel il travaille actuellement avec une assiduité qui nous fait espérer que cet Ouvrage, qui est fort désiré, paroîtra bientôt. Nous nous contenterons de rapporter encore ici quelques exemples qui prouvent en effet que la perte de connoissance qui arrive dans l'instant même du coup, ne suffit pas pour nous déterminer à appliquer le trépan lorsqu'il n'y a pas de fracture au crâne ; mais que cependant il faut faire attention que la perte de connoissance qui est causée par commotion peut être suivie d'un autre qui dépend d'un épanchement, & que l'une & l'autre peuvent même quelquefois se confondre ensemble.

Un garçon âgé de vingt-cinq ans tomba sur la tête, de la hauteur de huit ou dix pieds, & se fit une petite plaie à la partie latérale gauche du coronal. Il perdit la connoissance dans l'instant même de sa chute, & resta dans une espèce d'assoupissement léthargique, avec privation de presque tous les sens. M. Boudou examina la plaie, & s'aperçut que le péri-crâne étoit contus ; il dilata cette plaie, & découvrit l'os, où il ne trouva point de fracture. Le malade fut saigné trois fois du bras le premier jour, & trois fois le lendemain ; le troisième jour on le saigna

II. CAS.  
Coups à la tête  
sans lésion appa-  
rente au crâne.

VIII. OBSERV. par M. BOUDOU à sur un coup à la tête, avec perte de connoissance qui a paru se dissiper au bout de huit jours, qui est revenue, & dont le malade cependant été guéri sans trépan.

II. CAS.  
Coups à la  
tête sans lésion  
apparente au  
crâne.

du pied : la perte de connoissance & l'assoupissement continuerent malgré ces saignées. L'urine ne se filtroit plus qu'en très-petite quantité, & les déjections furent totalement supprimées. On donna au malade deux lavemens purgatifs, qui n'eurent point d'effet : on lui fit prendre le lendemain six grains d'émétique en deux prises, & le jour suivant un lavement fait avec une once de tabac ; tous ces remèdes ne diminuèrent point les accidens, le blessé resta dans le même état jusqu'au huitième jour, où il commença à donner quelques marques de connoissance, il entendoit, ouvroit les yeux, & répondoit même, lorsqu'on lui parloit fort haut, & qu'on le tourmentoit, mais ces réponses n'avoient nulle suite, & ces foibles apparences de sentiment & de connoissance disparoissoient aussi-tôt qu'on le laissoit tranquille. Dès le soir il retomba dans son premier état, c'est-à-dire, dans le même assoupissement qu'auparavant. Cette espèce de rechûte étoit embarrassante, & sembloit être une marque certaine d'épanchement ou d'inflammation, & peut-être même de suppuration sous le crâne, cependant M. Boudou ne voulut pas sur ces conjectures, quoique presque décisives, hazarder le trépan, qui réussit difficilement dans les Hôpitaux à

II. CAS.  
Coups à la  
tête sans lésion  
apparente au  
crâne.

causée du mauvais air. Il retourna aux lavemens purgatifs & à l'émétique ; ces remèdes n'eurent aucun succès : M. Boudou persista dans la même indication ; il prescrivit un lavement de tabac, & en même-tems une potion purgative faite avec la casse qui firent faire plusieurs selles au malade ; il ordonna enfin deux saignées à la gorge, dont la dernière fut faite le dix-huitième jour de la blessure. Alors, soit que l'assoupissement ne fût qu'une suite de la commotion, soit qu'il fût causé par un épanchement de sang qui a été résorbé, cet accident commença à se dissiper, le pouls se développa, la respiration devint plus libre, la connoissance avec l'usage des sens revint au malade, & peu de tems après la plaie fut entièrement cicatrisée ; il ne resta à ce blessé qu'une surdité, & une abolition totale de la mémoire ; mais ces accidens commençoient à diminuer beaucoup dans le tems que cette Observation nous a été communiquée.

La commotion & l'épanchement peuvent souvent, comme nous l'avons dit, contribuer tous deux ensemble à la perte de connoissance & à l'assoupissement, lorsque ces accidens durent pendant plusieurs jours. Ce cas est fort difficile à démêler d'avec celui où ces mêmes acci-

! La perte de connoissance causée par épanchement peut se confondre avec celle qui est causée par commotion,

II. CAS.  
Coups à la  
tête sans lésion  
apparente au  
crâne.

dens dépendent seulement de la commotion. L'Observation que nous venons de rapporter de M. Boudou, semble augmenter la difficulté, en jettant du doute sur un signe qui semble devoir marquer assez sûrement la différence de ces deux cas, car si l'affoupissement cède, du moins en partie, aux saignées & aux autres remèdes, & qu'il revienne ensuite, ne doit-on pas présumer que le premier a été causé par la commotion, & que le second est arrivé par un épanchement qui s'est fait peu à peu depuis le coup, & dans cette idée, ne doit-on pas toujours recourir en pareil cas au trépan? Cependant nous voyons dans l'Observation précédente, que le second affoupissement fut dissipé en répétant les saignées & les autres évacuans qu'on avoit employés d'abord, ce qui semble nous assurer qu'il n'y avoit pas d'épanchement. Mais un tel succès n'est pas assez ordinaire, & l'indication pour le trépan est alors trop bien fondée pour s'en écarter, lorsqu'on n'a pas de raisons particulières qui puissent déterminer à prendre un autre parti, c'est la pratique la plus sûre, la plus suivie & la mieux établie par l'expérience. Pour la rendre plus remarquable, nous allons, en faveur des jeunes Praticiens, en rapporter un exemple.

Un manteau de cheminée, en tombant d'une seule pièce, frappa d'un de ses angles un enfant de quatre ans & demi à la partie supérieure du pariétal droit, & lui fit une contusion de la grosseur d'un œuf de poule. L'enfant perdit connoissance dans l'instant du coup, le sang sortit par la bouche. M. Dru le trouva sans mouvement, sans sentiment, sans pouls & sans respiration, du moins sensible: il lui fit avaler une cuillerée d'eau spiritueuse de mélisse, qui excita un vomissement, par lequel l'enfant rejetta du sang qu'il avoit avalé. M. Dru saigna cet enfant, le sang darda d'abord, & ensuite il ne sortit plus que goutte à goutte. La connoissance revint un peu au bout de deux heures, le pouls se ranima peu à peu: on fit prendre au blessé du bouillon, qu'il revomit avec quelques matières chyleuses. M. Dru soupçonna une fracture au crâne: M. Guyard Médecin, & M. Picard Chirurgien, qui furent appelés, convinrent avec lui qu'il falloit découvrir l'os; il fit d'abord sur la tumeur une incision parallèle à la suture sagittale, & une seconde, qui avec la première formoit un T; il leva les deux angles de la plaie, & s'aperçut que les chairs contuses étoient séparées du péricrâne. Cette dernière partie se trouva adhérente au

II. CAS.  
Coups à la  
tête sans lésion  
apparente au  
crâne.

Perte de connoissance qui indique le trépan.

IX. OBSERV.  
par M. DRU,  
Chirurgien de  
Melun, sur  
une plaie à  
la tête; où  
l'on prit la suture  
sagittale  
pour une fracture,  
& où il  
ya eu d'abord  
une perte de  
connoissance  
causée par  
commotion,  
& ensuite une  
autre causée  
par un épan-  
chement qui  
obligea de tré-  
paner.

II. CAS.  
Coups à la  
tête sans lésion  
apparente au  
crâne.

crâne, & avoit conservé sa couleur naturelle : M. Dru crut qu'il étoit prudent de ne la pas détacher, d'attendre du moins jusqu'au lendemain, pour mieux juger de la nécessité ou de l'inutilité de découvrir l'os. La connoissance revint entièrement à l'enfant après l'incision, il prit facilement du bouillon, mais il le vomit peu de tems après.

Le jour suivant M. Dru le trouva avec de la fièvre, & des mouvemens convulsifs de la machoire inférieure: ces accidens le faisoient pancher pour le trépan. Le pere de l'enfant pria M. Dru d'assembler encore quelques Consultans, il appella quatre autres Chirurgiens. Après que l'appareil fut levé, M. Pineau, l'un de ces derniers, examina d'abord la plaie, & ne trouvant pas l'os découvert, parut surpris de ce qu'on n'avoit pas détaché le péricrâne: parce qu'il jugeoit de la nécessité de le faire par l'état dans lequel étoit alors le blessé. On étendit l'incision du côté de la future pour la rendre cruciale, afin de mieux découvrir l'os, & on détacha le péricrâne; mais le sang qui sortit, & la forme de la future sagittale qui étoit irrégulière, firent prendre cette future pour une fracture. On remit au lendemain l'application du trépan, afin de mieux reconnoître l'état de la fractu-

II. CAS.  
Coups à la  
tête sans lésion  
apparente  
au crâne.

re, & on saigna l'enfant pour la troisième fois. Le lendemain on reconnut que ce qu'on avoit pris pour une fracture, étoit une partie de la future sagittale, qui au lieu de continuer droit son chemin, se portoit du côté droit: & qui aussi au lieu d'être dentelée dans cet endroit, étoit au contraire squammeuse, de maniere que le pariétal gauche chevauchoit sur le pariétal droit d'environ deux lignes. Lorsqu'on eut apperçu cette espece de vice de conformation de la future sagittale, & qu'on se fut désabusé sur la prétendue fracture, on jugea à propos de suspendre le trépan.

Le jour suivant qui étoit le quatrième de la maladie, Messieurs Guyard Pere & fils, Médecins, Messieurs Dru & Picard, trouverent le blessé dans une affection comateuse, accompagnée de fièvre & de mouvemens convulsifs; ils se décidèrent pour le trépan. M. Dru le fit sur le champ: il se présenta d'abord à l'ouverture du trépan environ plein une cuillere à café de sang à demi coagulé, & d'une couleur fort brune. On jugea par l'endroit où la dure-mere étoit adhérente à la future sagittale, de l'étendue du chevauchement de la partie écailleuse du pariétal gauche sur le pariétal droit. Le malade fut saigné le soir pour la quatrième fois, tous les acci-



II. CAS.  
Coups à la  
tête sans lésion  
apparente au  
crâne.

dens disparurent, & l'enfant passa bien la nuit. Le lendemain il se trouva encore à l'ouverture du crâne une demi-cuillerée de sang de même couleur, & de même consistance que celui qui s'étoit écoulé le jour précédent après l'opération, & il en sortit environ autant le soir. Le six & le sept les matières furent mêlées, mais ensuite il ne sortit plus qu'un pus bien conditionné, & cette cure se termina heureusement.

L'indication pour le trépan, quoique prise simplement des accidens, étoit décisive dans cette blessure, parce que la perte de connoissance qui est arrivée par la commotion, & celle qui a ensuite été produite par l'épanchement, ont paru séparément; mais quelquefois la perte de connoissance qui est causée par l'épanchement, arrive avant que celle qui a été produite par la commotion ait commencé à disparaître: dans ce cas, l'une & l'autre se confondent tellement ensemble, qu'on ne peut les distinguer, & on peut croire alors que c'est toujours la perte de connoissance causée par commotion qui continue, parce que quelquefois elle dure en effet fort long-tems. Dans cette confusion, l'indication pour le trépan est fort difficile à saisir, lorsqu'il n'y a pas de fracture, & qu'il ne survient à la perte de connoissance

DANS LES CAS DOUTEUX. 337  
connoissance aucun accident qui fasse soupçonner l'épanchement. Nous allons rapporter un exemple de ces deux sortes de pertes de connoissance confondues ensemble, où elles n'ont été reconnues que parce qu'on a été déterminé par une fracture à trépaner.

Au mois de Juin 1725, M. Pineau fut appelé pour voir un jeune garçon âgé de douze ans, qu'il trouva sans connoissance, ayant un vomissement bilieux, & laissant aller involontairement ses excréments & son urine. Il venoit de recevoir un coup de pied de cheval au front du côté droit, qui lui avoit enfoncé les deux tables de l'os coronal dans sa partie inférieure, à deux travers de doigt au-dessus du sinus sourcilier: le coup l'avoit jetté à terre comme mort. M. Pineau le fit saigner, & proposa le trépan; mais un Charlatan ayant dit au pere & à la mere du malade que leur enfant ne pouvoit échapper de cette blessure, & qu'il étoit inutile de le trépaner, ils le laisserent pendant huit jours & plus dans le même état, sans vouloir qu'il lui fût fait d'autre pansement que comme à une plaie simple. Ils le commirent enfin aux soins de M. Pineau, qui fit une incision, & découvrit une fracture, qui étoit une enfonçure des deux tables de l'os coronal de la largeur

Mem. Tome I. Part. I. P

II. CAS.  
Coups à la  
tête sans lésion  
apparente au  
crâne.

X. OBSERV.  
par M. PINEAU, Chirurgien de l'Hôtel-Dieu de Melun, sur une fracture du crâne, où il arriva dans l'instant du coup une perte de connoissance qui ne s'est dissipée que par le trépan qui donna issue à un épanchement considérable.

II. CAS.  
Coups à la  
tête sans lésion  
apparente au  
crâne.

d'un écu : il appliqua le lendemain une couronne de trépan , & tira avec le tire-fond la portion d'os enfoncée. Il sortit par l'ouverture du crâne environ un demi-septier de sang. M. Pineau pansa le blessé avec le linceul trempé dans le miel rosat & l'esprit-de-vin , les plumasseaux secs & les compresses trempées dans le vin ; une heure après l'opération la connoissance revint au malade , & les accidens cessèrent. Au septième jour de l'opération un mal intentionné lui permit de manger , & il survint une fièvre , avec redoublement & une douleur dans l'hypocondre droit. M. Pineau le fit saigner deux fois , & lui prescrivit plusieurs lavemens rafraîchissans. La fièvre cessa , & la douleur de côté s'appaîsa beaucoup au bout de huit jours ; mais le malade devint tout à coup fort enflé depuis le sommet de la tête jusqu'aux pieds. M. Pineau lui fit boire une tisane apéritive , & le fit purger de trois jours en trois jours avec la manne & le sel d'epsom : cette enflure dura un mois , la douleur ne se dissipa entièrement qu'au bout de trois , & alors la guérison fut parfaite (a) M. de Garengot nous a com-

(a) On pourra peut-être attribuer plutôt la perte de connoissance qui est arrivée dès l'instant du coup , à l'enfoncement de la fracture , qu'à la commotion du cerveau ; mais les enfoncemens qui , comme celui-ci ne sont pas vis-à-vis de quelques sinus qu'ils

DANS LES CAS DOUTEUX. 339  
muniqué sur le même sujet une Observation fort remarquable.

Il fut mandé pour ouvrir le cadavre d'une femme qui avoit reçu un coup de poing sur le muscle temporal : ce coup fut dans l'instant suivi d'un assoupissement léthargique , la malade vécut pendant onze jours dans cet état. Il examina attentivement l'os & toutes les parties qui le couvroient à l'endroit du coup ; il remarqua seulement dans le corps du muscle quelque peu de sang extravasé qui s'étoit glissé entre les fibres , mais il trouva sur la dure-mère un épanchement considérable : ce fait peut être regardé comme extraordinaire ; cependant les Obser-

puissent comprimer , ne jettent pas toujours le malade dans l'assoupissement. Le coup fut assez violent pour causer une commotion capable de produire cette perte de connoissance , qui arriva si subitement que le malade tomba *comme mort* dans l'instant même qu'il fut frappé , ainsi il y a bien de l'apparence que la commotion a été d'abord la principale cause de cet accident. Il est certain aussi qu'un épanchement aussi considérable que celui qui s'est trouvé dans le cas dont nous venons de parler , étoit une cause suffisante pour reproduire le même accident , & l'entretenir dans son premier état. M. le Dran a rapporté dans ses Observations ( tom. 1. pag. 132. ) l'histoire d'un coup à la tête , où l'on voit avec une entière certitude , qu'il y eut d'abord perte de connoissance qui fut produite par la commotion , & ensuite une léthargie qui fut causée par un épanchement , lesquelles furent tellement confondues , qu'elles ne parurent former ensemble , dès le premier moment de la blessure , qu'un seul & même accident.

II. CAS.  
Coups à la  
tête sans lésion  
apparente au  
crâne.

XI. OBSERV.  
par M. DE GA-  
RENGEOT.  
Coup de  
poing , suivi  
d'épanche-  
ment & de la  
mort.

vateurs, Hyppocrate entre autres; en fournissent qui lui sont assez semblables.

Heureusement que dans le cas que nous a communiqué M. Pineau, la fracture a fourni une indication complete pour le trépan; car la perte de connoissance qui est arrivée dans l'instant du coup, & qui a continué dans le même état, n'auroit pas été, sans cette fracture, un signe suffisant pour indiquer le trépan; car quoiqu'on puisse fournir plusieurs exemples de cette sorte de perte de connoissance qui s'est trouvée avec épanchement, on voit par une multitude d'Observations, que cet accident est alors presque toujours causé par la seule commotion, & on remarque même que cette seule cause produit quelquefois avec la perte de connoissance d'autres accidens très-graves, contre lesquels le trépan alors seroit inutile.

Une Dame âgée d'environ quarante ans, tomba à la renverse de toute sa hauteur, en montant son escalier. On la trouva sans pouls & sans sentiment; elle vomit ensuite beaucoup de sang. M. Manteville examina la tête; il ne trouva qu'une petite rougeur à la partie postérieure & inférieure du pariétal droit; on y appliqua des compresses trempées dans de l'eau-de-vie, & on fit plusieurs saignées. Le cinquième jour la malade eut quelques agi-

II. CAS.  
Coups à la tête sans lésion apparente au crâne.

La perte de connoissance qui arrive d'abord, ne suffit pas seule pour déterminer au trépan.

XII. OBSERV.  
par M. MANTEVILLE, sur un coup à la tête sans fracture, suivi d'accidens considérables, & guéri sans le trépan.

tations accompagnées de plaintes entrecoupées, & resta toujours sans connoissance. Messieurs Arnauld, Malaval & Guerin le pere, qui y furent mandés le lendemain, trouverent la malade dans des mouvemens convulsifs violens & dans le délire. Cet état engagea à répéter la saignée, qui n'empêcha pas les accidens d'augmenter. Alors, feu M. Arnauld se déclara pour le trépan; mais les autres Consultans se bornèrent d'abord à une incision, pour examiner l'état du crâne avant que de se décider pour l'opération. Le péricrâne se trouva adhérent à l'os, d'où l'on présuma qu'il n'y avoit pas d'épanchement sur le cerveau, ni de fracture au crâne: en effet on n'apperçut aucune lésion au crâne, du moins à l'extérieur; c'est pourquoi on se contenta de panser la plaie simplement, & de revenir aux saignées; ensorte qu'on tira à la malade environ quarante palettes de sang en neuf jours, la connoissance lui revint peu à peu; mais sa santé fut environ deux ans à se rétablir.

Quoique des accidens aussi considérables, survenus à la perte de connoissance, qui avoit commencé dès le premier instant de la blessure, se soient dissipés sans le secours du trépan, nous ne croyons pas, laissant à part pour un moment les conjectures qu'on peut tirer de l'adhérence

II. CAS.  
Coups à la tête sans lésion apparente au crâne.

La perte de connoissance qui arrive d'abord, à laquelle il survient des accidens un peu considérables, peut fournir une indication pour le trépan.

II. CAS.  
Coups à la  
tête sans lésion  
apparente  
au crâne.

du péricrâne, que l'on ne doit pas recourir à cette opération dans un pareil cas. Nous pensons au contraire qu'un tel surcroît d'accidens, marque aussi un surcroît de cause, & que ce surcroît de cause est presque toujours un épanchement sous le crâne, ou dans l'intérieur du cerveau. Le premier est le plus fréquent : on peut y remédier par le trépan, & même on ne peut réussir sûrement que par cette opération. Ces considérations sont suffisantes, ce semble, pour déterminer à trépaner, lorsque des accidens considérables surviennent à une perte de connoissance qui est arrivée dans l'instant du coup ; car on doit raisonner dans ces cas, comme dans tous ceux où l'épanchement ne se manifeste que par des accidens, qui ne marquent point s'il est placé dessus ou dessous les membranes du cerveau, ou dans l'intérieur de ce viscère, & sur lesquels cependant les Praticiens les plus instruits par l'expérience, se décident toujours pour le trépan.

Monsieur le Dran parle dans ses Observations d'une blessure à la tête, où l'on trouva, comme dans le cas précédent, le péricrâne entièrement adhérent au crâne. Le malade fut seulement un peu étourdi dans l'instant du coup, mais quelques tems après, il perdit connoissance, & eut des

II. CAS.  
Coups à la  
tête sans lésion  
apparente au  
crâne.

mouvemens convulsifs : ces accidens persistant toujours malgré les saignées, il y eut consultation ; on décida pour le trépan, mais il fut fait en vain. Le crâne étoit sain, & on ne trouva point d'épanchement sur la dure-mere. Les accidens dépendoient d'une violente commotion du cerveau, qui fit périr le malade au huitième jour. On fit l'ouverture de la tête, il n'y avoit point en effet de sang extravasé sur la dure-mere ; mais il s'en trouva à plusieurs endroits dans l'intérieur du cerveau.

On a vu dans la neuvième Observation, pag. 332, que l'adhérence du péricrâne ne doit pas être regardée comme un signe certain qu'il n'y a pas d'épanchement sur la dure-mere. Cette adhérence n'en est pas un non plus de l'intégrité du crâne.

L'adhérence  
au péricrâne  
n'est pas un  
signe de l'inté-  
grité du crâne.

M. Sarrau a vu une plaie de tête avec fracture au crâne, où le péricrâne étoit si adhérent à l'endroit même de la fracture, qu'on eut de la peine à le détacher. L'adhérence n'est donc pas une circonstance sur laquelle on puisse se décider dans les plaies de tête, & s'assurer de l'inutilité du trépan.

XIII.  
OBSERV. par  
M. SARRAU.

Fracture avec  
adhérence  
du péricrâne.

Le détachement du péricrâne n'est pas non plus un signe sur lequel on puisse compter, soit pour nous faire soupçonner une fracture, ou une contusion assez con-

Le détache-  
ment du péri-  
crâne n'est pas  
un signe cer-  
tain de lésion  
du crâne.

fidérable pour nous déterminer à trépaner ; car il y a beaucoup d'Observations qui prouvent que fort souvent cette partie se détache, sans que l'os soit offensé, & sans qu'il arrive rien de fâcheux au blessé : nous allons en rapporter quelques exemples remarquables.

Un jeune garçon d'environ douze ans ; reçut un coup de pied de cheval qui lui fit une plaie sur le coronal ; à la naissance des cheveux ; cette plaie s'étendoit presque d'une tempe à l'autre ; & l'os étoit découvert de la longueur de quatre travers de doigt & de la largeur d'un pouce. Le péricrâne qui s'étoit séparé de l'os, étoit resté attaché aux tégumens qui étoient déchirés & écartés. M. Malaval les rappliqua sur l'os, les retint avec des petites bandes d'emplâtre & une compresse un peu épaisse, & qui relevoit la peau du front, & il les assujettit par un bandage fait avec un mouchoir plié en triangle : cet appareil tint lieu de future ; la plaie fut guérie en huit jours, sans qu'il soit survenu aucun accident : M. Malaval ne jugea point le trépan nécessaire, parce qu'il étoit persuadé que le coup n'avoit fait que glisser sur l'os, sans le frapper violemment : car il présuinoit avec beaucoup de fondement, que si le coup avoit frappé à plomb, l'os n'auroit

II. CAS  
Coups à la  
tête sans lésion  
apparente au  
crâne.

F. XIV.  
OBSERV par  
M. MALAVAL  
Chirurgien Ju-  
ré à Paris.

Plaie à la tête  
avec détache-  
ment du péri-  
crâne sans lé-  
sion au crâne  
& sans acci-  
dens.

pu lui résister, & qu'il auroit été brisé.

L'Observation suivante parle d'une espèce de contusion qui en impose souvent aux jeunes Praticiens. La circonférence qui est fermée & ordinairement un peu relevée, & le milieu qui est mou, & qui laisse sentir, quand on appuye dessus, une espèce de creux dans les chairs, leur fait penser qu'il y a un enfoncement au crâne ; mais si on ouvre cette contusion, on trouve que c'est du sang épanché entre l'os & le péricrâne, qui cause cette fausse apparence d'enfoncement

Un garçon Boutonnier fut frappé d'un coup de bâton au sommet de la tête sur la suture sagittale ; il s'y forma une tumeur du volume d'un gros œuf de poule. On y appliqua pendant quinze jours, sans aucun succès des compresses trempées dans de l'eau-de-vie & dans de l'eau vulnéraire. Au bout de ce tems, M. Malaval qui fut appelé, jugea par la dureté & par la circonférence fixe de cette tumeur, que le sang qui la formoit étoit contenu sous le péricrâne : il ouvrit cette tumeur, le sang sortit avec force, quoiqu'en partie coagulé ; le crâne se trouva découvert dans toute l'étendue de la tumeur, & le péricrâne qui s'en étoit séparé fut incisé avec les tégumens auxquels il étoit intimement attaché. M. Malaval les rappliqua sur l'os, il

II. CAS.  
Coups à la tête  
sans lésion appa-  
rente au crâne.

XV. OBSERV.  
par le même.

Contusion avec du sang épanché sur le pariétal.

II. CAS.  
Coups à la  
tête sans lésion  
apparente au  
crâne.

les contint avec des compresses trempées dans de l'eau-de-vie, & les affujettit par le couvre-chef: il saigna le malade, & ne leva l'appareil que trois jours après; la plaie se trouva dès ce jour-là presque consolidée; & elle fut entièrement guérie au bout de six ou sept jours.

XVI.  
OBSERV.  
par le même.  
Sur le même  
sujet.

M. Malaval parle encore d'un enfant de cinq ans qui étoit tombé sur la tête, & s'étoit fait une contusion de la grosseur d'un œuf sur le pariétal droit; cet enfant avoit d'abord été pansé & saigné par M. Ponce, qui ouvrit ensuite la tumeur en présence de M. Malaval: il sortit du sang épanché qui étoit sous le péricrâne, & l'os se trouva, comme dans l'Observation précédente, découvert dans toute l'étendue de la tumeur la plaie fut pansée de même, & avec le même succès.

Plaies contu-  
ses guéries par  
consolida-  
tion.

Nous remarquerons en passant que ces trois Observations de M. Malaval peuvent rassurer ceux qui en pareil cas hésitent encore à rapplicher sur l'os les lambeaux des chairs qui ont été détachés, sur-tout quand ces chairs sont contuses; car on voit dans ces cures que cette pratique autorisée depuis long-tems par les grands Maîtres, a parfaitement bien réussi, quoique les plaies dont M. Malaval rapporte la cure, fussent faites par contusion.

Enfin M. Malaval rapporte une Observation sur le même sujet, mais plus remarquable encore que les précédentes. Un laquais fut blessé par une pierre de moilon, du poids d'environ vingt livres, qui tomba perpendiculairement d'un deuxième appartement sur le sommet de la tête. Il fut terrassé du coup, & perdit connoissance. Le Chirurgien qui le vit d'abord, trouva une grande contusion, qu'il ouvrit dans le moment: il crut, parce que le péricrâne étoit séparé du crâne, & parce que le coup avoit été très-violent, qu'il faudroit en venir au trépan; ce qui le détermina à couper les angles de la plaie. Le lendemain M. Malaval y fut appelé aussi; ils visiterent ensemble le blessé, ils le trouverent tranquille, sans fièvre, ayant l'esprit sain: ils n'aperçurent ni fente ni enfoncement au crâne, le trépan n'étoit indiqué par aucun accident; on jugea à propos de suspendre cette opération. Le blessé fut saigné six fois en trois jours, & on lui fit observer un régime fort exact, mais qu'il ne garda pas long-tems; car ayant trouvé le secret d'entrer dans un endroit où il y avoit des pommes, il en mangea au moins un millier depuis le huitième jour de sa blessure jusqu'au quarantième; cependant il ne lui survint aucun accident.

II. CAS.  
Coups à la  
tête sans lésion  
apparente  
au crâne.

XVII.  
OBSERV.  
par le même,  
sur le même  
sujet.

II. CAS.  
Coups à la tête sans lésion apparente au crâne.

Le détachement du péricrâne ne suffit pas seul pour indiquer le trépan.

Il fut environ trois mois à guérir à cause de l'exfoliation de l'os découvert, qui retarda la guérison de la plaie.

Il y a peu de Praticiens qui puissent fournir de même plusieurs Observations de plaies à la tête, où l'os a été découvert sans être fracturé, & où le trépan n'a pas été nécessaire; ces cas sont si ordinaires, qu'il semble que nous aurions dû nous étendre moins sur ce genre de plaies; mais parce qu'il y a des Praticiens de réputation qui regardent le détachement du péricrâne comme une indication pour le trépan, nous avons crû ne devoir pas négliger celles que nous venons de rapporter; elles sont plus remarquables qu'une infinité d'autres, & peuvent mieux nous convaincre que le détachement du péricrâne ne suffit pas seul pour nous déterminer à l'opération.

La force du coup, qui fit la plaie dont on a parlé dans l'Observation que nous venons de rapporter, doit rendre cette plaie plus redoutable; mais parce que la pierre n'avoit pas résisté dans le choc, s'étant brisée en pièces sur la tête, en frappant son coup, sans avoir cassé la table extérieure du crâne, on jugea de là qu'elle n'avoit pû vraisemblablement fracturer la table interne, ce qui étoit véritablement à craindre, comme nous allons le voir par l'histoire suivante.

Un Soldat fut frappé si violemment d'une pierre, qu'il tomba par terre avec un engourdissement qui cessa peu après; on lui trouva deux plaies fort contuses proches l'une de l'autre sur le pariétal, qui pénétoient jusqu'à l'os. On fit une incision qui réunit ces deux plaies en une, & on ordonna plusieurs saignées & un régime exact. Le lendemain le blessé se promenoit dans la salle des malades, il passa trois jours dans cet état, mais le quatrième il fut obligé de garder le lit, & il commença à sentir des douleurs dans tous les membres, principalement dans les jambes, & la fièvre lui prit. M. Soulier consulta le Medecin de l'Hôpital; ils visiterent de nouveau les plaies, alors ils n'y remarquerent rien de suspect; on revint à la saignée, & on pansa à plat. Mais ensuite la plaie exhala une mauvaise odeur: les accidens subsistoient toujours, le malade devint comme paralytique du bras & de la jambe du côté droit, le délire survint aussi avec des frissons, & enfin la mort le onzième jour de la blessure.

L'ouverture du cadavre se fit en présence de plusieurs Médecins & Chirurgiens. On trouva environ une cuillerée de pus sur la dure-mere; cette membrane étoit livide, & on découvrit dessous un autre petit abcès, dont le pus s'étoit

II. CAS.  
Coups à la tête sans lésion apparente au crâne.

XVIII.  
OBSERVAT.  
par M. SOULIER, Chirurgien & Démonstrateur Royal à Montpellier.

Fracture à la seconde table, suivie d'accidens consécutifs, qui indiquoient le trépan.

II. CAS.  
Coups à la  
tête sans lé-  
sion apparente  
au crâne.

Exemples de  
contre-coups.

en partie glissé entre la faux & le cerveau. On examina ensuite le crâne, il n'y avoit rien à l'extérieur; mais on apperçut au dedans, c'est-à-dire à la seconde table, une fracture angulaire qui répondoit à la blessure du dehors.

Cette Observation nous fournit un exemple d'un contre-coup d'une table à l'autre, qui pourroit servir à prouver la réalité de ces sortes de fractures, qui ont été contestées, s'il ne s'en trouvoit pas déjà beaucoup d'exemples dans les Auteurs anciens & modernes, entr'autres dans *Valeriola* & dans *Arceus. Tulpius* (a) rapporte une Observation, où il est marqué qu'on trouva plusieurs fentes à la table interne, sans qu'il en parût à l'externe. La fracture dont parle *Borel* (b) est plus singulière: cet Auteur dit qu'un Porte-faix mourut d'un coup d'arme à feu chargée de petit plomb, & qu'on n'apperçut point de fracture à la première table; mais qu'on trouva une portion de la seconde couchée sur la dure-mère, & entièrement détachée de la première. *Paré* (c), rapporte un cas qui n'est pas moins étonnant. Un Cavalier reçut un coup de pistolet sur son casque, où ce coup ne fit qu'une légère

(a) Bonet. *Bibl. Chir.* tom. 1. pag. 2.

(b) *Ibid.* pag. 79.

(c) *Lib. 9.* cap. 8.

II. CAS.  
Coups à la  
tête sans lésion  
apparente au  
crâne.

enfonçure, il n'y avoit à la tête extérieurement aucune lésion apparente: le blessé mourut le sixième jour, on l'ouvrit, & on trouva la table extérieure entière, mais l'intérieure étoit fracturée en plusieurs pièces, qui piquoient les membranes du cerveau. On trouve encore dans les Auteurs beaucoup de fractures par contre-coup, d'une partie de la tête à l'autre partie opposée; & nous voulons même, à la gloire des Anciens, citer l'histoire que fait *Amatus* (a) d'un trépan appliqué à la partie opposée à la blessure, parce que les accidens ne céderent point à celui que l'on fit du côté du coup, & parce que le blessé sentoit une grande douleur de l'autre côté: ce second trépan fut appliqué fort à propos; car il donna issue à du pus qui se trouva sous le crâne: le succès de cette cure fut très-heureux, & étonna beaucoup en ce tems là. *Fallope* fournit un fait semblable, & *Valeriola* parle d'un contre-coup, suivi le vingt-troisième jour d'une gangrène qui fit découvrir une fracture du côté opposé au coup, sans qu'il s'en trouvât du côté où le coup avoit porté. *Bartholin* (b) a vu aussi, à l'occasion d'une blessure à la tête, un abcès à la partie opposée au coup.

(a) Bonet, *Sepul.* tom. 3. de *Vulner. Obs.* 5.

(b) *Ibid.* pag. 319.



II. CAS.  
Coups à la  
tête sans lésion  
apparente au  
crâne.

Non-seulement les fractures par contre-coup ont lieu d'une partie de la tête à l'autre partie opposée, mais encore d'un os à l'autre os voisin, & d'une partie d'un os à la partie opposée du même os; les Auteurs en fournissent des exemples. M. de Garengéot (a) entre autres rapporte plusieurs faits de cette nature. M. Feste nous en a depuis peu communiqué un, qui fait assez sentir combien les Chirurgiens doivent être attentifs à ces sortes de contre-coups.

XIX.  
OBSERV. par  
M. FESTE,  
Chirurgien de  
Toulon, sur  
un contre-  
coup d'une  
partie d'un os  
à l'autre partie  
du même os,  
guéri par le  
trépan.

Un garçon de vingt-deux ans, passant sous un gros vaisseau qui étoit sur le chantier, fut frappé à la tête par un morceau de bois pesant quinze livres, qui fut jetté du haut du vaisseau: le coup porta perpendiculairement sur la partie supérieure du pariétal droit, & y fit une plaie; le blessé tomba par terre comme mort; le sang lui sortit par le nez, par la bouche & par l'oreille droite. Cet homme resta non-seulement sans parole & sans connoissance, mais il tomba aussi dans des mouvemens convulsifs, qui duroient quelque tems, & revenoient de demi-heure en demi-heure. Le Chirurgien qui le pansa d'abord, sentit, en sondant la plaie, la future sagittale qu'il prit pour une fracture: M. Feste qui vit ce blessé peu

suture sagittale prise pour une fracture.

(a) Traité d'Opérations.

II. CAS.  
Coups à la  
tête sans lésion  
apparente  
au crâne.

de tems après, se douta de cette méprise; & pour s'en assurer entièrement, il fit une incision cruciale pour découvrir l'os suffisamment; il trouva qu'effectivement on avoit pris la future pour une fracture. M. Feste ne trouvant ni fracture ni enfoncement à l'endroit du coup, & faisant attention aux accidens qui étoient extrêmes, soupçonna, à cause du sang qui étoit sorti par une oreille seulement, & du côté de la plaie, que l'effort du coup avoit pu porter vers la partie inférieure du pariétal, & y causer une fracture: ce soupçon bien fondé, le détermina à faire une incision en cet endroit, il y trouva en effet une fracture qui s'étendoit obliquement jusqu'à l'occipital, & une autre fente qui alloit transversalement vers la future écailleuse; cette dernière fracture étoit assez ouverte pour procurer l'écoulement du sang répandu en cet endroit sur la dure-mere. M. Feste se contenta d'appliquer deux couronnes de trépan aux côtés de la fracture oblique; il pressa un peu la dure-mere avec le méninophylax pour faciliter l'évacuation du sang épanché qui se présenta en grande quantité aux ouvertures du trépan, & qu'on enleva avec une éponge. Les mouvemens convulsifs qui avoient duré jusqu'à ce moment là, cessèrent incontinent, les

autres accidens se diffèrent aussi, & la cure se termina ensuite heureusement.

Ceux qui nient les contre-coups rapportent ces fractures à un double coup que le blessé a reçu, ou qu'il s'est donné en tombant par terre sur quelque corps dur; mais il y a tant d'Observations où l'on voit clairement que ce double coup n'a pas été possible, qu'il n'est plus permis de douter de l'existence des contre-coups: cependant il seroit ridicule de ne pas convenir que ces fractures arrivent souvent aussi par un double coup, & même qu'on en peut voir de différentes sortes dans un même endroit par des coups différens.

M. Froumentin fut appelé pour faire l'ouverture d'un cadavre; il trouva une grande plaie sur le pariétal gauche, d'où le Chirurgien avoit tiré une pièce d'os considérable, au milieu de laquelle il y avoit un écopé ou une taillade qui pénétrait jusqu'au diploë: il découvrit de plus que la première fracture (c'est-à-dire celle qui avoit détaché la pièce d'os) communiquoit d'un pariétal à l'autre; les deux fractures furent faites par différens coups & par différens genres d'instrumens, l'une par un instrument tranchant, & ce fut la première, l'autre par un instrument orbe ou contondant qu'on jeta sur la tête du

II. CAS.  
Coups à la tête sans lésion apparente au crâne.

XX.  
OBSERV. par M. FROUMENTIN, Chirurgien d'Angoulême.

Double fracture faite par un double coup.

blessé, déjà terrassé par le premier coup: le malade vécut ving-neuf jours.

Ces Observations doivent nous rendre attentifs à ces sortes de fractures, soit qu'elles arrivent par contre-coup, soit qu'elles soient causées par un double coup; car lorsque les accidens semblent les déceler, on doit prendre à l'égard du trépan le parti le plus sûr, comme ont fait en pareil cas Messieurs *Mery* (a), *la Motte* (b), *le Dran* (c), &c.

Il faut remarquer d'ailleurs, qu'indépendamment de ces fractures cachées, je veux dire, de ces fractures causées par contre-coup, les accidens qui arrivent quelques tems après la blessure, comme ceux dont il est parlé dans la dix-neuvième Observation, & ceux qu'on va remarquer dans l'Observation suivante, suffisent toujours pour nous déterminer à trépaner.

Un jeune homme de quinze à seize ans reçut un coup de bâton sur un des pariétaux, il n'eut aucun accident. M. Maréchal se contenta d'ouvrir les tégumens, & de les faire suppurer. Le malade fut saigné, & on laissa fermer les plaies après la suppuration. Il étoit tous les jours de-

(a) M. de Garengot, *Traité d'Opérations*, to. 3, pag. 122.

(b) *Obs.* tom. 2. pag. 307.

(c) *Obs.* tom. 2. pag. 296.

II. CAS.  
Coups à la tête sans lésion apparente au crâne.

XXI.  
OBSERV. par M. MARÉCHAL, premier Chirurgien du Roi.

Coup sans lésion au crâne, suivi d'accidens consécutifs qui indiquoient le trépan.

II. CAS.  
Coups à la  
tête sans lé-  
sion apparente  
au crâne.

bout, se promenant dans les Salles des malades. Lorsqu'on le crut parfaitement guéri, & qu'il étoit à la veille de sortir de l'Hôpital, le dix-septième jour de la blessure, il lui prit un frisson, on le saigna deux ou trois fois, le frisson le reprit, & fut suivi d'une fièvre considérable avec une douleur de tête; on le saigna de nouveau, & on lui fit prendre les vulnéraires, il mourut le ving-deuxième jour. M. Maréchal en fit l'ouverture, il trouva gros comme un pois ou environ de matière purulente sur la dure-mère, où elle paroïssoit n'avoir fait aucune impression; aussi M. Maréchal assure-t-il que s'il y eût eu d'abord des accidens qui eussent inspiré le moindre soupçon d'épanchement, il n'en auroit pas coûté la vie à ce blessé. Il pouvoit bien faire cet aveu; car quand il n'y a pas en pareil cas d'accidens, il n'y a point non plus d'indications pour le trépan; cependant il est probable que si on eût fait l'opération, dès que les accidens qui sont arrivés ensuite ont commencé à paroître, le malade auroit été sauvé: car il faut bien remarquer que lorsque le trépan vient à être indiqué par les accidens consécutifs, le succès dépend sur-tout de ne pas différer cette opération.

XXII.  
OBSERV. par  
le même.

Un jeune homme reçut un coup de

bâton sur un des pariétaux, qui en fut un peu découvert; le coup fut suivi tout d'abord d'accidens qui pouvoient assez faire soupçonner un épanchement. M. Maréchal proposa le trépan; mais parce que la plaie parut bien suppurer, & que la connoissance revint au blessé, ceux qui furent consultés ne trouverent pas les accidens assez considérables pour s'y déterminer. Le seizième jour, le malade eut un accès de fièvre avec un frisson, & la plaie se trouva sèche: on convint alors de la nécessité de trépaner ce blessé. Le crâne ne fut pas plutôt ouvert, qu'il en sortit une grande quantité de pus, lequel heureusement n'avoit pas encore fait d'impression sur la dure-mère, l'opération eut un heureux succès.

Cet exemple doit encourager les Chirurgiens à avoir toujours en pareil cas recours au trépan, quoique les accidens qui peuvent l'indiquer n'arrivent que long-tems après la blessure. *Riedlinus* (a) donne l'histoire d'un blessé, qui fut trépané avec le même succès, trois semaines après avoir été frappé: le sang qui étoit sur la dure-mère, s'y étoit même conservé sans altération. *Lambswerde* (b) a trépané au bout de six semaines avec la même

II. CAS.  
Coups à la tête  
sans lésion  
apparente au  
crâne.

Coup sans lésion au crâne, mais avec épanchement, suivi d'accidens primitifs & consécutifs qui indiquoient le trépan; les derniers accidens y déterminèrent, & il fut fait avec succès.

Trépan différens qui ont réussi.

(a) Ephem. an. 1700.

(b) Obs., 48.

réussite. *Fabricius de Hilden* (a) parle d'un trépan appliqué deux mois après le coup, il fortit beaucoup de pus, & enfin il parut un fungus considérable qui rendit cette cure difficile; le succès en fut cependant heureux, malgré bien d'autres inconvéniens, qui d'ailleurs auroient dû l'empêcher. *Marchetis* (b) a réussi au bout de trois mois. L'Observation de *Scultet* (c) sur le même sujet, est encore plus remarquable, car ce ne fut que plus de six mois après un coup à la tête, qu'on en vint à l'opération, laquelle cependant réussit parfaitement. Ces cas seroient véritablement surprenans, si les accidens qui indiquent le trépan, & qui arrivent si tard, dépendoient d'un épanchement de sang sous le crâne, mais ils sont moins étonnans, quand ils dépendent d'une suppuration; car on sçait qu'une suppuration peut n'arriver & ne se manifester, que fort long-tems après le coup.

## RESULTAT.

Dans les coups sans fracture, les accidens peuvent seuls déterminer à trépaner, surtout les accidens consécutifs.

Il est évident par toutes ces Observations, que ce n'est que par les accidens que l'on peut se déterminer pour le trépan dans les coups à la tête sans lésion apparente au crâne; car les conjectures que l'on peut tirer de la force du coup, de la

(a) Cent. 9. Obs. 3.

(b) Obs. 7.

(c) Arcen. Obs. 13.

situation de la plaie, de l'état du péri-crâne, &c. (a) ne peuvent point seules fournir d'indication suffisante pour cette opération: & l'on auroit tort aussi de s'en rapporter à de tels signes pour ne pas trépaner, si ces blessures se trouvoient d'abord accompagnées d'accidens considérables, comme de perte de connoissance qui arrive à la suite du coup; & même de perte de connoissance qui arrive dans l'instant même du coup (b), & qui est ac-

(a) Nous n'avons pas parlé des échymoses des yeux, du vomissement, du sang qui sort par les oreilles, par les yeux, par le nez, par la bouche, &c. parce que l'incertitude de ces signes a déjà été remarquée par la plus grande partie des Observateurs. Quelquefois ces accidens se trouvent dans les cas où il y a fracture ou épanchement, & d'autres fois dans ceux où il n'y a ni l'un ni l'autre, & même se trouvent-ils souvent accompagnés dans ces derniers cas de perte de connoissance, & quelquefois aussi de mouvemens convulsifs, &c. M. de la Motte entr'autres nous rapporte divers exemples de ces différens cas, dans ses Observations, pages 242. 266. 274. 303. 333. 340. 346. 363. & 364.

(b) Les Praticiens ne sont d'accord ni entr'eux ni avec eux-mêmes, sur la perte de connoissance qui arrive dans l'instant du coup. Cette contradiction est fort remarquable dans les Observateurs; Par exemple *Marchetis*, dans ses Observations Medico-Chirurgicales, Obs. 12. blâme ses Confreres de n'avoir pas consenti à l'opération du trépan qu'il avoit proposée à l'occasion d'une perte de connoissance arrivée tout d'abord par un coup à la tête, qui fut suivi d'une suppuration sous le crâne qui fit périr le blessé: *Fenestra lignea*, dit-il, *satis gravis ex alto decidit in bregma cujusdam juvenis, ante tamen non scissa, sed graviter confusa, ex quo casu in terram prolapsus æger, sine sensu & motu, cum privatione omnium facultatum principum, ho-*

II. CAS. Coups à la tête sans lésion apparente au crâne.

Conjectures prises du vomissement, du saignement de nez, des yeux, de la bouche, &c. n'indiquent pas le trépan.

Contradictions des Auteurs sur la perte de connoissance qui arrive à l'instant du coup.

compagné d'autres accidens , comme des mouvemens convulsifs , une paralysie, une

II. Cas.  
Coups à la tête  
sans lésion ap-  
parente au  
crâne.

*ræ spatio ; ad quem Medicus magni nominis , simul cum quodam Chirurgo vocatus , à principio applicuerunt medicamenta consueta , ovi nempe albuminem , oleum rosaceum & similia. Ego verò accersitus secundâ die , statim ad sectionem & cranii perforationem deveniendum censui , reuentibus Chirurgis me senioribus , nec non patre ipsius Varisco : \* \* \* At iterum post vigesimam vocatus , annuentibus tandem omnibus , sectionem cruciatim administravi , ex qua maxima copia puris effluxit ; \* \* \* Materia siquidem effluebat per poros ossis cranii ad unciâ unam quolibet die : quapropter agrum cum zerebrassem , ex foramine quotidie copiosum pus emanabat ; ipso tamen ægro sexagesima extincto. \* \* \* Quod moneo , ne in istos incidatis errores , si quando præ manibus habueritis hujusmodi vulneratos , cum symptomatus quæ nobis demonstrant partes internas læsas. Marchetis nous rapporte ce fait comme une espèce de victoire qu'il a remportée sur ses Confreres ; il y auroit bien des remarques à faire sur cette vaine gloire , qui ne paroît que trop dans la plupart des Observateurs , & qui ordinairement est mal fondée. Dans le cas présent , par exemple , ce n'est que sur l'événement que Marchetis s'appuye ; mais une suppuration qui arrive à la suite d'un coup à la tête , ne prouve pas qu'il eût fallu trépaner tout d'abord ; une suppuration sur-tout une suppuration purulente , n'est pas toujours la suite d'un épanchement , car souvent elle n'est que l'effet d'une inflammation occasionnée par la commotion ; & dans ces cas , les accidens de la commotion , même la perte de connoissance , n'arrivent pas toujours au premier instant du coup , car quelquefois ils n'arrivent que beaucoup de tems après. Marchetis s'est d'abord déterminé dans les premiers jours pour l'opération sur les accidens , & ces accidens se réduisoient à une perte de connoissance qui arriva dans l'instant du coup , & qui ne dura qu'une heure ; mais quelques pages plus loin , *Obs.* 15. il soutient que la perte de connoissance ne suffit point seule , en pareil cas , pour nous déterminer à trépaner : *Circa quæ vulnera capitis , dit-il ,* fièvre*

fièvre violente , un dérangement dans le pouls , & sur-tout si ces accidens persévéroient malgré les saignées , & les autres secours qu'on peut employer pour les dissiper. Il faut remarquer que les saignées soient très-abondantes , & qu'elles soient

II. Cas.  
Coups à la tête  
sans lésion  
apparente au  
crâne.

*nonnulla observanda. Primò , quod si contingat ex aliquo ictu incidere patientem in mentis alienationem cum privatione sensus & motûs , nisi alia symptomata ab Hippocrate enumerata accedant , nullum periculum vite imminet ; ac proinde prætermittenda sit quæcumque operatio , sectio scilicet & perforatio ipsius Calvarie , vidi si quidem aliquos ex prolapsu , aut ictu , læso capite , apparente solo hoc symptomate , sequenti die omnino liberatos. Vous trouvez dans *M. de la Morté des Observations* \* , où l'on voit que ce Chirurgien a , heureusement pour les malades , pris le parti de trépaner dans des pertes de connoissance arrivées dans l'instant du coup , dont quelques-unes étoient accompagnées de vomissement , d'écoulement de sang par le nez , par les yeux , par les oreilles , par la bouche , & quelquefois de mouvemens convulsifs. Le même Auteur rapporte d'autres exemples \* de coups à la tête , qui ont été dès le premier instant suivis de perte de connoissance , accompagnée des mêmes accidens , & dont les malades ont guéri parfaitement sans l'opération. Ces faits contradictoires , où les Praticiens ne sont eux-mêmes instruits de ce qu'ils devoient faire qu'après coup , & seulement par l'événement , ne décident rien chacun en particulier pour la pratique , & n'éclaircissent ni ces mêmes Praticiens , ni ceux qui veulent les suivre. Les détails de ces cures , où l'on ne paroît avoir agi qu'au hazard , c'est-à-dire où l'on ne rend point compte des indications que l'on a dû saisir , & sur lesquelles on a dû se régler dans ces cas qui paroissent si semblables , & dans lesquels on a eu recours à des procédés si opposés , qui cependant ont eu le même succès ; ces détails , dis-je , ne sont point des Observations de pratique , mais de pures histoires de guérison , telles que pouvoient les donner de simples Spectateurs , qui ne seroient ni Médecins ni Chirurgiens.*

\* Tome 2 , p.  
303, 333, 340,  
346.

\* *Id.* p. 242,  
266, 274, 303,  
364.

Les Observateurs manquent souvent de parler des indications sur lesquelles ils ont dû se régler.

Mém. Tom. I. Part. I.

Q

II. CAS.  
Coups à la tête  
sans lésion ap-  
parente au crâ-  
ne.

On doit être  
fort attentif  
aux accidens  
consécutifs.

faite très-promptement, afin de prévenir l'épanchement, car elles ne peuvent plus être d'un grand secours lorsque l'extravasation est faite, sur-tout lorsqu'elle est considérable.

On doit être extrêmement attentif aux accidens qui surviennent à la perte de connoissance arrivée à l'instant du coup; car, comme nous l'avons remarqué, cette perte de connoissance cache souvent un épanchement; & à moins qu'on ne prenne le parti de trépaner toujours dans cette sorte de perte de connoissance, c'est-à-dire de trépaner la plupart du tems en vain, on ne peut point, quand il n'y a que ce symptôme, prendre de parti par rapport à l'épanchement qui peut accompagner & entretenir cette perte de connoissance: toute la ressource dans ce dernier cas, est dans les accidens que cet épanchement ne manquera pas de causer dans la suite; car alors ces accidens instruisent le Chirurgien & le portent à faire une opération qui peut sauver la vie du blessé; ainsi quoique la seule perte de connoissance ne nous détermine pas pour le trépan, le malade ne se trouve pas, lorsqu'il y a du sang extravasé, entièrement livré aux suites funestes de cet épanchement, si le Chirurgien est attentif à ces accidens, & sçait bien pren-

dre son parti. Les conjectures dont nous avons parlé doivent bien moins encore être consultées, dans les cas même où il n'y a pas eu d'accidens primitifs, lorsque dans la suite il en arrive de bien remarquables, tels que sont les frissons, la fièvre, le délire, une douleur fixe & aiguë qui n'est pas extérieure, une léthargie, des mouvemens convulsifs, &c. car alors la perte du malade est assurée, si on ne trépane pas au plutôt, & avant même que ces accidens marquent un extrême danger.

Nous ne prétendons pas cependant que ces conjectures soient entièrement inutiles pour nous faire prendre un parti dans les cas embarrassans; elle peuvent, si elles sont favorables, contribuer à nous rassurer lorsqu'il n'y a point de symptômes fâcheux, ou nous aider, si elles sont défavantageuses, à nous décider pour l'opération, lorsqu'il y a déjà quelques accidens qui paroissent l'indiquer; mais nous soutenons qu'elles ne peuvent jamais seules tenir lieu de signes décisifs pour trépaner ou pour ne pas trépaner: car que peut-on décider sur l'état du péricrâne, si cette partie, comme nous l'avons vu, peut être détachée & contuse, sans qu'il survienne rien de fâcheux; & si elle peut rester adhérente au crâne, &

II. CAS  
Coups à la  
tête sans lésion  
apparente au  
crâne.

Les conjectu-  
res peuvent ai-  
der à se déter-  
miner dans les  
cas embarrassans.

paroître dans son état naturel, quoiqu'il y ait épanchement ou fracture? Que peut-on pareillement décider par rapport à l'instrument qui a frappé, si un coup de poing cause un épanchement mortel, & si un moilon de vingt livres pèsant tombe de fort haut & à plomb sur la tête, & y fait une plaie considérable sans qu'il survienne d'accidens fâcheux? On trouveroit par tout la même incertitude, si on vouloit entrer dans l'examen de ces conjectures.

Les plaies de tête causées par armes à feu, méritent une attention particulière.

Nous ne devons pas oublier cependant de remarquer qu'il ne faut pas penser des conjectures que peuvent fournir, par rapport au trépan, les coups d'armes à feu, comme de celles qui peuvent se tirer des coups causés par d'autres instrumens, qui n'agissent pas avec la même violence; car presque tous les grands Praticiens prétendent qu'on doit toujours trépaner dans les plaies de tête faites par armes à feu, quoique le crâne ne soit pas fracturé: l'expérience semble en effet confirmer entièrement leur opinion.

Un Soldat reçut un coup de fusil, qui lui fit une plaie sur le pariétal droit; ce coup ne renversa point le blessé, & ne fut suivi d'aucun accident. M. de la Combe qui visita la plaie, trouva l'os découvert, mais il n'y remarqua aucune lésion;

XXXIII.  
OBSERVAT.  
par M. DE LA  
COMBE Chirurgien à Cadix, sur une plaie de tête causée par un coup de fusil, qui obligea de trépaner.

il crut qu'on pouvoit se dispenser de trépaner ce blessé. Le vingtième jour il aperçut que l'os devenoit noir, il regarda ce changement comme préparation à l'exfoliation; mais vers le trente-cinquième il fut surpris de celle qui se fit, car ce fut une pièce d'os de toute l'épaisseur du crâne qui se détacha, & qui procura une issue à environ un demi verre de pus assez louable, qui étoit placé entre le crâne & la dure-mere. M. de la Combe traita le blessé comme s'il eût été trépané. La dure-mere se détergea en peu de jours; l'ouverture du crâne se remplit assez promptement, & la cure fut terminée en deux mois. Il paroît assez difficile de comprendre comment une si grande quantité de pus a pû se produire & séjourner sur la dure-mere, sans qu'il soit arrivé au blessé aucun accident pendant tout le tems de cette blessure; cependant ce fait paroitra moins surprenant, si on fait attention à une infinité d'exemples, qui nous apprennent que souvent il se forme insensiblement du pus sur la dure-mere dans les plaies de tête, & que l'on en est averti seulement par les accidens causés par les matieres qui se dépravent ensuite par leur séjour & irritent la dure-mere: on doit penser que ces accidens n'auroient pas manqué d'arriver, si l'es-

II. CAS.  
Coups à la tête sans lésion apparente au crâne.

II. CAS.  
Coups à la  
tête sans lé-  
sion apparente  
au crâne.

pièce d'exfoliation qui s'est faite, n'avoit pas procuré l'évacuation du pus avant qu'un plus long séjour l'eût rendu nuisible. Nous avons vû dans cette Observation que quoique le coup n'ait causé aucune commotion ni aucun autre accident remarquable, la bale a cependant produit une contusion si violente au crâne, qu'elle en a fait périr entièrement la partie de l'os qu'elle a frappée, & a occasionné une suppuration considérable; d'où l'on peut juger que les coups de feu agissent en effet avec une violence qui doit les rendre fort redoutables. Quoiqu'ils ne causent aucune fracture ni aucune contusion visible au crâne, quoiqu'il ne survienne aucun accident considérable, ceux même qui sont causés par des bales qui sont à la fin de leur trajet, méritent beaucoup d'attention, parce qu'elles peuvent avoir des suites funestes.

XXIV.  
OBSERVAT.  
communiquée  
par M. DE LA  
MARTINIÈRE  
Chirurgien du  
Roi.

Coup d'arquebuse sans lésion au crâne, mais avec épanchement, suivi d'accidens consécutifs qui indiquoient le trépan: il fut fait trop tard.

Un Lieutenant du Régiment de Hainault fut blessé par une bale morte, qui lui fit une plaie un peu au-dessus du sinus frontal droit. Le Chirurgien qui le vit d'abord, jugea à propos d'y faire une incision cruciale pour examiner l'os; il ne trouva point de fracture; le coup avoit un peu étourdi le blessé, mais les saignées dissipèrent cet accident: on s'en tint par conséquent à la cure de la plaie. Au bout

de trois semaines le malade tomba dans un assoupissement létargique, son pouls devint enfoncé & dur. M. Petit le fils & M. de la Martinière, Chirurgiens Majors de l'Armée y furent mandés, ils trouverent le malade sans espérance; cependant l'opération du trépan leur parut indiquée de façon qu'ils se crurent obligés d'y avoir recours. Cette opération donna issue à beaucoup de pus qui se trouva sous le crâne; mais parce qu'elle ne fut faite qu'à la dernière extrémité, elle fut inutile au blessé. Ces exemples nous font assez appercevoir que les coups d'armes à feu ne doivent pas être confondus avec les autres blessures de la tête, où les conjectures que l'on peut tirer de l'instrument qui a frappé, & de la force apparente du coup ne décident de rien.

On doit penser bien différemment des blessures à la tête causées par des instrumens tranchans & piquans; car non seulement ces blessures peuvent ne pas occasionner d'épanchemens lorsqu'elles n'offensent pas le crâne, mais encore lorsque ces instrumens y font des incisions ou piqueures: c'est pourquoi les jeunes Chirurgiens doivent bien distinguer ces incisions d'avec les autres lésions du crâne causées par des instrumens contondans; cependant il arrive quelquefois

Qiv

II. CAS.  
Coups à la tête sans lésion apparente au crâne.

Les lésions du crâne causées par des instrumens tranchans & piquans, n'indiquent pas toujours le trépan.



II. CAS  
Coups à la tête  
sans lésion  
apparente au  
crâne.

que les instrumens trenchans ou piquans ne font pas seulement de simples incisions ou de simples piqueures, mais aussi des fractures ou des contusions, & mêmes des enfoncemens au crâne. Ainsi on doit bien examiner, si les lésions que ces instrumens font au crâne, ne sont que de simples incisions ou de simples piqueures non pénétrantes, ou si elles sont en partie fractures ou contusions, & en partie incisions ou piqueures. La fracture peut ordinairement se distinguer à la vûe d'avec une incision; mais pour juger de la contusion, il est bon de connoître s'il est possible, l'état du trenchant ou de la pointe de l'instrument qui a blessé: car lorsque les incisions ou les piqueures du crâne sont faites par des instrumens dont le tranchant ou la pointe sont fort mouffes, on doit regarder ces instrumens comme contondans, sur-tout lorsqu'ils sont fort massifs; au lieu que quand ils sont légers, bien trenchans ou fort aigus, on doit présumer que les incisions ou les piqueures sont sans contusion, ou que, s'il y en a, elle est fort légère; & alors ces incisions & ces piqueures ne sont pas à craindre. *Paré* n'a pas hésité en pareil cas de replacer une portion d'os qui étoit séparée entièrement du crâne par un coup de fabre, & qui étoit restée attachée aux

chairs, & cette pratique lui réussit parfaitement.

Enfin on doit encore faire attention à une circonstance qui accompagne quelquefois les coups à la tête; c'est le sentiment ou le son de pot cassé qu'on entend dans certains cas lorsqu'on frappe sur l'os, & dont le malade s'apperçoit quelquefois aussi lui-même dans l'instant du coup. Cette circonstance, & les conjectures qui en naissent par rapport au trépan, ne sont pas à mépriser, sur-tout lorsque le malade nous assure que ce son lui a été fort remarquable & fort distinct, & que d'ailleurs le coup a été violent; car si on ne trouve point extérieurement de lésion au crâne, on doit craindre que la table interne ne soit fracturée. *M. de la Motte* se détermina dans un cas semblable à faire l'opération (a), & il trouva effectivement une fracture à la table interne du crâne, & un épanchement considérable sur la dure-mere.

On ne doit pas penser des accidens qui surviennent après le coup, comme de la plupart des conjectures dont nous avons parlé: car ces accidens indiquent presque toujours le trépan, lorsqu'ils sont considérables, & plus tard ils arrivent après le coup, plus ils sont pressans. De pareils

(a) *Obs. de Chir. t. 2. p. 303.*

II. CAS.  
Coups à la tête  
sans lésion  
apparente au  
crâne.

Son de pot  
cassé remarqué  
par le blessé ou  
par le Chirurgien,  
mérite  
attention.

Les accidens  
qui arrivent  
beaucoup de  
tems après le  
coup, sont les  
plus pressans  
pour l'opération  
du trépan.

Q v

II. CAS.  
Coups à la tête  
sans lésion  
apparente au  
crâne.

accidens fussent indépendamment de ces conjectures, bonnes ou mauvaises, pour déterminer le Chirurgien à trépaner. A la vérité ces accidens dépendent quelquefois des causes intérieures qui sont mortelles, & contre lesquelles le trépan ne peut rien. Telles sont, par exemple, une gangrène, une suppuration ou un épanchement dans le cerveau; cependant on ne doit pas moins dans l'incertitude avoir recours à cette opération, c'est le seul remède que nous puissions tenter en pareil cas pour sauver le malade; & notre espérance est d'autant mieux fondée, que ces causes sont placées beaucoup plus souvent entre le crâne & le cerveau, que dans l'intérieur de ce viscère: ainsi quoiqu'en pareil cas le succès soit en quelque sorte douteux, l'indication n'est point équivoque, & l'art n'en est pas moins certain dans ses décisions, parce qu'on se détermine alors évidemment pour le parti le plus favorable & le plus autorisé par l'expérience.

Il ne me paroît pas, après être entré dans le détail des différens cas que je viens d'examiner, qu'on puisse m'objecter qu'on a vû des malades guérir sans trépan, quoiqu'il leur soit survenu des accidens aussi considérables que ceux qui ont déterminé à trépaner d'autres blessés, aus-

quels cette opération étoit véritablement nécessaire; car on doit penser des symptômes capables de nous déterminer pour le trépan, comme des fractures & des enfoncemens du crâne qui décident pour cette opération tous les Praticiens les plus éclairés & les plus instruits par l'expérience, quoique ces fractures & ces enfoncemens ne soient pas des signes qui montrent avec une entière certitude la nécessité indispensable de cette opération, puisqu'on a aussi beaucoup d'exemples de fractures & d'enfoncemens au crâne guéris sans le trépan. Les préceptes de l'Art ne sont point ébranlés par quelques Observations particulières, quand, toute comparaison faite, on voit évidemment qu'ils prescrivent le parti le plus sûr.

Mais avant que de se déterminer pour le trépan sur les accidens même les plus considérables, il est important de bien s'assurer si ces accidens ne dépendent pas de l'état de la blessure extérieure, sur-tout du péri-crâne, ce qui arrive souvent. Un exemple suffira pour faire sentir combien cette précaution est sage & nécessaire. Un homme âgé d'environ soixante ans fut blessé par un carrosse, qui le renversa sur le pavé; il se fit une plaie contuse de la longueur de deux travers de doigt à la partie supérieure latérale droite du front

Qvj

II. CAS.  
Coups à la tête  
sans lésion  
apparente au  
crâne.

XXV.  
OBSERVAT.  
par M. MANTÉVILLE.  
Coup à la tête,  
suivi d'accidens  
fâcheux qui dépendoient du péri-crâne.

II. CAS.  
Coups à la tête sans lésion apparente au crâne.

proche la suture coronale; au septième jour une petite douleur de tête le prit avec un peu de fièvre, qui augmenta le lendemain; les chairs de la plaie devinrent pâles; le neuvième jour le blessé fut assoupi; le dixième il commença à rêver, & le délire suivit. M. Manteville fit plusieurs saignées pour calmer ces accidens: enfin il prit le parti de débrider le péricrâne en le coupant jusqu'à l'os, dans l'idée que ces symptômes pouvoient dépendre de cette partie qui étoit irritée & enflammée; l'incision qu'il fit lui suffit en effet pour les dissiper. La tension du péricrâne ajoute quelquefois à tous ces accidens un gonflement éréthelateux par toute la tête; en ce cas les Praticiens expérimentés reconnoissent aisément la source du mal, & ils y remédient promptement par la même opération. On doit presque toujours, comme a fait M. Manteville, tenter auparavant les saignées; les Anciens n'avoient guères d'autre ressource en pareil cas. L'opération qui se fait aujourd'hui pour débrider le péricrâne, étoit peu connue avant Pigray. Paré (a) dissipa de pareils accidens, en tirant vingt-sept palettes de sang au malade; c'est environ neuf saignées, & c'étoit beaucoup dans son tems.

(a) Lib. 9, cap. 14.

## III.

III. CAS.  
DOULEURS à la tête après un coup.

Il arrive quelquefois qu'après des coups à la tête, il reste à l'endroit de la blessure, quoiqu'elle soit guérie, une douleur fixe, qui au lieu de diminuer avec le tems, augmente de plus en plus malgré tous les topiques auxquels on peut avoir recours; ce qui a plusieurs fois obligé d'y faire des incisions pour découvrir l'os. Les uns ont pris le parti de le ruginer, les autres d'en attendre l'exfoliation; d'autres enfin ont jugé à propos d'en venir à l'opération du trépan; & on verra par les Observations que nous allons rapporter, que ces moyens ont diversement réussi, selon les différens cas.

Une Demoiselle de dix ou douze ans fut frappée par une tringle de fer qui lui tomba sur la tête; ce coup ne fit point de plaie, la Demoiselle fut bien-tôt guérie, à la réserve cependant d'une douleur de tête fixe & peu étendue, qui lui resta sur un des pariétaux. Cette douleur augmentoit de tems en tems, même jusqu'à lui causer la fièvre, que l'on appaisoit par les saignées & les autres remèdes généraux; mais la douleur persévérant toujours depuis plusieurs années, M. Maréchal fut appelé, & jugea le trépan nécessaire. Il découvrit l'os à l'endroit de la

XXVI.  
OBSERVAT.  
par M. MARÉ-  
CHAL.

Ancienne douleur à la tête à la suite d'un coup, guérie par le trépan.

douleur, & y appliqua une couronne de trépan; il remarqua que la scieure de l'os étoit sèche comme celle d'un crâne qui auroit été long-tems enterré. Cette opération réussit si bien, que la douleur cessa entièrement & pour toujours. M. Morel fournit dans l'Observation suivante deux exemples d'un pareil succès.

XXVII. OBSERVAT. par M. MOREL, Chirurgien de Besançon, sur le même sujet, communiquée à l'Académie par M. Vacher.

Une femme reçut un coup de buche sur la partie moyenne du pariétal gauche. Il n'y eut ni plaie ni contusion sensible; elle fut saignée, une douleur légère, mais fixe à l'endroit du coup, engagea d'y appliquer divers remèdes, & de répéter plusieurs fois la saignée, dont la malade ne reçut aucun soulagement. Cette douleur augmenta de plus en plus: M. Morel jugea à propos de lui ouvrir l'artere temporale; elle en fut soulagée pendant environ un mois, mais les douleurs recommencerent. Il sortit une humeur sanieuse par l'oreille du côté du coup, & il en sortit ensuite par l'autre; ces écoulemens ne diminuerent point la douleur, elle devint même plus violente, quoique ces mêmes écoulemens revinssent périodiquement tous les mois pendant un an, passant alternativement d'une oreille à l'autre.

La malade se lassant de souffrir, fit faire une consultation; on résolut d'ou-

vrir l'endroit où elle sentoit cette douleur; l'os s'y trouva sain, ce qui fit espérer que la suppuration conduiroit à la guérison du mal: cette suppuration dura quinze jours, mais elle ne produisit point l'effet dont on s'étoit flatté. M. Morel crut que le trépan pourroit avoir un meilleur succès. Il se fonda sur ce qu'il avoit vu quelques années auparavant une Servante qui avoit reçu un coup à la tête, qui ne paroïssoit pas exiger le trépan; cependant quelques symptômes qui persévérèrent, déterminèrent à l'opération six mois après que la malade eut reçu le coup. La réussite en fut si heureuse, que M. Morel, instruit par cet exemple, proposa cette même opération pour la Dame dont nous venons de parler, & il la fit avec le même succès. On ne trouva rien sous le crâne, néanmoins la douleur a entièrement disparu.

M. Vacher témoin de cette cure, eut en pareil cas recours au même remède; mais il n'en tira pas les mêmes avantages, parce que le mal, comme on va le voir, n'avoit pas la même cause. La fille d'un Aubergiste de Besançon fut attaquée d'une douleur de tête, qui d'abord ne fut pas considérable; mais elle augmenta tellement en deux mois, qu'elle fut obligée de s'adresser à un Médecin, qui pendant

III. CAS. DOULEURS à la tête après un coup.

XXVIII. OBSERVAT. par le même sur le même sujet.

XXIX. OBSERVAT. par M. VACHER, Correspondant de l'Académie Royale des Sciences, Chirurgien des Hôpitaux du Roi à Besançon.

Douleur de tête de cause interne où le trépan fut inutile.

Crâne ruginé sur la future sans accidens.

III. CAS.  
DOULEURS  
à la tête après  
un coup.

les six premières années de cette maladie; épuisa en vain toutes les ressources de son art. M. Vacher fut ensuite appelé, il pensa d'abord à l'artériotomie, laquelle produisit peu d'effet. La malade se livra à un Particulier, qui par ses promesses avoit gagné sa confiance; il lui fit une incision cruciale sur le milieu de la future sagitale, il rugina l'os sans aucun égard à la future; mais voyant que la malade ne recevoit aucun secours de cette manœuvre, il se retira après avoir guéri la plaie. Cette fille passa ensuite dans d'autres mains; on demanda une consultation, où M. Vacher fut appelé avec plusieurs Médecins & Chirurgiens. M. Vacher, fondé sur le succès que le trépan avoit eu dans les cas précédens, se déclara pour cette opération; les autres Consultans se rendirent à son avis. La malade fut trépanée, on ne trouva ni épanchement sur la dure-mere, ni altération à cette membrane; elle paroissoit seulement plus tendue que dans l'état naturel, ce qui détermina M. Vacher quelques jours après l'opération, qui n'avoit point soulagé la malade, à y faire une petite ouverture, qui, de même que le trépan, fut inutile; les douleurs persévérèrent & devenoient extrêmes par intervalles. La mort les termina le huitième jour de l'opération;

après huit années de souffrances.

On ouvrit le crâne, il se trouva trois fungus, dont le plus considérable étoit de la grosseur d'un pois. Ces fungus naissoient de la substance corticale du cerveau, & étoient attachés à la dure-mere, qui étoit fort épaissie en cet endroit; l'os se trouva au contraire si émincé vis-à-vis ces fungus, qu'il n'étoit pas plus épais qu'une feuille de papier. Les ventricules supérieurs étoient pleins d'eau, & le troisième étoit rempli de sang noir & épais. On remarqua dans le pléxus corioïde une vingtaine de glandes de la figure & de la grosseur de la semence de genêt; enfin on découvrit un ulcère à la surface du cervelet, il pénéroit dans la substance de cette partie de la profondeur de trois lignes. On voit assez par ce détail que le trépan ne pouvoit rien contre cette maladie: aussi ne venoit-elle pas d'une cause extérieure, elle sort par conséquent de notre sujet. Celle qui fuit va nous y ramener, & nous faire voir qu'il y a des cas où les douleurs fixes, quoiqu'elles viennent de causes extérieures, n'exigent pas le trépan.

Une fille de quatorze ou quinze ans tomba sur le derrière de la tête en descendant un escalier, elle perdit connoissance & eut un saignement de nez: elle

III. CAS.  
DOULEURS  
à la tête après  
un coup.

XXX.  
OBSERVAT.  
par M. GER-  
VAIS.

Ancienne dou-  
leur après un  
coup, guérie  
par exfoliation  
du crâne.

III. CAS.  
DOULEURS  
à la tête après  
un coup.

sentit une violente douleur de tête qui dura plusieurs jours, & pour laquelle elle se fit saigner plusieurs fois, tant du bras que du pied. Ces saignées la soulagerent beaucoup; il lui resta néanmoins une douleur fixe derrière la tête, qui d'abord fut assez supportable pendant quinze jours, mais elle augmenta ensuite considérablement, & prenoit par des accès réguliers. Lorsque cette fille se frottoit un peu fort le derrière de la tête, elle tomboit en syncope: indépendamment de cet accident, il lui arrivoit depuis que la douleur avoit augmenté, des mouvemens épileptiques huit ou dix fois par jour. M. Gervais examina l'endroit où elle sentoit cette douleur, il remarqua une petite tache noirâtre à la peau, sur la partie moyenne & supérieure de l'occipital: la peau étoit plus molle en cet endroit qu'ailleurs, elle paroissoit même comme contuse: M. Gervais y appuya le doigt un peu fort, la malade tomba en syncope; il ne s'imagina pas d'abord qu'un tel accident fût l'effet de cette pression: il recommença quand la syncope fut passée à appuyer le doigt au même endroit, pour bien examiner s'il n'y sentiroit point quelque dérangement, la malade tomba encore dans le même état; alors il commença à soupçonner que c'étoit lui-même qui

III. CAS.  
DOULEURS  
à la tête après  
un coup.

causoit cette syncope, & pour mieux s'en assurer, il appuya sur le même endroit une troisième & quatrième fois, & chaque fois le même accident arriva. On essaya en vain de guérir cette fille par des remèdes; il fut enfin décidé dans une Consultation qu'on découvreroit cet endroit douloureux. On trouva le péricrâne détaché de l'os qui étoit altéré. Les accidens continuèrent encore après que l'os fut découvert. M. Gervais balança alors pour le trépan; cependant il crut pouvoir l'éviter, dans l'idée que l'exfoliation pouvoit suffire; en effet dès que la pièce d'os altérée fut exfoliée, tous les accidens disparurent sans retour. *Scultet* rapporte (a) une cure à peu près semblable. Un jeune garçon âgé de sept ans tomba sur la tête, & se fit une contusion au côté du sinciput, qui fut suivie de douleur & de convulsions: on calma, dit-il, aussi-tôt ces accidens par le moyen d'une peau d'agneau récemment écorché, qu'on appliqua sur la tête de cet enfant; mais cette douleur & ces convulsions se renouvelloient régulièrement à toutes les nouvelles lunes, ce qui obligea notre Auteur, environ quatre mois après le coup, à ouvrir l'endroit qui avoit été frappé; dans le soupçon qu'il y avoit une humeur en-

(a) Armament. Chirurg. Obs. 16.

III. CAS.  
DOULEURS  
à la tête après  
un coup.

tre le péricrâne & l'os qui corrodoit ces parties : il trouva le crâne noir & âpre ; l'endroit altéré fut ruginé, il se couvrit ensuite de bonnes chairs, & l'enfant fut parfaitement guéri en peu de tems. *Forestus* (a) rapporte une Observation de même genre : ce ne fut que plusieurs années après une blessure à la tête qu'on s'avisa de découvrir l'os pour guérir une douleur violente & fixe qui duroit depuis le coup, & qui cessa en effet par cette opération.

*Marchetis* (b) parle d'une plaie de tête, qui après avoir été guérie, fut suivie de mouvemens épileptiques, que l'on guérit ensuite par le trépan. Nous rapporterons dans la suite une Observation de M. Turfan le cadet, où il est parlé d'un épileptique qui reçut un coup à la tête, pour lequel on le trépana ; le malade n'eut point d'accès d'épilepsie tant que sa plaie fut ouverte ; mais cette maladie le reprit lorsqu'il fut guéri de sa plaie. Il y a beaucoup d'Observations dans les Auteurs sur le succès de cette opération dans l'épilepsie en général ; mais comme nous ne parlons ici du trépan que par rapport aux plaies de tête, nous attendons une

(a) Boner, Biblioth. Chirurg. Observ. de Forestus, Obs. 79.

(b) Observ. Medico-Chirurg. Obs. 7.

autre occasion pour faire valoir ces Observations. On nous permettra cependant de parler, par rapport au trépan, d'un fait qui sort un peu de notre sujet, parce qu'on ne sçait pas si la cause qui y donna lieu venoit d'un coup à la tête ; mais toujours est-il certain qu'un coup à la tête pouvoit fournir un cas semblable. Une Religieuse de l'Hôtel-Dieu de Mantes fut saisie d'une violente douleur au haut de la tête, avec une fièvre considérable, & d'autres fâcheux accidens. Tous ces symptômes firent soupçonner une suppuration à l'endroit de cette douleur ; ce soupçon, joint à l'état mortel où l'on voyoit la malade, fit entreprendre le trépan ; cette opération la sauva, en donnant issue à un abcès considérable qui s'étoit formé sous le crâne. J'ai été depuis Chirurgien du même Hôpital, où j'ai vû & interrogé cette Religieuse, & les personnes de l'art qui se sont trouvés à l'opération. Nous rapporterons à l'article de la multiplicité des trépanes une Observation de M. Daviel, où l'on voit qu'une douleur de tête causée par une carie, ne céda pas au trépan, mais seulement à l'exfoliation qui se fit ensuite.

On voit par ces Observations qu'on est arrivé à la même fin par différens procédés, auxquels cependant on ne doit pas avoir recours indifféremment ; car elles

III. CAS.  
DOULEURS  
à la tête après  
un coup.

RÉSULTAT.  
Le trépan est  
nécessaire  
quand la cause  
de la douleur  
est intérieure ;  
l'exfoliation

IV. CAS.  
REFLEXION  
sur l'usage des  
Observations  
en général.  
suffit quand  
elle est exté-  
rieure.

laissent assez entrevoir que l'opération du trépan ne doit avoir lieu que quand on soupçonne que l'os est altéré presque dans toute son épaisseur, ou lorsque quelques accidens font croire que la cause du mal est sous le crâne, comme cette carie dont parle Bartolin, qui étoit à la face interne des pariétaux; ou enfin lorsqu'après avoir jugé à propos d'attendre l'exfoliation, elle n'a pas fait cesser les accidens. Mais quand la douleur paroît extérieure, qu'elle augmente lorsqu'on presse sur l'endroit où elle se fait sentir, on doit tout espérer de l'exfoliation, sur-tout si après avoir découvert l'os, on n'y apperçoit qu'une légère altération ou une carie superficielle. Il faut pour s'en assurer avoir recours à la rugine; son usage peut d'ailleurs avoir ici d'autres avantages, comme d'accélérer beaucoup l'exfoliation, de faire cesser la douleur avant que l'exfoliation soit arrivée; mais ce dernier effet dépend sur-tout de bien découvrir toute la surface de l'os qui est altérée, afin que cette altération ne communique plus à aucun endroit avec le péricrâne.

*Remarque sur l'usage des Observations.*

Nous allons saisir l'occasion que cet article nous procure, pour faire sur l'usage des Observations une remarque impor-

USAGE DES OBSERVATIONS. 383  
tante. Les contrariétés que présentent celles que nous venons de rapporter, peuvent suffire pour faire appercevoir combien il est dangereux de se régler dans la pratique sur les Observations des autres, lorsqu'on regarde chacune de ces Observations en particulier comme un modèle, qu'on ne s'arrête qu'au succès, qu'on a trop d'égard à la renommée des Maîtres qui les ont produites; qu'on n'a pas observé par soi-même les singularités, les variations ou les inconstances que l'on remarque dans l'exercice de l'Art, qu'on n'a pas encore assez de lumieres pour découvrir dans les Observations des autres les causes particulieres de toutes ces variétés. Un jeune Chirurgien peut-il, par exemple, se régler sur la douzième & la vingt-unième Observation, pour se déterminer en pareil cas à trépaner ou à ne pas trépaner? Dès les premiers jours il y eut des accidens qui partagèrent les Consultans par rapport à cette opération. On voit dans la douzième Observation que ceux qui se déclarèrent pour le trépan, ne rencontrèrent pas juste; & on remarque au contraire dans la vingt-unième, que ceux qui le conseillèrent étoient bien fondés; mais dans l'un & dans l'autre cas il n'y a eu que l'événement qui ait dissipé l'incertitude sur le parti qu'il y avoit à prendre:

REMARQUES  
sur l'usage des  
Observations.



REMARQUES  
sur l'usage des  
Observations.

celui qu'on a choisi ne peut pas servir d'exemple, puisqu'il a eu un succès si différent dans ces deux cures. On voit encore par les Observations neuvième & treizième, qu'il y a des cas où l'on exposeroit un malade à périr faute de le trépaner, si à cause de l'adhérence du péri-crâne, on attribuoit, comme dans la douzième Observation, les accidens à une commotion du cerveau, & qu'on crût le trépan inutile. Il n'y auroit pas moins à craindre, si un jeune Praticien prenoit pour guide la deuxième Observation dans un écartement de future, tel que celui qui est rapporté dans la sixième Observation. N'y auroit-il pas du danger aussi à se régler sur la vingt-cinquième Observation dans des cas pareils à celui de la vingt-neuvième, puisqu'on appliqueroit mal-à-propos le trépan? Enfin ne seroit-ce pas une faute de suivre cette vingt-neuvième Observation dans le cas des Observations vingt-sixième & vingt-septième, puisqu'on laisseroit périr la malade en négligeant de recourir à cette opération. Ces exemples suffisent pour faire comprendre combien il est important d'avertir les jeunes Chirurgiens de ne pas s'attacher aux Observations particulières, & sur-tout de ne les pas regarder comme des modèles qu'on leur propose pour se former dans la pratique.

Ce-

Cependant nous sommes bien convaincus qu'il n'y a rien de plus utile que les Observations pour instruire les jeunes Praticiens; car il est aisé de s'apercevoir que ce n'est que par des exemples frappans, que les dogmes de l'Art les plus délicats & les plus difficiles à saisir, sont rendus sensibles & mis à la portée de tout le monde. Nous soutenons seulement qu'il est impossible de trouver cet avantage dans les observations particulières & détachées. Des Observations données seule à seule, ne doivent être regardées que comme des matériaux nécessaires pour bâtir solidement, c'est-à-dire, pour former une doctrine sûre, exacte, & facile à saisir: Or, il est évident par les exemples différens que nous avons rapportés dans ce premier article au sujet du trépan, que ce n'est qu'en rassemblant beaucoup d'Observations, qu'en les comparant, qu'en les opposant les unes aux autres, qu'on peut éviter qu'elles jettent dans l'erreur; qu'on peut, lorsque des Observations renferment des méthodes opposées qui semblent se contredire, & dont le choix est embarrassant, ne se pas laisser surprendre par des guérisons séduisantes, qui favorisent des pratiques fausses ou dangereuses; qu'on peut découvrir dans les Observations les plus communes, & mê-

Mem. Tome I. Part. I.

R

REMARQUES  
sur l'usage des  
Observations.

REMARQUES  
sur l'usage des  
Observations.

me dans les Observations les plus remplies d'erreurs, des singularités qui peuvent aider à trouver ou à éclaircir quelques vérités importantes pour la théorie ou pour la pratique; qu'on peut aussi en examinant exactement plusieurs Observations qui paroissent se rapporter à un même cas, remarquer des particularités & des circonstances qui font découvrir entre ces Observations des différences essentielles, qui empêchent qu'on n'en tire les mêmes conséquences; qu'on peut enfin, lorsque diverses Observations données sur un même sujet, semblent par la contrariété des faits s'entre-détruire, appercevoir au contraire que ces mêmes Observations se servent mutuellement de correctifs, se prescrivent des bornes, s'entre-réduisent à leur juste valeur, & qu'elles sont nécessaires pour déterminer des vérités vagues & discordantes qui égarent dans la pratique.

Mais ce travail demande beaucoup d'application; les faits qui peuvent contribuer au progrès de notre Art, ne se présentent pas ordinairement d'eux-mêmes à la simple lecture des Observations, ils échappent même aux plus clair-voyans: s'ils nous frappent, & s'ils attirent notre attention, ce n'est presque jamais que lorsque nous sommes occupés à éclaircir

REMARQUES  
sur l'usage des  
Observations.

quelque point de doctrine, avec lequel ils ont du rapport, & qui nous les rend intéressans; & alors on est quelquefois surpris d'être conduit à des connoissances très-utiles, par le concours de diverses Observations, qui auparavant sembloient ne rien renfermer de remarquable; ainsi on doit avoir sur l'usage des Observations des idées bien différentes de celles qui se présentent naturellement à ceux qui n'ont pas assez médité sur cette matiere, c'est-à-dire à ceux qui ne recherchent les Observations que dans le dessein de les consulter dans les cas embarrassans qui arrivent dans la pratique. Cet avantage qu'ils espèrent retirer des Observations, est très-borné; car on trouve rarement que les Praticiens qui nous donnent l'histoire des maladies qu'ils ont traitées, se soient élevés avec connoissance au-dessus des règles ordinaires; & que pour nous servir d'exemples ils nous fournissent de ces coups de Maîtres, qu'on peut prudemment imiter dans certains cas, où les préceptes manquent, & où le génie doit suppléer à l'Art. Si l'utilité des Observations se borroit là, il y en auroit fort peu qui méritassent d'être imprimées; mais, comme nous l'avons remarqué, leur usage s'étend bien plus loin, & on ne peut trop les multiplier; car il faut souvent parcourir

REMARQUES  
sur l'usage des  
Observations.

un fort grand nombre d'Observations ; pour rechercher les faits particuliers qui peuvent contribuer à établir ou à éclaircir une vérité, ou seulement à la limiter par un côté ; & dans ces recherches on éprouve presque toujours que le fond d'Observations que nous avons aujourd'hui, n'est pas encore à beaucoup près suffisant pour nous fournir les connoissances que les Observations peuvent nous procurer.

Il faut donc faire de grandes recherches, rassembler beaucoup de faits, les présenter tous par le côté qui a du rapport au sujet qu'on veut examiner, pour faire sortir de leur assemblage quelques rayons de lumière, ou pour fixer, non pas une cure entière, mais un seul point de pratique : or, il est visible que cette étude n'est pas à la portée des Elèves en Chirurgie ; on pourroit le dire aussi de ceux qui ne sont sçavans que dans la théorie de cet art, & de ceux qui ne sont que de simples Praticiens ; car les uns ne connoissent pas assez par eux-mêmes le manuel & les forces de l'art, pour appercevoir les changemens & les accroissemens dont il est susceptible ; les autres n'ont pas assez de lumières pour pénétrer les mystères de l'Observation, & répandre un nouveau jour sur la pratique. Sou-

REMARQUES  
sur l'usage des  
Observations.

vent les Observations n'éclaircissent pas même ceux qui les communiquent ; car les Observateurs envisagent rarement les faits par le côté qui peut être le plus instructif : la grandeur de la maladie, & le succès de la cure, est ordinairement l'objet qui les frappe le plus ; néanmoins on n'a pas toujours beaucoup de part aux plus grandes guérisons ; on n'y contribue la plupart du tems qu'en satisfaisant aux préceptes les plus connus & les plus ordinaires, ce n'est que parce que les merveilles de la nature & de l'art se confondent aisément avec les procédés de l'artiste, qu'un Observateur peut toujours se flatter qu'on lui attribuera l'honneur du succès. La nature seule doit parler dans les Observations, mais son langage, lors même qu'on nous le rend fidèlement, est presque toujours enveloppé ou ambigu, & même souvent trompeur ; on ne peut l'interpréter que par le concours des lumières qu'une grande pratique, & une profonde théorie peuvent réunir. Il n'y a donc que les Maîtres qui ont acquis les connoissances que l'une & l'autre peuvent procurer, qui puissent démêler dans les Observations la réalité d'avec les apparences, qui puissent y remarquer les mauvais procédés qui y sont autorisés par un succès équivoque & passager, & y reconnoître la bonne

REMARQUES  
sur l'usage des  
Observations.

pratique, dans les cas mêmes où elle n'a pas été favorisée par l'événement.

Ce seroit donc tromper grossièrement les jeunes Praticiens, que de leur donner des Observations particulières pour leur servir de modèles; ils ont besoin d'instructions sûres & précises pour se conduire dans la pratique. Le meilleur & l'unique parti qu'ils puissent prendre, c'est de s'attacher aux maximes & aux règles établies & digérées par des Maîtres, qui peuvent employer sûrement les Observations à réformer les préceptes mal conçus ou erronés, à vérifier ceux qui sont encore incertains, à marquer les bornes de ceux qui ne sont établis que d'une manière vague & indéterminée, à entrer par des exemples dans le détail des cas particuliers, qui ne peuvent point être assujettis aux règles ordinaires, & dont on ne connoît point encore assez l'étendue, pour être fixés & réduits en préceptes.

On apperçoit assez par toutes ces raisons que l'objet de L'ACADÉMIE, sur l'usage des faits de pratique qui lui sont communiqués, ne doit pas se borner uniquement à les rassembler, & à donner de simples Recueils d'Observations. (a) Elle a

(a) L'ACADÉMIE se croit néanmoins obligée de donner le Recueil des Observations qui lui sont communiquées, afin que les Maîtres de l'Art qui

REMARQUES  
sur l'usage des  
Observations.

en vûe un travail beaucoup plus essentiel & beaucoup plus digne d'elle; elle ne regarde presque toutes les Observations dont elle peut enrichir l'art; que comme des moyens éloignés qui doivent servir à le perfectionner, & elle ne peut satisfaire aux vûes qu'elle a d'y contribuer en toutes manières, qu'en s'appliquant sur tout à déterminer à l'aide de ces faits, & de ceux qui se trouvent dans les Observateurs anciens & modernes, les points de pratique douteux ou indécis, à découvrir les mauvaises méthodes introduites par le préjugé & favorisées par de fausses apparences, à saisir & fixer, dans les cas équivoques, les véritables indications que nous devons suivre.

entreprendront de décider ou d'éclaircir quelque point de théorie ou de pratique, puissent faire usage de ces Observations dans leurs Mémoires. Ce Recueil fournira une suite de volumes, séparés de ceux qui contiendront les Mémoires: On placera seulement dans les volumes des Mémoires celles qui renferment des cas singuliers, & qui peuvent, sans le concours des autres, avoir par elles mêmes chacune en particulier un usage remarquable & déterminé.

